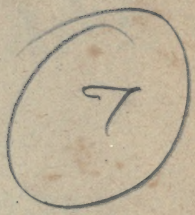
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01594639 5

8>>Z



THÉATRE

D'ARISTOPHANE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

VVE LAROUSSE & Cie
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS

THÉATRE

D'ARISTOPHANE

TRADUCTION FRANÇAISE

D'ANDRÉ-CHARLES BROTIER

REVUE ET CORRIGÉE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

ET AUGMENTÉE D'UNE NOTICE SUR CHAQUE PIÈCE

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au Lycée Condorcet

TOME SECOND

PARIS

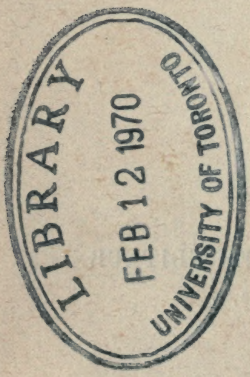
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1889

PT
3878
F7
1889
t. 2



LES OISEAUX

NOTICE SUR LES OISEAUX.

La comédie des *Oiseaux* est de toutes les pièces d'Aristophane celle dont le cadre est le plus étrange et la composition la plus fantastique. Il n'y en a pas une qui puisse lui être comparée, comme jeu étonnant d'une imagination riche, souple, badine, railleuse, effleurant tout, glissant d'un essor rapide dans les libres espaces de la poésie, semblable aux créatures ailées que l'auteur met en scène. C'est, ajoute M. Talbot[1], une féerie gaie, séduisante, bigarrée de ravissantes broderies, tout étincelante de verve et d'esprit, sans violentes invectives et sans coups de boutoir.

Deux citoyens, Pisthétérus ou Fidèle-Ami, et Évelpide ou Bel-Espoir, fatigués de la vie agitée et vide que l'on mène à Athènes, prennent la résolution d'aller habiter parmi les oiseaux. Les voilà partis, guidés par un geai et une corneille Ils vont d'abord trouver la Huppe, parce que la Huppe ayant jadis appartenu au genre humain, alors qu'elle était Térée, ils espèrent qu'ils en seront bien accueillis. Ils lui demandent de convoquer les oiseaux. Ceux-ci réunis, Pisthétérus leur rappelle que l'empire du monde leur a jadis appartenu et les exhorte à le reprendre sur Jupiter. Ils y arriveront s'ils entourent l'air d'une vaste muraille qui empêchera les dieux de descendre chez les hommes et forcera les hommes à sacrifier d'abord aux oiseaux avant de pouvoir sacrifier aux dieux. Le projet de Pisthétérus est adopté. On se met donc à construire Néphélococcygie ou la Ville des Nuées et des Coucous.

A peine la consécration de la ville nouvelle est-elle commencée qu'arrivent une foule d'aventuriers qui viennent cher-

[1] *Histoire de la littérature grecque.*

cher fortune. On voit successivement un poète, un devin, un arpenteur, un inspecteur des villes tributaires, un fabricant de décrets. C'est une occasion pour Aristophane de donner un libre cours à sa verve satirique et à sa malice. Tous sont chassés honteusement et le sacrifice d'inauguration s'achève. Les oiseaux chantent alors leur puissance et leur félicité. Les dieux, qui ne reçoivent plus la fumée des sacrifices, donnent à leur messagère Iris mission d'aller se plaindre aux hommes, mais elle ne peut franchir la ville nouvelle. De leur côté les hommes envoient à Pisthétérus une couronne d'or et accourent auprès de lui pour se faire naturaliser oiseaux et recevoir des ailes. C'est un jeune homme qui attend impatiemment la mort de son père, puis Cinésias, un poète dithyrambique, puis un sycophante. Cependant les dieux affamés sont réduits à capituler et à députer à Néphélococcygie trois ambassadeurs, Hercule, Neptune et un dieu Triballe. Après bien des pourparlers le traité est signé : Jupiter rendra le sceptre aux oiseaux et Pisthétérus recevra Souveraineté en mariage. La pièce finit par le festin de ces noces.

Les Oiseaux furent joués en 414 avant Jésus-Christ, pendant que se faisait l'expédition de Sicile. Ils obtinrent le second prix; le premier fut donné aux *Buveurs* d'Amipsias. On s'est étonné de trouver dans la pièce d'Aristophane si peu d'allusions aux graves événements qui se passaient alors. Alcibiade avait été rappelé; le siège de Syracuse traînait en longueur et on commençait à prévoir une funeste issue pour cette expédition qui avait été décrétée avec tant d'allégresse. Il est à supposer que le poète, dont les conseils n'avaient pas été écoutés précédemment, respectait les sentiments de désillusion qui s'étaient emparés de ses concitoyens et qu'il cherchait, par cette pièce toute fantastique, beaucoup plus à les distraire qu'à leur rappeler les fautes qu'ils avaient commises.

Cette pièce, dit M. Deschanel, est vraiment unique dans son genre. Shakespeare n'a rien de plus léger, de plus frais, ni de plus brillant, dans le *Songe d'une nuit d'été*, ni Calderon dans les *Matinées d'avril et de mai*, ni Calidâsa dans *Sacountâla*.

L'éminent critique rappelle aussi quelques-uns de nos écri-

vains qui ont donné dans leurs œuvres une place aux oiseaux; Rabelais et sa description de l'*Isle sonnante,* île dont tous les habitants étaient devenus oiseaux, mais bien ressemblants aux hommes; Voltaire et *la Princesse de Babylone,* où le phénix écrit à deux griffons de ses amis par la poste aux pigeons; Alfred de Musset et *le Merle blanc;* Georges Sand et *le Diable aux champs,* où les conversations des oiseaux alternent avec celles des hommes et des femmes. Ajoutons enfin que, dans les fragments laissés par Gœthe, il y a une sorte d'imitation de la première partie des *Oiseaux* d'Aristophane; cette pièce n'a pas été terminée et nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de le regretter

PERSONNAGES.

ÉVELPIDE.
PISTHÉTÉRUS.
UNE HUPPE.
UN ROITELET, serviteur de la Huppe.
CHŒUR D'OISEAUX.
UN HÉRAUT.
PROCNÉ.
MANDORE.
XANTHIAS.
UN SACRIFICATEUR.
UN POÈTE.
UN DEVIN.
MÉTON, géomètre.
UN MAGISTRAT.
UN FAISEUR DE LOIS.
UN ARCHER.
IRIS.
UN JEUNE HOMME.
CINÉSIAS.
UN SYCOPHANTE.
PROMÉTHÉE.
NEPTUNE.
HERCULE.
UN DIEU TRIBALLE.
UN MESSAGER.
Plusieurs PERSONNAGES MUETS, pris, ainsi que les précédents, parmi les dieux, les hommes et les Oiseaux.

La scène est à Néphélococcygie.

LES OISEAUX.

EVELPIDE [1], TENANT SUR LE POING UN GEAI,

PISTHÉTÉRUS [2], TENANT UNE CORNEILLE.

Ils cherchent tous deux la demeure des oiseaux.

ÉVELPIDE, *s'adressant au geai, qui lui sert de guide.*

Hé bien, où veux-tu que j'aille? Sur la droite, vers cet arbre?

PISTHÉTÉRUS.

La peste soit du guide. Voici la corneille qui croasse vers la gauche.

ÉVELPIDE.

A quoi bon, pauvre homme, tous nos tours et nos détours, à quoi bon nous tuer pour aller et revenir sans cesse sur nos pas?

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, il faut que je sois bien malheureux, d'avoir pris pour guide une corneille, qui m'a fait faire plus de mille stades inutilement.

[1] Littéralement *Celui qui espère toujours.*
[2] Littéralement *Celui qui en fait accroire aux amis.*

ÉVELPIDE.

Et moi ne le suis-je pas avec ce geai, qui m'a rongé les ongles des doigts?

PISTHÉTÉRUS.

Je ne sais même pas où nous sommes.

ÉVELPIDE.

Quoi, de l'endroit où te voilà, tu ne peux découvrir ta patrie?

PISTHÉTÉRUS.

Je défierais bien Exécestidès[1] de découvrir la sienne.

ÉVELPIDE.

Ah, je suis perdu!

PISTHÉTÉRUS.

Voilà, mon ami, un chemin qu'il te faut prendre.

ÉVELPIDE.

L'enragé de Philocrate[2], le traître, qui se dit du pays des Oiseaux, comme il nous a attrapés! Il nous a dit que de tous les oiseaux ces deux-ci seuls nous indiqueraient la demeure de Térée, qui a été changé en huppe. Il a vendu ce geai, élève de Tharrélide, une obole, et la corneille trois, et ils ne savent l'un et l'autre que donner des coups de bec. Qu'y a-t-il? Qu'as-tu à ouvrir ainsi le bec? Vas-tu nous mener encore dans des pierres? Il n'y a point de chemin par là.

PISTHÉTÉRUS.

Il n'y en a point non plus par ici.

ÉVELPIDE.

Ta corneille ne te dit rien sur la route.

[1] Étranger qui voulait passer pour Athénien, et qui apparemment ne savait pas même dans quel pays il était né.

[2] Fameux oiseleur, ou marchand de gibier.

PISTHÉTÉRUS.

Non, elle répète ce qu'elle disait auparavant.

ÉVELPIDE.

Hé bien, quoi?

PISTHÉTÉRUS.

Hé que veux-tu qu'elle dise, sinon qu'à la fin elle m'avalera les doigts?

ÉVELPIDE.

N'est-ce pas une chose étrange que voulant aller aux corbeaux [1] et travaillant pour cela nous ne puissions y parvenir?

Car enfin, ô citoyens, vous saurez que nous sommes tourmentés d'une maladie contraire à celle de Sacas. Sacas n'est point Athénien, et veut l'être à toute force. Pour nous, grâce au ciel, nous sommes Athéniens et même d'assez bonne famille et d'une tribu considérable. Personne ne nous dispute cet honneur. Cependant nous dénichons, nous nous envolons de notre patrie. Ce n'est après tout ni l'aversion, ni le mépris, qui nous la fait quitter. La ville d'Athènes est certainement une des cités les plus grandes et les plus opulentes du monde. Mais on y perd tout son bien à plaider continuellement. Les cigales ne passent qu'un mois ou deux à chanter sur les figuiers. Les Athéniens passent toute leur vie à gazouiller, perchés sur les procès. Voilà pourquoi nous avons entrepris ce long voyage. Une corbeille, une cruche et quelques branches de myrthe, c'est tout le bagage que nous emportons avec nous, résolus d'errer jusqu'à ce que nous ayons trouvé un séjour où nous puissions passer le reste

[1] Expression grecque qui correspond à la locution française *aller au diable.*

de notre vie loin des affaires et des procès. Au reste, c'est chez la huppe que nous allons de ce pas, pour nous informer si, dans les climats où ses ailes l'ont portée, elle n'aurait point découvert une ville pareille à celle que nous demandons.

PISTHÉTÉRUS.

Hé ? hé ?

ÉVELPIDE.

Qu'y a-t-il ?

PISTHÉTÉRUS.

Il y a déjà longtemps que la corneille me fait entendre qu'il y a quelque chose là-haut.

ÉVELPIDE.

Le geai ouvre le bec vers le même endroit, comme s'il voulait m'indiquer quelque chose. Il faut assurément que ce soit ici la demeure des oiseaux. Nous l'allons savoir tout à l'heure, dès que nous aurons fait du bruit en frappant.

PISTHÉTÉRUS.

Sais-tu ce qu'il faut faire ? Donne du genou contre cette pierre.

ÉVELPIDE.

Et toi, donnes-y de la tête. Le bruit en sera plus fort de moitié.

PISTHÉTÉRUS.

Prends du moins une pierre et frappe à la porte.

ÉVELPIDE.

Bon pour cela, si tu le souhaites. Holà, hé ! esclave !

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce que tu dis ? Tu veux appeler une huppe et tu cries : *Esclave*. Au lieu de *Esclave !* ne devais-tu pas crier : *Huppe !*

ÉVELPIDE.

Huppe ! Je vais faire un bruit enragé, si on ne me répond. Huppe !

UN ROITELET, ESCLAVE DE LA HUPPE, PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIDE.

UN ROITELET.

Qui va là ? Qui donc appelle mon maître ?

ÉVELPIDE, *effrayé.*

O ciel, quel bec !

LE ROITELET, *effrayé aussi.*

Ah dieux, que vois-je ! Ce sont des oiseleurs.

ÉVELPIDE.

Ah ! qu'il me fait peur ! Quel monstre !

LE ROITELET.

Traîtres, vous périrez tous deux.

ÉVELPIDE.

Mais, nous ne sommes pas des hommes.

LE ROITELET.

Hé, qui êtes-vous donc ?

ÉVELPIDE.

Je suis le trembleur, oiseau de Libye.

LE ROITELET.

Tu radotes.

ÉVELPIDE.

Regarde mes pieds, ils t'en diront assez [1].

[1] C'est-à-dire que la peur me fait tout faire sous moi.

LE ROITELET.

Et cet oiseau, qui est-il ? Que ne parles-tu ?

PISTHÉTÉRUS.

Je suis l'Embronné, du pays des Faisans [1].

ÉVELPIDE.

Et qui es-tu toi-même, de par tous les dieux ?

LE ROITELET.

Moi ? Je suis le serviteur d'un oiseau.

ÉVELPIDE.

De quelque coq apparemment, qui t'aura vaincu à la joûte ?

LE ROITELET

Non pas, mais d'un oiseau nommé huppe. Quand mon maître fut changé en huppe, il demanda aux dieux que je devinsse oiseau, afin d'avoir quelqu'un pour le suivre et pour le servir.

ÉVELPIDE.

Un oiseau a-t-il besoin de serviteur ?

LE ROITELET.

Comme celui-ci a été homme, il a quelquefois envie de se traiter à la manière des hommes. Pour lors, s'il demande des anchois de Phalère, je cours lui en chercher dans une écuelle ; s'il demande de la bouillie, je lui procure à la hâte une marmite et une cuillère.

ÉVELPIDE.

C'est un vrai coureur [2]. Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses ? Cours vers ton maître et fais-le venir ici.

[1] Pisthétérus a eu le même accident que son ami.
[2] Le même mot grec signifie *roitelet* et *coureur*.

LE ROITELET.

Mon maître vient de s'endormir, après avoir mangé des baies de myrte et quelques fourmis.

ÉVELPIDE.

N'importe, éveille-le.

LE ROITELET.

Il le trouvera mauvais, j'en suis sûr. Cependant, pour t'obéir, je vais l'éveiller.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPID

PISTHÉTÉRUS.

Que la peste t'étouffe, maudit oiseau. Tu as pensé me faire mourir de peur.

ÉVELPIDE.

Ah, malheureux que je suis ! J'ai eu également tant de peur que j'ai laissé échapper mon geai.

PISTHÉTÉRUS.

O le timide animal ! La peur t'a fait perdre ton geai ?

ÉVELPIDE.

Et toi, n'as-tu pas laissé échapper ta corneille, quand tu es tombé ?

PISTHÉTÉRUS.

Non, certes.

ÉVELPIDE.

Hé, où est-elle ?

PISTHÉTÉRUS.

Elle s'est envolée.

ÉVELPIDE.

Ha, si cela est, tu ne l'as pas laissé échapper. Oh ! le brave !

LA HUPPE, ÉVELPIDE, PISTHÉTÉRUS.

LA HUPPE.

Allons, qu'on m'ouvre un passage à travers ces broussailles.

ÉVELPIDE.

O Hercule ! Quel monstre ! quel plumage ! quel crête à triple étage !

LA HUPPE.

Quels sont les gens qui me demandent ?

ÉVELPIDE.

Que les douze grands dieux..... *(à part)* qui paraissent avoir pris plaisir à te défigurer.

LA HUPPE.

Vous me raillez sans doute à cause de mon plumage ? Sachez, mes amis, que j'ai été homme aussi bien que vous.

ÉVELPIDE.

Ce n'est pas de toi que nous nous moquons.

LA HUPPE.

Et de qui donc ?

ÉVELPIDE.

Ton bec nous paraît grotesque.

LA HUPPE.

C'est ainsi que Sophocle, dans ses tragédies, habille le pauvre Térée.

ÉVELPIDE.

Tu es donc en effet Térée ? Est-ce oiseau ou paon ?

LA HUPPE.

Oui, je suis oiseau.

ÉVELPIDE.

Où sont donc tes plumes ?

LA HUPPE.

Elles sont tombées.

ÉVELPIDE.

Par quelque maladie apparemment ?

LA HUPPE.

Non pas, mais c'est l'ordinaire que les oiseaux muent pendant l'hiver, pour se revêtir ensuite de nouveau plumage. Mais, dites-moi, qui êtes-vous ?

ÉVELPIDE.

Nous ? Des hommes.

LA HUPPE.

De quel pays ?

ÉVELPIDE.

Du pays des belles galères.

LA HUPPE.

Des plaideurs, sans doute ?

ÉVELPIDE.

Non pas, mais tout au contraire, des antiplaideurs.

LA HUPPE.

Est-ce qu'on sème de cette graine-là en Attique ?

ÉVELPIDE.

A te dire vrai, qui en chercherait en tout notre pays, n'en trouverait guère.

LA HUPPE.

Quel sujet vous amène ?

ÉVELPIDE.

Le désir de nous entretenir avec toi.

LA HUPPE.

Sur quoi?

ÉVELPIDE.

Tu as été homme comme nous. Tu as eu des dettes comme nous. Tu as été bien aise de ne point les payer, comme nous. Enfin, changé en oiseau, tu as parcouru la mer et la terre, et tu as observé tout ce qui est du ressort d'un homme et d'un oiseau. Nous venons donc te trouver pour savoir de toi s'il n'y aurait point dans le monde quelque ville paisible où l'on pût vivre aussi mollement que sur des tapis de laine.

LA HUPPE.

Et tu en cherches une plus grande que celle d'Athènes?

ÉVELPIDE.

Non pas une plus grande, mais une plus commode.

LA HUPPE.

Je vois bien que tu aimerais mieux un gouvernement aristocratique.

ÉVELPIDE.

Moi, point du tout, Je hais tout ce qui tient au nom du fils de Scellius[1].

LA HUPPE.

Hé, quelle ville serais-tu donc bien aise d'habiter?

ÉVELPIDE.

Je voudrais une ville où ma plus grande affaire fût celle-ci : qu'un ami vînt à ma porte dès le matin et qu'il me dît : « Au nom de Jupiter Olympien, faites-moi l'honneur de venir ce matin chez moi, toi et tes enfants, au sortir du bain. Car je fais aujourd'hui un festin de noces.

[1] Ce fils de Scellius s'appelait Aristocrate. C'est un jeu de mots.

N'y manquez pas au moins. Sinon qu'il ne t'arrive pas de venir chez moi quand mes affaires iront mal[1]. »

LA HUPPE.

A ce que je vois, tu aimes la misère et l'embarras. Et toi, que souhaiterais-tu ?

PISTHÉTÉRUS.

Je n'ai pas d'autres goûts que les siens.

LA HUPPE.

Quels sont-ils, cependant ?

PISTHÉTÉRUS.

Je voudrais une ville où le père d'un beau garçon vînt au-devant de moi et me querellât ainsi : « Vraiment, mon cher ami, tu es fort plaisant. Nos pères étaient amis intimes. Nous ne le sommes pas moins. Je n'ai qu'un fils; tu l'as rencontré qui revenait bien propre du gymnase, et tu ne l'as point embrassé, tu ne lui as rien dit, tu ne l'as point caressé, tu ne l'as pas touché[2]. »

LA HUPPE.

Le pauvre homme ! qu'il est aisé à contenter ! Oh bien, il y a une ville fortunée, et telle que tu la souhaites, sur les côtes de la mer Rouge.

ÉVELPIDE.

Ne nous parle point de ville maritime, où l'on verra par un beau matin arriver la galère salaminienne, avec un mandat d'amener[3]. Indique-nous une ville de Grèce.

[1] Proverbe contre ceux qui abandonnent leurs amis dans l'adversité. Aristophane l'emploie ici en sens contraire : c'est comme s'il disait : Ne te crois pas assez de mes amis, pour que je te reçoive dans l'adversité.

[2] *Neque testiculos attrectasti.* BRUNCK.

[3] Allusion au rappel d'Alcibiade.

LA HUPPE.

Que ne vas-tu habiter à Léprée en Élide ?

ÉVELPIDE.

Je hais la ville de Léprée sans l'avoir vue. Je l'ai en horreur, à cause de Mélanthius, qui en est[1].

LA HUPPE.

Il y a dans la Locride une ville qui est bien ton fait. C'est la ville des Opontiens.

ÉVELPIDE.

Et moi, je te dis que je ne me ferais pas Opontien pour tout l'or du monde[2]. Mais, dis-moi, quelle est la vie que tu mènes chez les oiseaux ? Tu dois la connaître.

LA HUPPE.

Elle n'est pas désagréable. Premièrement, nous vivons sans argent.

ÉVELPIDE.

Voilà déjà un des plus grands maux de moins.

LA HUPPE.

Nous mangeons du sésame blanc, des baies de myrtes, des pavots et de la menthe.

ÉVELPIDE.

Tu nous parles en vérité d'une vie de nouveaux mariés

PISTHÉTÉRUS.

Ah, que je conçois un beau dessein, et que les oiseaux deviendraient puissants, si tu voulais m'écouter !

LA HUPPE.

Hé bien, qu'écouterons-nous ?

[1] Mélanthius, poète tragique, avait la lèpre.
[2] Allusion à Opuntius, qui était borgne.

PISTHÉTÉRUS.

Ce que vous écouterez? Premièrement ne voltigez point çà et là, en ouvrant le bec; c'est une chose indécente. Demandez à Athènes, au sujet de quelqu'une de ces têtes légères que vous voyez voltiger : Quel est cet oiseau? Téléas vous dira : C'est un inconstant, un oiseau sur la branche, qui voltige de tous côtés, qui ne saurait demeurer en place.

LA HUPPE.

Par Jupiter, tu as raison, mais que faut-il donc faire à l'avenir?

PISTHÉTÉRUS.

Construisez-vous une ville?

LA HUPPE.

Hé, quelle ville veux-tu que nous construisions, nous qui sommes oiseaux?

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, peut-on rien dire de plus absurde! Regarde là-bas.

LA HUPPE.

J'y regarde.

PISTHÉTÉRUS

Regarde là-haut.

LA HUPPE.

Soit.

PISTHÉTÉRUS.

Tourne la tête de tous côtés.

LA HUPPE.

Vraiment, je gagnerai beaucoup à me tordre ainsi le cou.

PISTHÉTÉRUS.

N'as-tu rien vu?

LA HUPPE.

Rien que les nuées et le ciel.

PISTHÉTÉRUS.

Hé bien, tout cet espace, n'est-ce pas le pôle des oiseaux ?

LA HUPPE.

Le pôle ? Et comment ?

PISTHÉTÉRUS.

C'est comme si tu disais le pays. L'air peut s'appeler pôle, parce qu'il tourne et qu'il se répand partout à la ronde. Or, si vous bâtissiez dans cet espace, si vous le munissiez une fois de bonnes murailles, cela ne s'appellerait plus pôle, mais *polis,* c'est-à-dire *ville.* Par là, vous régneriez sur les hommes comme sur les sauterelles. Quant aux dieux, vous les feriez mourir de faim.

LA HUPPE.

Comment cela ?

PISTHÉTÉRUS.

L'air est entre le ciel et la terre. Or, de même que nous sommes obligés, lorsque nous allons à Delphes, de demander un passeport aux Béotiens, de même, quand les hommes feront quelque sacrifice aux dieux, vous ne donnerez point de passage à la fumée des sacrifices au travers de votre ville et des nues, à moins que les dieux n'obtiennent de vous un passeport et ne vous payent tribut.

LA HUPPE.

Iou, iou ! Par la Terre, par les Trébuchets, par les Rêts, par les Filets, je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt à fonder avec vous cette ville, pourvu que les autres oiseaux en soient d'avis.

PISTHÉTÉRUS

Qui pourrait leur proposer cette affaire?

LA HUPPE.

Toi-même. Leur langue était autrefois barbare; mais en conversant avec eux depuis longtemps, je leur ai appris le langage des hommes.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment pouvoir les assembler tous?

LA HUPPE.

Facilement. Je vais entrer dans le bocage, et quand j'aurai éveillé Philomèle, ma compagne, nous les appellerons de concert. Ils accourront tous au plus vite, sitôt qu'ils auront entendu notre voix.

PISTHÉTÉRUS.

Ne tarde pas, ô le plus chéri des oiseaux. Je t'en supplie, entre au plus tôt dans le bocage et éveille Philomèle.

LA HUPPE *appelant Philomèle.*

O compagne fidèle, cesse de sommeiller; donne un libre essor aux douloureux accents que tu exprimes si divinement lorsque tu fais entendre les airs des hymnes consacrés aux dieux; que les tons brillants de ton gosier flexible se prêtent à peindre les maux d'Itys[1], qui est ton fils et le mien aussi; que les sons purs de ta voix s'élèvent du milieu des ifs touffus jusqu'au séjour de Jupiter. Le blond Phébus en est ému, il répond à tes soupirs, il tire des sons de la cithare ornée d'ivoire et forme

[1] Ceci est parodié de l'*Hélène* d'Euripide.

des chœurs composés des dieux mêmes, et de la réunion de leurs voix résulte une céleste symphonie.

(On entend le son d'une flûte.)

PISTHÉTÉRUS.

O ciel, que la voix de cet oiseau est charmante! Tout le bocage est rempli des plus douces émotions.

ÉVELPIDE.

Tais-toi.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il?

ÉVELPIDE.

Te tairas-tu?

PISTHÉTÉRUS.

Pourquoi?

ÉVELPIDE.

Ne vois-tu pas que la huppe se dispose à chanter de nouveau?

LA HUPPE.

Epopoi, popopo, popoi, popoi, iô, iô, itô, itô, itô, itô, itô : que quelqu'une de nos compagnes accoure ici. Venez, ô vous tous, qui butinez dans la vaste étendue des campagnes fertiles, vous tous variés à l'infini, qui ne vivez que de blé, vous qui, d'un vol léger, cherchez, en gazouillant, les petites graines, et vous qui, sur le haut des sillons, vous plaisez à chanter, avec votre voix grêle, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio.

Et vous qui, dans les jardins, sautillez à travers les branches de lierre, vous, habitants des montagnes, et vous, amis de l'olivier sauvage et de l'arbouse, rendez-vous au plus vite à mes prières : trioto, trioto, trioto totinx.

Vous aussi qui, dans les vallons marécageux, vivez de

moucherons; vous qui aimez les lieux rafraîchis par la rosée et les belles prairies de Marathon, et toi, ô francolin, francolin émaillé de mille couleurs; vous aussi, légions ailées, qui voltigez avec les alcyons sur les flots de la mer, accourez pour entendre des choses tout à fait neuves.

Nous rassemblons ici tous les oiseaux à long cou, parce qu'un vieillard plein d'expérience doit nous faire part d'une entreprise hardie et d'un projet nouveau. Venez donc tous pour donner votre avis, ici, ici, ici, ici.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIDE, LA HUPPE, CHŒUR D'OISEAUX, UN HÉRAUT.

LE CHŒUR.

Toro toro toro toro toro totinx, kikkabau, kikkabau, toro, toro, toro, tokililinx.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, dis-moi : vois-tu quelque oiseau ?

ÉVELPIDE.

Je n'en vois en vérité pas un, quoique je regarde en l'air, la bouche béante.

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc en vain, à ce que je vois, que la huppe est entrée dans le bocage, elle s'y est cachée, comme pour couver ses œufs : elle imite le pluvier.

LA HUPPE.

Torotinx, torotinx.

PISTHÉTÉRUS.

Ha ! Voici un oiseau qui vient.

ÉVELPIDE.

Oui, vraiment : c'est un oiseau. Mais quel oiseau est-ce là ? Ne serait-ce pas un paon [1] ?

PISTHÉTÉRUS.

Demandons à la huppe. Quel oiseau est-ce là, s'il te plaît ?

LA HUPPE.

Cet oiseau-ci n'est pas de ceux que vous voyez tous les jours. C'est un oiseau extraordinaire, un oiseau de marais.

PISTHÉTÉRUS.

O dieux, qu'il est beau ! Son plumage est d'un rouge phénicien.

LA HUPPE.

Il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est le phénicoptère [2].

ÉVELPIDE.

Hé hé, toi !

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il ?

ÉVELPIDE.

Voici un autre oiseau.

PISTHÉTÉRUS.

Cet oiseau-ci est encore un oiseau rare et qui vient de fort loin. Quel est cet oiseau qui descend de cette colline avec tant de faste ? On le prendrait pour un poète extravagant.

LA HUPPE.

On nomme celui-ci l'oiseau de Médie.

[1] Les paons étaient encore très rares et peu connus.
[2] Ou flamant.

PISTHÉTÉRUS.

Quel prodige est-ce là? Tu n'es donc pas la seule huppe qui soit dans le monde?

LA HUPPE.

Celui-ci vient de Philoclès par la huppe. Pour moi, je suis son grand-père. C'est comme dans la généalogie de Callias : on voit Callias, père d'Hipponicus; Hipponicus, père de Callias[1].

PISTHÉTÉRUS.

Cet oiseau-ci est donc Callias? Comme toutes ses plumes lui tombent[2]!

ÉVELPIDE.

C'est un effet de son honnêteté. Il s'est laissé plumer de la sorte par ses accusateurs. Les femelles lui ont aussi arraché quelques plumes de l'aile.

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune, comme celui-ci est barbouillé! Dis-moi un peu, comment nommes-tu cet oiseau?

LA HUPPE.

Le glouton.

PISTHÉTÉRUS.

Alors, c'est un Cléonyme. Mais si c'était Cléonyme, il aurait perdu ses aigrettes. O ciel, que signifient tous ces oiseaux avec leurs crêtes! Vont-ils courir le diaule[3]?

[1] Tout ceci est une allusion à une comédie du poète tragique Philoclès, qui était fort laid. Notre comique lui reproche énigmatiquement de n'avoir fait que déguiser un peu les personnages d'une tragédie de Sophocle, qui était également intitulée *Térée* changé en huppe.

[2] Trait contre Callias, qui avait dilapidé toute la fortune de ses aïeux.

[3] Dans la course nommée *diaule*, les athlètes avaient un casque. Ils parcouraient à pied deux fois la longueur du stade, c'est-dire qu'après avoir atteint le but, ils revenaient à la barrière.

ÉVELPIDE.

O mon ami, ils sont comme les Cariens : ils se tiennent sur la crête des montagnes, pour plus grande sûreté.

PISTHÉTÉRUS.

O par Neptune ! Vois-tu quelle affreuse troupe d'oiseaux ?

ÉVELPIDE.

Justes dieux, quel nuage ! Hélas, hélas ! En voilà tant, qu'ils ont bouché le passage.

PISTHÉTÉRUS.

Tiens, voilà une perdrix.

ÉVELPIDE.

Voici, ma foi, un francolin.

PISTHÉTÉRUS.

Celui-ci est le milouin.

ÉVELPIDE.

Voilà l'alcyon. Et cet autre par derrière ?

PISTHÉTÉRUS.

Ce que c'est ? C'est un barbier.

ÉVELPIDE.

Y a-t-il un oiseau barbier ?

PISTHÉTÉRUS

Hé, pourquoi non ? Sporgile l'est bien. Regarde, regarde, voici une chouette.

ÉVELPIDE.

Que dis-tu ? Quoi, une chouette à Athènes[1] ! Hé, qui l'a amenée ?

[1] Il avait beaucoup de chouettes à Athènes, parce que cet

PISTHÉTÉRUS.

Tiens, tiens, voilà d'autres oiseaux. Pie, tourterelle, alouette, éléas, hypothymis, colombe, nertos, épervier, ramier, coucou, chevalier aux pieds rouges, céblèpyris, poule sultane, crécerelle, plongeon, pie-grièche, orfraie, dryops.

ÉVELPIDE

Ha, ha, que d'oiseaux! Ha, ha, que de merles! Comme ils gazouillent! Comme ils accourent en criant! Est-ce qu'ils nous menacent donc? Bons dieux! Ils ouvrent le bec et nous regardent, toi et moi.

PISTHÉTÉRUS.

C'est aussi ce qui me paraît.

LE CHŒUR.

Popo popo popo popopoi. Où est celui qui nous appelle, où est-il?

LA HUPPE.

Je suis ici depuis longtemps : je n'abandonne pas mes amis.

LE CHŒUR.

Tititititimprou, qu'as-tu à nous dire de bon?

LA HUPPE.

Une bonne chose, juste, agréable, utile et qui regarde le bien public. Deux hommes très éclairés sont venus me trouver.

LE CHŒUR.

Où? Comment? Que dis-tu?

LA HUPPE.

Je vous dis qu'il est venu ici deux hommes. Ce sont

oiseau était consacré à Minerve. De là était venu un proverbe qui correspondait à peu près au nôtre, *porter de l'eau à la rivière.*

deux vieillards qui veulent nous proposer une affaire de la plus grande importance.

LE CHŒUR.

O toi, souillé du crime le plus affreux dont j'aie ouï parler, que dis-tu là ?

LA HUPPE.

Ce que je vous dis ne doit vous donner aucune inquiétude.

LE CHŒUR.

Que viens-tu de faire ?

LA HUPPE.

J'ai reçu chez moi deux hommes qui recherchent notre amitié et notre alliance.

LE CHŒUR.

Tu as commis cette perfidie !

LA HUPPE.

Et je me réjouis de l'avoir fait.

LE CHŒUR.

Où sont-ils, où sont-ils ?

LA HUPPE.

Chez nous, puisque je suis moi-même des vôtres.

LE CHŒUR.

Ah ! nous sommes trahis, nous sommes indignement trompés ! Celui qui était notre ami, qui prenait sa nourriture dans les mêmes champs que nous, a transgressé nos lois les plus anciennes, a violé les serments des oiseaux ; il m'a attiré dans un piège, il nous a exposés aux embûches de cette race impie qui, depuis qu'elle existe, n'a cessé de nous poursuivre. Plus tard, nous règlerons avec

lui; mais à présent il nous faut punir ces deux vieillards et les mettre en pièces.

PISTHÉTÉRUS.

Nous voilà morts.

ÉVELPIDE.

C'est toi qui nous attires tous ces maux. Pourquoi m'amener ici?

PISTHÉTÉRUS.

Pour t'avoir avec moi.

ÉVELPIDE.

Dis plutôt pour me voir pleurer.

PISTHÉTÉRUS.

Va, va, tu te moques.

ÉVELPIDE.

Comment?

PISTHÉTÉRUS.

Est-ce que tu pourras pleurer, quand tu auras une fois les yeux crevés?

LE CHŒUR.

Io! io! En avant! De nos ailes pressées précipitons-nous sur l'ennemi; enveloppons-les de tous côtés; il faut qu'ils soient punis et que leurs membres nous servent de pâture. Ni l'ombre des montagnes, ni les nuées du ciel, ni l'écume de la mer, ne les soustrairont à nos coups. Allons, précipitons-nous! Que le commandant engage l'aile droite.

ÉVELPIDE.

Malheureux que je suis, où fuirai-je

PISTHÉTÉRUS

Ne demeureras-tu pas?

ÉVELPIDE.

Veux-tu que je me laisse mettre en pièces ?

PISTHÉTÉRUS.

Hé, comment crois-tu pouvoir éviter leur fureur ?

ÉVELPIDE.

Je ne sais comment.

PISTHÉTÉRUS.

Tout ce que j'ai à te dire, c'est qu'il faut combattre et prendre chacun une de ces marmites.

ÉVELPIDE.

A quoi cela nous servira-t-il ?

PISTHÉTÉRUS.

Tu peux déjà t'assurer qu'alors la chouette ne nous fera point de mal [1].

ÉVELPIDE.

Comment me défendrai-je de ces oiseaux à serres crochues ?

PISTHÉTÉRUS.

Prends une broche et tiens-la devant toi pour t'en servir au besoin.

ÉVELPIDE.

Que mettrai-je devant mes yeux ?

PISTHÉTÉRUS.

Couvre-les avec ce vinaigrier ou avec ce plat.

ÉVELPIDE.

Oh ! que tu as d'esprit ! C'est en vérité bien imaginé.

[1] Allusion à la fête des Marmites qui se célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve. Pisthétérus pense que les marmites les feraient reconnaître pour Athéniens.

Voilà des stratagèmes qui valent mieux que tous ceux de Nicias.

LE CHŒUR.

Éleleleû, ne différons plus. Donnons du bec, tirons, déchirons, frappons, brisons et perçons d'abord la première marmite.

LA HUPPE.

Cruels, qu'allez-vous faire? Vous allez massacrer et mettre en pièces deux hommes qui ne vous ont jamais fait aucun mal, tous deux parents de ma femme et de même tribu.

LE CHŒUR.

Pourquoi aurions-nous plus de pitié pour eux que pour des loups? Hé, qui a mieux mérité qu'eux notre colère?

LA HUPPE.

Mais ils vous veulent du bien, quoiqu'ils soient nés vos ennemis, et ils viennent pour vous donner un avis important.

LE CHŒUR.

Pourraient-ils nous donner un bon avis, eux qui ont été les ennemis de nos aïeux?

LA HUPPE.

Ne savez-vous pas que les plus habiles gens doivent une grande partie de leur habileté à leurs ennemis? La défiance est la mère de la sûreté. Un ami n'apprend point à se tenir sur ses gardes, au lieu qu'un ennemi vous force souvent à vous instruire. C'est de leurs ennemis, et non pas de leurs amis, que les villes ont appris à bâtir de hautes murailles et à construire de grands vaisseaux. Et c'est ce qui conserve à chacun ses enfants, sa maison, ses biens.

LE CHŒUR.

Il nous paraît, en effet, qu'on peut beaucoup apprendre d'un ennemi. Je suis d'avis que nous leur donnions audience.

PISTHÉTÉRUS.

Leur colère commence à se passer. Allons un pas en arrière.

LA HUPPE.

Cela est juste, et je dois obtenir de vous cette grâce.

LE CHŒUR.

T'avons-nous jamais rien refusé ?

PISTHÉTÉRUS.

Ils ont des dispositions plus pacifiques à notre égard : c'est pourquoi mettons bas nos marmites et nos plats. Mais, la lance, c'est-à-dire cette broche à la main, avançons au milieu du camp, et ne perdons pas un instant de vue cette marmite la plus éloignée, car il ne s'agit pas de fuir.

ÉVELPIDE.

C'est bien dit. Mais si l'on nous tue, où serons-nous enterrés ?

PISTHÉTÉRUS.

Dans le céramique. Pour nous faire enterrer aux dépens du public, nous n'aurons qu'à dire aux magistrats que nous sommes morts en combattant bravement contre les ennemis près d'Ornéa [1].

LE CHŒUR.

Que chacun reprenne le rang qu'il occupait. A l'exemple

[1] Jeu de mots. Dans le pays des Oiseaux ou à Ornéa, ville située entre Corinthe et Sicyonne.

du soldat pesamment armé, déposons toute animosité et laissons la colère de côté; demandons à ces gens-ci ce qu'ils sont, d'où ils viennent et ce qui les amène. Hé, la huppe, ici, je te prie.

LA HUPPE.

Que voulez-vous savoir de moi?

LE CHŒUR.

Qui sont ces étrangers? D'où viennent-ils?

LA HUPPE.

Ce sont deux Grecs, du pays des savants.

LE CHŒUR.

Par quel hasard sont-ils venus chez les oiseaux? Quel motif les y a engagés?

LA HUPPE.

La vie que nous menons, la sagesse de notre gouvernement; l'envie de nous voir, de vivre avec nous, de s'unir entièrement à nous.

LE CHŒUR.

Que dis-tu là? Mais encore quels sont leurs projets?

LA HUPPE.

Incroyables, inouïs?

LE CHŒUR.

Quel avantage trouvent-ils à demeurer ici et à vivre avec nous? Espèrent-ils par là triompher de leurs ennemis ou se rendre utiles à leurs amis?

LA HUPPE.

Ils nous promettent des richesses immenses, prodigieuses, incroyables. Ils disent que tout ce que nous

voyons, de quelque côté que nous nous tournions, est à nous.

LE CHŒUR.

Sont-ils fous?

LA HUPPE.

Ils sont sensés au-delà de ce qu'on peut dire.

LE CHŒUR.

Quoi, celui qui dit cela a du jugement!

LA HUPPE.

Oui, oui, je vous le donne pour l'esprit le plus fin et le plus délié qu'il y ait au monde. Allez, c'est un maître renard. Ce n'est que ruse et qu'artifice.

LE CHŒUR.

Fais-les venir. Qu'ils nous parlent. Tu nous dis des choses qui nous donnent les plus belles espérances.

LA HUPPE.

Ça, mes amis, que les dieux nous soient propices; prenez vos armes et allez les pendre dans la cuisine auprès de la crémaillère. Et toi *(à Pisthétérus)*, dis ce que tu as à dire et tiens la promesse que je leur ai faite.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si j'en fais rien, à moins que nous ne concluions un traité pareil à celui que fit ce singe d'armurier avec sa femme, et qu'on ne me donne parole qu'il n'y aura ni coups de bec, ni coups de griffe à craindre de leur part [1], et qu'on ne me crèvera pas.....

LA HUPPE.

Ceci, dis-tu? Non, non, ne crains rien.

[1] *Nec testiculis trahere, nec fodicare.* (BRUNCK.)

PISTHÉTÉRUS.

Ce n'est pas de ceci que je parle ; c'est de mes yeux.

LE CHŒUR.

Nous te le promettons.

PISTHÉTÉRUS.

Donnez-m'en votre parole par un serment.

LE CHŒUR.

Nous te le jurons. Ainsi puissions-nous avoir tous les juges et tous les spectateurs pour nous.

PISTHÉTÉRUS.

Que cela sera ainsi.

LE CHŒUR.

Oui, et si nous te manquons de parole, nous voulons ne l'emporter que d'une voix.

LE HÉRAUT.

Écoutez, peuple ! Que les gens de guerre s'en retournent chacun chez soi. Et qu'ils lisent les décrets qui seront affichés [1].

LE CHŒUR.

L'homme est né plein de dispositions à la fourbe et à la ruse, nous vous écouterons volontiers cependant. Peut-être nous proposeront-ils quelque parti avantageux qu'ils auront imaginé, quelque moyen d'agrandir notre pouvoir, auquel nous n'aurons pas pensé, et qui ne leur aura pas échappé.

Parle dans l'intérêt commun ; je partagerai avec toi les avantages que tu m'auras procurés. Dis-nous donc franchement quel dessein t'amène ici.

[1] Formule empruntée aux assemblées athéniennes.

Nous nous garderons bien de rompre, avant de t'avoir entendu, la trève dont nous sommes convenus.

PISTHÉTÉRUS.

Je me prépare à enfourner mon discours. Il est déjà détrempé. Il ne faut plus que le pétrir. Çà, esclave, une couronne; qu'on me verse bien vite de l'eau sur les mains.

ÉVELPIDE.

Que veut donc dire cela? Allons-nous dîner[1]?

PISTHÉTÉRUS.

Non pas, mais je cherche à dire quelque chose d'extraordinaire, de grand, d'excellent, et qui puisse toucher le cœur de mes auditeurs. Tant je me tourmente pour vous qui, ayant été rois.....

LE CHŒUR.

Nous, rois! Et de qui?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, vous, de tout ce qui existe. De moi d'abord, de celui-ci et de Jupiter même, car vous êtes bien plus anciens que Saturne, les Titans et la Terre.

LE CHŒUR.

Que la Terre!

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon!

LE CHŒUR.

Voilà, par Jupiter! ce que j'avais toujours ignoré.

PISTHÉTÉRUS.

C'est que vous êtes de bonnes gens, sans étude, sans

[1] Allusion à un usage des Athéniens qui se couronnaient pour parler en public et pour se mettre à table.

curiosité. Vous n'avez pas même lu Ésope, qui dit en quelque endroit que l'alouette est le plus ancien des oiseaux; qu'elle fut enfantée avant la terre, qu'ensuite son père mourut de maladie; que la terre n'étant point encore, il resta trois jours sans sépulture, et qu'enfin, ne sachant où mettre le corps de son père mort, elle l'ensevelit dans sa tête.

ÉVELPIDE.

Le père de l'alouette gît donc depuis sa mort dans Céphalée [1].

LA HUPPE.

Or, si les oiseaux sont plus anciens que la terre et les dieux, il s'ensuit qu'ils sont les aînés et que la royauté leur appartient.

ÉVELPIDE.

Oui, oui. Ainsi vous devez chercher à fortifier votre bec pour la suite, car Jupiter ne rendra pas volontiers le sceptre au pivert.

PISTHÉTÉRUS.

Que ce soient les oiseaux, et non pas les dieux, qui aient d'abord commandé aux hommes et à qui le sceptre ait appartenu, nous en avons mille preuves. Le coq, par exemple, a commandé aux Perses avant Darius, avant Mégabize et avant tous les autres monarques persans. La preuve, c'est qu'on l'appelle encore aujourd'hui l'oiseau de Perse, en mémoire de cette ancienne puissance.

ÉVELPIDE.

C'est apparemment pour cela qu'il marche lui seul la crête levée en façon de tiare, comme le grand roi.

[1] Bourg de l'Attique; le même mot signifie *tête;* de là un calembour en grec.

PISTHÉTÉRUS.

Il était alors si puissant, si redoutable, si absolu, qu'encore aujourd'hui, par un effet de son ancien pouvoir, sitôt qu'il vient seulement à chanter vers le point du jour, tous les artisans se lèvent pour travailler; serruriers, potiers, pelletiers, cordonniers, baigneurs, marchands de blé, menuisiers, armuriers, faiseurs d'instruments, tous ces gens-là courent à leurs affaires après avoir pris leurs souliers à tâtons.

ÉVELPIDE.

Vous n'avez qu'à m'en demander des nouvelles. Il est cause que j'ai perdu un bon habit de drap de Phrygie, à mon grand regret. J'avais été invité à une collation pour la naissance d'un enfant. J'y étais allé, et ayant bu un peu plus qu'à l'ordinaire, je m'étais endormi. L'heure du souper n'était pas encore venue, que le coq se mit à chanter. Moi, croyant que ce fût le point du jour, je sors brusquement et m'en reviens à Alimonte [1]. J'étais déjà hors des murs, ne regardant qu'à mes pieds, lorsqu'un filou s'en vient à moi et me décharge un grand coup de bâton sur le dos. Je tombe. Comme j'étais près de crier à l'aide, mon drôle se saisit de mon habit et s'enfuit.

PISTHÉTÉRUS.

Il a été un temps où les Grecs vivaient sous la domination du milan et le révéraient comme leur roi.

LA HUPPE.

Les Grecs?

PISTHÉTÉRUS.

De là vient qu'encore aujourd'hui ils se jettent par terre

[1] Bourg de l'Attique.

à la vue du milan, comme ils faisaient autrefois lorsque cet oiseau régnait [1].

ÉVELPIDE.

Oui, par Bacchus. Je me roulais un jour comme cela à la vue du milan, et je regardais en haut la bouche ouverte. J'avalai une obole que j'avais dans la bouche. Peu s'en fallut que je ne m'étranglasse, et qui pis est, je m'en revins chez moi la bourse vide.

PISTHÉTÉRUS.

Le coucou a été roi d'Égypte et de toute la Phénicie, et dès que le coucou se mettait à crier *coucou,* tous les Phéniciens commençaient à moissonner leurs blés et leurs orges dans les plaines.

ÉVELPIDE.

C'est de là apparemment que vient le proverbe : *Coucou, circoncis, aux champs* [2].

PISTHÉTÉRUS.

La puissance des oiseaux était alors si grande, que dans les villes où il y avait quelque roi, comme un Agamemnon, un Ménélas, ce roi avait toujours au haut de son sceptre un oiseau qui prenait part aux présents que l'on offrait à sa majesté.

ÉVELPIDE.

Vraiment, je ne savais pas cela. Aussi m'étonnais-je à la représentation des tragédies, quand je voyais paraître quelque Priam accompagné d'un oiseau. Cet oiseau observait Lysicrate et les présents avec lesquels il se laissait corrompre.

[1] Le milan apparaissait en Grèce au retour du printemps ; de là sans doute la joie que l'on éprouvait à son arrivée.

[2] Parce qu'il est temps de moissonner. La circoncision était pratiquée en Égypte.

PISTHÉTÉRUS.

Mais ce qui est bien plus remarquable et bien plus étonnant, c'est que Jupiter, qui est à présent en possession de la toute-puissance, a encore, tout roi qu'il est, un aigle sur la tête, Minerve a sur la sienne un hibou, Apollon enfin porte un épervier sur le poing, comme ferait le serviteur d'un fauconnier.

ÉVELPIDE.

Tu as en vérité raison. Mais pourquoi ces dieux ont-ils ces oiseaux sur leur tête?

PISTHÉTÉRUS.

Voici pourquoi. C'est afin que les oiseaux soient les premiers partagés, quand quelqu'un, après avoir immolé une victime, en offre les entrailles aux dieux, même à Jupiter. Il fut un temps où personne ne jurait par les dieux. Tous les hommes juraient par les oiseaux. Lampon encore aujourd'hui ne jure que par l'oie [1], quand il veut faire quelque fourberie. Tant la personne d'un oiseau était autrefois redoutable et vénérable à tout le monde. Au lieu qu'aujourd'hui on vous traite comme de vils esclaves, des niais, des ilotes, on vous fait la guerre comme à des chiens enragés. Il n'est point d'asile pour vous. Ces maudits oiseleurs vous dressent des embûches jusque dans les temples. On ne voit partout que lacets, pièges, gluaux, crins, filets, engins de toute espèce. Vous ont-ils attrapés? D'autres vous achètent par douzaines, après vous avoir tâtés d'une manière indigne. Encore si on pouvait obtenir d'eux que, puisqu'ils veulent exercer sur vous

[1] Le mot grec qui veut dire *oie* se rapproche du mot signifiant *Jupiter*.

tant de cruautés, ils se contentassent de vous rôtir simplement, pour vous servir ensuite sur la table. Mais ils n'ont garde de s'en tenir là. Il faut encore qu'ils vous apprêtent je ne sais quelle farce, où il entre du fromage, de l'huile, des échalotes, du vinaigre. Ils mêlent tout cela ensemble, puis ils ajoutent une sauce plus douce et plus grasse qu'ils vous répandent sur le corps toute chaude et toute bouillante, comme quand on embaume des cadavres.

LE CHŒUR.

Homme, tu viens de nous faire un bien triste récit. Ah! que je déplore la lâcheté de nos pères, qui, ayant reçu de leurs aïeux tant d'honneurs, n'ont pas su nous les transmettre, mais les ont laissé perdre. Mais tu nous arrives pour nous sauver, conduit ici par un dieu bienveillant. Je suis heureux de te confier le sort de mes petits et le mien. Apprends-nous donc ce que nous devons faire. La vie nous serait désormais trop à charge, si nous ne parvenions à recouvrer la puissance suprême.

PISTHÉTÉRUS.

Premièrement je suis d'avis que tous les oiseaux habitent dans une ville, et qu'ils y bâtissent de bonnes murailles de brique, comme celles de Babylone, de sorte qu'elles enferment dans leur enceinte tout ce qu'il y a d'air à la ronde et tout l'espace que nous voyons.

LA HUPPE.

O Cébryon, ô Porphyrion[1], que cette ville sera forte et redoutable!

PISTHÉTÉRUS

Secondement, quand tout cela sera construit, on en-

[1] Noms d'oiseaux et aussi de deux Titans.

verra sommer Jupiter de rendre aux oiseaux l'empire qu'il a usurpé sur eux. Et si ce dieu n'obéit pas sur-le-champ, s'il refuse de se rendre à la raison, on lui déclarera la guerre, et l'on défendra aux dieux de passer, en vrais Priapes, au travers du royaume des oiseaux, pour aller faire l'amour comme autrefois à des Sémélés, à des Europes ou à des Alcmènes, sous peine d'être traités comme d'infâmes adultères. Il faudra aussi députer vers les hommes un oiseau, qui leur ordonne de ne sacrifier désormais aux anciennes divinités qu'après avoir sacrifié aux oiseaux, comme aux maîtres de l'univers, et d'offrir solennellement à chacun des nouveaux dieux ce qui lui conviendra, de sorte que si quelqu'un veut sacrifier à Vénus, il faudra qu'auparavant il fasse une offrande de grain à la piette[1]. Si quelqu'un offre une brebis à Neptune, qu'il offre d'abord du froment au canard. Si quelqu'un sacrifie un taureau à Hercule, il ne le pourra faire qu'après avoir offert à la mouette un gâteau emmiellé, et si l'on immole un bélier au roi des dieux, ce sera après avoir immolé au roitelet, qui est roi aussi bien que Jupiter, le mâle d'une fourmi.

ÉVELPIDE.

Le mâle d'une fourmi? Ce sacrifice-là me réjouit. Parbleu, Jupiter n'a qu'à tonner à l'avenir tant qu'il voudra.

LA HUPPE.

Mais comment les hommes pourront-ils nous prendre pour des dieux, nous qui volons, nous qui avons des ailes? Ne nous prendront-ils pas plutôt pour des geais?

[1] Il y a ici dans le grec des jeux de mots obscènes qui ne peuvent être rendus en français.

PISTHÉTÉRUS.

Que tu es simple ! Hé, mon ami, Mercure lui-même ne vole-t-il pas, tout dieu qu'il est ? N'a-t-il pas des ailes aussi bien que beaucoup d'autres dieux ? La Victoire a deux ailes tout éclatantes d'or. L'Amour en a aussi, et Homère a dit, en parlant d'Iris, qu'elle ressemble à une colombe timide [1].

LA HUPPE.

Mais Jupiter ne tonnera-t-il point ? Ne lancera-t-il point sur nous ses foudres ailées ?

PISTHÉTÉRUS.

S'il arrive que les hommes ignorants ne fassent aucun cas de vous, s'ils ne veulent reconnaître pour dieux que les habitants de l'Olympe, il faudra lâcher sur leurs terres un nuage de moineaux pillards, avec ordre de ne pas laisser un seul grain de blé dans les campagnes. Qu'après cela Cérès leur mesure du blé dans leur famine.

LA HUPPE.

J'ose bien jurer qu'elle n'en fera rien. Elle s'en défendra par quelque mauvaise défaite ; vous le verrez.

PISTHÉTÉRUS.

Autre manière de punir les hommes. Une légion de corbeaux, venant tout d'un coup à fondre sur les bœufs qui labourent la terre et sur les moutons paissants, leur crèvera d'abord les yeux. Qu'après cela, Apollon, qui se vante d'être médecin, gagne de l'argent à les guérir ; aussi bien aime-t-il à thésauriser.

[1] Cette comparaison se trouve dans l'*Iliade*. Mais elle est appliquée à Junon et à Minerve, et non pas à Iris. Ce qui prouve, observe Brunck, que nous n'avons pas le texte d'Homère tel qu'il se lisait du temps d'Aristophane.

ÉVELPIDE.

Attendez, s'il vous plaît, que j'aie vendu auparavant mes deux petits bœufs.

PISTHÉTÉRUS

Si, au contraire, les hommes vous regardent comme dieux et comme auteurs de tout bien, si vous leur tenez lieu et de la Terre et de Saturne et de Neptune, vous les récompenserez en les comblant de biens.

LA HUPPE.

Hé, dis-moi, de quels biens?

PISTHÉTÉRUS.

Premièrement, les sauterelles ne rongeront plus les vignes encore en fleur. Il ne faudra qu'un escadron de chats-huants et de crécerelles pour détruire toute cette vermine. Ensuite les moucherons et les perce-oreilles n'endommageront plus les figuiers. Une seule compagnie de grives nettoiera tout cela.

LA HUPPE.

Mais où prendrons-nous des richesses pour leur en donner? Ils aiment furieusement l'argent.

PISTHÉTÉRUS.

Ils n'auront qu'à venir consulter les oiseaux. Les oiseaux leur indiqueront des mines cachées, où ils trouveront de précieux métaux, et ils avertiront les augures, quand il fera bon trafiquer. Enfin, il ne périra pas un seul marchand sur mer.

LA HUPPE.

Comment cela?

PISTHÉTÉRUS.

Il y aura toujours quelque oiseau qui avertira auparavant, et qui, si on le consulte, répondra : « Ne vous embarquez pas; il fera mauvais temps. — Embarquez-vous, il y a à gagner. »

ÉVELPIDE *à part.*

Bon, bon; si cela est, il faut que je fasse provision d'un navire et que je devienne pilote. Je n'ai pas envie de demeurer ici.

PISTHÉTÉRUS.

Ce sera encore par les oiseaux que l'on découvrira ces niches cachées, où les anciens ont mis en dépôt leurs trésors. Car les oiseaux les connaissent. Aussi a-t-on coutume de dire : « Personne ne sait où mon argent est niché, si ce n'est quelque oiseau. »

ÉVELPIDE *à part.*

Oh! en ce cas, je vendrai mon navire. J'aime bien mieux acheter un hoyau et déterrer des cruches pleines d'argent.

LA HUPPE.

Mais comment les oiseaux donneront-ils aux hommes la santé, puisqu'elle habite chez les dieux?

PISTHÉTÉRUS.

Hé, n'est-ce pas une santé parfaite que la prospérité? Croyez-moi, quand les affaires d'un homme sont en mauvais état, on ne peut pas dire qu'il se porte bien.

LA HUPPE.

Comment les hommes parviendront-ils à la vieillesse, si l'Olympe la retient pour lui? Faudra-t-il qu'on meure au berceau?

PISTHÉTÉRUS.

Non pas. Les oiseaux augmenteront la vie des hommes de trois cents ans.

LA HUPPE.

Et où prendre ces trois cents ans?

PISTHÉTÉRUS.

Tu le demandes? Chez eux-mêmes. Hé, ne sais-tu pas que la corneille vit cinq fois autant qu'un homme?

ÉVELPIDE.

Ah, qu'il vaut bien mieux être sous l'empire des oiseaux que sous celui de Jupiter!

PISTHÉTÉRUS.

N'est-il pas vrai? Il ne sera pas besoin de leur bâtir des temples de marbre dont les portes soient dorées. Ils habiteront sous des arbrisseaux, sous le feuillage des chênes, et les plus vénérables d'entre eux n'auront pour temple qu'un olivier. Il ne faudra aller ni à Delphes, ni jusqu'au temple d'Ammon, pour leur faire des sacrifices. Nous n'aurons qu'à porter au pied de quelque arbousier, ou de quelque olivier sauvage, une poignée d'orge ou de blé, et là, les mains levées vers le ciel, prier les nouveaux dieux de nous accorder quelque grâce, que nous obtiendrons sur-le-champ, sans qu'il nous en coûte rien de plus qu'un peu de froment.

LE CHŒUR.

O toi, qui m'es le plus cher de tous les vieillards, après m'avoir été le plus odieux, non, rien ne pourra jamais me déterminer à m'écarter de tes conseils! Enflammé par tes sages discours, j'ai fait serment, j'ai juré que les dieux ne conserveraient plus longtemps le sceptre qu'ils m'ont

usurpé, pourvu que, fidèle à tes paroles, inviolable dans tes promesses, tu t'engages, sans feinte et sans détour, à joindre tes efforts aux miens contre les dieux.

LA HUPPE.

Par Jupiter, nous n'avons point de temps à perdre. Il ne faut pas s'endormir ici, ni temporiser comme Nicias, mais il faut au plus tôt faire quelque chose. Cependant entrez d'abord chez moi. Vous y trouverez un ménage d'oiseau, où il n'y a à présent que de la paille et quelque bois sec. Mais, à propos, dis-moi un peu ton nom.

PISTHÉTÉRUS.

C'est facile. Je m'appelle Pisthétérus.

LA HUPPE.

Et celui-ci.

ÉVELPIDE.

Évelpide, du bourg de Thrie.

LA HUPPE.

Bonne chance.

PISTHÉTÉRUS.

Nous en acceptons l'augure.

LA HUPPE.

Entrez donc, s'il vous plaît.

PISTHÉTÉRUS.

Allons, menez-nous, montrez-nous le chemin.

LA HUPPE.

Venez.

PISTHÉTÉRUS.

Hélas, c'est fait de moi ! Reviens, s'il te plaît, sur tes pas. Dis-nous un peu comment nous pourrons vivre avec toi, ne pouvant pas voler comme toi ?

LA HUPPE.

Parfaitement bien.

PISTHÉTÉRUS.

Songe au moins à ce qui est dit dans les fables d'Ésope: « Que l'aigle s'associa autrefois avec le renard mal à propos et fort imprudemment. »

LA HUPPE.

Ne crains rien. Vous n'aurez qu'à manger d'une certaine racine, et vous deviendrez ailés.

PISTHÉTÉRUS.

Entrons donc. Xanthias, Manodore, çà ! notre bagage.

LE CHŒUR.

Huppe, huppe ? Réponds.

LA HUPPE.

Que me voulez-vous ?

LE CHŒUR.

Mène dîner chez toi ces deux hôtes. Mais laisse-nous ta compagne, l'aimable Procné [1]. Fais-la venir, afin que, mêlant nos voix à son chant mélodieux, nous nous amusions avec elle.

PISTHÉTÉRUS.

Oh ! je t'en prie : accorde-leur ce qu'ils te demandent. Fais sortir du nid cette petite sirène, je t'en conjure; fais-la sortir, afin que nous ayons aussi le plaisir de la voir.

LA HUPPE.

Vous le voulez : il faut vous obéir. Sors, ma compagne, sors et vient paraître devant nos hôtes.

[1] Le rossignol.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIDE, LA HUPPE, PROCNÉ, LE CHŒUR.

PISTHÉTÉRUS.

O Jupiter, le joli petit oiseau ! Qu'elle est tendre ! Qu'elle est mignonne !

ÉVELPIDE.

Sais-tu que je la presserais de bon cœur dans mes bras ?

PISTHÉTÉRUS.

Elle est parée comme si elle était à marier.

ÉVELPIDE.

J'aurais bien envie d'aller lui donner un baise

PISTHÉTÉRUS.

Hé ! ne vois-tu pas, mon pauvre ami, qu'elle a le nez pointu comme une broche ?

ÉVELPIDE.

Hé bien ! Il n'y a qu'à lui peler le nez, comme on pèle un œuf : on enlèvera cette écaille, qui lui couvre le visage.

LA HUPPE.

Allons-nous-en.

ÉVELPIDE.

Mène-nous sous d'heureux auspices

LE CHŒUR.

O le plus aimable, ô le plus tendre, ô le plus chéri de tous les oiseaux ! O Procné, chère compagne, toi qui fais le charme de nos chœurs, tu t'es donc rendue, oui, tu t'es rendue à nos vœux : tu parais au milieu de nous pour nous enchanter par tes doux accents. Ah ! ne diffère

plus de nous faire entendre les sons harmonieux de ton timbre éclatant : chante-nous ces anapestes sur des airs dont les bois retentissent au printemps.

(On entend le son d'une flûte.)

(PARABASE.)

O vous, pauvres humains, qui passez votre vie dans les ténèbres, frêles comme la feuille des bois, faibles créatures pétries de boue, ombres légères, qui rampez sur la terre où vous restez si peu de temps, malheureux mortels dont la vie n'est qu'un songe, écoutez-nous : nous sommes des êtres immortels, aériens, exempts de vieillesse, méditant sur des sujets éternels; nous vous apprendrons à connaître le ciel, la nature des oiseaux, l'origine des dieux et des fleurs, de l'Érèbe et du Chaos; grâce à nous, vous pourrez désormais vous moquer de la science de Prodicus.

A l'origine il n'y avait que le Chaos, la Nuit, le sombre Érèbe et le vaste Tartare; la Terre, l'Air, le Ciel n'existaient pas. Au plus profond de l'Érèbe, la Nuit aux ailes noires enfanta, sans avoir été fécondée, un œuf, duquel, au terme fixé, sortit l'Amour, le gracieux Éros, aux brillantes ailes d'or, rapides comme les vents d'orage. Dans les sombres abîmes du Tartare, il s'unit au Chaos, ailé comme lui, et engendra la race des oiseaux, la première de toutes. Celle des dieux n'existait pas, avant que l'Amour eût tout mêlé. Mais quand tout se fut confondu, alors apparurent le Ciel, l'Océan, la Terre et la race des Immortels. Ainsi notre origine est bien plus antique que celle des dieux. Mille preuves attestent que nous sommes nés de l'Amour; comme lui, nous avons des ailes et nous favorisons les amants. Que de beaux garçons qui avaient

uré d'être insensibles, lorsqu'ils sont arrivés au terme de eur jeunesse, ont subi notre douce influence et ont cédé ι leurs amants, séduits par le don d'une caille, d'une poule d'eau, d'une oie ou d'un coq.

Et que de services ne rendons-nous pas aux mortels? Nous leur indiquons les saisons, le printemps, l'hiver, l'automne. La grue émigre-t-elle en criant vers la Libye? elle avertit le laboureur de semer, le pilote de suspendre le gouvernail[1] pour se livrer au repos, Oreste[2] de se tisser un manteau, pour que le froid ne le force plus à dépouiller les autres. Dès que le milan reparaît, il indique le retour du printemps et le moment de tondre les brebis. Puis l'hirondelle annonce qu'il faut vendre son manteau pour acheter un vêtement plus léger. Nous vous tenons lieu d'Ammon, de Delphes, de Dodone, d'Apollon[3]. Vous consultez les oiseaux avant de rien entreprendre, affaire commerciale, achat de vivres, mariages. Vous désignez sous le nom d'auspices[4] tout ce qui a rapport à la connaissance de l'avenir. Un éternûment, un signe, une voix, un esclave, un âne, tout cela ce sont des auspices. N'est-il donc pas évident que nous sommes pour vous l'oracle Apollon. Si vous nous honorez comme des dieux, nous vous tiendrons lieu de Pythies, de vents, de saisons, d'hiver, d'été et d'une douce chaleur. Nous n'irons pas, à l'exemple de Jupiter, nous réfugier au haut de la voûte des cieux : moins fiers, nous vivrons au milieu de vous, et nous vous comblerons, vous, vos enfants et vos neveux, de toutes sortes de biens réunis à la santé;

[1] Pendant l'hiver on rentrait les gouvernails et on les suspendait dans les maisons.

[2] Brigand de ce temps-là; il en sera encore question plus loin.

[3] C'est-à-dire d'oracles.

[4] Le même mot signifie en grec *oiseau* et *auspices* ou *présages*.

vous coulerez de longs jours dans le bonheur, dans la paix, dans la jeunesse, dans les ris, dans les danses, dans les festins et dans l'abondance de toutes choses. Enfin vous serez las de jouissances, tant vous en serez rassasiés.

Muse bocagère, aux accents si variés, tio tio tio, tio, tio tio, tiotix, souvent avec toi dans les vallons verts et sur la cîme des montagnes, tio tio, tio tiotix, je chante du haut d'un frêne au feuillage touffu, tio tio, tio tiotix, et lance de mon gosier mélodieux des chants en l'honneur du dieu Pan ; j'accompagne les hymnes par lesquelles, en dansant sur la montagne, on célèbre la mère des dieux, tototo, tototo, totototix ! C'est là que Phrynichus, semblable à l'abeille, vient cueillir le suc dont il compose le miel de ses airs les plus doux. Tio tio tio, tiotix !

Quiconque souhaite vivre avec nous pour passer des jours heureux, qu'il vienne. On ne connaît parmi nous ni opprobres, ni crimes, ni peines légitimes : tout est honnête à nos yeux. Chez les hommes, c'est un crime abominable de battre son père, et parmi nous il n'y a rien de plus beau que de courir sus à son père et de lui dire en le frappant : « Allons, dresse tes ergots, si tu veux combattre. » L'esclave fugitif que vous marquez au front n'est pour nous qu'un francolin aux ailes mouchetées.

S'il y a parmi vous quelque barbare Phrygien, tel que Spinthare [1], il sera métamorphosé en chardonneret de la race de Philémon.

Avez-vous quelque esclave de Caric, tel qu'Exécestide, il n'a qu'à choisir ici des aïeux : ils ne manquent pas.

[1] Il y a dans ces vers des allusions à des personnages contemporains ; il est assez difficile de les saisir aujourd'hui, même avec l'aide du scoliaste.

Si le fils de Pisias veut livrer les portes de la ville, qu'il devienne perdrix. Ce sera un digne fils de son père, car nous ne faisons pas un crime de fuir comme des perdrix.

Tels les cygnes tio tio tio, tiotix, sur les rives de l'Hèbre, tio tio, tio tiotix, unissant leurs voix et battant des ailes, chantent le divin Apollon, tio tio, tio tiotix; leurs accents traversent les nuages de l'éther; les habitants des forêts s'arrêtent étonnés; les vents se calment, les eaux restent immobiles; et bien loin, dans l'Olympe, auprès des dieux ravis, les Grâces et les Muses répètent ces chants, tio tio, tio tiotix.

Rien n'est plus doux que d'avoir des ailes. Et d'abord, si quelqu'un d'entre vous avait des ailes, et que, pris par la faim, il s'ennuyât ici à entendre les chœurs des tragiques, il s'envolerait bien vite, irait dîner chez lui et nous reviendrait rassasié. Si un Patroclidès quelconque était pressé par un besoin, il ne salirait pas son manteau, il s'envolerait au dehors et, après s'être soulagé, revolerait parmi vous.

Si quelqu'un de nous, quel qu'il soit, avait du goût pour la femme d'un autre, s'il apercevait le mari de cette femme sur les sièges des sénateurs, il prendrait son essor avec ses ailes, vous laisserait là un instant et reviendrait peu après reprendre ici sa place.

Avoir des ailes, n'est-ce donc pas un avantage sans pareil? Ainsi Diitréphès[1], qui n'a que des ailes d'osier, est devenu phylarque, puis hipparque; homme de rien, il s'est rendu puissant et riche : c'est le plus beau coq de son quartier.

[1] Ce parvenu s'était enrichi à vendre des corbeilles d'osier. On sait qu'il y avait à Athènes dix phylarques, un par tribu, et deux hipparques.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIDE, EN OISEAUX.

PISTHÉTÉRUS.

Voilà ce que c'est. Par Jupiter, je n'ai jamais rien vu de plus drôle.

ÉVELPIDE.

Qu'as-tu à rire?

PISTHÉTÉRUS.

Je ris de tes ailes. Sais-tu bien à quel oiseau tu ressembles, à présent que tu es ailé? A une oie peinte sur une enseigne.

ÉVELPIDE.

Et toi à un merle pelé.

PISTHÉTÉRUS

Voilà des ressemblances qui nous conviennent parfaitement, et, comme dit fort bien Eschyle : « Ces plumes sont fort bien à nous; elles ne sont pas d'un autre [1]. »

LA HUPPE, PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIDE, MANDORE, XANTHIAS.

LA HUPPE.

Hé bien, que faut-il faire?

PISTHÉTÉRUS

D'abord, il faut donner un nom à notre ville, mais un nom pompeux et magnifique, puis sacrifier aux nouveaux dieux.

[1] Vers parodié des *Mirmidons* d'Eschyle, où un aigle abattu par une flèche dont il est percé, s'exprime ainsi en voyant les plumes qui garnissaient l'autre extrémité de la flèche : *Ce ne sont point là les plumes d'autrui, ce sont bien les nôtres qui nous atteignent dans les airs.* Ce qui est devenu proverbe.

ÉVELPIDE.

Je suis du même avis.

LA HUPPE.

Voyons, quel nom lui donnerons-nous ?

PISTHÉTÉRUS.

Voulez-vous que nous lui donnions ce grand nom, ce nom illustre de la ville des Lacédémoniens, et que nous la nommions *Sparte* ?

ÉVELPIDE.

O ciel ! Je nommerais ma ville Sparte, moi ! Je ne voudrais même pas pour mon petit lit les plus belles sangles de Sparte, n'en aurais-je que de jonc.

PISTHÉTÉRUS.

Comment la nommer donc ?

ÉVELPIDE.

Donne-lui quelque grand nom tiré des nues, de la région supérieure.

PISTHÉTÉRUS.

Aimerais-tu le nom de *néphélococcygie*[1] ?

LA HUPPE.

Ah, le beau nom, le nom magnifique que tu as trouvé !

ÉVELPIDE.

N'est-ce pas ainsi qu'on nomme une certaine ville, où sont les richesses immenses de Théagène[2] et toutes celles d'Eschine[3] ?

[1] La ville des nuées et des coucous. M. Deschanel traduit *Coucouville-les-Nuées*.

[2] Ce Théagène promettait beaucoup et ne tenait jamais.

[3] Déjà cité dans les *Guêpes*.

PISTHÉTÉRUS.

Justement, et j'espère que celle-ci vaudra mieux que les plaines de Phlégra[1], où les dieux foudroyèrent les géants.

ÉVELPIDE.

Oh ! la grande et opulente ville ! Mais quel dieu en sera le patron ? En l'honneur duquel ferons-nous le peplum[2] ?

PISTHÉTÉRUS.

Que ne laissons-nous cet honneur à Minerve ?

ÉVELPIDE.

Une ville peut-elle passer pour bien policée, quand on voit une femme porter les armes, pendant que Clisthène, oubliant qu'il est homme, y porte la quenouille ?

PISTHÉTÉRUS.

Mais qui donc présidera à la nouvelle forteresse[3] ?

LA HUPPE.

Un oiseau d'entre nous, originaire de Perse. Partout il passe pour être le plus terrible enfant de Mars[4].

ÉVELPIDE.

O l'enfant de Mars ! C'est précisément son fait d'habiter sur les pierres.

PISTHÉTÉRUS.

Çà maintenant *(à Évelpide)* va-t'en dans l'air aider à

[1] Lieu imaginaire.

[2] Cette dernière question prouve que chaque ville avait son peplum, en l'honneur du dieu qui en était le patron. Le peplum était un voile sacré qui recouvrait la statue du dieu.

[3] Mais qui sera chargé de la garde du mur pélargique de la citadelle... Aristophane emploie *pélargique*, qui veut dire *de cigogne*, au lieu de *pélasgique*.

[4] Allusion au coq.

bâtir. Porte des pierres. Déshabille-toi et détrempe du mortier. Monte l'auge. Tombe de l'échelle. Dispose les sentinelles. Entretiens toujours le feu. Fais des rondes avec la clochette [1]. Repose-toi. Députe un héraut de bas en haut vers les dieux, et un de haut en bas vers les hommes, et ensuite vers moi.

ÉVELPIDE

Toi, demeure ici et prends-moi en pitié.

PISTHÉTÉRUS.

Va-t-en *(à Évelpide)*, mon ami, va vite où je t'envoie. Car rien de tout ce que je dis ne se fera sans toi. Pour moi, je vais faire venir un prêtre qui prenne soin du sacrifice. Holà, esclaves, esclaves, la corbeille et le bassin.

LE CHŒUR.

Nous nous réunissons à vous, nous acquiesçons à vos désirs, nous vous exhortons même à offrir avec pompe et avec éclat vos prières aux dieux, et à charger de victimes leurs autels, en témoignage de reconnaissance. Allons, allons, faisons tout retentir de nos chants en l'honneur d'Apollon, et que Chéris les accompagne [2].

PISTHÉTÉRUS, LA HUPPE, LE SACRIFICATEUR.

PISTHÉTÉRUS.

Assez, assez. Que vois-je, par Hercule ! J'ai vu bien des choses extraordinaires, mais je n'avais point encore vu de corbeau avec une muselière [3].

[1] Ceux qui étaient chargés d'inspecter les sentinelles portaient une clochette.

[2] Ce Chéris était un joueur de flûte.

[3] Allusion à la courroie qui bridait la bouche des joueurs de flûte. L'acteur qui jouait ici de la flûte avait un masque de corbeau.

LA HUPPE.

Sacrificateur, fais ton office. Sacrifie aux nouveaux dieux.

LE SACRIFICATEUR.

C'est ce que je vais faire. Mais où est la corbeille sacrée et celui qui la porte? Priez d'abord la Vesta des oiseaux et le milan dieu pénate, et ensuite tous les oiseaux, dieux et déesses, olympiens et olympiennes.....

LE CHŒUR.

O épervier, dieu de Sunium, je te salue, ô protecteur des cigognes.

LE SACRIFICATEUR.

..... Et le cygne de Delphe et de Délos, et Latone la grande caille, et Diane, ce chardonneret.

PISTHÉTÉRUS.

On ne la nommera donc plus Colénis [1], mais chardonneret.

LE SACRIFICATEUR.

..... Et Bacchus le Phrygile [2], et l'autruche, cette grande mère des dieux et des hommes.....

LE CHŒUR.

O divine autruche, ô Cybèle, mère de Cléocrite.....

LE SACRIFICATEUR.

..... De combler de biens les Néphélococcygiens et les citoyens de Chio.

PISTHÉTÉRUS.

J'aime assez voir les citoyens de Chio fourrés partout.

[1] Nom donné à Diane par un de ses adorateurs, ainsi appelé.

[2] Le scoliaste observe ici qu'Aristophane joue sur le mot *phrygile*, parce que les Phrygiens honoraient Sabazius ou Bacchus.

LE SACRIFICATEUR.

Prions aussi les héros, et les héroïnes, et leurs enfants, la poule sultane, le pélican, le rouge-gorge, le coq de bruyère, le paon, l'effraie, la sarcelle, l'élasas, le héron, le goëland, le becfigue, la mésange.....

PISTHÉTÉRUS.

Finis donc, peste de toi, finis d'appeler. Hé, hé, pauvre diable ! à quel sacrifice invites-tu les aigles de mer et les vautours ! Ne vois-tu pas qu'un milan seul suffirait pour enlever tout ce qu'il y a de viandes ? Va te promener, toi et tes couronnes. Je sacrifierai bien moi-même.

LE SACRIFICATEUR.

Laisse, je vais recommencer l'aspersion, chanter un nouvel hymne plein de sentiments pieux et invoquer les dieux, au moins un d'entre eux, pourvu que vous ayez encore assez de provisions. Car je ne vois là en fait d'offrandes que de la barbe et des cornes.

PISTHÉTÉRUS.

Sacrifions et prions les dieux emplumés.

LE SACRIFICATEUR, PISTHÉTÉRUS, UN POÈTE.

LE POÈTE.

Muse, célèbre par tes chants le bonheur de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce que ceci ? D'où es-tu, je te prie ? Qui es-tu ?

LE POÈTE.

Je suis un chantre dont les sons égalent la douceur du

miel. Je suis le zélé serviteur des Muses, comme dit Homère.

PISTHÉTÉRUS.

Pour un serviteur, tu as de bien grands cheveux.

LE POÈTE.

Parle mieux, de grâce. Les poètes sont les ministres zélés des Muses, comme dit Homère.

PISTHÉTÉRUS.

Ce n'est donc pas sans raison que tu as un manteau si usé. Mais, poète, quelle mauvaise chance t'amène ici?

LE POÈTE.

J'ai composé des vers sur votre Néphélococcygie, d'excellents dithyrambes, des parthénies[1] et des vers à la Simonide.

PISTHÉTÉRUS.

Tu en as fait? Hé, depuis quand?

LE POÈTE.

Depuis longtemps. Il y a longtemps que je vante cette fameuse ville.

PISTHÉTÉRUS.

Hé! le sacrifice que je fais présentement, n'est-ce pas celui de sa fondation, et ne viens-je pas de lui donner un nom, comme à un enfant qui ne fait que de naître[2]?

LE POÈTE.

« Tels les coursiers fuient plus prompts que les éclairs, telle s'élance la parole des Muses. Mais, ô mon père, fondateur d'Etna, toi, dont le nom rappelle les sacrifices, accorde-moi tous les biens que tu voudras. »

[1] Chansons faites pour être chantées par des troupes de jeunes filles.

[2] Dix jours après la naissance d'un enfant, le père rassemblait ses

PISTHÉTÉRUS.

Cette peste de poète-là ne nous laissera pas en repos, si nous ne lui donnons quelque chose pour nous débarrasser de lui. Hé ! Manodore, tu as une casaque et une tunique. Donne-lui ta casaque. Tiens, on te donne cela; aussi bien parais-tu tout morfondu.

LE POÈTE.

Ma muse accepte volontiers ce présent. Mais écoute ces vers de Pindare.

PISTHÉTÉRUS.

Ce fâcheux ne nous laissera pas en paix.

LE POÈTE.

« Parmi les Scythes nomades erre Straton qui ne possède pas de vêtement tissé; il n'est affublé que d'un grossier manteau sans tunique. » Comprends-tu ce que je dis?

PISTHÉTÉRUS.

Je comprends bien que tu demandes aussi une tunique. *(A Évelpide)* : Donne-lui ta tunique. Il est bien d'obliger les poètes. Prends cela, et va-t'en.

LE POÈTE.

Je m'en vais, et en m'en allant je ferai des vers en l'honneur de votre ville.

« O Apollon, toi qui es assis sur un trône d'or, célèbre cette cité froide et tremblante; j'ai parcouru ces plaines fertiles et couvertes de neige. Tralala lala. »

parents et ses amis, donnait un nom à son enfant, offrait un sacrifice et servait ensuite un repas à tous ceux qui avaient comme servis de témoins.

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Jupiter. Mais avec cette tunique que tu as reçue de nous, te voilà sauvé de ces frimas.

Hé, qui diable se serait imaginé que cet homme dût si tôt entendre parler de notre ville ! Pour moi, je n'aurais jamais craint un tel malheur. Reprends l'aspersoir et fais le tour de l'autel.

PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR, LA HUPPE, LE DEVIN, qui débite des oracles.

LE SACRIFICATEUR.

Cessez de vous faire entendre.

LE DEVIN.

Arrête, ne touche pas à la victime.

PISTHÉTÉRUS.

Hé ! qui es-tu, toi ?

LE DEVIN.

Qui je suis ? Je suis le porteur des oracles.

PISTHÉTÉRUS.

Ah, je vais t'en donner.

LE DEVIN.

Ah, malheureux ! Ne méprise pas ainsi les choses saintes. Il y a un oracle de Bacis qui parle ouvertement de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS.

Si cela est, pourquoi n'en donnais-tu pas avis avant que l'on bâtît cette ville ?

LE DEVIN.

Le ciel ne me le permettait pas.

PISTHÉTÉRUS.

Oh ! rien n'empêche d'entendre ton oracle.

LE DEVIN.

« Quand les blanches corneilles et les loups habiteront ensemble entre Corinthe et Sicyone. »

PISTHÉTÉRUS.

Que font là les Corinthiens ? Qu'ont-ils de commun avec nous ?

LE DEVIN.

Bacis par ces mots veut parler de l'air.

« Que d'abord on immole à Pandore un bouc à la toison blanche, et que le devin qui annoncera le premier mes paroles reçoive un bon manteau et des chaussures neuves. »

PISTHÉTÉRUS.

Les chaussures y sont aussi ?

LE DEVIN.

Prends le livre et lis.

« Il faudra lui donner aussi une coupe de vin et une bonne part des entrailles de la victime. »

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, les entrailles y sont aussi ?

LE DEVIN.

Prends le livre et lis.

« Divin jeune homme, si tu suis mon conseil, tu seras un aigle au milieu des nues. Si tu ne le suis pas, tu ne seras ni tourterelle, ni aigle, ni pie. »

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, cela y est aussi ?

LE DEVIN.

Prends le livre et lis.

PISTHÉTÉRUS.

Cet oracle ne s'accorde guère avec celui qu'Apollon m'a dicté.

« Quand un imposteur viendra, sans y être invité, troubler tes sacrifices et te demander une part de la victime, brise-lui les côtes.

LE DEVIN.

Je pense que tout cela n'est que pure plaisanterie.

PISTHÉTÉRUS.

Prends le livre et lis.

« Et n'épargne personne, fût-ce un aigle dans les nues, fût-ce Lampon ou l'illustre Diopithe. »

LE DEVIN.

Quoi, cela y est aussi ?

PISTHÉTÉRUS.

Prends le livre et lis. Allons hors d'ici, hors d'ici.

LE DEVIN.

Ah, malheureux que je suis !

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'en iras pas au plus vite ? Va débiter ailleurs tes oracles.

PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR, MÉTON, GÉOMÈTRE.

MÉTON.

Je viens chez vous pour.....

PISTHÉTÉRUS.

En voici d'un autre. Que viens-tu faire ici, toi ? Quel est ton dessein ?

MÉTON.

Je veux arpenter l air et le partager en rues.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, qui es-tu donc? de par tous les dieux!

MÉTON.

Je suis ce fameux Méton, connu par toute la Grèce, comme à Colone même.

PISTHÉTÉRUS.

Mais, dis-moi, quels instruments as-tu là?

MÉTON.

Ce sont des règles pour mesurer l'air. Car d'abord tu sauras que l'air est entièrement fait comme un four. C'est pourquoi, appliquant par en haut cette règle courbe, puis posant le compas..... Tu m'entends bien?

PISTHÉTÉRUS.

Moi? Je ne t'entends point du tout.

MÉTON.

J'appliquerai une règle droite, et je prendrai si bien mes dimensions que je ferai un cercle carré et que je tracerai le forum au centre. A cette place aboutiront de toutes parts des rues droites, semblables aux brillants rayons du soleil, qui est rond lui-même.

PISTHÉTÉRUS.

A ce que je vois, cet homme est un second Thalès. Méton.....

MÉTON.

Hé bien, qu'est-ce?

PISTHÉTÉRUS.

Mon cher géomètre, je suis de tes amis ; tu le sais. Mais, crois-moi, retire-toi au plus vite.

MÉTON.

Qu'ai-je donc à craindre?

PISTHÉTÉRUS.

On bannit d'ici certaines gens, comme on fait de Lacédémone. On leur donne la chasse. Rien que coups de bâton pour eux par toute la ville.

MÉTON.

Y a-t-il parmi vous des séditieux?

PISTHÉTÉRUS.

Nullement.

MÉTON.

Que veux-tu donc dire?

PISTHÉTÉRUS.

Nous avons résolu d'un commun avis de chasser d'ici tous les imposteurs.

MÉTON.

Je ferai donc bien de m'en aller.

PISTHÉTÉRUS.

Je ne sais si tu pourras devancer les coups de bâton. Les voilà qui accourent au grand galop. Ils t'ont parbleu atteint.

MÉTON.

Malheureux que je suis ! On m'assomme.

PISTHÉTÉRUS.

Ne te le disais-je pas il n'y a qu'un instant? Va, va avec tes mesures, mesurer ailleurs à ta manière.

PISTHETÉRUS, LE SACRIFICATEUR, UN INSPECTEUR.

L'INSPECTEUR.

Où sont les magistrats chargés d'offrir l'hospitalité aux étrangers [1] ?

PISTHÉTÉRUS.

Quel est ce Sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Je viens ici parce que la fève m'a fait échoir l'inspection de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS.

L'inspection ! Hé, qui t'envoie ici ?

L'INSPECTEUR.

Un fâcheux oracle de Téléas.

PISTHÉTÉRUS.

Dis-moi, veux-tu recevoir quelque argent, ne rien faire et t'en aller ?

L'INSPECTEUR.

Oui, vraiment; aussi bien aurais-je à haranguer chez nous, où l'on m'a chargé de quelques affaires pour Pharnace [2].

PISTHÉTÉRUS.

Va t'en avec cela [3]. Voilà ce que j'avais à te donner.

L'INSPECTEUR.

Que veut dire cela ?

[1] On les appelait *proxènes*.

[2] Satrape persan. — Trait contre les orateurs qui étaient payés par l'étranger.

[3] Il lui donne des coups de bâton.

PISTHÉTÉRUS.

C'est une harangue pour Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Je vais prendre des témoins des coups que j'ai reçus, moi qui viens ici en qualité d'inspecteur.

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'envoleras pas au plus tôt? Tu n'emporteras pas tes urnes? N'est-ce pas une chose incroyable! Ils envoient des inspecteurs à une ville avant que le sacrifice de sa fondation soit achevé.

UN FAISEUR DE LOIS, L'INSPECTEUR, PISTHÉTERUS, LE SACRIFICATEUR.

LE FAISEUR DE LOIS.

« Que si un bourgeois de Néphélococcygie a fait quelque injure à un bourgeois d'Athènes..... »

PISTHÉTÉRUS.

Quel est cet autre fâcheux avec ses lois?

LE FAISEUR DE LOIS.

Je suis un crieur des édits du peuple, et je viens voir si tu veux en acheter.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi?

LE FAISEUR DE LOIS.

Afin que les Néphélococcygiens fassent usage des mêmes mesures, poids et règlements que les Olophyxiens[1].

[1] Habitants d'une bourgade de l'Attique.

PISTHÉTÉRUS.

Je vais, en te rossant, t'apprendre les poids des Ototyxiens [1].

LE FAISEUR DE LOIS.

Quelle rage te tient ?

PISTHÉTÉRUS.

Ne t'en iras-tu pas avec tes lois ? Je t'en ferai suivre aujourd'hui de bien dures.

L'INSPECTEUR.

Je déclare à Pisthétérus qu'il ait à comparaître en justice le mois de munychion [2].

PISTHÉTÉRUS.

Oui ? Tu es donc encore ici ?

LE FAISEUR DE LOIS.

« Et si quelqu'un c asse les magistrats et ne les veut pas recevoir selon la loi affichée sur la colonne..... »

PISTHÉTÉRUS.

Et toi aussi, te voilà encore ? Ah ! quelle misère !

L'INSPECTEUR.

Je te ferai périr. Je te ferai condamner à une amende de dix mille drachmes.

PISTHÉTÉRUS.

Et moi, je vais faire sauter tes urnes.

L'INSPECTEUR.

Souviens-toi de ce jour que tu fis tes ordures près de la colonne.

[1] Jeu de mots. Sous prétexte d'avoir mal entendu *Olophyxiens*, Pisthétérus dit *Ototyxiens*, pleureurs.

[2] Mois répondant à peu près au mois d'avril.

PISTHÉTÉRUS.

Par la mort, qu'on me le saisisse. Ah ! tu ne m'attends pas.

LE SACRIFICATEUR.

Sortons d'ici au plus tôt : entrons là-dedans et allons sacrifier le bouc aux nouveaux dieux.

LE CHŒUR.

C'est à nous que désormais tous les mortels offriront leurs vœux et leurs sacrifices, à nous dont les regards pénètrent partout et qui sommes tout-puissants. Rien n'échappe à notre vue. Nous préservons les fruits dans leur fleur, en détruisant ces insectes innombrables qui sont nés de la terre et qui dévorent les germes à peine formés dans le calice. Nous tuons aussi ceux qui ravagent les parterres embaumés. Tous les reptiles, tous les rongeurs périssent sous nos coups.

Aujourd'hui on promulgue cet édit : « A qui tuera Diagoras de Mélos[1], un talent ; à qui tuera un des tyrans morts[2], un talent. » Nous voulons, nous aussi, faire notre proclamation : « A qui tuera Philocrate[3] le Strouthien, un talent, et quatre, s'il le livre vivant. Car c'est lui qui fait des brochettes de pinsons et les vend à sept, pour une obole. Il martyrise les grives, en les gonflant pour qu'elles paraissent plus grosses. Il passe des plumes dans

[1] Sa tête avait été mise à prix, parce qu'il passait pour athée et avait divulgué les mystères de Cérès. Il s'enfuit et périt dans un naufrage.

[2] Plaisanterie par laquelle Aristophane se moque de ses concitoyens toujours disposés à prodiguer les accusations de tyrannie.

[3] C'était un oiseleur. *Strouthien* veut dire du pays des moineaux ou des autruches.

les narines des merles; il rassemble des pigeons qu'il enferme dans un filet et qu'il force à piper les autres. » Voilà notre édit. Si quelqu'un tient encore des oiseaux captifs dans sa cour, qu'il les lâche. Ceux qui n'obéiront pas à cet ordre seront saisis par les oiseaux; chargés de chaînes, ils serviront à leur tour à piper les autres hommes.

Bienheureuse la race des oiseaux ! L'hiver nous n'avons pas besoin de manteau; l'été nous n'avons pas à souffrir de la canicule. Dans les vallons fleuris, sous le frais feuillage, nous nous reposons, tandis que la cigale, brûlée par le soleil de midi, pousse ses cris perçants. Nous passons l'hiver dans les antres profonds, où nous jouons avec les nymphes des montagnes; au printemps, nous butinons les tendres baies du myrte, cher aux vierges, et les fruits des jardins cultivés par les Grâces.

Je veux maintenant m'adresser aux juges de ce concours. S'ils nous accordent le prix, ils recevront de nous des dons plus précieux que n'en reçut Pâris. Et d'abord, chose vivement désirée de tous les juges, les chouettes[1] du Laurium ne vous manqueront jamais; elles habiteront vos maisons, feront leurs nids dans vos bourses et y pondront des petits. En outre, vous serez logés comme les dieux, car nous élèverons au-dessus de vos demeures un fronton en forme d'aigle[2]. Si vous devenez magistrats, et que vous vouliez voler, nous donnerons à vos mains les serres crochues d'un épervier. Quand vous irez dîner en ville, nous vous munirons d'un jabot. Mais si vous devez voter contre nous, ne manquez pas de vous faire faire des

[1] Il y avait une chouette sur les monnaies d'Athènes.
[2] Jeu de mots intraduisible. Le mot grec signifie aigle et fr

ombrelles comme celles dont on munit les statues, car celui de vous qui n'en aurait pas, doit s'attendre à notre rancune le jour où il sortira vêtu d'une tunique blanche; elle sera couverte de la fiente de tous les oiseaux.

PISTHÉTÉRUS, LE CHŒUR.

PISTHÉTÉRUS.

O brillante assemblée, le sacrifice est fait. Mais je m'étonne de ce qu'il ne vient des murs aucun messager pour nous instruire de ce qui se passe. Ah, vraiment! en voici un qui accourt à grands pas.

PISTHÉTÉRUS, LE CHŒUR, UN MESSAGER

LE MESSAGER.

Où, où, où, où, où est? Où, où, où est? Où, où est Pisthétérus, le maître de ces lieux?

PISTHÉTÉRUS.

Me voilà.

LE MESSAGER.

La maçonnerie des murs est achevée.

PISTHÉTÉRUS.

Bonne nouvelle!

LE MESSAGER.

On ne peut rien voir de plus beau ni de plus magnifique. Deux chars de front, traînés par des chevaux de la grandeur du cheval de Troie, et conduits l'un par Théagène[1] et l'autre par Proxénide l'Hyperbolique, passeraient dessus à l'aise.

[1] Il a déjà été noté comme grand hâbleur.

PISTHÉTÉRUS.

Est-il possible ?

LE MESSAGER.

A l'égard de la hauteur, je l'ai aussi mesurée moi-même : elle est de cent orgyes [1].

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune, quelle hauteur ! Mais quels maçons ont pu construire une si haute muraille ?

LE MESSAGER.

Les oiseaux seuls. Autre qu'eux n'y a mis la main, ni tuilier d'Égypte, ni tailleur de pierre, ni charpentier. Ils ont tout fait eux-mêmes. J'en suis encore dans l'admiration. Premièrement près de trente mille grues, venant de Libye, ont déchargé des pierres qu'elles avaient avalées. Ces pierres, destinées aux fondements, ont été taillées par le bec des râles. Dix mille autres cigognes portaient de la brique, pendant que des pluviers et d'autres oiseaux de rivière faisaient l'office de porteurs d'eau.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, qui portait le mortier ?

LE MESSAGER.

Des hérons, dans des auges.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment pouvaient-ils le mettre dans des auges ?

LE MESSAGER.

Le moyen qu'on a trouvé est merveilleux. Des oisons, occupés à battre le mortier, le jetaient dans l'auge avec leurs pieds comme avec des pelles.

[1] Environ 185 mètres.

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, c'est un bel instrument que les pieds.

LE MESSAGER.

Les canes ont aussi porté beaucoup de brique avec leurs ceintures blanches. Pour ce qui est des hirondelles, elles volaient incessamment en haut, le mortier dans le bec et la truelle sur l'épaule, ainsi que des mères qui portent leurs enfants sur leur dos.

PISTHÉTÉRUS.

Quel besoin après cela de payer des ouvriers? Çà, dis-moi, la charpente? Qui l'a faite?

LE MESSAGER.

Les pélicans. Ces oiseaux sont de très habiles ouvriers. Ils ont équarri avec leur bec le bois dont les portes ont été faites, et cela avec un bruit pareil à celui que font dans l'arsenal ceux qui travaillent à la construction des vaisseaux. Il y a maintenant des portes partout. Tout est fermé et clos. On fait la ronde. On sonne la cloche. On ne voit que sentinelles disposées de tous côtés et que feux allumés au haut des tours. Mais, à propos, il faut que j'aille me laver. A toi de faire le reste.

LE CHŒUR, PISTHÉTÉRUS

LE CHŒUR.

Hé bien, Pisthétérus, qu'est-ce? T'étonnes-tu de ce que la muraille a été si tôt bâtie?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par tous les dieux, et, à te dire vrai, il me semble que cela a plus l'air de fable que de vérité. Mais voici un

de nos gardes qui accourt vers nous les yeux enflammés. Il a quelque chose à nous annoncer.

LE CHŒUR, PISTHÉTÉRUS, DEUXIÈME MESSAGER.

LE DEUXIÈME MESSAGER.

Iou, iou, iou, iou, iou, iou !

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il ?

LE DEUXIÈME MESSAGER.

Nous venons de recevoir un cruel affront. Un des dieux de la famille de Jupiter s'est envolé si subitement en l'air au travers de nos portes, que les geais, qui sont gardes de jour, ne l'ont point vu passer.

PISTHÉTÉRUS.

Oh, la méchante action ! Oh, l'horrible attentat ? Comment nomme-t-on ce dieu ?

LE DEUXIÈME MESSAGER.

C'est ce que nous ne savons point. Nous savons seulement qu'il avait des ailes.

LE CHŒUR.

Il fallait donc au plus tôt faire voler à la ronde après lui. On se serait saisi de sa personne.

LE DEUXIÈME MESSAGER.

Aussi avons-nous mis à ses trousses un parti composé de trente mille archers tous biens montés. Ce sont des cerchnis suivis de buses, de vautours, de cymindis et d'aigles. Chacun d'eux marche la griffe recourbée en arc. Tout l'air est agité par l'impétuosité de leur vol et par le battement de leurs ailes, tant ils ont d'ardeur à pour-

suivre l'ennemi, qui sûrement ne doit pas être loin, mais quelque part dans le voisinage.

PISTHÉTÉRUS.

Il faut donc au plus vite se munir d'arcs et de frondes. Ici, camarade, ici. Allons, l'arc en main. Qu'on me donne une fronde.

LE CHŒUR.

Une guerre terrible éclate entre les dieux et moi. Gardons soigneusement l'air, fils de l'Érèbe, et les nuages qui le parcourent. Veille à ce qu'aucun dieu n'y pénètre à ton insu. Regarde de tous côtés. J'entends un bruit d'ailes, comme celui d'un dieu qui traverserait le ciel.

LE CHŒUR, PISTHÉTÉRUS, IRIS.

PISTHÉTÉRUS.

Qui vive? Qui va là? Où va-t-elle? Arrête, demeure là; n'avance pas. Qui es-tu? D'où es-tu? Il faut que tu dises au plus tôt d'où tu es?

IRIS.

Je suis députée par les dieux Olympiens.....

PISTHÉTÉRUS.

Comment te nommes-tu? Galère ou gondole[1]?

IRIS.

Je me nomme la prompte Iris.

PISTHÉTÉRUS.

Salaminienne ou paralienne[2]?

IRIS.

Que veux-tu dire?

[1] C'étaient des sobriquets de femmes publiques.
[2] C'étaient les noms des deux galères sacrées.

PISTHÉTÉRUS.

Ne la saisira-t-on pas au plus vite? Qu'une buse fonde sur elle[1].

IRIS.

Me saisir? Quelle insolence?

PISTHÉTÉRUS.

Je te ferai pleurer bien fort.

IRIS.

Quelle impertinence!

PISTHÉTÉRUS.

Par quelle porte es-tu entrée dans la ville, insolente?

IRIS.

Moi? Je ne sais vraiment par quelle porte.

PISTHÉTÉRUS.

Entendez-vous comme elle se moque de ce qu'on lui dit? As-tu été trouver les capitaines des geais? Tu ne dis rien? As-tu un passeport signé des cigognes?

IRIS.

Quelle misère!

PISTHÉTÉRUS

Quoi, tu n'en as point?

IRIS.

Es-tu bien sain d'esprit?

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, tu ne t'es point fait sceller un passeport par quelque chef des oiseaux?

[1] Facete buteonem in puellam immittit, ad græci nominis etymon respiciens, alitem bene coleatum. (BRUNCK.)

IRIS.

Moi ? Non assurément, vieux fou que tu es.

PISTHÉTÉRUS.

Et tu oses ainsi voler sans dire mot au travers d'une ville étrangère et de cette vaste région qui en dépend ?

IRIS.

Par où donc faut-il que les dieux volent à l'avenir ?

PISTHÉTÉRUS.

Parbleu, je ne sais. Ils feront bien seulement de ne point voltiger par ici. Toi-même, à l'heure qu'il est, sais-tu bien que tu nous outrages, et que, si l'on te traitait comme tu le mérites, on se saisirait de toi, et que même on te ferait mourir.

IRIS.

Hé, je suis immortelle.

PISTHÉTÉRUS

N'importe. Nous serions, ce me semble, bien malheureux, si, lorsque notre empire s'étend sur tout le monde, il vous était permis à vous autres dieux, de mener une vie licencieuse comme à l'ordinaire et d'ignorer que vous devez nous obéir à votre tour, puisque nous sommes plus puisants que vous. Allons, dis-moi sur l'heure où te dirigent tes rames empennées ?

IRIS.

Moi ? Je vole vers les hommes de la part de mon père Jupiter. Je vais leur ordonner de sacrifier aux dieux Olympiens, d'immoler sur les autels bœufs et brebis et de parfumer les rues de l'odeur de la chair rôtie.

PISTHÉTÉRUS.

Que dis-tu ? A quels dieux ?

IRIS.

A quels dieux? A toute notre troupe céleste.

PISTHÉTÉRUS.

Vous êtes donc des dieux, à ton avis?

IRIS.

Je voudrais bien savoir s'il y en a d'autres.

PISTHÉTÉRUS.

Apprends, s'il te plaît, que ce sont les oiseaux qui sont aujourd'hui les dieux des mortels; que c'est à eux, par Jupiter, qu'il faut sacrifier, et non pas à Jupiter.

IRIS.

O insensé, insensé, prends garde d'attirer sur toi la terrible colère des dieux. Prends garde que la justice vengeresse, armant son bras de la lourde cognée du grand Jupiter, n'écrase toute ta race, et que la vapeur du tonnerre ne te réduise en cendres, toi et toute ta famille.

PISTHÉTÉRUS.

Écoute : point tant de menaces. Sois un peu plus tranquille. Dis-moi : penses-tu parler à quelque esclave de Lydie et de Phrygie[1]? Sais-tu bien que si Jupiter ose me chagriner davantage, j'enverrai un escadron d'aigles incendiaires brûler ses lambris superbes et les murs d'Amphion? Je détacherai contre lui six cents porphyrions, qui, revêtus de peaux de léopards, iront escalader le ciel. Un seul porphyrion lui fit autrefois tant de peine[2]. Et toi, sa messagère, si tu me fâches, je t'écarterai les jambes, ma belle Iris, et, malgré mon âge, te prouverai trois fois ma vigueur.

[1] Parodie d'un vers de l'*Alceste* d'Euripide.
[2] Porphyrion était le nom d'un géant.

IRIS.

Peste soit du fou, avec ses paroles impertinentes.

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'en iras pas? Tu ne fuiras pas au plus tôt de côté ou d'autre?

IRIS.

Va, si mon père ne fait cesser tes insolences.....

PISTHÉTÉRUS.

Ah, quelle misère! Ne t'envoleras-tu pas? N'iras-tu pas ailleurs foudroyer quelque novice?

LE CHŒUR.

Défense aux dieux, fils de Jupiter, de traverser désormais notre ville; défense aux mortels de faire passer par ici la fumée de leurs sacrifices.

PISTHÉTÉRUS, UN HÉRAUT.

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, je m'étonne que le héraut qui est allé de ma part vers les hommes, ne soit point encore revenu.

LE HÉRAUT.

O Pisthétérus, heureux Pisthétérus! Esprit sublime, la gloire du siècle, la merveille de nos jours! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant..... Mais fais-moi donc taire.

PISTHÉTÉRUS.

Hé bien, qu'as-tu à dire?

LE HÉRAUT.

Tous les peuples, en considération de ta profonde sa-

gesse, t'honorent et te font présent de cette couronne d'or.

PISTHÉTÉRUS.

Je l'accepte. Mais pourquoi les peuples m'honorent-ils ainsi ?

LE HÉRAUT.

Ah, glorieux fondateur d'une ville illustre, d'une ville aérienne, tu ne sais pas combien les hommes ont de vénération pour toi ; combien de gens sont envieux de cet heureux climat où tu as fixé ton séjour. Avant que tu eusses bâti la grande ville de Néphélococcygie, tous les hommes ne respiraient que Lacédémone ; chacun affectait les manières des Lacédémoniens : on laissait croître ses cheveux, on mourait de faim, on vivait à la Socrate. Personne ne sortait qu'avec un bâton à la main. A présent, tout le monde est revenu de cette maladie ; on ne respire plus que les oiseaux, on en est fou ; en un mot, on est tellement transporté en leur faveur, que tout ce qu'on fait, on le fait à leur exemple. D'abord, on déniche de grand matin, comme nous faisons nous autres pour aller chercher notre nourriture. On vole droit aux affiches, et on y dévore les arrêts du peuple. On est tellement possédé de cette manie que la plupart des hommes se sont fait donner des noms d'oiseau. Certain cabaretier boiteux s'est fait nommer Perdrix. Ménippe n'est plus connu que sous le nom d'Hirondelle. On nomme l'Opuntien, le Corbeau ; Philoclès, l'Alouette ; Théagène, l'Oie-Renard ; Lycurgue, l'Ibis ; Chéréphon, la Chauve-Souris ; Syracosius, la Pie ; Midias, la Caille, parce qu'il a l'air d'avoir la tête écrasée. C'est cette même passion pour les oiseaux, qui fait que, dans toutes les chansons qu'on chante aujourd'hui, il est fait mention de quelque oiseau, comme

de l'hirondelle, du pénelope, de l'oie, de la tourterelle. On n'en chante point où il n'y ait des ailes ou tant soit peu de plumage. Voilà comme tout se passe là-bas. Il ne me reste plus qu'une chose à te dire. C'est qu'il va venir ici plus de dix mille hommes te demander des ailes et des griffes. Il te faut faire provision de cette marchandise, pour en faire part à ceux qui viendront s'établir ici.

PISTHÉTÉRUS.

S'il en est ainsi, il ne faut pas que nous demeurions les bras croisés. Allez-vous-en au plus vite remplir d'ailes tout ce qu'il y a de mannequins et de paniers, et que Manès vienne me les donner à cette porte. J'aurai soin de recevoir toutes les personnes qui se présenteront ici.

LE CHŒUR.

Dans très peu de temps notre ville sera très peuplée.

PISTHÉTÉRUS.

Pourvu que le sort nous favorise.

LE CHŒUR.

Notre ville sera préférée à toutes les autres.

PISTHÉTÉRUS.

Apporte donc promptement, apporte donc.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il dans cette ville qui ne soit pour la commodité de ceux qui s'y établiront? Ici nous avons la Sagesse, l'Amour, les Grâces divines et la Paix au front toujours serein.

PISTHÉTÉRUS.

Comme tu vas lentement! Presse-toi davantage.

LE CHOEUR.

Qu'on apporte au plus vite une corbeille remplie de plumes. Pour toi, aiguillonne-moi ce maraud et fustige-le comme il faut; il est lent comme un âne.

PISTHÉTÉRUS.

Oui, Manès est un paresseux.

LE CHOEUR.

Allons, mets de l'ordre dans ces ailes. Fais-en trois parts, les musicales, les prophétiques et les marines, puis tu les distribueras aux hommes, selon le caractère de chacun.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si j'endure plus longtemps cette paresse et cette lenteur.

PISTHÉTÉRUS, TENANT UN PANIER D'AILES,

UN JEUNE HOMME, ennuyé de ce que son père vit trop longtemps.

LE JEUNE HOMME.

Que ne suis-je l'aigle qui plane dans les airs! Que ne puis-je voler au-dessus des vagues azurées de la mer stérile[1]!

PISTHÉTÉRUS.

Il y a apparence que notre héraut ne nous a pas fait un faux rapport. Voilà déjà quelqu'un qui vient et qui chante une chanson où il est parlé d'aigles.

LE JEUNE HOMME

Ah, qu'il est doux de voler! Pour moi, je suis envieux de la vie que mènent les oiseaux; je suis fou des oiseaux,

[1] Parodie de l'*Œnomaüs* de Sophocle, pièce perdue.

je vole déjà dans l'âme. Oui, je souhaite vivre avec vous et me ranger sous vos lois.

PISTHÉTÉRUS.

Sous quelles lois? Car les oiseaux en ont de bien des sortes.

LE JEUNE HOMME.

Sous toutes. Mais surtout sous une certaine loi, par laquelle il est honnête chez les oiseaux de becqueter et même d'étouffer son père.

PISTHÉTÉRUS..

En effet, nous regardons comme brave celui-là qui, jeune encore, ose déjà becqueter son père.

LE JEUNE HOMME.

C'est pour cela même que je viens m'établir ici. Car j'ai envie d'étouffer mon père, pour avoir tout son bien.

PISTHÉTÉRUS.

Oui? Mais nous avons une autre loi fort ancienne chez les cigognes. Voici ce qu'elle porte : « Quand les jeunes cigognes seront parvenues, avec les bons soins de leurs pères, à pouvoir voler toutes seules, elles seront tenues de les nourrir à leur tour[1]. »

LE JEUNE HOMME.

J'ai bien profité à venir ici, s'il me faut maintenant nourrir mon père.

PISTHÉTÉRUS.

Non, non, mon ami, non. Puisque tu es venu ici avec de bonnes intentions, je te vais emplumer en qualité d'oi-

[1] Voyez Buffon sur les tendres soins des cigognes pour leurs parents. Il cite cet endroit d'Aristophane.

seau orphelin, de sorte que tu ne seras point obligé de nourrir ton père. Au reste, mon pauvre enfant, je veux te donner un avis qui n'est pas mauvais et qui m'a été donné à moi-même lorsque j'étais enfant. Ne bats point ton père. Prends-moi ces ailes et ces ergots, et, t'imaginant avoir sur la tête une crête de coq, entre dans quelque garnison; va à la guerre, nourris-toi toi-même de la solde que tu gagneras, surtout laisse vivre ton père. Mais puisque tu as l'humeur guerrière, vole vers la Thrace et va combattre en ce pays-là.

LE JEUNE HOMME.

Par Bacchus, tu me parais avoir raison. Je veux suivre ton avis.

PISTHÉTÉRUS.

Ce parti est sage, assurément.

PISTHÉTÉRUS, CINÉSIAS.

CINÉSIAS [1].

« Je vole vers l'Olympe sur mes ailes légères, et, dans mon vol, je parcours les mille sentiers de la poésie. »

PISTHÉTÉRUS.

Voici une affaire qui nous va coûter bien de la plume.

CINÉSIAS.

« Intrépide et infatigable, je veux tenter une route nouvelle. »

PISTHÉTÉRUS.

Salut à Cinésias le Tilleul [2]. Hé, où vas-tu ainsi clopin clopant avec ton pied éclopé?

[1] Poète dithyrambique, né à Thèbes.
[2] Parce que Cinésias était d'une taille très haute, mais si faible, si

CINÉSIAS.

Je veux devenir un oiseau, un rossignol harmonieux.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, de grâce, cesse de chanter, et dis-nous ce que tu as à nous dire.

CINÉSIAS.

Donne-moi des ailes, je veux m'envoler dans les airs et emprunter aux nues des préludes [1] diaphanes et vaporeux.

PISTÉTHÉRUS.

On peut donc emprunter des préludes aux nues?

CINÉSIAS.

Oui. Tout notre art ne dépend que des nues. Les poètes dithyrambiques ne font rien de brillant, qui ne soit aérien, nubileux, venteux, orageux, tourbillonneux. Je vais te le faire voir. Écoute-moi.

PISTHÉTÉRUS.

Je n'en ferai rien.

CINÉSIAS.

Par Hercule, tu m'écouteras. « Je vais parcourir l'empire des airs et décrire les oiseaux au long cou, qui fendent l'espace. »

PISTHÉTÉRUS.

Holà ! Holà !

CINÉSIAS.

« Puissé-je, porté par les aquilons, voler sur les flots écumeux ! »

mince et si exténuée, que, pour la soutenir et l'empêcher de plier et de rompre, il portait une espèce de cuirasse faite de bois de tilleul.

[1] Le même mot signifie *manteaux*.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si je n'arrête tes autans et tes aquilons.

CINÉSIAS.

« J'irai tantôt vers les feux du midi, tantôt, m'approchant de Borée, sillonner les immenses plaines de l'air. » *(Il est battu.)* Vraiment, vieillard, tu me joues là un beau tour; tu en uses avec moi d'une manière bien aimable.

PISTHÉTÉRUS.

Hé quoi, n'es-tu pas bien aise d'être équipé d'ailes et de plumes?

CINÉSIAS.

Est-ce ainsi que tu traites un maître de musique? Sais-tu bien que toutes les tribus d'Athènes se disputent à qui m'aura?

PISTHÉTÉRUS.

Veux-tu, mon cher Léotrophidès[1], demeurer ici pour faire la leçon à un chœur d'oiseaux de la tribu Cécropide?

CINÉSIAS.

Tu te moques de moi, je le vois bien; mais n'importe, je ne cesserai pas de te persécuter, que tu ne m'aies donné des ailes pour parcourir les campagnes aériennes.

PISTHÉTÉRUS, UN SYCOPHANTE PRESQUE NU.

LE SYCOPHANTE.

Ces oiseaux bigarrés m'ont bien l'air de n'avoir pour toutes richesses que leur plumage. Quelle espèce d'oi-

[1] Léotrophidès était un poète dithyrambique, qui a été, ainsi que Cinésias, le jouet des poètes comiques à cause de sa maigreur. Aristophane fait ici un nom adjectif d'un nom appellatif.

seaux est-ce ceci? Dis-le moi, hirondelle aux ailes diaprées.

PISTHÉTÉRUS.

Nous sommes menacés d'une invasion terrible. En voici un autre qui vient à nous, en fredonnant je ne sais quoi.

LE SYCOPHANTE.

Viens, hirondelle aux ailes diaprées.

PISTHÉTÉRUS.

Je pense qu'il en veut à mon nouveau plumage, avec sa chanson. Cet homme-ci me paraît avoir besoin de plus d'une hirondelle pour se remplumer.

LE SYCOPHANTE.

Qui est-ce qui distribue des ailes à ceux qui en viennent demander?

PISTHÉTÉRUS.

C'est moi. Mais il faut dire pour quel usage.

LE SYCOPHANTE.

Il me faut des ailes, il m'en faut. Ne me demande rien de plus.

PISTHÉTÉRUS.

Veux-tu voler d'ici jusqu'à la ville de Pellène[1]?

LE SYCOPHANTE.

Non pas. Je n'exerce mon métier d'huissier et de sycophante que dans les îles.

PISTHÉTÉRUS.

Oh! que je te félicite sur ta profession!

[1] Bourgade de l'Achaïe, où l'on distribuait aux athlètes des robes de laine pour prix de leurs victoires.

LE SYCOPHANTE.

Je suis un dénicheur de procès. Ainsi j'ai besoin que l'on me donne des ailes, pour aller faire ma ronde dans toutes les villes et les citer en justice.

PISTHÉTÉRUS.

Les citeras-tu mieux avec des ailes?

LE SYCOPHANTE.

Non, mais il m'en faut pour n'avoir rien à craindre des voleurs; je serais bien aise de revenir avec une compagnie de grues, après m'être lesté de nombreux procès.

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc là ton métier? Quoi, mon ami, jeune et robuste comme tu l'es, tu t'amuses à dénoncer? Tu vas chercher si loin des procès?

LE SYCOPHANTE.

Que ferai-je? Je ne sais pas labourer.

PISTHÉTÉRUS.

Mais il y a d'autres professions honnêtes et convenables à un homme de ta taille. Il vaudrait bien mieux les exercer et en vivre, sans faire tort à personne, que de faire le métier de dénonciateur.

LE SYCOPHANTE.

Mon ami, ce sont des ailes et non des leçons que je demande.

PISTHÉTÉRUS.

Mais en disant ce que je dis, je prétends te donner des ailes.

LE SYCOPHANTE.

Tu te moques; est-ce que des discours sont des ailes?

PISTHÉTÉRUS.

Tout le monde s'élève avec des paroles comme avec des ailes.

LE SYCOPHANTE.

Tout le monde ?

PISTHÉTÉRUS.

N'entends-tu pas continuellement des pères, chez les barbiers, dire à quelque jeune homme : « Je pense que Ditréphès par ses discours a donné des ailes à mon fils, pour voler au manège. » Un autre se plaint de ce que le sien est tellement enchanté de la comédie que, lorsqu'il y va, il semble voler de joie.

LE SYCOPHANTE.

Et à cause de cela tu prétends que les discours sont des ailes ?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, je le prétends. Et, en effet, les discours ne prêtent-ils pas des ailes à l'esprit, et l'homme ne s'élève-t-il pas avec ce secours ? Aussi est-ce par de sages discours que je veux t'élever l'esprit comme sur des ailes et t'engager à prendre une profession plus honorable.

LE SYCOPHANTE.

Je ne puis m'y résoudre.

PISTHÉTÉRUS

Hé ! que feras-tu donc ?

LE SYCOPHANTE.

Je ne veux point dégénérer. Le métier de sycophante est depuis longtemps héréditaire dans notre famille. Donne-moi, te dis-je, des ailes, mais des ailes promptes et légères, des ailes d'épervier ou de crécerelle, afin que

d'abord je somme les insulaires de venir comparaître à Athènes, qu'aussitôt après je revienne les accuser pendant qu'ils seront absents, et qu'ensuite je retourne chez eux en toute hâte.

PISTHÉTÉRUS.

J'entends. C'est sans doute afin que l'insulaire soit condamné ici par défaut, avant que d'y pouvoir arriver.

LE SYCOPHANTE.

C'est cela même.

PISTHÉTÉRUS.

Et ensuite afin que, quand il fera voile vers nos côtes, tu prennes ta volée vers le lieu de sa demeure, pour faire une saisie et rafler en son absence tout ce que tu trouveras de meubles chez lui.

LE SYCOPHANTE.

Tu y es. Il faut que j'aille comme une toupie.

PISTHÉTÉRUS.

Une toupie? J'entends fort bien. Parbleu, j'ai ici ton affaire. Voilà d'excellentes ailes de Corcyre[1].

LE SYCOPHANTE.

Ah ciel! C'est un fouet que tu tiens.

PISTHÉTÉRUS.

Point du tout, ce sont des ailes. Je vais te faire tourner avec la vitesse d'une toupie.

LE SYCOPHANTE.

Haye, haye!

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'envoleras pas d'ici! Tu ne décamperas pas au

[1] Les bons fouets se faisaient à Corcyre.

plus tôt, maudit coquin. Je vais te faire éprouver combien il est fâcheux de corrompre la justice. Mais ramassons nos ailes et retirons-nous d'ici.

LE CHŒUR [1].

En traversant les airs, nous avons vu mille choses nouvelles, mille prodiges incroyables. Il y a un arbre d'une espèce inconnue, qui n'a pas de cœur, qui ne sert à rien; il se nomme Cléonyme [2] et est aussi lâche que grand. Au printemps, il bourgeonne et ne produit que des calomnies; à l'automne, au lieu de feuilles, il jonche la terre de boucliers.

Au loin, sur les confins des ténèbres, là où ne pénètre jamais la lumière du jour, il y a un lieu où les hommes mangent et vivent avec les héros, excepté le soir; car à ce moment il serait dangereux de les rencontrer. Là, si quelque mortel rencontre de nuit le héros Oreste [3], il est bientôt dépouillé de ses vêtements et roué de coups.

PROMÉTHÉE, PISTHÉTÉRUS

PROMÉTHÉE.

Malheureux que je suis! Comment ferai-je pour n'être point vu de Jupiter? Où est Pisthétérus?

PISTHÉTÉRUS.

Ouais, qu'est-ce donc que ceci? Que veut dire cette tête voilée?

[1] Les oiseaux reviennent de différents endroits et racontent ce qu'ils ont vu de merveilleux.

[2] Nous avons déjà vu que ce Cléonyme était un dénonciateur et un lâche.

[3] Bandit fameux, appelé héros à cause de son homonyme. Il se retirait la nuit dans une caverne.

PROMÉTHÉE.

Ne vois-tu point ici quelqu'un des dieux derrière moi?

PISTHÉTÉRUS.

Parbleu non. Mais toi, qui es-tu?

PROMÉTHÉE.

Où en sommes-nous de la journée?

PISTHÉTÉRUS.

Où nous en sommes? Après midi. Mais qui es-tu donc?

PROMÉTHÉE.

Est-il soleil couchant ou plus tard encore?

PISTHÉTÉRUS.

Peste de toi, tu m'ennuies.

PROMÉTHÉE.

Que fait Jupiter? Dissipe-t-il les nuages ou les assemble-t-il?

PISTHÉTÉRUS.

Va te promener.

PROMÉTHÉE.

Il faut donc que je me découvre.

PISTHÉTÉRUS.

Mon cher Prométhée, c'est toi!

PROMÉTHÉE.

Doucement, doucement. Ne crie point.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, qu'y a-t-il donc?

PROMÉTHÉE.

Doucement, te dis-je. Ne prononce point mon nom. Tu

vas me perdre, s'il faut que Jupiter m'aperçoive ici. Mais afin que je te dise tout ce qui se passe là-haut, prends-moi ce parasol et tiens-le élevé sur ma tête, de manière que les dieux ne puissent me voir.

PISTHÉTÉRUS.

Ah, que cela est bien imaginé! Voilà un expédient digne de Prométhée. Allons, vite; mets-toi là-dessous, puis parle-moi hardiment.

PROMÉTHÉE.

Çà, maintenant, écoute-moi.

PISTHÉTÉRUS.

Parle, on t'écoute.

PROMÉTHÉE.

C'est fait de Jupiter. Il est perdu.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, depuis quand?

PROMÉTHÉE.

Depuis que vous avez bâti votre ville en l'air. Car il n'y a pas un homme qui fasse à présent le moindre sacrifice aux dieux, et il ne nous est pas monté au nez depuis ce temps-là une seule prise de fumée, de ces fumées délicieuses qui s'exhalent des victimes rôties. En un mot, la disette des sacrifices est effroyable, et nous sommes obligés de jeûner comme aux fêtes de Cérès. Les dieux barbares enragent. Pressés par la famine, comme les Illyriens, ils grincent les dents, et du haut de leurs montagnes ils menacent Jupiter de lui faire la guerre, s'il ne trouve le moyen d'ouvrir les ports et de déboucher les passages par où ils puissent faire venir les entrailles des victimes.

PISTHÉTÉRUS.

Il y a donc encore d'autres dieux au-dessus de vous, et ces dieux sont des dieux barbares ?

PROMÉTHÉE.

Ne sont-ce pas des barbares parmi lesquels Exécestidès a trouvé un patron [1] ?

PISTHÉTÉRUS.

Et comment se nomment ces dieux barbares ?

PROMÉTHÉE.

Comment ils se nomment ? On les nomme Triballes ?

PISTHÉTÉRUS.

J'entends, c'est de là sans doute que nous vient cette expression : *Peste de vous* [2].

PROMÉTHÉE.

Rien de plus juste. Aussi je t'avertis qu'il va venir ici des ambassadeurs de la part de Jupiter et des Triballes de la haute Triballie. Ils te parleront de paix et d'accommodement. Tiens ferme et ne signe aucun traité avec eux, que Jupiter ne restitue le sceptre aux oiseaux, et qu'il ne te donne en mariage une déesse, nommée *Souveraineté*.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce donc que Souveraineté ?

PROMÉTHÉE.

Une beauté charmante. C'est d'elle que Jupiter tient la

[1] Cet étranger, qui voulait se faire passer pour citoyen, ne pouvait avoir pour patron Apollon, qui était le patron de tous les citoyens d'Athènes. Aristophane suppose qu'il a dû s'adresser à un dieu étranger.

[2] L'expression grecque ressemble au mot Triballe.

foudre et tous les autres avantages qu'il possède, la politique, le bon ordre, la sagesse, la marine, la calomnie, le questeur et le triobole.

PISTHÉTÉRUS.

Elle est donc, à ce compte, son premier ministre?

PROMÉTHÉE.

Oui, et si tu l'obtiens de lui, te voilà maître de toutes choses. C'était pour te donner cet avis que je suis venu. Tu sais que j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les hommes.

PISTHÉTÉRUS.

Je le sais. C'est à toi seul que nous devons le charbon, qui nous sert à faire des grillades.

PROMÉTHÉE.

Tu sais bien aussi que je hais tous les dieux.

PISTHÉTÉRUS.

Vraiment, on sait que tu as toujours été leur ennemi.

PROMÉTHÉE.

Oui, et un vrai Timon à leur égard. Mais çà, il faut que je m'en retourne promptement. Donne-moi ce parasol. Si Jupiter m'aperçoit du haut des cieux, il croira que je marche à la suite d'une canéphore.

PISTHÉTÉRUS.

Tiens, emporte aussi cette escabelle.

LE CHŒUR[1].

Dans le pays des Sciapodes[2] est un lac où Socrate, qui ne s'est jamais lavé, évoque les âmes. Pisandre[3] y vint un jour le prier de lui montrer son âme qui l'avait quitté alors qu'il vivait encore; il amenait comme victime un chameau, auquel il coupa la gorge, puis, à l'exemple d'Ulysse, il se retira à l'écart. Alors sortit des enfers, pour boire le sang du chameau, Chéréphon[4], la chauve-souris.

TROIS DIEUX DÉPUTÉS VERS PISTHÉTÉRUS : NEPTUNE, HERCULE, UN DIEU TRIBALLE.

NEPTUNE.

Voici Néphélococcygie, le terme de notre ambassade. Hé ! Triballe, à quoi songes-tu ? Tu mets ton manteau sur l'épaule gauche. Ne le mettras-tu pas sur l'épaule droite? Quelle misère est-ce ceci? Veux-tu ressembler à Lespodias[5]? O liberté républicaine, à quelles extrémités ne nous réduiras-tu point, si tu nous as fait choisir un tel ambassadeur ! Arrête-toi donc.

LE TRIBALLE.

Que ne te tais-tu ?

[1] Les oiseaux continuent de raconter ce qu'ils ont vu de merveilleux.

[2] Peuples, qui, au dire de Ctésias, avaient le pied assez grand pour pouvoir s'en faire une ombrelle, en le relevant au-dessus de leurs têtes.

Ce démagogue prit une part active à l'établissemet du gouvernement des Quatre-Cents; il passait pour lâche et c'est sans doute pour cela qu'Aristophane dit qu'il n'avait plus d'âme.

[4] Disciple de Socrate.

[5] Général athénien.

NEPTUNE.

Peste de toi. Tu es le dieu le plus grossier que j'aie jamais vu. Çà, Hercule, que ferons-nous ?

HERCULE.

Je vous l'ai déjà dit. Mon dessein est d'étrangler l'homme qui a bâti ces murailles et qui a ôté aux dieux la liberté du commerce.

NEPTUNE.

Mais, mon pauvre Hercule, nous sommes députés pour parler d'accommodement.

HERCULE.

Tant mieux. J'en suis d'autant plus disposé à étrangler celui dont je parle.

NEPTUNE, HERCULE, LE TRIBALLE, PISTHÉTÉRUS.

PISTHÉTÉRUS.

Que quelqu'un me donne une râpe. Qu'on m'apporte du silphium, qu'on me donne du fromage, qu'on souffle ces charbons.

HERCULE.

Trois dieux viennent saluer un mortel.

PISTHÉTÉRUS.

Je râpe du silphium.

HERCULE.

Quelle viande est-ce là ?

PISTHÉTÉRUS.

Ce sont certains oiseaux qui ont attenté sur la liberté de nos républicains et qui ont paru criminels.

HERCULE.

Et tu commences par les assaisonner de silphium.

PISTHÉTÉRUS.

Ah ! Bonjour, Hercule. Hé bien, qu'y a-t-il ?

HERCULE.

Nous venons ici de la part des dieux pour traiter de la paix.

PISTHÉTÉRUS.

Il n'y a point d'huile dans la bouteille.

HERCULE.

Et cependant le gibier qu'on fait rôtir demande à être arrosé.

NEPTUNE.

Il n'y a rien à gagner pour nous à vous faire la guerre. D'autre part, si vous avez les dieux pour amis, vous aurez toujours de l'eau du ciel dans vos citernes; vous aurez des jours beaux et sereins en tout temps. C'est pour délibérer là-dessus que nous sommes députés vers vous avec plein pouvoir.

PISTHÉTÉRUS.

Nous n'avons point commencé la guerre, et nous sommes prêts à conclure la paix, si vous voulez vous soumettre à certaines conditions, qui ne vous ont pas encore été proposées. Ces conditions sont que Jupiter nous restituera le sceptre. Après cela, nous consentirons à un accommodement, et dès à présent j'invite les ambassadeurs à dîner.

HERCULE.

Pour moi, cela me suffit et j'y consens.

NEPTUNE.

Quoi, malheureux ! Tu dépouilleras ton père de la dignité royale ? Il faut que tu sois bien sot et bien gourmand.

PISTHÉTÉRUS.

En vérité ? Ne serez-vous pas plus puissants que vous n'êtes, quand les oiseaux domineront sous les cieux ? Aujourd'hui les hommes se parjurent impunément à la faveur des nues sous lesquelles ils se cachent en se penchant. Mais si vous avez les oiseaux pour alliés, quand un homme aura juré par le corbeau et par Jupiter, il lui en coûtera du moins un œil ; le corbeau, fondant sur lui à l'improviste, le lui crèvera à coups de bec.

NEPTUNE.

Par Neptune, c'est fort bien dit.

HERCULE

C'est aussi mon avis.

PISTHÉTÉRUS.

Et toi, que dis-tu ?

LE TRIBALLE.

Nabaisatreu[1].

PISTHÉTÉRUS.

Tu vois, il y consent aussi. Apprenez maintenant un autre avantage que vous tirerez de notre alliance. Si un homme voue un sacrifice à quelqu'un de vous autres dieux, qu'il diffère à s'acquitter de son vœu et qu'il dise : « Les dieux sont indulgents ; ils attendent volontiers ; » enfin, s'il n'accomplit point sa promesse, nous saurons bien punir son avarice.

[1] Expression barbare et inintelligible.

NEPTUNE.

Et de quelle manière le punirez-vous ?

PISTHÉTÉRUS.

Si cet homme vient à compter son argent, ou à se mettre tranquillement dans son bain, un milan descendra aussitôt, lui enlèvera la valeur de deux brebis et l'ira porter au dieu offensé.

HERCULE.

Je suis d'avis, encore une fois, que l'on restitue le sceptre aux oiseaux.

NEPTUNE.

Interroge à présent le Triballe.

HERCULE.

Hé, Triballe, qu'en dis-tu ? Es-tu d'avis de ..... t'aller pendre ?

LE TRIBALLE.

Saunacabactar crousa.

HERCULE.

Il dit que c'est fort bien parler.

NEPTUNE.

Si vous êtes tous deux de ce sentiment, j'en suis donc aussi.

HERCULE *s'adressant à Pisthétérus.*

Écoute, nous sommes d'accord pour ce qui regarde le sceptre. On te passe cet article.

PISTHÉTÉRUS.

Mais il y a encore une autre condition à laquelle je ne pensais pas. Je veux bien laisser Junon à Jupiter, mais il faut qu'on me donne Souveraineté en mariage.

NEPTUNE.

Je vois bien que tu n'as pas envie de faire la paix. Retournons chez nous.

PISTHÉTÉRUS.

Je m'en soucie fort peu. Hé, cuisinier, songe qu'il faut faire une bonne sauce.

HERCULE.

Vraiment, Neptune, tu es un pauvre sire. Quoi, nous ferons la guerre pour une seule femme ?

NEPTUNE.

Hé ! que veux-tu que nous fassions ?

HERCULE.

Ce que je veux ? Que nous fassions la paix.

NEPTUNE.

Malheureux, il y a une heure qu'on te dupe, et tu ne t'en aperçois pas ! Vois comme tu te fais tort à toi-même. Si Jupiter vient à mourir après avoir livré aux oiseaux le pouvoir suprême, te voilà misérable. C'est à toi qu'appartiennent les biens que Jupiter laissera en mourant.

PISTHÉTÉRUS.

Pauvre Hercule, comme on t'en fait accroire ? Approche, que je te dise deux mots. Ton oncle, idiot que tu es, se moque de toi. Selon la loi, il ne t'appartient pas une obole des biens de ton père, puisque tu n'es pas né de légitime mariage, mais que tu es bâtard.

HERCULE.

Moi bâtard ! Que dis-tu ?

PISTHÉTÉRUS

Oui, par Jupiter, tu l'es ; et qui plus est, ta mère était

une étrangère. Hé, comment voudrais-tu que Minerve[1] fût considérée comme l'héritière de Jupiter, elle qui n'est qu'une fille, si elle avait des frères légitimes?

HERCULE.

Mais si mon père en mourant me faisait don de ses biens, comme chose que la loi permettrait en faveur des bâtards?

PISTHÉTÉRUS.

La loi ne le lui permet pas. Neptune, qui te donne des espérances présentement, sera le premier à te disputer la succession, comme étant frère du mort. Te dirai-je les paroles même de Solon? « Où il y a enfants légitimes, les bâtards, dit-il, n'ont lieu; et où il n'y aura enfants légitimes, les plus proches du côté et ligne auront lieu. »

HERCULE.

Je n'aurai donc aucune part à la succession de mon père?

PISTHÉTÉRUS.

Non, certes. Dis-moi, je te prie, ton père t'a-t-il fait inscrire sur le registre de quelque tribu[2]?

HERCULE.

Non, vraiment, et je m'en étonnais depuis longtemps.

PISTHÉTÉRUS.

Pourquoi regardes-tu en haut la bouche ouverte, la co-

[1] Apollon, Mercure et tous les autres enfants de Jupiter étaient des enfants naturels, excepté Vulcain, que Jupiter avait en quelque façon désavoué. Mars était fils de Junon seule. Ainsi Minerve pouvait être regardée comme la seule fille légitime et l'unique héritière de Jupiter.

[2] Une loi enjoignait aux Athéniens de porter leurs enfants aux chefs des curies, pour faire inscrire les noms de ces enfants sur le catalogue des noms des citoyens : cette cérémonie avait lieu le troisième jour des apaturies. Mais les bâtards n'étaient point présentés aux chefs des curies, ni mis au nombre des citoyens.

lère et la menace peintes dans tes yeux? Si tu veux rester avec nous, je te promets de te faire roi et de te nourrir de lait de poule.

HERCULE.

Ta demande touchant Souveraineté m'a toujours paru juste. Je te la livre.

PISTHÉTÉRUS.

Et toi, Neptune, que dis-tu?

NEPTUNE.

Je m'y oppose.

PISTHÉTÉRUS.

Tout dépend présentement du Triballe. Çà, Triballe, de quel avis es-tu?

LE TRIBALLE.

Belle fille et grande reine à l'oiseau je donne.

HERCULE.

Tu es d'avis qu'on la donne?

NEPTUNE.

Non, non, il ne dit pas cela, à moins qu'il ne parle le langage des hirondelles[1].

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc aux hirondelles qu'il est d'avis que Souveraineté soit livrée?

NEPTUNE.

Eh bien! arrangez l'affaire et concluez. Pour moi, je me tais, puisque vous le voulez.

MERCURE.

Nous voulons aussi t'accorder tout ce que tu nous demandes. Mais il faut que tu viennes au ciel avec nous,

[1] Proverbe, pour marquer un langage inintelligible.

afin que l'on te remette entre les mains la déesse Souveraineté et tout ce qui t'est accordé.

PISTHÉTÉRUS.

Voilà du gibier tué fort à propos pour le festin nuptial.

HERCULE.

Voulez-vous que je reste ici jusqu'à ce que vous reveniez? Allez-vous-en au ciel. Pendant ce temps-là je ferai cuire les viandes.

NEPTUNE.

Tu feras cuire les viandes? Oh! le gourmand! Ne viendras-tu pas avec nous?

HERCULE.

Allons. J'aurais pourtant eu profit à rester ici.

PISTHÉTÉRUS.

Que quelqu'un m'apporte ici une robe nuptiale.

LE CHŒUR[1].

A Phanes[2], près de la clepsydre[3], habite la race malfaisante des Englottogastors[4], dont la langue moissonne, sème, vendange et cueille les figues[5]; ils sont de race barbare; ce sont les Gorgias et les Philippes[6], et ce sont ces Philippes Englottogastors qui ont introduit partout

[1] Les oiseaux continuent à raconter les merveilles qu'ils ont vues dans leurs voyages.

[2] Phanes est un port de l'île de Chio, mais ici ce mot est pris dans son sens étymologique et veut dire *ville de délateurs*. C'est un calembour.

[3] C'est-à-dire près de la tribune aux harangues.

[4] Littéralement, *dont la langue nourrit le ventre*.

[5] Là encore il y a un calembour; le poète fait allusion aux sycophantes.

[6] Ce Philippe était rhéteur, comme Gorgias.

dans l'Attique la coutume, dans les sacrifices, de couper à part la langue des victimes [1].

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

Heureux oiseaux, trois fois heureux oiseaux ! Rien ne manque à votre félicité, votre bonheur ne se peut exprimer. Recevez l'illustre Pisthétérus ; recevez ce glorieux monarque dans vos demeures fortunées. Il vient, il s'approche. Avec moins d'éclat un astre lumineux brille dans sa maison dorée : les rayons du soleil sont moins éclatants. Accompagné d'une jeune nymphe, il tient en ses mains le trait impétueux du grand Jupiter. Une odeur d'ambroisie embaume l'air et s'exhale jusqu'aux plus hautes régions du ciel : spectacle enchanteur. Les zéphirs roulent sur son chemin un tourbillon de fumées délicieuses. Mais le voici lui-même. Ouvrez, muses des bois, ouvrez votre bouche sacrée.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

En arrière, à droite, à gauche, en avant ! Voltigez avec la fortune autour de ce mortel heureux. Ah ! ah ! quelle grâce ! quelle beauté ! O hymen favorable à notre ville ! Gloire à cet homme qui procure de si grands avantages à la race des oiseaux.

Mais célébrons par des chants hyménéens et nuptiaux son arrivée et celle de Souveraineté, son épouse.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

C'est par de tels chants d'hyménée que les Parques

[1] Sans doute pour la consacrer au dieu de l'éloquence.

unirent jadis à l'Olympienne Junon, le puissant roi qui, du haut de son trône, commande aux autres dieux. O hymen ! ô hyménée ! Le brillant Amour aux ailes d'or tenait les rênes et conduisait le char ; c'est lui qui présidait aux noces de Jupiter et de l'heureuse Junon. O hymen ! ô hyménée !

PISTHÉTÉRUS, LE CHŒUR.

PISTHÉTÉRUS.

J'entends avec plaisir vos hymnes et vos chants mélodieux ; je suis charmé de vos paroles. Mais çà, vantez les tonnerres, les éclairs, les foudres dont je suis armé.

LE CHŒUR.

Rayons dorés, clartés brillantes des éclairs que lançait Jupiter ! Et vous, brillants éclats du tonnerre, qui faites tomber la pluie, c'est maintenant notre roi qui vous tient en son pouvoir, c'est par son ordre que vous ébranlerez la terre. O hymen, c'est par toi qu'il a soumis tout l'univers et qu'il a fait asseoir cette auguste beauté qui rendait Jupiter l'arbitre suprême des dieux et des rois. O hymen ! ô hyménée !

PISTHÉTÉRUS.

Volez, oiseaux ; volez. Suivez l'épouse et l'époux jusqu'au palais de Jupiter, auprès du lit nuptial. A moi, chère épouse, prends-moi par les ailes et dansons. Élève-toi avec moi, en m'élevant moi-même je t'élèverai aussi.

LE CHŒUR.

Allala ! ô péan ! ô tralala vainqueur ! ô le plus grand des dieux !

FIN.

LYSISTRATA

NOTICE SUR LYSISTRATA.

Cette comédie passe pour une des meilleures d'Aristophane; c'est peut-être celle qui, pour le plan général, le développement des idées, la succession des scènes, se rapproche le plus d'une de nos pièces modernes; mais c'est aussi la plus effrontée, la plus obscène, celle qui effarouche le plus la modestie d'un chaste lecteur. On a beau se rappeler que la licence était grande dans les sociétés anciennes, que la comédie est née du culte du phallus et que les femmes étaient exclues de ces représentations; on a peine à comprendre que de pareilles scènes aient pu être jouées sur un théâtre public. Quand on lit Rabelais, dit M. Deschanel, on est bien étonné; mais les obscénités de Rabelais restent enfermées dans un livre; celles d'Aristophane s'étalent en paroles et en actions, à la face du soleil, devant trente mille spectateurs. Il faut donc reconnaître que si la morale, dans ses principes, ne varie pas, la pudeur et les bienséances varient selon les lieux, selon les temps, et qu'elles sont bien plus grandes chez nous que chez le peuple réputé le plus délicat de l'antiquité.

Après avoir constaté combien cette comédie est licencieuse, après avoir sévèrement reproché au poète toutes les énormités de parole, toutes les énormités d'action qu'il a introduites dans sa pièce et dont une traduction ne peut donner qu'une faible idée, nous devons reconnaître que le but qu'il poursuivait était parfaitement honnête. De même que dans ses trois autres pièces politiques, *les Acharniens, les Chevaliers* et *la Paix,* il voulait engager ses concitoyens à mettre fin à la guerre qui désolait la Grèce. On était en 412. La désastreuse expédition de Sicile avait eu lieu. On sait que les généraux

Nicias et Démosthène, cernés par Gylippe sur les bords de l'Asinarus, avaient été contraints de mettre bas les armes, puis lapidés par les Syracusains; quant aux soldats qui avaient échappé à la fatigue, aux combats et à la peste, ils avaient été condamnés aux travaux des mines et des carrières, ou vendus comme esclaves. Athènes, abandonnée de ses alliés, était à bout de ressources. Le moment semblait donc plus que jamais opportun à Aristophane de terminer une guerre qui durait depuis plus de vingt ans.

Lysistrata, femme d'un des principaux citoyens d'Athènes, convoque et soulève toutes les femmes de la Grèce pour qu'elles forcent leurs maris à mettre bas les armes. Elles jurent de leur retirer tous leurs droits conjugaux et de les priver de toute caresse, tant qu'ils n'auront pas signé la paix; puis elles s'emparent par surprise de la citadelle où est renfermé l'argent, le nerf de la guerre. C'est en vain que les vieillards (les hommes valides étant devant l'ennemi), arrivent munis de fascines et de torches, pour les forcer à en partir. Elles restent maîtresses de la place, grâce à d'autres femmes qui, demeurées dans la ville, viennent à leur secours et éteignent l'incendie. Après de singulières péripéties et des jeux de scène trop cyniques pour pouvoir être analysés, les ambassadeurs de Sparte viennent parler de paix. Lysistrata, au milieu des Lacédémoniens et des Athéniens, qui sont obligés de recourir à elle comme à l'arbitre souveraine, expose les griefs réciproques. Puis elle rappelle aux Spartiates les services qu'ils ont reçus d'Athènes, surtout lorsque Cimon est allé les secourir dans leur guerre contre les Messéniens; elle fait souvenir également les Athéniens des bons offices qu'ils ont reçus de Lacédémone. Puis elle engage les uns et les autres à la concorde : tous y consentent, et la pièce se termine par un festin, par des chants et des danses animées.

On a beaucoup discuté au sujet de la date de cette comédie. Les renseignements fournis par les scoliastes ne sont pas aussi complets que pour d'autres pièces; il a fallu étudier de près certains passages dans lesquels le poète, suivant son habitude, fait allusion à des événements contemporains. C'est

ainsi qu'il parle du siège de Pylos, de la trahison des Milésiens, de désastres récents, de Pisandre, l'un des chefs du gouvernement des Quatre-Cents. En rapprochant ces allusions des dates fournies par Diodore de Sicile et par Thucydide, on arrive à fixer la représentation de *Lysistrata* à la vingt et unième année de la guerre du Péloponèse, l'an 412 avant Jésus-Christ. C'était sous l'archontat de Callias et sans doute aux fêtes lénéennes.

PERSONNAGES.

LYSISTRATA.
CALONICE.
MYRRHINE.
LAMPITO.
CHŒUR DE VIEILLARDS.
CHŒUR DE FEMMES.
STRATYLLIS.
UN MAGISTRAT.
QUELQUES FEMMES.
CINÉSIAS.
UN ENFANT.
UN HÉRAUT de Lacédémone.
AMBASSADEURS Lacédémoniens.
POLYCHARIDES.
PROMENEURS.
UN ESCLAVE.
UN ATHÉNIEN.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est dans la citadelle d'Athènes.

LYSISTRATA.

LYSISTRATA SEULE.

Voyez un peu. Si l'on avait invité les femmes à venir au temple de Bacchus[1], ou de Pan[2], ou de Vénus Coliade[3], ou de Génétyllide[4], la foule des tambourins ne permettrait pas de se retourner ici; mais aucune ne se presse d'y venir. Voici cependant une voisine qui commence à mettre le nez dehors.

LYSISTRATA, CALONICE.

LYSISTRATA.

Bonjour, Calonice.

CALONICE.

Bonjour, Lysistrata. D'où te vient cet air inquiet? Déride-toi, ma chère : ces sourcils froncés ne te vont pas.

LYSISTRATA.

Le sang, Calonice, me bout dans les veines : notre sexe

[1] Où se célébraient les Bacchanales, fêtes licencieuses.
[2] Pan, roi des satyres, était favorable à la débauche.
[3] Adjectif dérivé d'un mot grec qui signifie *membrum virile*.
[4] Déesse qui présidait à la génération.

me fait la plus grande pitié. Ces hommes prétendent que nous ne sommes que perversité.

CALONICE.

Et ils ont raison.

LYSISTRATA.

Les femmes ont ordre de se trouver ici pour délibérer sur une affaire de grande importance : eh bien, elles se reposent, et aucune ne vient.

CALONICE.

Elles viendront, ma bonne amie. Les femmes ne quittent pas si aisément leur ménage. L'une est retenue par son mari; l'autre réveille son esclave; celle-ci couche son enfant; celle-là le baigne; une autre l'apaise en lui donnant à manger.

LYSISTRATA.

Mais elles doivent s'occuper ici de choses beaucoup plus essentielles.

CALONICE.

Pourquoi donc, ô ma chère Lysistrata, cette assemblée de femmes? Est-ce une grande affaire? De quoi s'agit-il?

LYSISTRATA.

Ah! c'est une grande affaire.

CALONICE.

Et grosse?

LYSISTRATA.

Oui, grande et grosse.

CALONICE.

Comment se fait-il qu'elles ne soient pas toutes accourues?

LYSISTRATA.

Ce n'est pas ce que tu crois[1] : car nous n'eussions pas manqué d'accourir bien vite. Mais c'est une affaire imaginée pas moi, et examinée pendant plusieurs nuits sous toutes les faces.

CALONICE.

Cette affaire, ainsi examinée sous toutes les faces, doit être bien subtile.

LYSISTRATA.

C'est tellement subtile, que le salut de toute la Grèce dépend uniquement des femmes.

CALONICE.

Des femmes ? Il tenait donc à bien peu de chose.

LYSISTRATA.

A nous de sauver la république, ou de détruire complètement, et les Péloponésiens.....

CALONICE.

Ce serait excellent.

LYSISTRATA.

..... Et toute la race des Béotiens.

CALONICE.

Ah, pas toute, s'il te plaît : épargnez les anguilles[2].

LYSISTRATA.

Je ne fais pas pareil vœu contre Athènes, je te prie de le croire. Si les Béotiennes et les Péloponésiennes s'assemblent ici avec nous autres Athéniennes, nous sauverons la Grèce par nos efforts réunis.

[1] Calonice a pris le mot *affaire* dans un sens obscène.
[2] Du lac Copaïs, lac de Béotie.

CALONICE.

Qu'est-ce que des femmes peuvent donc faire de sensé et d'éclatant? Quoi, nous, toujours assises, bien fardées, bien parées, toujours vêtues de robes d'un beau jaune et chaussées d'élégantes bottines?

LYSISTRATA.

Et c'est précisément tout cela qui nous sauvera, comme je m'y attends bien : oui, les petites robes jaunes, les parfums, les bottines, le fard et les tuniques d'un tissu très clair.

CALONICE.

Comment donc?

LYSISTRATA.

On ne verra plus aucun homme s'armer de sa lance contre un autre.....

CALONICE.

Je vais donc, j'en jure par les déesses, me faire teindre une robe en jaune.

LYSISTRATA.

Ni de son bonclier.....

CALONICE.

Ah, je cours chercher une robe traînante.

LYSISTRATA.

Ni de l'épée.

CALONICE.

J'achèterai des bottines.

LYSISTRATA.

N'était-il pas essentiel que les femmes se rendissent à mon invitation?

CALONICE.

Certes elles auraient dû y voler depuis longtemps.

LYSISTRATA.

Mais, ô désespoir ! ce sont bien de vraies Athéniennes, elles qui arrivent toujours en retard. D'ailleurs on ne voit encore aucune femme ni de la côte, ni de Salamine.

CALONICE.

Je sais pourtant qu'elles ont passé toute la matinée en bateau[1].

LYSISTRATA.

Les Acharniennes même, que je croyais voir ici les premières, ne sont pas encore venues.

CALONICE.

Et cependant la femme de Théagène, dans le dessein de venir ici, a été consulter la statue d'Hécate[2]. Mais en voilà qui arrivent. Bon, en voilà encore d'autres. Tiens, tiens ! D'où sont-elles ?

LYSISTRATA.

D'Anagyronte[3].

CALONICE.

Pour cela, tu as raison. Anagyronte paraît avoir été ébranlée[4].

[1] Il y a dans le grec une allusion obscène.

[2] Ce Théagène était un richard de l'époque, qui passait pour ne vouloir rien entreprendre avant de consulter une statue d'Hécate.

[3] Bourgade de l'Attique de la tribu Érechtéide.

[4] Anagyrus ayant renversé les maisons de ce bourg, on dit depuis proverbialement : J'ébranlerai Anagyronte. D'autres disent qu'il y avait une plante nommée *anagyrus*, qui croissait dans le territoire d'Anagyronte et qui était d'une odeur forte et désagréable, et que de cette plante était venu le proverbe qui s'applique à ceux qui en remuant quelque chose se font beaucoup de mal à eux-mêmes. (BROTIER.)

LES PRÉCÉDENTES, MYRRHINE.

MYRRHINE.

Est-ce que nous arrivons trop tard, Lysistrata? Quoi? Tu ne dis mot?

LYSISTRATA.

Je ne te féliciterai pas, ma chère, de n'arriver qu'à l'instant, quand la circonstance est si importante.

MYRRHINE.

J'ai eu de la peine à trouver, dans l'obscurité, ma ceinture. Mais si le cas est urgent, parle, nous voilà

LYSISTRATA

Il vaut mieux attendre que les Béotiennes et les Péloponésiennes soient arrivées.

MYRRHINE.

Tu as raison. Tiens, voici Lampito qui approche.

LES MÊMES, LAMPITO.

LYSISTRATA.

Bonjour, Lampito, ô la plus chérie des Lacédémoniennes. Que tu es jolie, ma douce amie! Quel air vif et animé! Tu étoufferais un taureau.

LAMPITO.

Je le crois bien; je fais de violents exercices, et je saute assez haut pour me donner du talon dans le derrière[1].

[1] Trait contre les exercices gymnastiques des jeunes Lacédémoniennes.

LYSISTRATA.

Oh ! la jolie gorge que tu as !

LAMPITO.

Tu me manies comme une victime prête à offrir.

LES PRÉCÉDENTES. UNE BÉOTIENNE, UNE CORINTHIENNE.

LYSISTRATA.

Et cette autre jeune fille, d'où est-elle ?

LAMPITO.

Elle est d'une des meilleures familles de Béotie.

LYSISTRATA.

O dieux, oui, c'est une Béotienne, avec son joli parterre.

CALONICE.

Et il est bien nettoyé ; on n'y voit plus de pouliot [1].

LYSISTRATA.

Quelle est cette autre jeune fille ?

LAMPITO.

Elle est aussi de bonne race, quoiqu'elle soit de Corinthe.

LYSISTRATA.

Oui, de bonne race, comme on l'est dans ce pays [2].

LAMPITO.

Or maintenant, qui a convoqué cette assemblée de femmes ?

LYSISTRATA.

Moi.

[1] Le pouliot était abondant en Béotie. *Alluditur ad hortum muliebrem.*

[2] Corinthe était célèbre par ses courtisanes.

LAMPITO.

Fais-nous donc part de tes projets.

LYSISTRATA.

Tout à l'heure, ma chère.

MYRRHINE.

Voyons donc enfin ce qu'il y a de si important à savoir.

LYSISTRATA.

Tu le sauras à l'instant. Mais d'abord une petite question.

MYRRHINE.

Laquelle?

LYSISTRATA.

Ne soupirez-vous pas après le retour des pères de vos enfants, retenus à la guerre? Car sans doute le mari de chacune de vous est loin de sa maison.

CALONICE.

Pour le mien, il est, le pauvre homme! depuis cinq mois dans la Thrace à garder Eucratès.

LYSISTRATA.

Le mien est depuis sept mois à Pylos.

LAMPITO.

Le mien n'est pas plus tôt revenu de l'armée, qu'il reprend son bouclier et qu'il y revole.

LYSISTRATA.

Il y a pis, c'est qu'il ne nous reste pas la moindre apparence de plaisir. Depuis que les Milésiens nous ont trahis, je n'ai pas même vu la moindre chose qui pût nous tenir lieu de quelque consolation[1]. Voudriez-vous donc,

[1] *Ne olisbum quidem vidi octo digitos longum, qui nobis esset coriaceum auxilium.* (BRUNCK.)

si je peux trouver quelque moyen, me seconder pour mettre fin à la guerre ?

MYRRHINE.

Je jure par les déesses que je le veux bien, fallût-il mettre ce manteau en gage et en boire dès aujourd'hui le prix.

CALONICE.

Et moi, je suis prête à me partager comme une solle et à donner la moitié de moi-même.

LAMPITO.

Pour moi, je gravirais jusque sur le sommet du mont Taygète pour voir la paix.

LYSISTRATA.

Je vais donc parler ; je ne dois plus faire un mystère de mon secret. Or donc, mes chères amies, si nous voulons contraindre les hommes à chérir la paix, il faut nous priver.....

MYRRHINE.

De quoi ? Parle.

LYSISTRATA

Le ferez-vous ?

MYRRHINE.

Nous le ferons, quand même il s'agirait de la vie.

LYSISTRATA.

Il faut donc nous priver de tout ce qu'ils voudraient nous donner[1]..... Pourquoi me regardez-vous de travers ? Où allez-vous ? Pourquoi, vous dis-je, vous mordre les lèvres et secouer la tête ? D'où vient ce changement de couleur ? D'où viennent ces larmes ? Le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas ? Que dites-vous ?

[1] *Abstinendum est a pene.* (BRUNCK.)

MYRRHINE.

Je ne le ferai pas; que la guerre aille son train.

CALONICE.

Ni moi non plus, en vérité; que la guerre continue

LYSISTRATA.

C'est toi qui dis cela, ma chère solle? Et tout à l'heure tu prétendais que tu donnerais la moitié de toi-même.

CALONICE.

Toute autre chose qu'il te plaira. Fallût-il passer au milieu des flammes, je suis prête. Oui, plutôt cela, que ce que tu exiges de nous. Rien n'égale cette privation, ma chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Et toi?

LAMPITO.

J'aime mieux aussi passer par les flammes.

LYSISTRATA.

Oh! que notre sexe est dissolu! Tout ce que les tragiques disent de nous n'est pas sans fondement, car, comme la nacelle, nous ne sommes bonnes qu'à une chose. Mais, ô ma chère Lacédémonienne, seconde mes projets; quand je n'aurais que toi seule dans mon parti, nous pourrions encore réparer tout le mal.

LAMPITO.

Il est difficile, en vérité, pour des femmes, de se livrer toutes seules au sommeil[1]. Il faut cependant bien s'y résoudre, car il est encore plus urgent de faire la paix.

LYSISTRATA.

O toi, la plus chérie et l'unique entre toutes ces femmes,

[1] *Dormire sine mèntula.* (BRUNCK.)

MYRRHINE.

Or, si nous nous privons le plus strictement possible de la chose dont tu nous parles (et il est à souhaiter que nous n'y soyons pas réduites), en aurons-nous plus sûrement la paix ?

LYSISTRATA.

Assurément, bien plus sûrement. Car, si nous nous tenons chez nous, bien épilées, toutes nues et n'ayant que des voiles de fin lin d'Amorgos [1], nos maris nous rechercheront avec la plus vive ardeur ; or, je puis vous assurer qu'ils feront bien vite la paix, si nous ne répondons pas à leur empressement et si nous savons nous contenir.

LAMPITO.

En effet, Ménélas, autant que je me rappelle, laissa tomber de ses mains son épée, dès qu'il aperçut le sein découvert d'Hélène [2].

MYRRHINE.

Que devenir, ô infortunée, si nos maris nous laissent là ?

LYSISTRATA.

Il faut, dit Phérécrate [3], dépouiller le chien écorché [4]

MYRRHINE.

Tous ces subterfuges ne sont que des bagatelles. Mais s'ils nous prennent et nous emmènent malgré nous dans leur chambre ?

LYSISTRATA.

Résistez, en vous accrochant à la porte.

[1] Amorgos, une des Sporades, où se trouvait le plus beau lin.
[2] Parodie de l'*Andromaque* d'Euripide.
[3] Phérécrate, poète comique.
[4] Proverbe qui se disait de ceux qui entreprenaient de faire une chose déjà faite. Mais il y a encore ici une allusion obscène.

MYRRHINE.

Et s'ils donnent des coups ?

LYSISTRATA.

Prêtez-vous alors, mais de mauvaise grâce. Ils n'ont aucun plaisir à ce qu'ils prennent de force. Il faut les contrarier de toutes façons. Ne doutez pas qu'ils ne soient bientôt rendus. Un mari ne goûte jamais aucun vrai plaisir, quand sa femme n'y participe pas.

MYRRHINE.

Si c'est là ton opinion, c'est aussi la nôtre.

LAMPITO.

Pour nous, nous déterminerons nos maris à conclure une paix définitive. Mais comment arrachera-t-on cet amas d'Athéniens à sa fureur belliqueuse ?

LYSISTRATA.

Sois sans inquiétude : nous n'épargnerons rien pour décider nos compatriotes.

LAMPITO.

Vous n'y réussirez pas, tant que durera leur ardeur à construire des trirèmes et qu'ils auront un argent immense dans le temple de Minerve.

LYSISTRATA.

J'y ai bien pourvu : nous nous emparerons dès aujourd'hui de la citadelle. Car les plus vieilles sont chargées, tandis que nous délibérons ici, d'exécuter ce projet, sous prétexte de sacrifice.

LAMPITO.

Puisse tout cela réussir ; voilà d'excellents projets

LYSISTRATA.

Pourquoi, chère Lampito, ne confirmons-nous pas au plus tôt notre conspiration par un serment, pour la rendre plus durable ?

LAMPITO.

Fais tout de suite ce serment, et nous le répéterons.

LYSISTRATA.

Bien imaginé. Où est la femme scythe [1] ? Où regardes-tu ? Pose-toi là devant un bouclier renversé, et qu'on m'apporte la victime.

MYRRHINE.

Par quel serment, Lysistrata, nous lieras-tu donc ?

LYSISTRATA.

Par lequel ? Nous jurerons sur un bouclier, comme on dit qu'Eschyle l'a fait faire autrefois, près d'une brebis égorgée.....

MYRRHINE.

O ma chère Lysistrata, quand il s'agit de paix, ne jure rien sur un bouclier.

LYSISTRATA.

Quel sera donc notre serment ?

MYRRHINE.

Il faut prendre quelque part un cheval blanc [2] et l'immoler, et c'est sur cette victime que nous ferons notre serment.

LYSISTRATA.

Où trouver un cheval blanc ?

[1] A Athènes, les serviteurs des magistrats, les huissiers étaient des étrangers, des barbares, la plupart tirés de la Scythie.

[2] Nolit faceta mulier hoc de quadrupede intelligi : mentulam innuit, quam mox abjuratura est. (BRUNCK.)

MYRRHINE.

Sur quoi jurerons-nous donc ?

LYSISTRATA.

Je te le dirai, si tu veux. Plaçons là une grande coupe noire ; immolons dedans une amphore de vin de Thasos [1], et jurons de n'y jamais mettre d'eau.

LAMPITO.

O dieux, quel serment, et qu'il me fait plaisir ! Qu'on apporte ici une coupe et une amphore. *(On en apporte de tous côtés.)*

CALONICE.

O mes chères amies, quelle quantité de vases ! Quelle joie on aura tout à l'heure à les vider !

LYSISTRATA.

Pose la coupe en cet endroit et touche la victime. O divine persuasion, précieux organe de l'amitié, reçois ce sacrifice dans des dispositions favorables pour nous.

MYRRHINE.

Le charmant glouglou ! La belle couleur !

LAMPITO.

Eh, par Castor, quel délicieux bouquet !

LYSISTRATA.

O femmes, permettez que je sois la première à jurer.

MYRRHINE.

Non, par Vénus, à moins que le sort n'en décide.

LYSISTRATA.

Mettez toutes, ô Lampito, la main sur la coupe, et

[1] Vin très renommé.

qu'une seule répète en votre nom tout ce que je vais dire; vous ferez le même serment et le garderez inviolablement..... *Plus d'époux, plus d'amant.....*

MYRRHINE.

Plus d'époux, plus d'amant.

LYSISTRATA.

Ne m'approchera, quelques belles dispositions qu'il ait..... Répète.

MYRRHINE.

Ne m'approchera, quelques belles dispositions qu'il ait. ... Ah ! mes genoux fléchissent, ô Lysistrata.

LYSISTRATA.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.....

MYRRHINE.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.

LYSISTRATA.

Je serai vêtue d'une robe légère et toujours parée....

MYRRHINE.

Je serai vêtue d'une robe légère et toujours parée

LYSISTRATA.

Afin d'allumer les plus vifs désirs dans mon époux....

MYRRHINE.

Afin d'allumer les plus vifs désirs dans mon époux.

LYSISTRATA.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ses empressements...

MYRRHINE.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ses empressements.

LYSISTRATA.

Et s'il me prend de force.....

MYRRHINE.

Et s'il me prend de force.

LYSISTRATA.

Je ne ferai rien que de mauvaise grâce et sans y mettre du mien.....

MYRRHINE.

Je ne ferai rien que de mauvaise grâce et sans y mettre du mien.

LYSISTRATA.

Je ne lèverai point les jambes en l'air.....

MYRRHINE.

Je ne lèverai point les jambes en l'air.

LYSISTRATA.

Je ne m'accroupirai point à l'instar de la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteaux.....

MYRRHINE.

Je ne m'accroupirai point à l'instar de la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteaux.

LYSISTRATA.

Qu'il me soit permis de boire de ce vin, si je tiens mon serment.....

MYRRHINE.

Qu'il me soit permis de boire de ce vin, si je tiens mon serment.

LYSISTRATA.

Si je manque à mes promesses, que cette coupe soit remplie d'eau.....

MYRRHINE.

Si je manque à mes promesses, que cette coupe soit remplie d'eau.

LYSISTRATA.

Vous toutes, prenez-vous par serment les mêmes engagements ?

CALONICE

Oui, par Jupiter.

LYSISTRATA.

Eh bien, je vais sacrifier cette victime. *(Elle boit.)*

MYRRHINE.

O ma chère, laisse-m'en un peu, pour que nous vivions dès à présent en bonnes amies.

LAMPITO.

Quel est ce bruit ?

LYSISTRATA.

C'est ce dont je t'ai prévenue. Les femmes se sont emparées de la citadelle. Allons, Lampito, retire-toi, mets ordre à ce qui te regarde et laisse-nous celles-ci en ôtage. Pour nous, réunissons-nous aux autres femmes qui sont dans la citadelle et fermons-en solidement les portes.

MYRRHINE.

Ne penses-tu pas que les hommes accourront sur-le-champ contre nous ?

LYSISTRATA.

Je m'en soucie fort peu. Toute leur ardeur et toute leur colère ne leur fera pas ouvrir ces portes, s'ils n'acquiescent aux conditions que nous avons proposées.

MYRRHINE.

Non, certes, par Vénus ; autrement, ce serait en vain qu'on nous appellerait méchantes et opiniâtres.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

LE CHŒUR.

Avance, Dracès; va en avant tout doucement, quoique tes épaules souffrent un peu du poids de ce vert olivier dont elles sont chargées.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Ah! dans le cours d'une longue vie, on voit bien des choses contre son attente! Hélas! qui se fut jamais imaginé, ô Stymmodore, devoir entendre dire que des femmes que nous avons élevées dans nos maisons, ce trop véritable fléau, se seraient emparées du temple sacré de notre citadelle et en auraient fermé toutes les issues avec des pieux et des barricades.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Hâtons-nous, ô Philurge, d'aller au plus vite à la citadelle. Ramassons des monceaux de bois autour de toutes celles qui ont formé un pareil complot et qui l'ont exécuté; n'en formons qu'un bûcher et, guidés par le même esprit, faisons brûler toutes les femmes de nos propres mains, mais surtout la femme de Lycon. Non, j'en jure par Cérès, tant que j'aurai un souffle de vie, elles ne se joueront pas ainsi de nous. Cléomène, qui le premier s'est emparé de la citadelle[1], ne s'en est pas retiré sans dommage. Mais, malgré sa fierté lacédémonienne, il m'a remis ses armes en se retirant, et n'a conservé qu'une tunique tout étroite et tout usée; il était sale, malpropre, mal peigné et ne s'était pas baigné depuis six ans. C'est

[1] Cet événement, raconté par Hérodote, v, 72, avait eu lieu un siècle auparavant.

ainsi que j'ai su réduire cet homme-là avec une armée rangée en seize bataillons, tandis que je dormais à la porte, et je ne réprimerais pas aujourd'hui cette étonnante audace des femmes haïes d'Euripide et de tous les dieux? Qu'on renverse alors mes trophées de Marathon. Mais il reste encore tout ce chemin escarpé à faire pour arriver à la citadelle, et il nous faut tirer tous ces bois sans le secours d'un âne; ces deux poutres m'écrasent les épaules. Il faut cependant aller et souffler le feu, de peur que faute d'attention il ne s'éteigne et que je n'en trouve plus lorsque je serai arrivé au terme de ma route. Phou, phou. Iou, iou! Quelle fumée! O divin Hercule, comme cette âcre fumée, semblable à un chien enragé, me dévore les yeux! C'est là véritablement du feu de Lemnos[1] : jamais sans cela elle ne m'eût tant fait de mal aux yeux. Pressez-vous vers la citadelle et portez du secours à la déesse; en quelle circonstance, ô Lachès, le ferons-nous plutôt qu'en celle-ci? Phou, phou. Iou, iou! Quelle fumée! Ce feu s'entretient et se conserve par une faveur particulière des dieux. Allons, qu'en pensez-vous? déchargeons-nous ici de nos leviers, mettons nos sarments dans le réchaud, allumons-les et jetons-les contre la porte. Et si les femmes, quand nous les en sommerons, ne retirent leurs barricades, il nous faut les enfumer en mettant le feu aux portes. Déposons notre fardeau. Hé, hé, quelle fumée! Ouais, ouais! Lequel des généraux envoyés contre Samos nous secourra et mettra la main à nos leviers? Enfin, mon dos n'est plus accablé sous leur poids. C'est à toi maintenant, cher réchaud, à rendre les charbons bien

[1] Ou parce que, dit le scoliaste, le feu y était fort vif, ou parce que les femmes y étaient fort libertines; mais plutôt à cause des forges de Vulcain. (BROTIER.)

vifs. Qu'on m'apporte au plus vite une torche tout allumée. Seconde mes efforts, divine Victoire, permets que nous punissions cette impudence des femmes qui sont dans la citadelle, et que nous puissions élever un trophée

LES MÊMES, CHŒUR DE FEMMES.

CHŒUR DE FEMMES.

Il me semble apercevoir un feu des plus vifs, à en juger par les flammes et par la fumée. Hâtons-nous.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Vole, vole, Nicodicé, avant que Calyca et Critylla soient réduites en cendres. Victimes des lois les plus barbares et de la méchanceté des vieillards, elles sont de toutes parts entourées de flammes.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Hélas, c'est ce que je redoute : serais-je arrivée trop tard ? Car j'ai été dès le point du jour à la fontaine, où j'ai eu bien de la peine à remplir ma cruche à cause de la foule, de la multitude et du fracas des cruches; enfin, poussée par les servantes et de vils esclaves, je me suis tirée de la presse, et j'accours apporter mon eau au secours des femmes de ma tribu, qui sont dans les flammes. Car j'ai entendu dire que d'impudents vieillards, avec une charge de ceps pesant près de trois talents, comme pour chauffer un bain, s'étaient portés vers la citadelle, en criant qu'il fallait brûler la scélérate engeance des femmes. O déesse, que je ne les voie jamais la proie des flammes, mais que plutôt toute la Grèce et nos concitoyens soient délivrés par elles de la guerre et de ses fureurs ! C'est dans ce dessein, ô Minerve brillante par ton casque d'or,

déesse tutélaire de cette ville, qu'elles se sont emparées de la citadelle ; daigne me prêter une main secourable, si quelque homme les livrait aux flammes, et viens porter de l'eau avec nous.

LES MÊMES, STRATYLLIS.

STRATYLLIS.

Oh, oh, cessez. Qu'y a-t-il, ô les plus méchants des hommes? Jamais des gens honnêtes et vertueux ne se fussent portés à de pareils excès.

CHŒUR DE VEILLARDS.

Voilà une chose que nous voyons, et à laquelle nous ne nous fussions jamais attendus : tout un essaim de femmes qui sort de la citadelle.

CHŒUR DE FEMMES.

Quoi, nous vous faisons peur ? Est-ce que notre nombre vous effraye ? Mais vous ne voyez pas encore la dix millième partie de ce que nous sommes ici.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O Phédria, les laisserons-nous se permettre toutes ces fanfaronades ? N'allons-nous pas les frapper de nos bâtons ?

CHŒUR DE FEMMES.

Mettons nos urnes à terre, pour que rien ne nous embarrasse, dans le cas où on lèverait la main sur nous.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si on leur avait deux ou trois fois frotté les oreilles comme celles de Bupalos, elles n'auraient plus de babil.

CHŒUR DE FEMMES.

Eh bien, me voilà. Qu'on me touche. Je présenterai

mes oreilles de bonne grâce, mais jamais plus femme ne te touchera[1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si tu ne te tais, j'épuiserai tout ce qu'il me reste de force à te rosser.

CHŒUR DE FEMMES.

Approche donc et touche Stratyllis seulement du doigt.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Oui, et si je la roue de coups de poings, que me feras-tu?

CHŒUR DE FEMMES.

Je t'arracherai, sans pitié, le cœur et les entrailles[2].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a pas de poète plus sensé qu'Euripide, car la femme ne le cède en impudence à aucun autre animal.

CHŒUR DE FEMMES.

Prenons nos cruches d'eau, ô Rhodippe.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Pourquoi, femme maudite des dieux, es-tu venue ici avec de l'eau?

CHŒUR DE FEMMES.

Et toi, vieil échappé de l'Achéron, pourquoi viens-tu avec ce feu? Est-ce pour qu'on te fasse griller?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est pour faire brûler tes compagnes.

CHŒUR DE FEMMES.

Et mon eau est pour éteindre ton feu.

[1] *Testiculis te prehendet.* (BRUNCK.)
[2] Allusion à un vers d'Euripide.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Tu éteindrais mon feu?

CHŒUR DE FEMMES.

C'est ce que tu vas voir.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Tu doutes que je puisse te brûler avec cette torche?

CHŒUR DE FEMMES.

Je te donnerai un bain, si tu es malpropre.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Un bain de toi, malpropre toi-même?

CHŒUR DE FEMMES.

Oui certes, un bain nuptial.

CHŒUR DE VIELLARDS.

Voyez-vous son impertinence?

CHŒUR DE FEMMES.

Je suis libre.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Je vais arrêter ta jactance.

CHŒUR DE FEMMES.

Tu ne veux donc plus siéger sur la place Héliée?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mettez le feu à ses cheveux.

CHŒUR DE FEMMES.

Fais ton devoir, Achéloüs[1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ah, je suis perdu!

[1] L'Achéloüs était un fleuve. Ici ce mot désigne l'eau que les femmes lancent sur les vieillards.

CHŒUR DE FEMMES.

Est-ce qu'elle est bouillante ?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Comment bouillante ? Ne finiras-tu pas ? Que fais-tu ?

CHŒUR DE FEMMES.

Je t'arrose, pour que tu repousses.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mais je suis tout desséché et tremblant.

CHŒUR DE FEMMES.

Eh bien, puisque tu as du feu, réchauffe-toi !

LES MÊMES, UN MAGISTRAT.

UN MAGISTRAT.

Le vacarme que font ici les femmes et le bruit des tambours s'entendent de toutes parts. Il semble qu'on célèbre de continuelles bacchanales ou les folles lamentations des fêtes d'Adonis. J'en ai été troublé au milieu de la harangue qu'on prononçait dans l'assemblée générale. Démostrate, digne en vérité du dernier supplice, disait qu'il fallait envoyer des vaisseaux en Sicile ; et sa femme en dansant s'écriait : « Aï, aï, Adonis[1]. » Ce Démostrate ajoutait qu'il fallait tirer de Zante[2] des soldats pesamment armés ; et sa femme, pleine de vin, répétait du haut

[1] Ce Démostrate était l'adversaire de Nicias, dont Aristophane était l'ami. Le poète venge ce général des mauvais succès de l'expédition de Sicile, en les attribuant à l'imprudence de ce Démostrate, qui avait proposé cette expédition, un jour de mauvais augure, consacré à pleurer Adonis.

[2] L'île de Zante, Zacynthus, est située en face de la pointe du Péloponèse la plus avancée vers le couchant.

de sa maison : « Pleure, Adonis. » Et pendant ce temps, l'impie et scélérat Cholozygès criait tant qu'il pouvait. Voilà cependant les dérèglements des femmes.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Bah, et si tu savais leur insolence à notre égard ? Non seulement elle nous ont accablés d'injures, mais elles nous ont inondés avec l'eau de leurs urnes, au point qu'il nous faut secouer nos vêtements, comme si nous avions pissé dedans.

LE MAGISTRAT.

Vous vous êtes bien attirés ce traitement, j'en jure par Neptune, car nous sommes les premiers à seconder leur perversité, et à leur donner le goût du vice : tout ce qu'elles font ne vient que de là. N'allons-nous pas dans les boutiques disant à un orfèvre, par exemple : « Tu avais fait un collier pour ma femme : il y avait un gland de fixé dans un chaton, mais hier soir, en dansant, il est tombé. Je suis forcé de partir pour Salamine; tâche de t'échapper un soir pour aller le lui remettre. » Un autre va trouver un jeune cordonnier, solide gaillard, et lui dit : « Mon ami, la courroie blesse le petit doigt très délicat du pied de ma femme. Viens donc à la maison sur les midi, et tu la mettras plus à l'aise. » Voici ce qui résulte de tout cela : c'est que, quoique chargé de pourvoir à l'entretien des rameurs enrôlés, les femmes m'interdisent la porte [1] lorsque je me présente pour avoir de l'argent. Mais pourquoi nous tenir sans rien faire ? Qu'on me donne les leviers pour que je repousse leur influence. Eh bien, misérable, que fais-tu le nez en l'air ? Et toi, où regardes-

[1] La porte de la citadelle.

tu? tu ne cherches que des cabarets, ne me feras-tu pas sauter ces portes avec ces leviers? J'y mettrai la main avec toi.

LES MÊMES, LYSISTRATA.

LYSISTRATA.

Ne faites rien sauter : je me présente de bon gré. A quoi bon ces leviers? Il vous faudrait plutôt du bon sens.

LE MAGISTRAT.

Ah! c'est toi, coquine. Où est l'archer? Prends cette femme, et lie-lui les mains derrière le dos.

LYSISTRATA.

Je prends Diane à témoin qu'il lui en cuira, tout archer qu'il est, s'il me touche du bout du doigt.

LE MAGISTRAT.

Eh bien, archer, as-tu peur? Ne la saisiras-tu pas? *(A un autre)* : Et toi aide-le à l'enchaîner.

STRATYLLIS.

Je jure par Pandrosos[1] que si tu touches à cette femme, tu feras tout sous toi à force d'être foulé aux pieds.

LE MAGISTRAT.

Bon, tu feras tout sous toi! Où y a-t-il un autre archer? Prends celle-ci la première, pour lui apprendre à parler.

LYSISTRATA.

Par Diane, dispensatrice de la lumière, si tu touches cette femme, seulement du doigt, tu auras besoin de compresses.

[1] Une des deux filles de Cécrops.

LE MAGISTRAT.

Qu'est-ce à dire? Où est l'archer? Je saurai bien vous empêcher de sortir d'ici.

AUTRE FEMME.

Par Diane de Tauride, si tu approches de cette femme, je t'arracherai les cheveux et te ferai pleurer amèrement.

LE MAGISTRAT.

Oh! que je suis malheureux! L'archer m'a abandonné! Mais il ne convient pas de céder à des femmes. O Scythes, rangeons-nous en bataille et allons à leur rencontre.

LYSISTRATA.

Par les déesses, vous allez donc apprendre qu'il y a dans cette enceinte quatre bataillons de femmes vaillantes et bien armées.

LE MAGISTRAT.

Scythes, liez-leur les mains.

LYSISTRATA.

Accourez ici au plus vite, ô mes compagnes, vendeuses de graines, d'œufs et d'herbes, et vous, ô cabaretières, marchandes d'ail et de pain, venez, frappez, chassez, accablez d'injures ces gens-ci? Montrez votre impudence ordinaire. *(Les femmes battent les archers.)* Ah, cessez, retirez-vous, ne les dépouillez pas.

LE MAGISTRAT.

Ah dieux! Quelle rencontre fatale pour mes archers!

LYSISTRATA.

Mais que croyais-tu donc? Avais-tu pensé n'avoir affaire qu'à des servantes? Ou t'imaginais-tu que les femmes n'ont pas de cœur?

LE MAGISTRAT.

Elles n'en ont que trop, par Apollon, surtout quand le cabaret n'est pas loin.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O magistrat, que de paroles perdues ! Pourquoi entrer en pourparlers avec ces bêtes furieuses ? Ignores-tu dans quel bain elles nous ont trempés, et cela sans lessive ?

CHŒUR DE FEMMES.

Mais, mon ami, il ne faut pas se permettre légèrement de toucher aux autres : si tu t'y exposes, tes yeux seront bientôt pochés; moi, j'aime rester tranquille, comme une jeune fille : je ne cherche à nuire à personne, je ne changerais pas un fêtu de place, pourvu qu'on ne vienne pas me tracasser et m'agacer comme un essaim de guêpes.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O Jupiter ! Que faire à une telle engeance ? On ne doit pas souffrir cela. Mais voyons, cherche avec moi la cause de cet excès : quel était leur dessein en s'emparant de la citadelle de Cranaüs, de ce roc inaccessible, et du temple sacré ? Questionne, sois peu crédule et mets en jeu tous tes moyens. Ce serait honteux si, par notre négligence, nous ne percions pas ce mystère.

LE MAGISTRAT.

Oui, certes, voici d'abord ce que je veux savoir d'elles. Pourquoi vous êtes-vous barricadées dans la citadelle ?

LYSISTRATA.

Pour mettre le trésor public en sûreté et vous ôter tout motif de faire la guerre.

LE MAGISTRAT.

C'est donc à cause du trésor public que nous faisons la guerre ?

LYSISTRATA.

Oui, et tout est bouleversé à cause de cela. Pisandre, en effet, et ceux qui aspirent aux premières charges, sont toujours prêts à exciter de nouveaux troubles pour avoir l'occasion de voler. Qu'ils fassent maintenant tout ce qu'il leur plaira : ils ne tireront rien désormais du trésor.

LE MAGISTRAT.

Que feras-tu donc ?

LYSISTRATA.

Tu le demandes ? Nous en serons les dépositaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépositaires ?

LYSISTRATA.

Que trouves-tu en cela de merveilleux ? N'est-ce pas nous qui administrons les dépenses de nos ménages.

LE MAGISTRAT.

Ce n'est pas la même chose.

LYSISTRATA.

Comment, pas la même chose ?

LE MAGISTRAT.

On est obligé de faire la guerre avec l'argent du trésor public.

LYSISTRATA.

Mais d'abord il n'est pas nécessaire de guerroyer.

LE MAGISTRAT.

Quel autre moyen de nous mettre à l'abri de toute insulte ?

LYSISTRATA.

Nous vous protégerons.

LE MAGISTRAT.

Vous ?

LYSISTRATA.

Oui, nous.

LE MAGISTRAT.

C'est pitoyable.

LYSISTRATA.

Eh bien, bon gré, mal gré, nous vous défendrons.

LE MAGISTRAT.

C'est affreux.

LYSISTRATA.

Tu te fâches ; il faut cependant bien en passer par là.

LE MAGISTRAT.

Par Cérès, c'est insupportable.

LYSISTRATA.

Le point essentiel, mon ami, est de se sauver

LE MAGISTRAT.

Et si je ne le veux pas ?

LYSISTRATA.

Raison de plus, précisément à cause de cela.

LE MAGISTRAT.

Mais d'où vous est venue l'idée de vous mêler de la guerre et de la paix ?

LYSISTRATA.

Nous te le dirons.

LE MAGISTRAT.

Dis donc vite, pour qu'il ne t'en cuise pas.

LYSISTRATA.

Écoute donc et tâche de modérer tes gestes.

LE MAGISTRAT.

Je ne puis pas. La colère où je suis m'empêche de me posséder.

UNE FEMME.

Il t'en cuira donc bien davantage.

LE MAGISTRAT.

Applique-toi ce mauvais présage [1], ma petite vieille, et toi, réponds-moi catégoriquement.

LYSISTRATA.

Soit. Auparavant, et dans tout le cours de la guerre, nous vous avons laissé, sans tracasserie et par un effet de notre douceur, faire tout ce que vous vouliez, et vous ne nous permettiez pas de souffler mot. Nous jugions cependant fort bien ce que vous faisiez, et souvent nous vous avons vus prendre dans nos maisons de mauvais partis sur des affaires importantes; alors, rongées intérieurement de soucis, nous vous demandions cependant, le sourire aux lèvres : « Qu'avez-vous résolu aujourd'hui touchant la paix? » Mon mari répondait aussitôt : « Qu'est-ce que cela te regarde, ne te tairas-tu pas? » Et je me taisais.

UNE FEMME.

Ce n'est pas moi qui me serais jamais tue.

[1] Grec : Croasse cela sur ta tête, ma petite vieille... Métaphore prise du croassement des corneilles, qui était un signe de mauvais augure.

LE MAGISTRAT.

Mais il t'en eût coûté, si tu n'avais pas gardé le silence.

LYSISTRATA.

Aussi savais-je me taire. Mais un beau jour que je voyais prendre le parti le plus déplorable, je dis : « Mon ami, comment se fait-il que tu te comportes si follement ? » Il me répliqua sur-le-champ, en me regardant de travers : « Si tu n'ourdis ta trame, tu t'en ressentiras longtemps. La guerre est l'affaire des hommes. »

LE MAGISTRAT.

Il avait bien raison.

LYSISTRATA.

Comment, misérable, il avait raison ? Il ne nous sera pas permis de vous avertir lorsque vous prenez des délibérations absurdes ? Et cependant, lasses de vous entendre répéter dans tous les coins des rues qu'il n'y avait plus d'hommes dans l'État, qu'il n'y en avait en vérité pas un seul, il a pris fantaisie aux femmes de se réunir pour sauver la Grèce. A quoi aurait servi plus de longanimité ? Si vous daignez écouter nos conseils sensés et demeurer en repos à votre tour, nous pourrons rétablir vos affaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, nos affaires ? Oh ! cela est trop fort ! Silence !

LYSISTRATA.

Silence !

LE MAGISTRAT.

O méchante bête, prétends-tu me faire taire ? Toi, surtout, avec ton voile sur ta tête ? Que je meure plutôt.

LYSISTRATA.

Si c'est ce voile qui t'offusque, tiens, prends-le; couvre-t'en la tête et tais-toi. Prends encore ce panier, mets-toi à filer, mange des fèves, et la guerre sera l'affaire des femmes.

CHŒUR DE FEMMES.

O femmes, laissez-là maintenant vos cruches, pour qu'à notre tour nous puissions être utiles à nos amies. Jamais nous ne nous fatiguerons de danser; nos genoux ne fairont jamais sous nous. Notre courage nous dicte de nous exposer aux mêmes dangers que ces femmes pleines de caractère, de grâces, d'audace, de sagesse et de patriotisme républicain réuni à la prudence. O descendantes des femmes les plus courageuses et de mères dont la présence seule enflammait, présentez-vous avec ardeur et ne mollissez pas; le vent vous est encore favorable.

LYSISTRATA.

Si le charmant Cupidon et Vénus la Cyprienne vous font sentir les feux de l'amour dans votre sein et ailleurs; si, d'un autre côté, ils excitent des désirs agréables dans les hommes, au point d'en faire d'ardents Priapes, j'espère qu'un jour les Grecs nous appelleront toutes du nom de Lysimaque.

LE MAGISTRAT.

Pour quel exploit?

LYSISTRATA.

Si nous empêchons que, revêtus de leurs armes, ils circulent et fassent les fous dans le marché.

UNE FEMME.

Sans doute, par Vénus de Paphos.

LYSISTRATA.

Car on les voit à présent, armés de pied en cap, comme des corybantes, parcourir le marché aux marmites et aux légumes.

LE MAGISTRAT.

Rien de plus vrai. C'est le fait d'un bon militaire.

LYSISTRATA.

Vraiment ! C'est ridicule de voir quelqu'un avec un bouclier décoré d'une tête de gorgone acheter de petits poissons.

UNE FEMME.

Et, par Jupiter, moi-même j'ai vu un phylarchonte avec sa crinière, qui, monté sur son coursier, cachait dans son casque d'airain un œuf qu'il dérobait à une vieille femme. Un autre Thrace, faisant mouvoir son bouclier et son javelot, comme un Térée, effrayait une vendeuse de figues et dévorait ainsi les plus mûres.

LE MAGISTRAT.

Mais comment pourrez-vous, au milieu de tant de confusion, rétablir l'ordre et la paix dans ce pays ?

LYSISTRATA.

Très facilement.

LE MAGISTRAT.

Comment ? Dis.

LYSISTRATA.

Comme quand notre fil est embrouillé, nous le prenons par bouts et le retirons de dessus le fuseau, de côté et d'autre. Nous détruirons également la mésintelligence, si on nous le permet, en l'affaiblissant par des ambassades envoyées de côté et d'autre.

LE MAGISTRAT.

Vous pensez donc, bonnes femmes, que de la laine, du fil et des fuseaux nous sortiront d'affaire ?

LYSISTRATA.

Et vous, si vous aviez tant soit peu de bon sens, vous feriez, pour gouverner la république, ce que font les femmes dans le travail de leurs laines.

LE MAGISTRAT.

Voyons donc, que font-elles ?

LYSISTRATA.

Il fallait d'abord commencer par chasser de la ville, à coups de verges, tous les mauvais sujets, et par séparer cette engeance, de même que nous décrassons notre laine en la trempant ; et quant à ceux qui se réunissent comme en un flocon et s'entr'aident pour parvenir aux charges, c'était de les tenir loin les uns des autres et de leur tondre la tête ; il fallait ensuite les jeter tous dans une corbeille pour le bien commun, en y mêlant les métèques, ainsi que vos hôtes et vos amis, et tout homme qui devait au trésor public ; et, par Jupiter, même les villes qui sont habitées par des colons tirés d'ici, vous deviez savoir qu'il fallait nous les faire passer séparément et par pelotons. De tout ce mélange, il fallait tirer un fil, n'en faire qu'un seul et former un gros peloton, avec lequel on eût tissé une tunique pour le peuple.

LE MAGISTRAT.

N'est-il pas honteux que des femmes qui ne prennent aucune part aux fatigues de la guerre, veuillent vous travailler tout cela comme de la laine.

LYSISTRATA.

Mais, ô misérable, nous supportons plus de la moitié du fardeau de la guerre, nous qui avons mis avec peine nos enfants au jour et les avons vus partir chargés d'armes[1].

LE MAGISTRAT.

Tais-toi. Ne rappelle pas nos pertes.

LYSISTRATA.

De plus, si nous voulons nous divertir et jouir de notre jeunesse, il faut que nous couchions seules, à cause de la guerre. Passons sur ce qui nous regarde, mais ces jeunes filles qui vieillissent dans leur lit, j'en pleure, quand j'y songe.

LE MAGISTRAT.

Eh quoi, les hommes ne vieillissent-ils pas aussi?

LYSISTRATA.

Oh, certes, ce que tu dis là est bien différent. Un homme, qui a blanchi pendant une longue absence, épouse bien vite à son retour une jeune fille. Au lieu que la saison d'une femme est de courte durée; si elle n'en profite, personne ne veut plus l'épouser, et elle n'est plus bonne qu'à dire la bonne aventure.

LE MAGISTRAT.

Mais un vieillard peut encore être en état de[2].....

LYSISTRATA.

Qu'est-ce que tu fais là? Tu ne crèveras pas? Tu es un fruit mûr pour la mort. Achète une bière. Je vais te pré-

[1] Allusion à l'expédition de Sicile, qui avait été funeste pour les Athéniens.

[2] Penem adhuc arrigere valet. BRUNCK.

parer un gâteau de miel. Prends cette petite couronne et ceins-toi la tête.

UNE FEMME.

Reçois de moi ces bandelettes.

UNE AUTRE FEMME.

Prends-moi cette couronne.

LYSISTRATA.

Que te manque-t-il? Que désires-tu? A la barque? Caron t'y appelle. Tu l'empêches d'aller au large.

LE MAGISTRAT.

N'est-il pas cruel d'éprouver pareil traitement? Oui, j'en jure, je vais aller trouver mes collègues avec cet accoutrement et me présenter à eux.

LYSISTRATA.

Te plains-tu de n'être point encore exposé? Mais dans trois jours d'ici, tu recevras de notre part de grand matin les trois choses nécessaires pour ton départ [1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'est plus temps de rester dans l'inaction pour quiconque est libre de faire autrement. Mais disposons-nous, ô chers compagnons, pour cette grande affaire-ci; elle me paraît nous présager une suite de révolutions considérables; il me semble surtout entrevoir la tyrannie d'Hippias, et je crains fort que quelques Lacédémoniens ne se soient rassemblés chez Clisthène et ne déterminent, par quelque artifice, ces femmes détestées des dieux à s'emparer du trésor et de la paye qui me faisait vivre. Il est affreux que des citoyens reçoivent des leçons de ces êtres-

[1] Allusion à l'usage adopté à l'égard des gens condamnés à mort, auxquels on proposait une épée, une corde et de la ciguë.

là, et qu'elles aient, toutes femmes qu'elles sont, parlé du bouclier d'airain et traité avec nous sur la paix à faire avec les Lacédémoniens, à qui on ne doit pas plus se fier qu'à un loup qui a la gueule béante. Oui, ô mes amis, leur projet est de s'assurer la souveraineté. Mais jamais elles ne me gouverneront; je serai toujours sur mes gardes, et dorénavant je porterai un glaive caché dans une branche de myrthe; dans le marché, je me tiendrai bien armé près d'Aristogiton. Je serai près de lui dans cette posture, et lui-même m'inspire de frapper la mâchoire de cette maudite vieille.

CHŒUR DE FEMMES.

Point de bravade, ou, quand tu rentreras chez toi, ta mère même ne te reconnaîtrait pas. Allons, mes chères vieilles, mettons d'abord tout ceci à terre. Car nous avons, ô citoyens, à vous exposer des choses utiles pour cette ville, et elle le mérite bien : elle m'a élevé dans les plaisirs et avec distinction. Dès l'âge de sept ans, j'ai porté les offrandes dans la fête de Minerve. Ensuite j'ai été chargée de broyer l'orge sacrée; puis, à dix ans, revêtue d'une robe jaune flottante, j'ai été consacrée à Diane dans les Brauronies. J'ai fait les fonctions de canéphore, quand j'ai été grande fille, et j'avais une guirlande de figues. Dois-je après cela donner de bons conseils à ma ville? Et quoique je ne sois qu'une femme, loin d'ici toute jalousie, si j'offre des partis préférables à tous ceux du moment. D'ailleurs, je dois partager le tribut, puisque je réunis les hommes; pour vous, tristes vieillards, vous n'y avez aucun droit. Car vous avez consommé tout ce qu'on appelle la cotisation des anciens, fruit du butin fait sur les Mèdes, et maintenant vous ne contribuez plus à votre

tour. Bien plus, il est à craindre que vous ne nous ruiniez sans ressource. Pouvez-vous à présent souffler? Or, si quelqu'un me tracasse, je lui frotterai le bec avec ce cothurne tout malpropre.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

N'est-ce pas là un grand affront? Et ce mal me paraît devoir aller plus loin encore. Mais il faut que tout homme bien constitué concoure à détourner ce malheur. Mettons bas notre tunique. Tout homme doit sentir son homme et ne doit pas s'envelopper. Allons, braves aux pieds nus, nous tous qui, lorsque nous valions encore quelque chose, avons combattu à Lipsydrion[1], il faut dans ce moment, oui, dans ce moment, reprendre notre première vigueur, redresser tout notre corps et déposer ce vieil homme. Si quelqu'un de nous a l'air de lâcher pied le moins du monde devant ces femmes, elles ne se donneront pas un instant de repos; on les verra construire des vaisseaux; à l'exemple d'Artémise[2], elles s'efforceront de combattre sur mer et de diriger leurs coups contre nous. Si elles prennent une fois du goût pour l'équitation, j'efface les chevaliers des rôles militaires, car la femme aime particulièrement le cheval; elle s'y tient très ferme, et, quelque vite qu'il aille, elle ne tombe pas aisément. Voyez ces amazones, que Micon représente se battant à cheval contre des hommes. Mais il faut leur mettre à toutes un carcan.

CHŒUR DE FEMMES.

Ah! par les déesses, si vous m'échauffez, je donnerai

[1] Montagne de l'Attique.

[2] Il s'agit ici de la belle action d'Artémise, reine de Carie, qui s'empara dans le port de Carie des vaisseaux des Rhodiens, et surprit l'île de Rhodes avec ces mêmes vaisseaux.

tout son essor à ma colère contre vous; je m'arrangerai, dès aujourd'hui, de manière que vous réclamiez le secours de vos compatriotes, tant vous serez mal menés. Et nous aussi, ô femmes, quittons au plus vite nos vêtements, et qu'on s'aperçoive de notre fureur opiniâtre. Que quelqu'un de vous s'approche maintenant, et je me charge de lui faire passer le goût de l'ail et des fèves noires. Si tu dis un seul mot de travers, car je suis dans une belle colère, je ferai pour toi ce que le scarabée fit des œufs de l'aigle. Je ne te craindrai pas un instant, tant que respireront Lampito et Ismène, cette brave et chère Thébaine. Tu ferais jusqu'à sept décrets de suite, que tu n'en serais pas moins incapable de tout, parce que, ô misérable, tu es en abomination à tout le monde et à tes voisins. Hier, dans le dessein de célébrer une fête joyeuse en l'honneur d'Hécate, j'ai voulu faire venir du voisinage une amie de mes enfants, fille honnête et aimable, une anguille de Béotie, et on me l'a refusée tout net, à cause de tes décrets. Mais, malgré cela, tu ne finiras jamais d'en faire de pareils, tant qu'on ne te prendra point par les pieds pour te jeter dans un précipice.

CHŒUR DE FEMMES, LYSISTRATA.

CHŒUR DE FEMMES.

O toi, l'âme de cette assemblée et de mes projets, d'où te vient cet air triste avec lequel tu viens à nous?

LYSISTRATA.

La conduite des méchantes femmes, et en général le caractère féminin, me donnent du souci et me mettent sens dessus dessous.

CHŒUR DE FEMMES.

Que dis-tu ? Que dis-tu ?

LYSISTRATA.

La vérité, la vérité.

CHŒUR DE FEMMES.

Qu'y a-t-il de fâcheux ? Dis-le-nous, à nous tes amies.

LYSISTRATA.

Mais il est honteux de le dire et difficile de le taire[1].

CHŒUR DE FEMMES.

Ne me cache pas notre malheur.

LYSISTRATA.

Nous brûlons d'amour, pour le dire en un mot.

CHŒUR DE FEMMES.

O Jupiter !

LYSISTRATA.

Que veux-tu à Jupiter ? Ce n'est que trop vrai. Je ne puis plus du tout les priver d'hommes : elles désertent. La première que j'ai prise sortait par la porte qui conduit à la grotte du dieu Pan. Une autre descendait à l'aide d'une poulie ; celle-ci préparait son évasion, celle-là, portée par un moineau, allait se précipiter dans la maison d'Orsilochus, lorsque je l'ai arrêtée par ses cheveux. Toutes ont de belles raisons pour aller chez elles. Tenez, en voilà une qui accourt.

[1] Parodie d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*.

LES MÊMES, UNE FEMME.

LYSISTRATA.

Hé, hé, où vas-tu?

UNE FEMME.

Je veux aller chez moi; j'ai à la maison de la laine de Milet qui doit être rongée par les vers.

LYSISTRATA.

Par quels vers? Ne te retireras-tu pas?

UNE FEMME.

Mais je serai promptement de retour, j'en jure par les décesses, pourvu que j'étende sur le lit.....

LYSISTRATA.

Il n'y a rien à étendre et ne t'absente pas

UNE FEMME.

Laisserai-je donc gâter ma laine?

LYSISTRATA.

Sans doute, si l'on ne peut faire autrement.

LE CHŒUR, LYSISTRATA, DEUXIÈME FEMME.

DEUXIÈME FEMME.

Que je suis malheureuse! Que je suis malheureuse! Mon lin que j'ai laissé chez moi sans être préparé!

LYSISTRATA.

Et d'une autre, qui sort pour son lin non préparé. Rentre vite.

DEUXIÈME FEMME.

Oh, je jure par la Lune que je viendrai aussitôt que je l'aurai préparé.

LYSISTRATA.

Non, tu ne le prépareras pas. Tu n'aurais pas plus tôt commencé, qu'une autre en voudrait faire autant.

CHŒUR DE FEMMES, LYSISTRATA, TROISIÈME FEMME.

TROISIÈME FEMME.

O divine Lucine, retarde le moment de mes couches jusqu'à ce que je me sois rendue dans un lieu profane !

LYSISTRATA.

Quelle plaisanterie fais-tu là ?

TROISIÈME FEMME.

Je vais, je vais accoucher.

LYSISTRATA.

Tu n'étais pas enceinte hier.

TROISIÈME FEMME.

Et je le suis aujourd'hui. Laisse-moi, ô Lysistrata, aller trouver au plus vite l'accoucheur chez moi.

LYSISTRATA.

Quel conte nous fais-tu là ? Qu'as-tu là de dur ?

TROISIÈME FEMME.

Un garçon.

LYSISTRATA.

Ce n'est certes pas vrai. Tu me parais avoir quelque chose de creux : c'est de l'airain. Je le saurai sans délai. O imbécile ! Tu as un casque consacré à Pallas, et tu te dis grosse !

TROISIÈME FEMME.

Oui, par tous les dieux, je suis grosse.

LYSISTRATA.

Pourquoi donc emportes-tu ce casque?

TROISIÈME FEMME.

C'était dans le dessein de me nicher dedans, comme une colombe, si j'eusse été obligée d'accoucher dans la citadelle.

LYSISTRATA.

Que dis-tu? Tu cherches des prétextes, la chose est claire. Tu n'attendras pas dans ce casque jusqu'au cinquième jour[1] après tes couches?

QUATRIÈME FEMME.

Je ne puis dormir dans la citadelle depuis que j'ai vu le serpent qui en est le gardien[2].

LES MÊMES, UNE CINQUIÈME FEMME.

CINQUIÈME FEMME.

Je ne puis plus y tenir : les cris continuels des chouettes m'empêchent de fermer l'œil.

LYSISTRATA.

O malheureuses, laissez-là tous vos vains subterfuges. C'est à vos maris que vous en voulez. Croyez-vous que nous ne leur faisons pas faute? Je le sais assez, ils passent de mauvaises nuits. Mais, ô chères amies, tenez bon

[1] Jusqu'au jour de l'amphidromie. C'était ainsi qu'on appelait le cinquième jour d'après la naissance d'un enfant; parce que, dans ce jour, celles qui avaient présidé aux couches, couraient, l'enfant sur les bras, autour d'un feu. C'était une espèce de purification pour les uns et pour les autres. Les parents assistaient à cette cérémonie, et apportaient des présents. BROTIER.

[2] Les Athéniens disaient qu'un serpent monstrueux gardait leur citadelle.

et patientez encore un peu. Un oracle nous a déclaré que nous aurions l'avantage, s'il ne s'élevait aucune division entre nous, et voici l'oracle.

CHŒUR DE FEMMES.

Voyons ce qu'il dit.

LYSISTRATA.

Silence donc. « Quand les timides hirondelles se rassembleront en un même lieu pour fuir les huppes et renonceront au culte du phallus, alors on verra la fin des maux, et Jupiter foudroyant donnera le dessus à ce qui avait le dessous. »

CHŒUR DE FEMMES.

Nous aurons le dessus?

LYSISTRATA.

« Si les hirondelles se divisent et se retirent du temple sacré, aucun oiseau ne passera pour être plus incontinent. »

CHŒUR DE FEMMES.

Cet oracle est en vérité fort clair ; ô dieux! ne nous laissons donc plus décourager, mais rentrons. O chères amies, il serait honteux pour nous de ne pas satisfaire à l'oracle.

CHŒUR DE FEMMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Je veux vous conter une fable, dont autrefois on entretenait mon enfance. La voici. Il y avait un jeune homme appelé Mélanion; pour éviter de se marier, il s'enfonça dans des déserts et vivait sur les montagnes. Il allait à la chasse des lièvres, faisait des filets et avait un chien avec

lui. Il ne remit plus le pied chez lui, par antipathie pour les femmes, qu'il détestait. Pour nous autres, chastes comme Mélanion, nous ne les détestons pas moins que lui.

UN VIEILLARD.

Petite vieille, je veux t'embrasser.....

UNE FEMME.

Tu ne mangeras donc plus d'oignon [1].

LE VIEILLARD.

..... Et me mettre en devoir de te donner des coups de pied.

LA FEMME.

L'ami, tu as bien de la barbe [2].

LE VIEILLARD.

Et Myronide, redouté de tous ses ennemis, était également velu de ce côté-là, et avait le derrière tout noir. Tel était aussi Phormion.

CHŒUR DE FEMMES.

Je veux vous faire un conte pour servir de pendant à celui de Mélanion. Un certain Timon était affreux : son visage hérissé de poils était inabordable; c'était un véritable enfant des Furies. Ce Timon, plein de haine contre la perversité des hommes, s'en éloigna en faisant les plus horribles imprécations. Voilà comme, en revanche, celui-ci ne pouvait souffrir ces méchants hommes, mais il aimait passionnément les femmes.

UNE FEMME.

Veux-tu que je te casse la mâchoire ?

[1] C'est un proverbe, pour dire que l'on pleurera bien sans manger d'oignon.

[2] C'est-à-dire, je t'arracherai ta barbe touffue; il ne s'agit pas de celle du menton.

UN VIEILLARD.

Je n'ai pas peur.

LA FEMME.

Je te donnerai des coups dans la jambe.

LE VIEILLARD.

Tu le feras voir.

LA FEMME.

Eh bien, toute vieille que je suis, tu n'y verras rien. Tout a été enlevé avec la flamme d'une lampe.

LYSISTRATA, DEUX FEMMES, MYRRHINE.

LYSISTRATA.

Iou, iou, ô femmes ! accourez promptement toutes ici.

UNE FEMME.

Qu'y a-t-il ? Dis-moi, quel est ce cri ?

LYSISTRATA.

Un homme, un homme que je vois venir tout furieux. Les orgies de Vénus le mettent hors de lui.

DEUXIÈME FEMME.

O déesse, reine de Cypre, de Cythère et de Paphos, continue, sans te détourner, la route où tu t'es engagée.

PREMIÈRE FEMME.

Où est-il, quel qu'il soit ?

LYSISTRATA.

Près du temple de Cérès.

PREMIÈRE FEMME.

Oui, par Jupiter, voilà quelqu'un. Et qui est-ce ?

LYSISTRATA.

Regarde. Quelqu'une de vous le connaît-elle?

MYRRHINE.

Certes, je le connais. C'est mon mari Cinésias

LYSISTRATA.

C'est à toi de le faire griller de dépit, de lui donner le change, de paraître l'aimer sans l'aimer, de lui accorder tout, hormis ce dont la coupe est témoin.

MYRRHINE.

Tranquillise-toi, je ferai tout cela.

LYSISTRATA.

Mais je vais rester avec toi; je t'aiderai à le tromper et à finir de le brûler. Pour vous autres, retirez-vous.

MYRRHINE SANS PARAITRE D'ABORD, LYSISTRATA, CINÉSIAS, UN ENFANT.

CINÉSIAS.

Que je suis malheureux! De quelle espèce de frénésie et d'ardeur je suis tourmenté? C'est comme si j'étais sur une roue!

LYSISTRATA.

Qui vive?

CINÉSIAS.

Moi.

LYSISTRATA.

Un homme!

CINÉSIAS.

Sans doute, un homme.

LYSISTRATA.

Ne te retireras-tu donc pas d'ici?

CINÉSIAS.

Et toi, qui es-tu, pour me repousser ainsi?

LYSISTRATA

La sentinelle de jour.

CINÉSIAS.

Au nom des dieux, je t'en conjure, appelle-moi Myrrhine.

LYSISTRATA.

Bon, suis-je donc pour t'appeler Myrrhine? Et toi, qui es-tu?

CINÉSIAS.

Je suis son mari, Cinésias, fils de Péon.

LYSISTRATA.

O bonjour, mon cher, ton nom n'est point inconnu, ni ignoré parmi nous : ta femme te nomme sans cesse. Qu'elle prenne un œuf ou une pomme, ceci, dit-elle, est pour Cinésias.

CINÉSIAS.

O bons dieux!

LYSISTRATA.

Oui, j'en jure par Vénus. Si l'on vient à parler de maris, ta femme s'écrie aussitôt : « Tout le reste n'est que fadaise au prix de Cinésias. »

CINÉSIAS.

Allons, fais-la donc venir.

LYSISTRATA.

Quoi? Me donneras-tu quelque chose?

CINÉSIAS.

Oh, certainement oui, et tout de suite si tu veux. Voilà ce que j'ai : je te donne, comme tu vois, ce que j'ai.

LYSISTRATA.

Je cours et je vais te l'appeler.

MYRRHINE, CINÉSIAS, UN PETIT ENFANT, MANÈS, ESCLAVE.

CINÉSIAS *à part.*

Au plus vite donc. La vie m'est tout à fait à charge depuis que je ne la vois plus à la maison; je crains d'y rentrer : tout m'y paraît triste, et rien de ce que je mange ne me fait plaisir, car je souffre.

MYRRHINE *à part.*

Je l'aime, oui, je l'aime, mais il ne veut pas de mon amour. Ainsi ne m'engage pas à aller le trouver.

CINÉSIAS.

O ma très chère petite Myrrhinète, pourquoi en agir ainsi ? Viens ici.

MYRRHINE.

Non certes, je n'irai pas.

CINÉSIAS.

Quoi, ô Myrrhine, même lorsque je t'appelle ?

MYRRHINE.

Tu m'appelles sans avoir besoin de moi.

CINÉSIAS.

Moi, sans besoin ? Et je n'y puis plus tenir.

MYRRHINE.

Je m'en vais.

CINÉSIAS.

Non, je t'en prie, au moins écoute la voix de ton petit enfant. Hé bien donc, n'appelles-tu pas ta mère ?

UN ENFANT.

Maman, maman, maman !

CINÉSIAS.

Hé bien, que fais-tu ? N'as-tu pas pitié de cet enfant, qui n'a été ni lavé ni allaité depuis six jours.

MYRRHINE.

Oui, il me fait pitié. Mais son père est un paresseux.

CINÉSIAS.

Viens donc, ô méchante, pour l'amour de l'enfant.

MYRRHINE.

Ha ! voilà ce que c'est que d'être mère ! Il faut paraître ; comment s'y refuser ?

CINÉSIAS.

Elle me semble être beaucoup plus jeune et avoir un regard plus tendre, et c'est précisément parce qu'elle se montre si peu traitable et qu'elle fait fi de moi, que je sens pour elle le désir le plus vif.

MYRRHINE.

O très cher petit enfant d'un mauvais père, viens que je t'embrasse, toi, le plus chéri de ta maman.

CINÉSIAS.

Pourquoi, mauvaise, en agir ainsi et te réunir aux autres femmes ? Tu es cause de mes peines et de tes ennuis.

MYRRHINE.

Ne me touche pas.

CINÉSIAS.

Tu vas donc laisser perdre tout ce que nous avons en commun à la maison.

MYRRHINE.

Je m'en moque.

CINÉSIAS.

Et ta toile que les poules détruisent, est-ce que tu t'en moques ?

MYRRHINE.

Oui, par Jupiter.

CINÉSIAS.

Tu n'as pas célébré depuis longtemps les mystères de Vénus. Ne reviendras-tu pas ?

MYRRHINE.

Non, certes, à moins que vous ne fassiez la paix entre vous et que vous ne cessiez de guerroyer.

CINÉSIAS.

Hé bien, je ferai encore cela, suivant tes désirs.

MYRRHINE.

Hé bien, je retournerai chez moi, suivant tes désirs, mais maintenant je serais parjure.

CINÉSIAS.

Au moins restons ici quelque temps seuls.

MYRRHINE.

Point du tout, quoique je ne puisse dire que je ne t'aime pas.

CINÉSIAS.

Tu m'aimes ? Pourquoi donc, ô Myrrhine, ne pas rester avec moi ?

MYRRHINE.

Quoi, nigaud, en présence de cet enfant ?

Hé ! non pas. Allons, Manès, porte cet enfant à la maison.

CINÉSIAS.

Ton fils ne nous gêne plus; hé bien, ma mie?

MYRRHINE.

Mais, ô scélérat, où veux-tu que nous nous mettions pour cela?

CINÉSIAS.

Nous serons très bien dans la grotte de Pan.

MYRRHINE.

Mais comment pourrai-je rentrer dans la citadelle avec ma pureté?

CINÉSIAS.

C'est très aisé : tu te laveras dans la Clepsydre [1].

MYRRHINE.

J'irai donc ainsi, ô malheureux, contre mes serments?

CINÉSIAS.

Je prends la faute sur moi. Ne sois pas inquiète de ton serment.

MYRRHINE.

Hé bien, je vais apporter un petit lit

CINÉSIAS.

Non, non, il nous suffira d'être par terre.

MYRRHINE.

Oh! j'en jure par Apollon, non, je ne souffrirai pas, malgré tes vifs empressements, que tu t'étendes par terre.

CINÉSIAS *à part.*

Ma femme m'aime : c'est assez clair.

[1] Fontaine de la ville d'Athènes, qui coulait de la citadelle.

MYRRHINE.

Allons, vite, couche-toi, et je vais me déshabiller. Mais, peste ! J'ai oublié d'apporter une natte.

CINÉSIAS.

Quelle natte ? Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE.

Oh ! par Diane, il serait honteux de coucher sur des sangles.

CINESIAS.

Viens que je t'embrasse.

MYRRHINE.

Tiens.

CINÉSIAS.

Papaiax ! Reviens donc au plus vite ici.

MYRRHINE.

Voilà une natte. Couche-toi. Je vais me déshabiller. Mais tu n'as pas d'oreiller.

CINÉSIAS.

Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE.

Mais il m'en faut.

CINÉSIAS.

Pour cela ! C'est un Hercule que tu reçois chez toi.

MYRRHINE.

Allons, soulève-toi.

CINÉSIAS.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MYRRHINE.

Tout, dis-tu ?

CINÉSIAS.

Allons donc, mon trésor.

MYRRHINE.

Voilà que je défais mon corset; souviens-toi bien de ne pas manquer de parole au sujet de la paix que tu m'as promis de faire.

CINÉSIAS.

Que je meure plutôt, j'en jure.

MYRRHINE.

Mais tu n'as pas de couverture.

CINÉSIAS.

Et, parbleu, ce n'est pas nécessaire; c'est toi que je veux,

MYRRHINE.

Paix, paix, tu seras satisfait. Je reviens à l'instant.

CINÉSIAS.

Cette femme me fera périr avec ses couvertures.

MYRRHINE.

Tiens-toi droit.

CINÉSIAS.

Voilà longtemps que je suis dans cette position.

MYRRHINE.

Veux-tu que je te parfume?

CINÉSIAS.

Non, par Apollon, non, certes.

MYRRHINE.

Si, par Vénus, bon gré, mal gré.

CINÉSIAS.

Plût au grand Jupiter que cette liqueur fût répandue.

MYRRHINE.

Présente ta main, prends-en et frotte-t'en.

CINÉSIAS.

Ce parfum, par Apollon, n'est nullement agréable, à moins qu'il ne donne de l'odeur par le frottement; il ne sent rien de ce que je veux faire.

MYRRHINE.

Ah! que je suis sotte! J'ai apporté de l'onguent de Rhodes.

CINÉSIAS.

Il est bon; donne-m'en, étourdie.

MYRRHINE.

Tu plaisantes.

CINÉSIAS.

Que les dieux confondent le premier qui a préparé des parfums!

MYRRHINE.

Prends cette fiole.

CINÉSIAS.

J'en tiens une autre. Mais, ô méchante, couche-toi donc et ne m'apporte plus rien.

MYRRHINE.

Je vais le faire, j'en jure par Artémise. Tiens, je quitte mes souliers. Mais, mon ami, arrange-toi pour prendre quelque parti relatif à la paix qu'il faut faire.

CINÉSIAS.

Je m'en occuperai. *(Myrrhine se retire.)*

CINÉSIAS, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CINÉSIAS.

Ma femme m'a confondu, accablé, de mille manières, mais surtout en m'abandonnant dans l'état le plus affreux. Ah dieux ! Que ferai-je ? A qui m'adresserai-je, n'ayant plus l'espoir de jouir de la belle ? Comment élèverai-je celle-ci ? Où est Cynalopex ? Cherche-moi une nourrice [1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O pauvre malheureux, tu es dans les tourments les plus affreux et dans les angoisses les plus violentes. Tu me fais pitié. Hélas ! hélas ! Quels reins pourraient y tenir ? Quelle vigueur ? Quels muscles ? Quelle articulation ? Quelle organisation ?

CINÉSIAS.

O Jupiter ! Quelles horribles convulsions !

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voilà les services que t'a rendus cette méchante, cette misérable femme.

CINÉSIAS.

Dis plutôt : cette chère et très douce femme.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Quoi, très douce ? Méchante, méchante en vérité. O Jupiter, Jupiter, enlève-la comme un amas de poussière en la faisant tourner et pirouetter par un violent tour-

[1] Coriaceum penem erectum manu tenens et ostendens Cinesias, tanquam si puellula esset partu recenti edita, quærit : *Quomodo istam educabo ? Ubi cynalopex ? Loca mihi mercede nutricem.* Intelligebant ex alumni visu spectatores, et ex notissimo lenonis cognomine, quanam nutrice opus esset. (BRUNCK.)

billon de vent; lâche-la ensuite : que son propre poids la précipite à terre, qu'elle tombe sur son mari et s'embroche.

UN HÉRAUT LACÉDÉMONIEN, UN MAGISTRAT D'ATHÈNES.

LE HÉRAUT.

Où sont les sénateurs athéniens, ou plutôt où sont les magistrats? J'ai une nouvelle à communiquer.

LE MAGISTRAT.

Es-tu un homme ou un satyre?

LE HÉRAUT.

Petit homme, je suis un héraut, les Gémeaux me sont témoins. Je viens de Sparte pour parler de paix.

LE MAGISTRAT.

Tu es donc venu portant ta hache sous le bras?

LE HÉRAUT.

Non, par Jupiter!

LE MAGISTRAT.

Pourquoi t'agites-tu? Pourquoi retires-tu ton manteau? Te serais-tu écorché dans la route?

LE HÉRAUT.

Par Castor, voilà un homme bien sot.

LE MAGISTRAT.

Mais, ô impudent, tu ressembles à un Priape.

LE HÉRAUT.

Non pas, en vérité. Ne plaisante pas.

LE MAGISTRAT.

Mais qu'as-tu là?

LE HÉRAUT.

C'est une verge Laconienne.

LE MAGISTRAT.

Laissons-là cette verge Laconienne. Je sais ce qu'il en est. Mais, dis-moi, comment vont les affaires à Lacédémone?

LE HÉRAUT.

A Lacédémone, tout est en l'air; tous les alliés sont aussi en l'air. Il leur faut une Pellène[1].

LE MAGISTRAT.

D'où vous est venu ce fléau? Serait-ce de Pan?

LE HÉRAUT.

Non. Lampito en est seule la première cause; puis les autres femmes spartiates ensemble, qui, d'un commun accord, excluent leurs maris de leurs lits.

LE MAGISTRAT.

En quel état êtes-vous donc?

LE HÉRAUT.

Nous pâtissons, nous marchons dans les rues tout courbés, comme si nous portions des lanternes, et les femmes ne nous permettent pas même de les toucher avant que nous ayons tous consenti à donner la paix à la Grèce.

LE MAGISTRAT.

Ah, de toutes parts, les femmes ont pris ce parti. J'entends maintenant. Allez vite dire chez vous qu'ils envoient ici des plénipotentiaires pour traiter de la paix; pour moi, je vais engager le sénat à en envoyer d'ici, en leur montrant dans quel état je suis.

[1] Nom d'une ville d'Achaïe et d'une courtisane.

LE HÉRAUT.

Je vais me hâter; ton idée est excellente.

CHŒUR DE FEMMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a point d'être plus indomptable que la femme : ni le feu, ni l'audacieuse panthère ne le sont plus qu'elle.

CHŒUR DE FEMMES.

Dis-moi, tu sais cela et tu fais la guerre, tandis que malheureux tu pourrais trouver en moi une amie sûre?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Non, en vérité, je ne cesserai de haïr les femmes.

CHŒUR DE FEMMES.

Tu cesseras quand tu voudras. Mais je ne peux souffrir que tu sois ici tout nu. Je ne vois que trop combien tu prêtes à rire. Je vais m'approcher et te mettre cette tunique.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est en vérité fort bien fait à toi; je l'avais précédemment ôtée, de colère.

CHŒUR DE FEMMES.

D'abord, tu as là l'air d'un homme, ensuite tu ne prêtes pas à rire, et si tu ne m'avais injuriée, j'aurais pris cette petite bête qui est dans ton œil et je l'aurais tuée.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est précisément ce qui me tourmentait, ce petit insecte. Retire-le et montre-le-moi, quand tu l'auras. Voilà, parbleu, longtemps qu'il me déchire l'œil.

CHŒUR DE FEMMES.

Je te rendrai ce service, quoique tu ne sois qu'un grognard. O Jupiter! Quel énorme moucheron tu as là. Ne le vois-tu pas? Ce moucheron ne vient-il pas de Tricorythe[1]?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ah, dieux, que tu m'as fait de bien! Depuis longtemps cet insecte me rongeait l'œil, comme s'il eût creusé un puits, c'est ce qui me fait pleurer si abondamment depuis qu'il est retiré.

CHŒUR DE FEMMES.

Mais je t'essuierai, tout méchant que tu es, et je t'embrasserai.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ne m'embrasse pas.

CHŒUR DE FEMMES.

Bon gré, mal gré.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ne te donne pas la peine d'approcher. Comme tu es d'un naturel flagorneur! Et ce vieux proverbe est bien vrai : « On ne peut ni vivre avec ces méchantes, ni se passer d'elles. »

Mais maintenant convenons entre nous que dorénavant nous ne nous ferons plus aucun mal : réunissons-nous en conséquence et chantons ensemble.

CHŒUR DE FEMMES.

Nous nous sommes arrangées, ô mes amis, pour ne pas nous permettre la moindre expression offensante contre

[1] C'était un bourg de l'Attique.

aucun des citoyens; nous voulons, au contraire, dire et faire tout le bien possible : il y a bien assez de mal. Quiconque, soit homme ou femme, a besoin d'argent, de trois mines, peut se faire connaître : il y en a chez nous en quantité et nous avons plusieurs sacs, et si la paix vient à se faire, ceux qui prendront aujourd'hui de notre argent, ne le rendront jamais. Nous devons recevoir quelques étrangers de Carystos[1]; ce sont de bons et honnêtes gens. Nous avons un peu de bouillie, et nous avions un petit porc que nous avons sacrifié : ainsi vous aurez de la viande tendre et d'un goût agréable. Venez donc aujourd'hui chez nous. Apprêtez-vous, en vous lavant, vous et vos enfants, pour ce moment-là; ensuite vous entrerez sans parler à personne, mais allez droit et sans vous déconcerter, comme si vous étiez chez vous. Peut-être la porte sera-t-elle fermée.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voilà les ambassadeurs de Sparte qui arrivent. Leurs vêtements bouffent en avant de leurs jambes d'une manière étrange.

CHŒUR DE VIEILLARDS, LES AMBASSADEURS DE SPARTE.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Nous vous saluons d'abord, ô Lacédémoniens. Dites-nous maintenant dans quel état vous êtes.

UN DES AMBASSADEURS.

Qu'avons-nous besoin de nous expliquer longuement? Vous voyez assez dans quel état nous sommes.

[1] Maintenant Carysto, à l'extrémité méridionale de l'Eubée.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Babai ! Le mal acquiert une intensité affreuse, il va toujours en empirant.

UN DES AMBASSADEURS.

Aucune expression ne peut rendre cela, et qu'en est-il besoin ? Allons, qu'on nous envoie quelqu'un pour faire la paix avec nous, à quelles conditions que ce soit.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Vraiment ! Je regarde ces étrangers comme de jeunes lutteurs qui ne peuvent souffrir sur eux aucun vêtement, en sorte que cette maladie d'athlètes ne peut se guérir que par l'exercice.

LES MÊMES, UN PREMIER ATHÉNIEN SANS PRENDRE GARDE AUX LACÉDÉMONIENS.

PREMIER ATHÉNIEN.

Qui nous indiquera où est Lysistrata ? Car voilà l'état où notre sexe est réduit.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Bon, et vous aussi, vous avez cette maladie. Est-ce que vous êtes sujet aux spasmes dès le matin ?

PREMIER ATHÉNIEN.

Ah dieux ! Nous ne pouvons y tenir, quand cela nous prend. Et si quelqu'un ne termine promptement la paix entre nous, il nous sera impossible de ne pas avoir recours à Clisthène [1].

[1] *Clisthenum futuemus.* (BRUNCK.)

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si vous faites bien, vous prendrez vos vêtements pour ne pas tomber sous la main de ces mutileurs d'hermès [1].

PREMIER ATHÉNIEN.

Tu as raison.

UN DES AMBASSADEURS.

Par la double divinité, c'est vrai. Allons, remettons nos vêtements.

PREMIER ATHÉNIEN *apercevant les Lacédémoniens.*

Bonjour, Lacédémoniens. Voilà une triste aventure.

UN DES AMBASSADEURS.

O doux ami, l'affaire eût mal tourné pour nous, si ces gens-là nous avaient vus dans cet état.

PREMIER ATHÉNIEN.

Allons, Lacédémoniens, dites franchement : pourquoi êtes-vous venus ici ?

UN DES AMBASSADEURS.

Pour avoir la paix.

PREMIER ATHÉNIEN.

C'est bien dit, et nous pour la même raison. Appelons donc Lysistrata, qui peut seule nous réconcilier.

UN DES AMBASSADEURS.

Et Lysistratus aussi, si vous voulez, car c'est fort bien parlé.

[1] On sait qu'Alcibiade et ses amis avaient été accusés d'avoir mutilé les Hermès.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mais il ne me semble pas nécessaire que vous l'appeliez. Tenez, la voici; elle nous a entendus.

LES MÊMES, LYSISTRATA.

PREMIER ATHÉNIEN.

Bonjour, la plus courageuse de toutes les femmes; voici le moment de déployer ton pouvoir, ton honnêteté, ton affabilité, ta majesté, ta douceur et tout ton art. Les chefs de la Grèce, épris de tes charmes, se livrent à toi, et, d'un commun accord, se reposent sur toi de tous leurs différends.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas bien difficile, si on vous trouve fortement enflammés du désir d'avoir vos femmes, et si vous ne cherchez pas à vous consoler mutuellement. Mais je vais le savoir. Où est la paix? Amenez-moi d'abord les Lacédémoniens ici, et, pour cela, prenez-les par la main, mais sans contrainte, sans hauteur, ni d'un air peu gracieux, comme nos maris ont coutume de nous prendre, mais d'une manière tout à fait caressante, comme il sied à des femmes. Si quelqu'un ne vous offre pas sa main, prenez-le par ailleurs. Vous aussi, amenez-moi ces Athéniens et prenez-les par où ils voudront. Vous, Lacédémoniens, tenez-vous là près de moi, et vous de ce côté-ci, et écoutez-moi bien. Je ne suis qu'une femme, mais je suis sensée : d'abord j'ai reçu de la nature un jugement parfait, et de plus je n'ai pas mal profité de plusieurs leçons que j'ai reçues de mon père et des vieillards. Je veux vous faire des reproches communs aux uns et aux autres, et

j'y suis bien fondée, quoiqu'on vous voie à Olympie, à Pylos, à Delphes (combien citerais-je d'autres lieux, si je voulais m'étendre davantage?) arroser les autels de la même eau lustrale, comme autant de parents; malgré cela, vous allez chercher des troupes chez les barbares, pour ruiner les Grecs et leurs villes. C'est là tout ce que j'avais à vous dire en commun.

PREMIER ATHÉNIEN.

Mais je me meurs de désir.

LYSISTRATA.

Pour vous, maintenant, ô Lacédémoniens, car je veux vous parler en particulier, avez-vous oublié comment votre concitoyen Périclide vint se prosterner aux pieds des autels, pâle, couvert d'un manteau de pourpre, pour supplier les Athéniens de lui accorder des troupes auxiliaires, car vous étiez alors inquiétés par les Messéniens et par la colère d'un dieu. Cimon, à la tête de quatre mille hommes bien armés, partit pour Lacédémone, qu'il sauva. Après de tels bienfaits reçus des Athéniens, vous ravagez un pays qui a si bien mérité de vous.

PREMIER ATHÉNIEN.

Oui, par Jupiter, ô Lysistrata, ils sont injustes.

UN DES AMBASSADEURS.

Nous sommes injustes? Ah! par Jupiter, que celui-ci me fait envie!

LYSISTRATA.

Croyez-vous, Athéniens, que je veuille vous absoudre? Ne vous rappelez-vous donc plus comment, en revanche, les Lacédémoniens, lorsque vous portiez la tunique des esclaves, vinrent à leur secours, tuèrent nombre de Thes-

saliens, et plusieurs des amis et des alliés d'Hippias; qu'en cette occasion, ils furent les seuls à vous secourir, et que, vous ayant réintégrés dans votre liberté, ils procurèrent au peuple son manteau au lieu de la tunique.

UN DES AMBASSADEURS.

Je n'ai pas encore vu de plus belle femme.

PREMIER ATHÉNIEN.

Et moi, jamais de plus brillants appas.

LYSISTRATA.

Eh bien, puisque vous avez fait les uns pour les autres tant et de si belles choses, pourquoi guerroyez-vous, et ne cessez-vous pas de vous faire du mal? Pourquoi ne vous réconciliez-vous pas? Voyons, qui l'empêche?

UN DES AMBASSADEURS.

Nous y consentons, si on veut nous rendre ce qui est le prétexte ordinaire de nos dissensions.

LYSISTRATA.

Qu'est-ce, mon cher ami?

UN DES AMBASSADEURS.

C'est Pylos; nous le répétons et nous le désirons depuis assez longtemps.

PREMIER ATHÉNIEN.

Non, par Neptune, jamais vous ne l'aurez.

LYSISTRATA.

O mes amis! cédez-le.

PREMIER ATHÉNIEN.

Que ferons-nous après?

LYSISTRATA.

Demandez une autre forteresse pour celle-là.

PREMIER ATHÉNIEN.

Eh bien ! Donnez-nous donc d'abord Échinus et le golfe Maliaque qui la baigne, et les longues fortifications de Mégare.

UN DES AMBASSADEURS.

Oh ! pas tout cela, mon doux ami.

LYSISTRATA.

Laisse, n'insiste pas sur les fortifications.

PREMIER ATHÉNIEN.

Mais je suis pressé de me déshabiller, pour labourer la terre.

UN DES AMBASSADEURS.

Il faut auparavant la couvrir de fumier.

LYSISTRATA.

Dès que la paix sera convenue entre vous, vous ferez cela. Mais voyez si vous êtes d'accord sur les moyens de la consolider et allez trouver vos alliés pour les leur communiquer.

PREMIER ATHÉNIEN.

Et quels alliés entendez-vous ? Nous sommes dans un état de tension horrible. Est-ce que tous nos alliés ne conviendront pas avec nous qu'il faut remédier à une telle maladie ?

UN DES AMBASSADEURS.

Tous les miens en disent certainement autant.

PREMIER ATHÉNIEN.

En vérité, jusqu'aux Carystiens même.

LYSISTRATA.

Bien dit. Maintenant purifiez-vous, afin que nous autres femmes nous puissions vous recevoir dans la citadelle à

un festin où nous vous offrirons de ce que nous avons dans nos corbeilles. Vous vous y engagerez par des promesses et par des serments réciproques, ensuite chacun prendra sa femme et se retirera chez lui.

PREMIER ATHÉNIEN.

Allons donc au plus vite.

UN DES AMBASSADEURS.

Mène-moi où tu voudras.

PREMIER ATHÉNIEN.

Oui, et au plus vite.

CHŒUR DE VIEILLARDS, CHŒUR DE FEMMES.

CHŒUR DE FEMMES.

Je veux vous donner à tous et de bon cœur manteaux, tuniques, voiles fins, vases d'or et tout ce qui est à ma disposition. Vous le porterez à vos enfants; la fille de quelqu'un de vous sera peut-être un jour canéphore. Je vous permets à tous de prendre chez moi tous mes bijoux : il n'y a rien de si bien scellé que vous ne puissiez l'ouvrir, pour enlever ce qui sera renfermé. Mais, quelques recherches qu'on fasse, on ne trouvera rien, à moins que quelqu'un de vous n'y voie plus clair que moi. S'il y en a qui n'ait point de provisions pour alimenter ses esclaves, et toute sa petite et nombreuse famille, on trouvera chez moi des grains tout broyés, et il y a même un énorme pain d'un chénix. Que tout pauvre, qui le voudra, aille donc en ma maison avec des sacs et des besaces pour y recevoir des grains. Manès leur en donnera. Mais cependant que personne, j'en préviens, ne se présente à ma porte, et qu'on prenne garde au chien.

UN ESCLAVE, UN PROMENEUR.

LE PROMENEUR.

Ouvre la porte.

L'ESCLAVE.

Ne veux-tu pas te retirer? Pourquoi te tiens-tu là? Veux-tu que je te donne de cette torche enflammée par la figure? Voilà un endroit bien incommode.

LE PROMENEUR.

Je ne me retirerai pas.

L'ESCLAVE.

Mais, s'il est absolument nécessaire de rester là pour te plaire, je m'y tiendrai.

LE PROMENEUR

Je m'y tiendrai aussi avec toi.

L'ESCLAVE.

Allons, va-t'en. Tes cheveux vont s'en ressentir. Je te vais faire pleurer. Ne te retireras-tu pas pour que les Lacédémoniens bien repus s'en aillent tranquillement chez eux?

LES PRÉCÉDENTS, UN DEUXIÈME ATHÉNIEN.

UN DEUXIÈME ATHÉNIEN.

Non, en vérité, je n'ai jamais vu un tel festin. Les Lacédémoniens y étaient de la plus grande gaieté; pour nous, une pointe de vin nous a rendus des plus sages.

LES MÊMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est fort bien dit, car nous radotons à jeûn. Si les Athéniens veulent m'en croire, nous nous enivrerons pour remplir nos différentes missions. En effet, si quelquefois nous allons à Lacédémone sans avoir bu, nous n'y voyons que des sujets de tracasserie. Nous n'entendons pas ce qu'ils disent, et nous interprétons de travers ce qu'ils nous taisent. Aujourd'hui tout nous est agréable, tellement que si quelqu'un chantait la chanson de Télamon au lieu de celle de Clitagoras, nous applaudirions, tout prêts à nous parjurer ensuite.

L'ESCLAVE.

Mais les voici qui reviennent tous ici. Au large, fripon!

LE PROMENEUR.

Oui vraiment, voilà les convives qui sortent.

LES PRÉCÉDENTS, LES AMBASSADEURS LACÉDÉMONIENS, SUIVIS DE LEUR JOUEUR DE FLUTE, UN DEUXIÈME ATHÉNIEN.

UN DES AMBASSADEURS.

Allons, enfant de la joie, prends ta flûte pour que je danse et que je chante gentîment en notre honneur et en l'honneur des Lacédémoniens.

DEUXIÈME ATHÉNIEN.

Au nom des dieux, que ne prends-tu ta flûte; je n'ai pas de plus grand plaisir que de te voir sauter.

UN DES AMBASSADEURS.

O Mnémosyne, ranime le feu de cette jeunesse et de ma muse, qui connaît nos brillants exploits et ceux des Athéniens; eux qui, près d'Artémisium, fondirent comme des dieux sur les vaisseaux ennemis et défirent les Mèdes. Pour nous, Léonidas nous menait comme autant de sangliers qui ont aiguisé leurs défenses; une écume abondante blanchissait notre bouche et nous découlait jusque sur les cuisses, car le nombre des Perses n'était pas au-dessous de celui des grains de sable. O Diane, reine des forêts et la terreur des animaux, sois présente, ô chaste déesse, à notre alliance, afin que tu prennes intérêt à maintenir longtemps notre union, et que, la paix étant faite, la délicieuse amitié règne dorénavant entre nous, et que nous n'entendions plus parler de ces fourberies de renard. Oui, ô vierge ardente pour la chasse, viens à nous.

LYSISTRATA.

Allons, tout étant bien terminé, emmenez ces femmes, ô Lacédémoniens, et vous celles-ci, ô Athéniens. Que la femme reste chez son mari et le mari chez sa femme. Et prenez garde, par la suite, qu'après avoir formé des chœurs en l'honneur des dieux, à cause de notre heureux succès, nous ne fassions de nouvelles fautes.

CHŒUR D'ATHÉNIENS.

Faites paraître le chœur, amenez les Grâces; invitez en outre Diane et les deux chefs qui président à ses fêtes; invitez Nysius, dont les yeux étincellent au milieu des Ménades; invitez Jupiter, ardent comme le feu, et son auguste et heureuse épouse; invitez enfin les dieux, qui n'oublieront pas que c'est en leur présence que nous

avons juré loyalement cette paix, consolidée par la déesse Cypris. Alalai, io péan, élevez-vous en l'air, io ! comme des gens qui reviennent de la victoire, io ! Évohé, évohé !

Voyons, ô Lacédémoniens, votre nouvelle chanson, après celle que je viens de dire.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS.

Muse lacédémonienne, abandonne de nouveau le délicieux Taygète, pour venir célébrer, au milieu de nous, le dieu Amycla, digne de tous les honneurs, Minerve au teint brun et les vaillants Tyndarides qui s'exercent près de l'Eurotas. Eia, allons ferme, faites voltiger votre léger manteau en l'honneur de Sparte, qui aime les chœurs des dieux et le mouvement des pieds. De jeunes filles bondissent, comme de jeunes coursiers, sur les bords de l'Eurotas ; en frappant la terre, elles accélèrent leur vélocité et agitent leurs cheveux comme autant de bacchantes qui se plaisent à faire mouvoir leurs thyrses. La chaste et belle fille de Léda est à leur tête, c'est elle qui mène le chœur. Allons, d'une main légère, attachez avec une bandelette vos cheveux flottants et frappez la terre, frappez-la comme une biche, battez en même temps la cadence nécessaire dans les danses et célébrez la belliqueuse Minerve, la plus courageuse des déesses.

FIN

LES THESMOPHORIAZOUSES

OU

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

NOTICE SUR LES THESMOPHORIAZOUSES

OU LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

Le vrai titre de cette pièce est *les Thesmophoriazouses,* ce qui veut dire les femmes célébrant les fêtes de Cérès et de Proserpine. Le premier caractère de ces fêtes et le plus significatif, c'est qu'elles étaient célébrées exclusivement par des femmes, et par des femmes mariées, comme à Rome les solennités de la Bonne Déesse. Chacune des tribus de l'Attique désignait, pour présider aux Thesmophories, deux femmes élues par leur sexe, nées d'une union légitime et elles-mêmes légitimement mariées. Tout citoyen dont le capital s'élevait à trois talents était tenu de fournir à son épouse l'argent nécessaire pour contribuer aux frais de la solennité. Les hommes en étaient rigoureusement exclus; il leur était interdit sous peine de mort de pénétrer dans le temple où s'accomplissaient les cérémonies sacrées. Pendant une partie de la fête, les femmes était astreintes à la continence et à un jeûne rigoureux [1].

La magnificence des Thesmophories, où Cérès était adorée sous le nom de *Thesmophoros*, c'est-à-dire de législatrice, rivalisait à Athènes avec la magnificence des Panathénées. On ignore tous les rites secrets qui y étaient accomplis, mais on sait que dans ces fêtes les femmes se permettaient les propos les plus lascifs; d'ailleurs la plupart des cérémonies avaient lieu, la nuit, à la lueur des flambeaux et la pudeur y était peu respectée.

[1] Decharme, *Mythologie de la Grèce antique,* page 353.

Aristophane suppose que les femmes veulent profiter de cette fête pour se venger d'Euripide qui, dans ses tragédies, ne cesse de leur prodiguer des injures et de révéler leurs secrets aux maris. Euripide, prévenu par hasard du complot tramé contre lui, supplie en vain un poète de mœurs efféminées, nommé Agathon, de se déguiser en femme et de prendre sa défense. Indigné du refus d'Agathon, Mnésiloque, beau-père d'Euripide, s'offre pour remplir cette mission périlleuse. On le métamorphose en femme et il pénètre dans le temple de Cérès, où les initiées discutent sur la perte de leur ennemi. Mnésiloque plaide chaleureusement la cause de son gendre, mais il est reconnu, saisi, garrotté et attaché à un poteau.

Il appelle Euripide à son secours; Euripide survient et met en jeu différents stratagèmes pour le délivrer. Toute la dernière partie de la comédie se compose de longues parodies des pièces du poète tragique, parodies qui, pour nous, n'ont pas grand attrait, mais qui pouvaient paraître plaisantes aux Athéniens. Mnésiloque représente successivement la belle Hélène et la jeune Andromède; Euripide apparaît sous les traits de Ménélas, de Persée ou de la nymphe Écho. Enfin Euripide fait aux femmes des propositions de paix qui sont acceptées. Il promet que désormais il ne dira plus de mal des femmes, si elles consentent à rendre la liberté à son beau-père. Mais l'archer scythe qui a été chargé de garder Mnésiloque, ne veut pas lâcher sa proie. Une dernière fois Euripide se déguise; apparaît en vieille femme et amène une danseuse et une joueuse de flûte, dont les poses lascives font perdre la tête au pauvre archer. Son prisonnier s'échappe, et la pièce se termine un peu brusquement.

Cette comédie est surtout littéraire; c'est une attaque contre Euripide, auquel Aristophane reproche sa haine des femmes, son mauvais goût pour certaines innovations réalistes, et l'abus qu'il fait des machines, des costumes et des moyens matériels et extérieurs. Dans *les Grenouilles*, le poète tragique sera encore plus maltraité. « Il semble, dit Schlegel, que l'esprit d'Aristophane redouble de causticité lorsqu'il s'attaque aux tragédies d'Euripide. »

Les *Thesmophoriazouses* furent jouées en 412, sous l'archonte Théopompe. On sait qu'elles parurent deux fois au théâtre, la seconde fois retouchées. Un passage cité par Aulu-Gelle et par Clément d'Alexandrie, comme étant de la première édition, se trouve dans la pièce que nous avons; on n'y trouve pas un autre passage, que cite Athénée comme étant de la seconde édition; d'où il faut conclure avec Casaubon que nous avons la première. Elle eut peu de succès et ne fit pas grand tort à Euripide.

PERSONNAGES.

MNÉSILOQUE, beau-père d'Euripide.
EURIPIDE.
ESCLAVE d'Agathon.
AGATHON.
CHŒUR d'Agathon.
UN HÉRAUT.
CHŒUR DE FEMMES qui célèbrent les Fêtes de Cérès.
QUELQUES FEMMES.
CLISTHÈNE.
UN PRYTANE.
UN LICTEUR Scythe.
UNE COURTISANE.
TÉRÉDON, joueuse de flûte.

La scène est dans le temple de Cérès et de Proserpine.

LES

FÊTES DE CÉRÉS

ET DE PROSERPINE.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

Quand donc, ô Jupiter, verrons-nous revenir l'hirondelle[1] ? Je ne résisterai pas à toutes les courses que je fais depuis le matin. *(Montrant Euripide et entrecoupant ses paroles)* : Cet homme a juré ma mort ; je suis tout essoufflé, ma rate est prête à se rompre. *(A Euripide)* : Mais d'abord, Euripide, peut-on savoir au moins où tu me traînes ainsi sur tes pas ?

EURIPIDE.

Laisse donc, il n'est pas nécessaire qu'on te batte les oreilles de tout ce que tes propres yeux vont t'apprendre tout à l'heure[2].

MNÉSILOQUE.

Comment dis-tu ? Répète ..... ? *(Il répète en traînant ses*

[1] Sorte de proverbe équivalant à : Quand se termineront mes maux ?

[2] Parodie de l'*Oreste* d'Euripide.

mots.) Il n'est pas nécessaire qu'on m'entretienne d'une chose..... ?

EURIPIDE.

Eh ! non. Quand on va te la mettre sous les yeux.

MNÉSILOQUE.

..... Ni par conséquent qu'on me fasse voir un objet..... ?

EURIPIDE.

Non encore, si tu peux le connaître par audition.

MNÉSILOQUE.

Que me dis-tu là ? Cependant tu parles à merveille. Mais, suivant toi, je pourrais me passer de voir et d'entendre.

EURIPIDE.

L'un va sans l'autre ; voir et entendre sont deux fonctions que la nature a séparées, sache-le bien.

MNÉSILOQUE.

Comment séparées ?

EURIPIDE.

Voici comment cela s'est fait dès le principe. Quand les éléments furent sortis du chaos et que les animaux purent se mouvoir par eux-mêmes, la vue leur devint d'une nécessité indispensable ; aussi l'éther forma d'abord le globe de l'œil à l'instar de celui du soleil, puis il creusa l'oreille, seul entonnoir de l'entendement.

MNÉSILOQUE.

Et cet entonnoir fait que je ne vois, ni n'entends. Par Jupiter, je me réjouis en vérité de ce que tu m'apprends là. Vive la société des sages !

EURIPIDE.

Je t'en apprendrais bien d'autres du même genre.

MNÉSILOQUE.

Plût aux dieux que tu pusses en outre m'indiquer le moyen de ne plus boiter.

EURIPIDE.

Approche ici. Tiens, écoute.

MNÉSILOQUE.

Me voici.

EURIPIDE.

Vois-tu cette porte?

MNÉSILOQUE.

Oui, certes, je la vois; je le crois du moins.

EURIPIDE.

Silence maintenant.

MNÉSILOQUE.

Que je fasse silence à la porte?

EURIPIDE.

Écoute bien.

MNÉSILOQUE.

J'écoute et respecte les secrets de la porte.

EURIPIDE.

C'est là que demeure le fameux Agathon, poète tragique.

MNÉSILOQUE.

Quel est cet Agathon?

EURIPIDE.

C'est un certain Agathon.

MNÉSILOQUE.

Celui qui est bazané, vigoureux?

EURIPIDE.

Non. Tu ne l'as donc jamais vu?

MNÉSILOQUE.

Son visage est couvert d'une barbe épaisse..... ?

EURIPIDE.

Tu ne l'as donc jamais vu ?

MNÉSILOQUE.

Non, par Jupiter, autant qu'il m'en souvienne.

EURIPIDE.

Tu l'as cependant vu [1], mais sans distinguer ses traits. Ah ! Retirons-nous à l'écart. Voilà un de ses esclaves qui sort, portant du feu et des branches de myrthe. Il va, j'imagine, offrir un sacrifice pour l'heureux succès du travail de son maître.

LES PRÉCÉDENTS, L'ESCLAVE D'AGATHON.

L'ESCLAVE D'AGATHON *emphatiquement.*

Que tout le peuple écoute attentivement et se tienne bouche close. Le chœur sacré des Muses est auprès de mon maître et médite de nouveaux chants [2]. O toi, Éther, divinité toujours calme, retiens l'haleine des vents. Flots azurés de la mer, réprimez vos mugissements.

MNÉSILOQUE *à part.*

Merveilleux !

EURIPIDE *à Mnésiloque tout bas.*

Chut. Pourquoi parles-tu ?

L'ESCLAVE *sur le même ton.*

Que le sommeil appesantisse l'aile de tous les oiseaux !

[1] *Atqui præcidisti tu eum.* (BRUNCK.)
[2] Il veut dire qu'Agathon fait une tragédie.

Que les bêtes sauvages, accoutumées à errer dans les forêts, ne puissent sortir de leurs réduits !

MNÉSILOQUE.

Superlificacozieusement beau !

L'ESCLAVE *sans prendre garde.*

Car le beau parleur Agathon, notre maître, a dessein de.....

MNÉSILOQUE *à part.*

De faire quelque infamie[1] ?

L'ESCLAVE.

Qui parle ici ?

MNÉSILOQUE.

L'éther toujours calme.....

L'ESCLAVE *après un peu de silence.*

..... A dessein de jeter les fondements d'un édifice dramatique. Déjà ses vers commencent à prendre une nouvelle tournure : il polit les uns, assemble les autres ; il invente de nouvelles pensées, il peint tout, ne nomme rien par son nom, et ses vers, comme une cire molle, se moulent à son gré et prennent la forme qu'il désire.

MNÉSILOQUE.

Il fait bien pis[2].

L'ESCLAVE.

Quel rustre approche de ce sanctuaire ?

MNÉSILOQUE.

Gare à toi et à ton mielleux de maître ! Je suis prêt à

[1] Prædicari. BRUNCK.
[2] Clunem agitat. BRUNCK.

briser cette barrière par un instrument bien rond et recourbé [1].

L'ESCLAVE.

O vieillard ! Dans ta jeunesse, tu devais être la terreur des beautés ?

EURIPIDE *à Mnésiloque.*

Je t'en prie, laisse aller ce garçon. *(A l'esclave)* : Pour toi, hâte-toi d'aller trouver Agathon et de l'amener ici.

L'ESCLAVE.

Sans tant de prières, vous allez le voir paraître dans l'instant, puisqu'il commence à composer, car en hiver il n'est pas facile de tourner des vers, si l'on ne vient se réchauffer au soleil.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

Qu'ai-je à faire ici ?

EURIPIDE.

Attends, je te prie, le voilà qui vient. *(A part)* : O Jupiter ! Quelle est ma destinée d'aujourd'hui ?

MNÉSILOQUE *avec vivacité et inquiétude.*

Et moi, je te demande, au nom de Jupiter, ce que signifie tout cela ? Que veulent dire tes larmes, tes frayeurs ? Tu es mon gendre, tu ne dois avoir rien de caché pour moi.

EURIPIDE *d'un air triste et accablé.*

Oh ! Je suis menacé du plus grand malheur.

MNÉSILOQUE.

Quoi ?

[1] Paratus tibi et poetæ illi suaviloquo, sub septo, rotundatum nunc penem et contortum in culi formam fundere. BRUNCK.

EURIPIDE.

Dans ce jour, il sera décidé si l'on doit laisser vivre Euripide ou le condamner à mort.

MNÉSILOQUE.

Tu déraisonnes ! Tous les tribunaux sont fermés. Le sénat ne s'assemble point. Nous n'en sommes encore qu'au troisième jour, au milieu de la solennité des Thesmophories [1].

EURIPIDE.

Et voilà précisément d'où me viennent toutes mes inquiétudes. Car les femmes ont tramé un complot contre moi. Leur assemblée d'aujourd'hui dans le temple des déesses [2] n'a pour but que ma perte.

MNÉSILOQUE.

Pourquoi cela ?

EURIPIDE.

Parce que je les ai fort maltraitées dans mes tragédies.

MNÉSILOQUE.

Oh ! Par Neptune, tu l'auras bien mérité. Mais as-tu quelque expédient pour te tirer de là ?

EURIPIDE.

Je voudrais persuader au poète tragique Agathon de se faufiler dans l'assemblée des femmes.

MNÉSILOQUE.

Qu'y fera-t-il, je te le demande ?

[1] Ce passage est très clair, et détermine bien précisément le nombre des jours consacrés aux thesmophories. Le troisième étant le milieu de ces jours, il est évident que cette solennité était de cinq jours.

[2] Cérès et Proserpine.

EURIPIDE.

Il y parlera et fera valoir tout ce qui est en ma faveur.

MNÉSILOQUE.

Sera-t-il déguisé ou non ?

EURIPIDE.

Déguisé..... Il prendra un vêtement de femme.

MNÉSILOQUE.

Oh ! la belle idée ! bien digne de toi. Car à toi la palme en fait de ruse.

EURIPIDE.

Paix.

MNÉSILOQUE.

Qu'y a-t-il ?

EURIPIDE.

C'est Agathon qui paraît.

MNÉSILOQUE.

Fais-le-moi voir.

EURIPIDE.

Ne le vois-tu pas, juché au haut de sa machine [1] ?

MNÉSILOQUE.

Je n'y vois donc goutte, car je n'aperçois pas trace d'homme ici, mais bien une Cyrène [2].

EURIPIDE.

Silence ! le voilà qui s'apprête à nous faire entendre quelques chants.

MNÉSILOQUE.

Oui, la marche des fourmis, qu'il va nous chanter de sa voix grêle.

[1] C'est la même machine sur laquelle Euripide paraît dans *les Acharniens*.

[2] Fameuse courtisane. Voyez *les Grenouilles*.

LES MÊMES, AGATHON, LE CHŒUR[1].

AGATHON.

Jeunes filles, prenez la torche sacrée aux déesses infernales, et, au sein de votre patrie libre, joignez la danse à vos cris de joie.

LE CHŒUR.

Dis-moi, pour quelle divinité ces préparatifs? Car j'aime honorer les dieux.

AGATHON.

Prends ton essor, ô Muse, et célèbre Apollon à l'arc d'or, qui éleva les murs d'une ville sur les bords du Simoïs.

LE CHŒUR.

Que les échos répètent les airs les plus beaux à la louange d'Apollon; les sons qu'il sut tirer de sa lyre le rendirent vainqueur de tous ses rivaux.

AGATHON.

Célébrez aussi Diane, cette déesse qui se plaît sur les monts ombragés de forêts.

LE CHŒUR.

Je ne cesserai jamais d'honorer par mes chants cette heureuse Artémise, auguste postérité de Latone.

AGATHON.

Célébrez aussi Latone et la lyre asiatique, dont les sons se marient si bien avec les danses des Grâces phrygiennes[2].

[1] Ce chœur ne doit pas être confondu avec le chœur de cette pièce, qui n'est composé que des femmes qui célèbrent les thesmophories.

[2] Trait de méchanceté d'Aristophane, qui prête à Agathon du goût

LE CHŒUR.

O divine Latone, et toi, ô Cythare, mère des hymnes, je vous honore par des chants mâles et nobles, dont l'éclat fait étinceler les yeux de la déesse. Honneur à toi, Apollon. Salut, fils de Latone.

MNÉSILOQUE.

O adorables Génétyllides[1], quelle douce et voluptueuse mélodie, beaucoup plus tendre et plus lascive que tous les baisers! Je n'ai pu l'entendre sans éprouver certain plaisir[2]. *(A Agathon)* : O jeune beauté, permets-moi de t'interroger à la façon d'Eschyle dans son *Lycurgue*[3]. De quel pays est ce jeune efféminé? Quelle est sa patrie? Son vêtement? Que signifie cette confusion de manières? Que veut dire cet instrument de musique avec cette robe couleur de safran? Cette lyre avec ces rubans? Cette huile athlétique avec ces ceintures? Tout cela va mal ensemble! Comment allier une épée et un miroir? Et toi-même qu'es-tu, ô jeune personne? Es-tu un homme? Mais où en est la preuve[4]? Où est le juste-au-corps? Où sont ces gros souliers à la Laconienne? Es-tu femme? Où est donc ta gorge? Que dis-tu? Tu te tais? Au reste, je puis en juger par ta voix, puisque tu veux en faire un secret.

AGATHON.

Ah, vieillard, vieillard, tu te livres à des injures dictées par la jalousie, mais je n'en suis pas affecté. Quant

pour la musique phrygienne, réprouvée par Platon, comme indigne d'un homme d'état, à cause de ses airs efféminés et voluptueux.

[1] Ces déesses présidaient à la génération.

[2] Ita ut audienti mihi podicem subierit titillatio. BRUNCK.

[3] Pièce perdue d'Eschyle.

[4] At ubi penis? BRUNCK.

à mon costume, je le rends conforme à mes goûts. Il est à propos qu'un poète prenne le ton et les manières des sujets qu'il traite. Ainsi, choisit-il des sujets de femmes, il faut que le poète prenne des manières de femmes.

MNÉSILOQUE.

Tu montes donc un cheval pour composer Phèdre?

AGATHON.

Quand les héros sont des hommes, on prend des allures viriles; nous faisons nos efforts pour imiter ce qui n'est point en nous.

MNÉSILOQUE.

Eh bien, lorsque tu mettras en scène des satyres, viens à moi, je te serai utile en me présentant derrière toi en vrai Priape[1].

AGATHON.

Il est peu agréable de voir un poète rustre et velu. Vois cet Ibycus, cet Anacréon de Téos et Alcée, qui ont su donner des grâces à l'harmonie; ils avaient la démarche molle et la coiffure des Asiatiques, et ils dansaient l'ionienne[2]. Et Phrynichus! tu n'es pas sans en avoir entendu parler; il était beau et toujours élégamment vêtu, aussi rien de plus léché que ses poèmes. Il faut que les ouvrages tiennent du goût des auteurs.

MNÉSILOQUE.

Voilà donc pourquoi le hideux Philoclès compose des

[1] Pone stans arrecto veretro. BRUNCK.

[2] Horace nous peint très bien ce que l'on doit entendre par la danse Ionienne, dans ces vers (*Odes*, III, 6) :

Motus doceri gaudet Ionios
Matura virgo, et fingitur artibus;
Jam tunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

vers si laids : le méchant Xénoclès, de méchants; le froid Théognis, de froides poésies.

AGATHON.

C'est de toute nécessité. Aussi, quand j'ai vu cela, j'ai soigné ma personne avec toutes sortes de recherches.

MNÉSILOQUE.

Au nom des dieux, comment?

EURIPIDE.

Cesse, cesse de tant aboyer. Je n'en usais pas autrement, quand j'ai commencé à composer mes tragédies.

MNÉSILOQUE.

Certes, je ne suis pas jaloux de ton éducation.

EURIPIDE.

Laisse-moi donc dire le motif qui m'amène.

MNÉSILOQUE.

Dis.

EURIPIDE.

Agathon, « il est d'un sage de savoir dire beaucoup de choses en peu de mots[1]. » Accablé de nouveaux revers, je viens me jeter à tes genoux.

AGATHON.

En quoi as-tu donc besoin de moi?

EURIPIDE.

Les femmes, sous prétexte que je ne les épargne pas, ont résolu de me perdre aujourd'hui pendant la solennité des thesmophories.

[1] Parodie de deux vers de l'*Éole* d'Euripide, pièce perdue.

AGATHON.

En quoi puis-je donc t'être utile?

EURIPIDE.

Tu peux l'être beaucoup, car si tu veux aller prendre séance au milieu des femmes et te faire passer pour une d'elles, et si tu prends à tâche de me défendre, tu me sauveras. Tu es le seul en état de bien parler en ma faveur.

AGATHON.

Et que ne vas-tu toi-même faire valoir tes raisons?

EURIPIDE.

Je vais te le dire. D'abord je suis connu. Ensuite je suis chauve et barbu. Pour toi, ta figure est belle, blanche et sans poil. Tu as une voix de femme, un air mignon.

AGATHON.

Euripide.....

EURIPIDE.

Qu'y a-t-il?

AGATHON.

N'as-tu pas dit quelque part : « La lumière du jour t'est précieuse et douce; penses-tu qu'elle le soit moins à ton père[1]? »

EURIPIDE.

Vraiment oui.

AGATHON.

Ne compte donc pas que j'irai m'exposer pour toi. Ce serait folie de ma part. C'est à toi à supporter, comme tu pourras, tes infortunes. Or, il convient de les supporter en les souffrant soi-même, et non pas en s'en débarrassant adroitement.

[1] Fragment de l'*Alceste* d'Euripide.

MNÉSILOQUE.

C'est en souffrant ainsi, misérable, que tu es devenu un infâme par des actes, non par des paroles[1].

EURIPIDE.

Quelle raison as-tu de craindre d'aller là?

AGATHON.

On m'y ferait un plus mauvais parti qu'à toi.

EURIPIDE.

Comment?

AGATHON.

Comment? Parce que j'aurais l'air d'un curieux observateur de leurs mystères nocturnes et d'un voleur secret de leurs plaisirs.

MNÉSILOQUE.

D'un observateur? Dis donc d'un prostitué. Oh parbleu, voilà un délicieux prétexte.

EURIPIDE.

Allons, voyons : feras-tu ce que je te demande?

AGATHON.

N'en crois rien.

EURIPIDE.

Oh que je suis malheureux! C'en est fait d'Euripide!

MNÉSILOQUE.

O très cher ami, ô mon gendre, ne perds pas courage.

EURIPIDE.

Comment me tirerai-je donc de là?

[1] Latiorem culum habes. BRUNCK.

MNÉSILOQUE.

Envoie-le promener et fais de moi tout ce que tu voudras.

EURIPIDE.

Eh bien, puisque tu te dévoues pour moi, quitte ton habit.

MNÉSILOQUE.

Le voilà par terre. Que veux-tu que je fasse?

EURIPIDE.

Il faut raser le poil de ton menton et brûler celui que tu as plus bas.

MNÉSILOQUE.

Fais donc comme tu l'entends, puisque je me suis dévoué pour toi.

EURIPIDE.

Agathon, tu ne vas jamais sans rasoir; prête-m'en donc un.

AGATHON.

Prends-le dans cet étui.

EURIPIDE.

Bien obligé. Allons, Mnésiloque, assieds-toi, enfle ta joue droite.

MNÉSILOQUE

Aïe! aïe!

EURIPIDE.

Qu'as-tu à crier? Je te mettrai un bâillon, si tu ne te tais.

MNÉSILOQUE.

Attatai, attatai!

EURIPIDE.

Hé bien, où cours-tu?

MNÉSILOQUE.

Au temple des Euménides. Non, par Cérès, je ne me tiendrai pas là pour me faire hacher.

EURIPIDE

Tu vas te faire moquer de toi avec ta barbe moitié faite.

MNÉSILOQUE.

Je m'en moque.

EURIPIDE.

Au nom des dieux, ne m'abandonne pas. Approche ici.

MNÉSILOQUE.

Oh que je suis malheureux !

EURIPIDE.

Ne bouge pas. Lève la tête. Où regardes-tu ?

MNÉSILOQUE.

Non, non.

EURIPIDE.

Pourquoi grognes-tu ? Tout est fini.

MNÉSILOQUE.

Quel pauvre homme que je suis ! Je combattrai donc à la légère [1].

EURIPIDE.

Sois calme et tranquille. Tu es beau comme le jour. Veux-tu un miroir ?

MNÉSILOQUE.

Oui, donne-m'en un, s'il te plaît.

EURIPIDE.

Tiens, regarde-toi.

[1] Il y a une équivoque en grec, le même mot signifiant *imberbe* et *combattant à la légère*.

MNÉSILOQUE.

En vérité, ce n'est pas moi, c'est Clisthène[1].

EURIPIDE.

Lève-toi, que je brûle tes poils, et penche-toi.

MNÉSILOQUE.

Hélas donc, tu veux me griller comme un porc.

EURIPIDE.

Que quelqu'un m'apporte une torche ou une lampe. *(On lui apporte ce qu'il demande.)* Penche-toi. Prends garde à la partie sensible[2].

MNÉSILOQUE.

Oh parbleu, j'y prendrai garde. Mais tu me brûles! Aïe, aïe! De l'eau, de l'eau, voisins, avant que mon derrière ne vienne lui-même à mon secours.

EURIPIDE.

Sois tranquille.

MNÉSILOQUE.

Comment le serais-je, quand je me sens brûlé!

EURIPIDE.

Mais tu n'as plus rien à souffrir. Voilà une grande besogne de faite.

MNÉSILOQUE.

Oh, oh, je suis tout noir. On ne m'a pas laissé un poil.

EURIPIDE.

Peu t'importe; on va te laver cela avec une éponge.

MNÉSILOQUE.

Gare à qui lavera mon derrière!

[1] Clisthène était un Athénien efféminé.
[2] *Caudæ cave nunc extremæ.* (BRUNCK.)

EURIPIDE.

Agathon, puisque tu refuses de me servir en personne, du moins prête-moi cette robe et cette ceinture. Tu ne saurais dire que tu ne les as pas.

AGATHON.

Ah, prenez-les et servez-vous-en. Je vous les cède de bon cœur.

MNÉSILOQUE.

Que prendrai-je donc ?

AGATHON.

Cette robe couleur de safran. Mets-la.

MNÉSILOQUE.

Par Vénus, elle exhale une odeur délicieuse de mâle.

AGATHON.

Mets-la vite.

MNÉSILOQUE.

Donne la ceinture pour soutenir la gorge.

EURIPIDE.

La voilà.

MNÉSILOQUE.

Voyons, donne pour mes jambes les ornements nécessaires.

EURIPIDE.

Il te faut encore une résille et une mître.

AGATHON.

Voici le petit bonnet dont je me sers la nuit.

EURIPIDE.

Ho, ho, il est fort commode.

MNÉSILOQUE.

M'ira-t-il bien?

AGATHON.

Oui, très bien.

EURIPIDE.

Voyons le manteau.

AGATHON.

Prends sur le lit.

EURIPIDE.

Il faut des souliers.

AGATHON.

Prends les miens.

MNÉSILOQUE.

M'iront-ils?

EURIPIDE.

Pourquoi? Aimes-tu être à l'aise?

AGATHON.

Essaye-les. Mais puisque tu as tout ce qu'il te faut, qu'on me remène au plus vite chez moi.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

EURIPIDE.

Cet homme a véritablement l'air d'une femme. Tâche donc, en parlant, d'imiter le plus que tu pourras le son de voix féminin.

MNÉSILOQUE.

J'essaierai.

EURIPIDE.

Va donc.

MNÉSILOQUE.

Non certes, à moins que tu ne jures.....

EURIPIDE.

Quoi ?

MNÉSILOQUE.

Que tu prendras tous les moyens nécessaires pour me sauver, s'il m'arrive quelque accident.

EURIPIDE.

« Je jure par l'Éther, trône de Jupiter[1], »

MNÉSILOQUE.

Pourquoi plutôt par l'Éther que par la maison d'Hippocrate[2] ?

EURIPIDE.

Eh bien, je jure par tous les dieux sans exception.

MNÉSILOQUE.

Souviens-toi donc bien de ceci : « C'est l'esprit et non la langue seulement qui a juré[3]. » Je ne vise nullement à te lier la langue par un serment.

(On entend le cri des femmes ; la scène change et on voit un temple.)

EURIPIDE.

Entre vite dans le temple ; il paraît que voici le moment de l'assemblée des femmes, pour moi, je me retire.

MNÉSILOQUE & SA SERVANTE.

MNÉSILOQUE.

Viens, ô Thratta, et suis-moi. Regarde donc quelle épaisse fumée font toutes ces torches allumées. Mais, ô

[1] Vers de la *Mélanippide* d'Euripide.

[2] Brunck suppose que Mnésiloque ne fait pas plus de cas de Jupiter que d'Hippocrate. Le sens de ce vers est incertain.

[3] Autre parodie d'Euripide.

éclatantes Thesmophores, permettez que je reste ici sous d'heureux auspices, et que je retourne de même chez moi. Thratta, ôte la corbeille de dessus ta tête, tires-en un gâteau que tu me donneras pour que je le présente aux déesses. O Cérès la bien aimée, déesse universellement honorée, et toi Proserpine, permettez que je jouisse longtemps de l'avantage de vous offrir des sacrifices; ou qu'au moins aujourd'hui je reste ici dans le plus parfait incognito. Accorde aussi à ma fille un mari bien riche, bien sot, bien ridicule, et avec qui elle n'ait à songer qu'au plaisir. Où, où me placerai-je dans un lieu commode pour entendre les orateurs? Pour toi, ô Thratta, retire-toi; il n'est pas permis aux servantes d'entendre ce qui se dit ici.

UNE FEMME EN HÉRAUT, CHŒUR DE FEMMES, MNÉSILOQUE, SEPT HARANGUEUSES.

LA FEMME-HÉRAUT.

Silence, silence. Adressez des vœux aux Thesmophores, Cérès et Proserpine, à Pluton, à Calligénie, à la Terre, mère des jeunes gens, à Mercure, aux Grâces, pour que la harangue et cette assemblée-ci aient le plus grand succès possible, soient fort utiles à la ville d'Athènes et tournent à notre propre avantage. Demandez que celle-là soit couronnée, qui aura le mieux mérité du peuple et de nous, par sa bonne conduite et par ses discours. Demandez aussi des biens pour vous. Voilà quel doit être l'objet de vos vœux. Io péan, io péan, io péan. Réjouissons-nous.

LE CHŒUR.

Nous ne formons pas d'autres vœux, et nous conjurons

toute la génération céleste de les recevoir avec plaisir. Viens au milieu de nous, ô Jupiter, resplendissant de gloire. O dieu [1], distingué par ta lyre dorée, et qui fixes ton séjour dans l'île sacrée de Délos. Et toi, ô vierge [2], supérieure à tout, remarquable par tes yeux bleus et par la riche lance que tu portes. Toi aussi, qu'on peut nommer de mille manières, rejeton [3] de la belle Latone, vierge, la terreur des bêtes féroces. Viens, ô vénérable Neptune, dieu des mers, et quitte le goufre de Nérée, peuplé de poissons et agité de tempêtes. Joignez-vous encore à nous, ô Nymphes des vallées et des montagnes. Que les sons de la cithare se fassent entendre avec nos prières. O nobles Athéniennes, que la harangue soit conforme à nos vœux.

LA FEMME-HÉRAUT.

Adressez vos prières aux dieux et aux déesses de l'Olympe, aux dieux et aux déesses pythiennes, aux dieux et aux déesses déliennes, enfin à toutes les autres divinités. Faites des imprécations contre tous ceux qui formeraient des desseins contraires aux intérêts du peuple-femme, qui voudraient faire leur paix avec Euripide ou avec les Perses; contre ceux qui ambitionneraient le pouvoir souverain, ou qui concourraient à faciliter le retour d'un tyran; contre tout délateur d'une femme qui aurait supposé un enfant; contre toute esclave qui, après avoir servi les galanteries de sa maîtresse, irait en jaser à l'oreille du mari, ou qui, chargée de quelque message, rapporterait le contraire de ce qu'on lui aurait dit; contre tout débauché qui, séduisant une

[1] Apollon.
[2] Minerve.
[3] Diane.

femme par de belles promesses, n'en tiendrait aucune; contre toute vieille qui allécherait un débauché par des cadeaux; contre toute prostituée qui ouvre la main aux présents d'un étranger et trahit ainsi son ami; demandez enfin que tout cabaretier ou cabaretière, dont le conge ne contiendra pas la mesure ordinaire, périsse avec toute sa famille. Mais suppliez les dieux pour qu'ils comblent de biens tout le reste des citoyens.

LE CHŒUR.

Demandons toutes d'un commun accord l'accomplissement de nos vœux en faveur de la ville et du peuple; puisse aussi la victoire rester à celles qui ouvriront les meilleurs avis. Regardons comme ennemies des dieux et de la patrie toutes celles qui, pour leur propre avantage et au détriment de celui du public, violent la forme des serments reçue parmi nous, ou veulent introduire de nouvelles lois et de nouvelles ordonnances, en abrogeant les anciennes; en un mot, celles qui révéleraient nos secrets à nos ennemis et qui introduiraient les Perses sur nos terres pour les ravager. O toi, Jupiter, maître absolu de tout, aie nos vœux pour agréables et fais que tous les dieux nous soient propices, quoique nous ne soyons que des femmes.

LA FEMME-HÉRAUT.

Que toutes entendent le décret qui a été prononcé dans l'assemblée des femmes, présidée par Timoclée; Lysilla était secrétaire, Sostrata orateur : « On s'assemblera le matin du jour qui se trouve précisément au milieu de ceux qui sont consacrés aux thesmophories; c'est un moment où nous avons beaucoup de loisir; on délibérera d'abord sur Euripide, sur la peine qu'on doit lui infliger,

car nous n'avons pas d'ennemi plus déclaré. » Qui demande la parole ?

UNE FEMME.

Moi.

LA FEMME-HÉRAUT.

Prends donc cette couronne avant de haranguer. Qu'on se taise; silence, attention, car voilà la harangueuse qui crache, comme font tous les orateurs; elle a l'air d'en avoir long à dire.

PREMIÈRE HARANGUEUSE.

O femmes! je jure, par nos déesses, qu'aucun motif d'amour-propre ne me fait prendre la parole aujourd'hui parmi vous, mais uniquement la douleur que je ressens de voir que depuis plusieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile marchande d'herbes, car de quels opprobres ne nous a-t-il pas accablées? où ne prend-il pas à tâche de nous déchirer, quelque petit nombre qu'il y ait de spectateurs et de personnages dans ses tragédies et dans ses chœurs? Il nous reproche d'être fausses, de courir après les hommes, d'aimer le vin, d'êtres calomniatrices, bavardes, de n'être bonnes à rien et de faire le malheur des hommes. Aussi nos maris, au sortir de ses pièces, rentrent-ils chez eux en nous regardant de travers et cherchant partout avidement s'il n'y a pas quelque amant caché. Nous n'avons plus nos coudées franches comme auparavant. Depuis ce poète, nos maris ont tellement martel en tête que, s'ils nous voient tresser une couronne, ils nous disent que c'est pour un amant; si quelqu'un, en courant par la maison, casse un vase, le mari demande aussitôt : « En l'honneur de qui ce vase s'est-il cassé? Ce n'est pas, sans doute, pour d'autres

que pour cet étranger de Corinthe [1] ». Une fille souffre-t-elle? Son frère lui dit sur-le-champ : je n'aime pas ce teint pour une fille. Une femme est-elle veuve sans enfants, il ne lui sera pas possible de s'en supposer un : les hommes ne la quittent pas. Autrefois les jeunes filles épousaient des vieillards; mais Euripide nous a tant noircies dans leur esprit, qu'aucun vieux ne veut plus se marier depuis qu'il a entendu ce vers :

Qui vieux prend une femme, épouse son tyran [2].

C'est à cause de lui que nos gardiens nous enferment, mettent des verrous et nous nourrissent ces gros chiens molosses, la terreur des amants. Encore passe pour cela, mais nous n'avons pas même la liberté, comme autrefois, de prendre dans le cellier de la farine, de l'huile et du vin. Les hommes ont toujours sur eux je ne sais quelles espèces de petites clefs à la Laconienne faites avec art, et à trois dents [3]. Auparavant nous avions encore su ouvrir ces portes, en nous procurant, pour trois oboles, une contre-empreinte des cachets qu'ils mettaient en outre sur les serrures [4]. Mais maintenant cet Euripide,

[1] Parodie de deux vers de la *Sthénobée* d'Euripide.
[2] Vers du *Phénix* d'Euripide, pièce perdue.
[3] Plaute fait mention de ces clefs à la Laconienne, *Most.*, II, I, 57 :

. . . . . Clavem mihi harunce ædium laconicam,
Jam jube efferri intus : hasce ego ædes occludam hinc foris.

[4] Grec : En nous procurant un cachet triobolaire. J'ai cru devoir étendre ce texte, et y ajouter le commentaire propre à en faciliter l'intelligence. On voit donc que les maris, outre la clef à la Laconienne, mettaient encore un cachet sur les serrures. Mais les femmes se faisaient faire un cachet semblable pour trois oboles, et par ce secours pénétraient où elles voulaient. Les maris s'en aperçurent, et eurent la précaution de n'avoir que des cachets de bois pourri qu'il portèrent avec eux, et dont il n'était pas possible d'imiter l'empreinte, parce qu'elle variait aussi souvent qu'on l'appliquait de

la perte des familles, a conseillé aux hommes de ne se servir que de bois pourri pour cachet. C'est pourquoi il paraît urgent que nous avisions à nous défaire de cet homme d'une manière ou d'une autre, soit par le poison, soit par tout autre expédient. Voilà ce que je déclare hautement; je consignerai le reste avec le greffier sur les tablettes.

LE CHŒUR.

Je n'ai jamais entendu femme disserter avec plus de sagacité et d'éloquence. Tout ce qu'elle dit est à propos; elle a tout examiné, tout pesé; elle sait faire valoir ses raisons avec prudence et finesse, de sorte que si Xénoclès, le fils de Carcinus, parlait à côté d'elle, vous jugeriez tous, comme je l'imagine, qu'il ne sait ce qu'il dit.

DEUXIÈME HARANGUEUSE.

Je ne me lève que pour ajouter très peu de griefs à ceux que l'on vient d'alléguer contre Euripide. Je veux seulement vous parler des torts qu'il a vis-à-vis de moi. Mon mari est mort dans l'île de Chypre; il m'a laissé cinq petits enfants que j'ai bien de la peine à nourrir en faisant des couronnes dans le marché aux myrtes. C'est donc à peine si je gagnais ma vie; maintenant c'est bien pis : je ne vends pas la moitié de ce que je vendais depuis que cet Euripide a persuadé à tout le monde, par ses tragédies, qu'il n'y avait point de dieux [1]. Je dis et ré-

fois, et c'est cette dernière précaution dont la harangueuse fait un crime à Euripide. (B.)

[1] Je n'examine pas, observe très judicieusement Brunck, si Euripide était athée ou non. Mais je puis affirmer avec confiance que si Euripide eût été accusé, comme Socrate, d'athéisme, on n'eût pas manqué de faiseurs d'anecdotes et d'histoires, qui eussent publié qu'Aristophane s'était laissé corrompre par l'argent des ennemis d'Euripide, pour l'accuser d'impiété en plein théâtre. (B.)

pète donc à chacun qu'il est essentiel, pour plusieurs raisons, que ce tragique soit châtié. Le mal qu'il nous fait, ô femmes, tient à l'éducation grossière qu'il a reçue. Mais je vais au marché, car j'ai à y fournir vingt couronnes qui m'ont été commandées.

LE CHŒUR.

Je trouve que celle-ci a encore une manière de présenter les choses plus agréable que la première, tant elle a su mettre de piquant dans son accusation, où elle n'est point sortie des bornes de l'à-propos et où elle a réuni la finesse et la prudence. Tout ce qu'elle a dit était à notre portée et propre à nous convaincre. Il faut tirer une vengeance éclatante des torts que cet homme lui a faits.

MNÉSILOQUE *en femme.*

Je ne suis nullement surprise, mes chères compagnes, que, d'après de pareilles accusations, vous sentiez votre courroux s'allumer vivement et votre bile s'échauffer contre Euripide. Oui, périssent mes enfants, si je ne le hais autant que vous; ne pas le haïr serait folie. Cependant réfléchissons un peu. Nous sommes seules, et il n'y a pas à craindre qu'on ne révèle nos secrets. Pourquoi, je vous supplie, nous choquons-nous si violemment pour deux ou trois bagatelles qu'Euripide aura sues, tandis que nous faisons une infinité de maux qu'il ne dit pas? Car, pour moi, sans parler d'aucune autre, je ne suis pas exempte de nombre de méfaits; mais rien de plus affreux que ce que je me suis permis, de nuit, après trois jours de mariage, étant couchée avec mon mari. J'avais un galant qui m'avait séduite dès l'âge de sept ans : l'amour l'aveugla au point de venir doucement gratter à la porte. Je

compris sur-le-champ ce que cela voulait dire. Je me glisse donc du lit : « Où vas-tu, me dit mon mari ? Où ? lui répliquai-je. Je souffre horriblement : j'ai la colique. Je me lève pour sortir. — Va, » me dit-il, et là-dessus il se met à écraser dans ses mains des fruits de cèdre, de l'anis et de la sauge. Pour moi, j'ai graissé les gonds, et me suis réunie à mon galant, qui a fait de moi ce qu'il a voulu en me penchant sur l'autel d'Apollon, où je tenais fortement un laurier. Or, remarquez ceci, jamais Euripide ne nous a reproché de pareilles choses, ni toutes les complaisances que nous avons pour des esclaves et pour des muletiers, à défaut d'autres ; ni notre méthode de manger de l'ail pour écarter nos maris, qui, en revenant de monter la garde, pourraient s'apercevoir du libertinage auquel nous nous serions livrées toute la nuit avec un autre homme. Vous le voyez, voilà ce qu'il n'a jamais dit. S'il maltraite Phèdre, hé ! que nous importe ? A-t-il jamais révélé l'astuce de telle femme qui fait admirer à son mari la beauté d'un manteau étendu au soleil, pour faciliter l'évasion de son amant. Non, il n'a pas dit mot de cela. J'ai connu moi-même une autre femme qui fit accroire qu'elle était dans les douleurs de l'enfantement pendant dix jours de suite, jusqu'à ce qu'elle se fut procuré un enfant. Son mari courait par la ville, achetant des drogues pour hâter l'accouchement. Sur ces entrefaites, une vieille apporte, dans une marmite, un enfant qui avait la bouche pleine de miel pour qu'il ne criât pas; la vieille fait un signe; la femme de s'écrier aussitôt : « Va-t'en, va-t'en, mon mari : je sens que j'accouche » (car le petit enfant donnait du pied dans le fond de la marmite); le mari se retire : on ôte bien vite le miel qui était dans la bouche de l'enfant : il crie aussitôt; la vieille scélérate qui avait apporté cet enfant court

avec joie au mari, et lui dit : « Un lion, un lion t'est né; c'est ton portrait vivant, mais surtout le sexe, car il est fait comme toi. » Ne sommes-nous pas coupables de tous ces forfaits? Oui, par Diane! Avons-nous donc droit, après cela, d'en vouloir à Euripide, qui en dit encore moins que nous n'en faisons?

LE CHŒUR.

Hé, hé, où a-t-on pris cette femme-là? Quel pays a nourri une pareille effrontée? Je n'imaginais pas qu'il y eût parmi nous une femme assez impudemment audacieuse pour oser jamais parler publiquement de la sorte. Mais maintenant on doit s'attendre à tout, et j'approuve ce vieux proverbe : Il faut regarder sous toutes sortes de pierre, de peur qu'il n'en sorte un orateur[1] prêt à mordre. Il n'y a rien de pis en tout que les femmes, une fois qu'elles ont perdu toute pudeur naturelle.

DEUXIÈME HARANGUEUSE.

Par Aglaure[2], ô femmes, il faut que vous perdiez la tête, ou que vous soyez ensorcelées, ou accoutumées à de plus grands déboires, si vous vous laissez injurier à ce point par cette peste-là. Si cependant quelqu'une de vous.....? Sinon, nous-mêmes et nos servantes, nous prendrons, quelque part, de la cendre, et nous l'épilerons, afin qu'elle

[1] Aristophane substitue ici le mot *orateur* au mot *scorpion*, qui est dans le proverbe.

[2] Les femmes d'Athènes juraient, nous dit le scoliaste, par Aglaure et Pandroson, sa sœur, filles de Cécrops. On retrouve les noms des trois filles de Cécrops et d'Aglaure dans ces vers des *Métamorphoses* d'Ovide, II, 777 :

Pars secreta domus ebore et testudine cultos
Tres habuit thalamos, quorum tu, Pandrose, dextrum;
Aglauros lævum, medium possederat Herse.

apprenne qu'étant femme, désormais elle ne doit plus calomnier les femmes.

MNÉSILOQUE.

Oh, vous ne m'épilerez pas tout à fait. Est-il donc juste de me faire un pareil traitement, parce que j'aurai profité de la liberté qu'inspire la circonstance et de la permission de parler que nous avons toutes tant que nous sommes, et parce que j'aurai exposé ce qui pouvait rendre Euripide excusable ?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

N'est-il pas juste que tu sois punie, toi qui seule as eu le front de prendre le parti d'un homme qui nous couvre d'opprobres, qui choisit pour sujet de ses pièces de théâtre tout ce qu'il peut y avoir de méchantes femmes, des Mélanippes, des Phèdres, et non une Pénélope, parce qu'elle était vertueuse ?

MNÉSILOQUE.

Et j'en sais la raison. Direz-vous qu'il y ait de nos jours une seule Pénélope ? Hé, toutes sont des Phèdres.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Vous entendez, ô femmes, ce que cette effrontée ajoute encore sur notre compte.

MNÉSILOQUE.

Mais, en vérité, je n'ai pas dit tout ce que je pouvais dire. Puisque vous ne m'en croyez pas, voulez-vous que je vous en dise davantage ?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tu ne pourrais pas : tu as vomi tout ce que tu avais contre nous.

MNÉSILOQUE.

Bah, je n'ai pas dit la millième partie de ce que nous faisons. Tenez, par exemple, ai-je parlé de notre art à pomper du vin avec nos bijoux d'or?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Puisses-tu périr?

MNÉSILOQUE.

..... Ou de ce que pendant les Apaturies nous donnons la viande à nos amants, et nous disons que le chat.....?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

C'est trop fort! Tu as perdu la tête!

MNÉSILOQUE.

Ai-je fait mention de cette femme qui a tué son mari d'un coup de hache; de cette autre dont les philtres ont jeté le sien dans la folie, et comment une Acharnienne, depuis peu, a su enterrer sous la baignoire.....

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Que la peste te crève!

MNÉSILOQUE.

..... Son père?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Nos oreilles se feront-elles à de pareilles choses?

MNÉSILOQUE.

Ai-je raconté comment ta servante étant accouchée d'un garçon, tu y as substitué ta petite fille?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tu n'auras certainement pas dit cela impunément. Je vais t'arracher les cheveux.

MNÉSILOQUE.

J'en jure par Jupiter, tu ne me toucheras pas.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tiens, vois.

MNÉSILOQUE.

Tiens, vois aussi.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Prends mon manteau, Philista.

MNÉSILOQUE.

Touche-moi seulement; et, par Diane, je te.....

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Que feras-tu ?

MNÉSILOQUE.

Je te ferai rendre tout le gâteau de sésame que tu as mangé.

LE CHŒUR.

Cesse tes injures : voilà une femme qui hâte le pas de ce côté-ci. Ainsi tais-toi avant qu'elle nous joigne, pour que nous puissions entendre tranquillement ce qu'elle vient nous dire.

LES MÊMES, CLISTHÈNE.

CLISTHÈNE.

O femmes, qui m'êtes chères par la conformité de vos goûts avec les miens, jugez, par le soin que j'ai de me raser, de l'envie que j'ai de vous plaire. Je suis possédé d'un amour effréné pour votre sexe, j'y suis constamment attaché, et, comme dans ce moment, j'ai entendu parler d'une affaire importante qui vous concerne, dans le marché où tout à l'heure il en était question, je viens

vous en faire part et vous prévenir de prendre garde qu'il ne vous arrive un grand malheur sans que vous vous en doutiez.

LE CHŒUR.

Qu'est-ce, ô cher enfant? Car, on doit t'appeler enfant, tant que tu auras des joues aussi fraîches.

CLISTHÈNE.

On dit qu'Euripide a fait pénétrer aujourd'hui un vieillard de ses parents.

LE CHŒUR.

Pourquoi faire? A quel dessein?

CLISTHÈNE.

Pour être au fait de vos discours, de vos projets et de vos résolutions.

LE CHŒUR.

Et comment, au milieu de nous, un homme a-t-il pu n'être pas reconnu?

CLISTHÈNE.

Euripide lui a brûlé et arraché les poils, et l'a déguisé en femme.

MNÉSILOQUE.

Le peux-tu croire? Quel est l'homme assez fou pour se laisser épiler et flamber? O vénérables déesses, je n'en croirai rien.

CLISTHÈNE.

Tu plaisantes. Mais je ne serais pas venu compter tout cela, si je ne l'avais appris de gens parfaitement instruits.

LE CHŒUR.

Voilà une terrible nouvelle. C'est pourquoi, ô femmes, point de délai : mais voyons et cherchons où peut être cet homme à notre insu. Aide-nous, Clisthène, dans cette

recherche. Nous t'en aurons une double obligation, bien cher ami.

CLISTHÈNE.

Allons, voyons. Hé bien, toi d'abord, qui es-tu ?

MNÉSILOQUE, *à part.*

Où me mettrai-je ?

CLISTHÈNE.

On va te secouer.

MNÉSILOQUE, *à part.*

Que je suis malheureux !

QUATRIÈME FEMME.

Tu me demandais qui je suis ?

CLISTHÈNE.

Oui.

QUATRIÈME FEMME.

Je suis la femme de Cléonyme.

CLISTHÈNE *au chœur.*

La connaissez-vous ?

LE CHŒUR.

Nous la connaissons bien, passe à d'autres.

CLISTHÈNE.

Quelle est cette femme qui tient un enfant ?

QUATRIÈME FEMME.

C'est ma nourrice.

MNÉSILOQUE *à part et se retirant.*

Je suis perdu.

CLISTHÈNE.

Hé, hé ? Où vas-tu ? Reste un peu. Qu'est-ce à dire ?

MNÉSILOQUE.

Laisse-moi aller pisser.

CLISTHÈNE.

Tu es une effrontée ; fais vite, je t'attends ici.

LE CHŒUR.

Attends, je te prie, et observe-la bien. Elle est, ô bon ami, la seule que nous ne connaissions pas.

CLISTHÈNE.

Hé bien donc, finiras-tu de pisser ?

MNÉSILOQUE.

Pauvre malheureuse que je suis, j'éprouve une difficulté d'uriner. Je mangeai hier du cresson.

CLISTHÈNE.

Que nous contes-tu avec ton cresson ? Ça, ça, viens à moi.

MNÉSILOQUE.

Pourquoi me tirer ainsi, toute malade que je suis ?

CLISTHÈNE.

Dis-moi, qui est ton mari ?

MNÉSILOQUE.

Tu me demandes qui est mon mari ? Connais-tu un certain habitant de Cothocide ?

CLISTHÈNE.

Un certain ? Qui ? N'est-ce pas celui-là, qui autrefois.....

MNÉSILOQUE.

Oui, celui-là, fils de celui-ci.....

CLISTHÈNE.

Tu patauges, ce me semble. Es-tu déjà venue ici ?

MNÉSILOQUE.

Eh parbleu, tous les ans.

CLISTHÈNE.

Quelle est ta camarade de tente[1] ?

MNÉSILOQUE.

C'est cette..... Je suis perdu !

CLISTHÈNE.

O dieux ! Tu ne dis rien.

CINQUIÈME FEMME.

Approche ici. Je vais la questionner, comme il faut, sur ce qui s'est passé dans les thesmophories précédentes. *(A Clisthène)* : Éloigne-toi, tu es homme; tu ne dois rien savoir de cela. *(A Mnésiloque)* : Allons, voyons, dis-moi quelle fut la première cérémonie dont nous nous acquittâmes ? Réponds, quelle fut la première ?

MNÉSILOQUE.

La première ? Nous bûmes.

CINQUIÈME FEMME.

Qu'est-ce que nous fîmes ensuite ?

MNÉSILOQUE.

Nous bûmes à nos santés.

CINQUIÈME FEMME.

Tu sais cela par quelque autre. Que fîmes-nous en troisième lieu ?

MNÉSILOQUE.

Xénylla me demanda la coupe, au défaut de pot-de-chambre.

CINQUIÈME FEMME.

C'est ne rien dire. Viens ici, Clisthène; voilà l'homme dont tu nous parles.

[1] Pendant ces fêtes, les femmes logeaient deux à deux sous des tentes dressées près du temple de Cérès.

CLISTHÈNE.

Que ferai-je donc ?

CINQUIÈME FEMME.

Dépouille-le, car il ne sait ce qu'il dit.

MNÉSILOQUE.

Quoi, tu me dépouilleras, moi, mère de neuf enfants ?

CLISTHÈNE.

Ote-moi tout de suite ce corset, ô impudente.

CINQUIÈME FEMME.

Quelle solide gaillarde ! Mais elle n'a pas la gorge faite comme la nôtre.

MNÉSILOQUE.

Je suis stérile, je n'ai jamais eu d'enfants.

CINQUIÈME FEMME.

Vraiment ? Eh, tout à l'heure tu étais mère de neuf enfants.

CLISTHÈNE.

Tiens-toi debout, qu'on t'examine [1].

CINQUIÈME FEMME.

Vois de ce côté-ci ; il n'y a pas à s'y tromper [2].

CLISTHÈNE.

Et où donc ?

CINQUIÈME FEMME.

Ah, regarde maintenant de l'autre côté.

CLISTHÈNE.

Mais je ne vois rien.

[1] *Quo penem trudis deorsum ?* BRUNCK.
[2] *Eccum vide : prominet, et optimi coloris est.* BRUNCK.

CINQUIÈME FEMME.

Reviens par ici à présent.

CLISTHÈNE.

C'est un isthme. Tu vas et reviens plus souvent que les Corinthiens [1].

CINQUIÈME FEMME.

Ah ! le misérable nous a dit toutes ces injures pour prendre le parti d'Euripide.

MNÉSILOQUE.

Ah malheureux ! A quels désagréments me suis-je exposé ?

CINQUIÈME FEMME.

Que ferons-nous ?

CLISTHÈNE.

Ne le perdez pas de vue, de peur qu'il ne s'échappe ; je vais dénoncer tout cela aux prytanes.

LE CHŒUR.

Allumons donc maintenant les lampes, quittons nos manteaux et disposons-nous courageusement à chercher si quelque autre homme ne se serait pas glissé parmi nous ; parcourons toute la place, regardons sous les tentes et dans toutes les avenues.

Allons, chères compagnes, partons d'un pied léger et portons nos regards de tous côtés. Hâtons-nous, il n'y a plus moyen de différer. Il nous faut au plus vite faire

[1] *Isthmum aliquem habes, homo; sursumque et deorsum penes trahis retrahisque, frequentius quam Corinthii.* Les Corinthiens, pour n'être pas obligés de faire tout le tour du Péloponèse, traînaient avec des machines, leurs vaisseaux par l'isthme, d'une mer à l'autre.

notre ronde. Allons, cherchez maintenant, voyez bien partout s'il n'y aurait pas encore quelque traître de caché. Que vos yeux se portent de tous côtés; regardez scrupuleusement par ici comme par là, si quelque téméraire ne nous reste pas inconnu; non seulement il sera puni, mais, de plus, il apprendra, par son exemple, aux autres, où mènent les outrages, les méfaits et l'impiété; il reconnaîtra hautement qu'il y a des dieux, et toute la postérité saura d'après lui qu'il faut les honorer, et que c'est un bien de pratiquer la vertu et de ne se rien permettre contre les lois. Et voici ce qui leur arrivera, s'ils y manquent : tout homme qui sera pris en flagrant délit, qui, dans ses actions, n'aura écouté que sa fureur et sa rage, deviendra pour tous les mortels de tout sexe un exemple de la promptitude avec laquelle les dieux sévissent contre les scélérats et les impies.

Nous croyons avoir bien tout examiné, nous n'avons pas trouvé d'autre homme de caché.

SIXIÈME FEMME.

Ah, ah, où fuis-tu? Ah ! tu ne resteras pas? Que je suis malheureuse, que je suis malheureuse ! Il s'est évadé, après avoir arraché mon enfant de mon sein.

MNÉSILOQUE.

Crie tant que tu voudras, mais si tu ne me donnes la liberté, jamais cet enfant ne goûtera des morceaux que tu lui as préparés dans ta bouche; je vais lui ouvrir les veines avec ce couteau et faire ruisseler son sang sur l'autel.

SIXIÈME FEMME.

Oh infortunée que je suis ! O femmes, ne viendrez-vous pas toutes à mon secours, ne jetterons-nous pas les hauts

cris pour tirer une vengeance éclatante de ce monstre? Souffrirez-vous qu'il me prive ainsi du seul enfant que j'aie?

LE CHŒUR.

Oh, oh! vénérables Parques, quel nouveau forfait s'offre à ma vue! Tout ce qu'il fait n'est qu'audace et impudence! A quel excès se livre-t-il encore! O chères compagnes, quel excès!

MNÉSILOQUE.

Comment pourrai-je réprimer votre effronterie sans bornes?

LE CHŒUR.

N'est-ce pas une chose horrible, au-delà de toute expression?

SIXIÈME FEMME.

Il est horrible, vraiment, de m'avoir enlevé mon enfant.

LE CHŒUR.

Que dire à cela? Il se permet tout sans pudeur.

MNÉSILOQUE.

Je n'en resterai pas là.

SIXIÈME FEMME.

Tu ne retourneras pas d'où tu es venu, et il ne te sera pas aisé de t'échapper d'ici et d'avoir à te vanter de t'être tiré d'un mauvais pas; tu vas faire une mauvaise fin.

MNÉSILOQUE.

Loin de moi ce funeste présage!

LE CHŒUR.

Quelle est la divinité qui viendrait au secours d'un homme qui se conduit avec autant d'impiété?

MNÉSILOQUE.

Tu cries en vain. Tu ne me feras pas lâcher cette petite.

LE CHOEUR.

Mais, par les déesses, tu ne nous joueras pas tout à l'heure impunément; tu cesseras tes propos audacieux. Il est juste, qu'à notre tour, nous te fassions éprouver les plus affreux traitements. Le sort peut-être, favorisant un mal d'un autre genre, réprimera ton audace. *(A la sixième femme)* : Va ! prends ces femmes avec toi et apporte du bois pour brûler ce scélérat et le faire griller au plus vite.

SIXIÈME FEMME.

Allons, Mania, chercher des fagots. *(A Mnésiloque)* : O malheureux, je veux te mettre aujourd'hui en charbons.

MNÉSILOQUE.

Grillez, brûlez. Pour toi, ma petite, quitte tout de suite ton vêtement à la Crétoise [1], et, de toutes les femmes, n'accuse que ta mère de ta mort..... Qu'est-ce que c'est que cela? Cette fille n'est plus qu'une outre pleine de vin, à laquelle est ajustée une chaussure à la Persienne. O femmes rusées, ô biberones, ingénieuses à vous servir de tout pour boire. Vous faites la fortune des cabaretiers et notre ruine : vous perdez nos meubles et nos étoffes, que vous travaillez fort mal.

SIXIÈME FEMME.

Apporte tous tes fagots, Mania.

MNÉSILOQUE.

Oui, apporte-les. Mais toi, réponds-moi à ceci : tu dis avoir mis cet enfant au monde?

[1] Espèce de vêtement fort court, fait d'une étoffe légère, dit le scoliaste.

SIXIÈME FEMME.

Et je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOQUE.

Tu l'as porté ?

SIXIÈME FEMME.

Oui, j'en jure par Diane.

MNÉSILOQUE.

Combien en contient-il ? Trois cotyles ? Dis-moi.

SIXIÈME FEMME.

Que m'as-tu fait-là ? Impertinent, tu as mis tout nu cet enfant, qui est si petit ?

MNÉSILOQUE.

Si petit ?

SIXIÈME FEMME

Oui, petit.

MNÉSILOQUE.

Depuis quand est-il né ? Depuis trois ou quatre fêtes des coupes [1] ?

SIXIÈME FEMME.

Depuis peu, après les dernières fêtes de Bacchus. Mais rends-le.

MNÉSILOQUE.

Non, j'en jure par Apollon.

SIXIÈME FEMME.

Nous allons te brûler.

[1] La fête des coupes se célébrait le second jour des lénéennes ou des anthestéries. Elle se célébrait tous les ans. Comme cet enfant, observe très bien Brunck, n'est autre chose qu'une outre de vin, on peut en calculer l'âge par le nombre des lénéennes célébrées depuis qu'il est fait. (B.)

MNÉSILOQUE.

Brûlez-moi, je l'égorge à l'instant.

SIXIÈME FEMME.

N'en fais rien, je te prie. Mais fais-moi plutôt qu'à lui le mal que tu voudras.

MNÉSILOQUE.

Tu me parais bonne mère : malgré cela, cette petite sera sacrifiée.

SIXIÈME FEMME.

O dieux, ma fille ! Mania, donne-moi un bassin pour que je recueille au moins son sang.

MNÉSILOQUE.

Place-le dessous. Je veux bien t'accorder cela.

SIXIÈME FEMME.

Peste de toi ! Que tu es envieux et malveillant.

MNÉSILOQUE.

Cette peau est pour le sacrificateur.

SIXIÈME FEMME.

Tiens, prends.

SEPTIÈME FEMME.

O infortunée Mica, qui t'a privée de ta fille ? Qui t'a enlevé ta chère fille unique ?

SIXIÈME FEMME.

C'est ce monstre. Mais puisque te voilà, observe-le, pour que j'aille, avec Clisthène, dénoncer aux prytanes les crimes commis par ce scélérat.

MNÉSILOQUE, *à part.*

Mais maintenant, quel moyen de me tirer d'ici sain et sauf ? Que ferai-je ? Qu'imaginerai-je ? L'auteur de cette

entreprise, celui qui m'a mis dans tout cet embarras, ne paraît encore nulle part. Qui pourrais-je donc lui députer? Ah, la tragédie de *Palamède* me fournit un excellent expédient. J'écrirai comme lui sur de petites rames, que je jetterai au vent. Mais je n'en ai pas ici sous ma main. Où en trouverai-je donc? Où? Pourquoi, à leur défaut, n'écrirais-je pas sur ces statues? Cela vaudra bien mieux. Elles sont de bois, les rames sont aussi de bois. O mes mains, prêtez-vous à une action qui va me tirer d'affaire. Allons, petites plaques bien unies, recevez l'empreinte que je vais faire avec ce burin, pour graver l'état de ma position déplorable..... Oh, oh! voilà une R mal faite, car où diable va-t-elle? Allez maintenant, plaques légères, parcourez tous les coins de côté et d'autre. Le temps presse.

LE CHŒUR.

PARABASE.

Adressons-nous aux spectateurs pour chanter nous-mêmes nos louanges, quoiqu'il n'y ait personne qui ne nous reproche de mille manières que nous ne sommes qu'une vraie peste pour les hommes, et que nous attirons sur eux toutes sortes de fléaux : les procès, les querelles, les séditions, les misères humaines et la guerre. Mais, je vous le demande, si nous sommes une peste, pourquoi nous épousez-vous, oui, si nous sommes véritablement une peste? Pourquoi nous interdire de sortir et défendre qu'aucune de nous mette le nez à la fenêtre? Pourquoi tant de précautions pour garder une peste? S'il arrive qu'une femme soit allée quelque part et que vous ne la trouviez pas à la maison, vous ne vous possédez en aucune manière, tandis que vous devriez vous réjouir et re-

mercier les dieux de ce que la peste n'est plus chez vous et a totalement abandonné vos pénates. Qu'une femme, fatiguée de plaisir, se livre un instant au sommeil chez les autres, chacun court après cette peste et tourne autour des lits. Regardons-nous à la fenêtre, tout le monde veut voir cette peste; si quelqu'une se retire honteuse d'être ainsi regardée, c'est alors qu'on désire bien davantage que cette peste mette le nez à la fenêtre pour se faire voir de nouveau. Il est donc clair que nous valons beaucoup mieux que vous; c'est ce qu'on peut démontrer en comparant les deux sexes. Voyons quel est le pire des deux : nous disons que c'est le vôtre, vous dites que c'est le nôtre. Voyons donc, entrons dans le détail et comparons entre eux chaque homme et chaque femme. Charminus ne vaut pas Nausimacha; les faits parlent. Cléophon est pire que Salabaccha. Depuis longtemps il n'en est aucun parmi vous qui ose se mesurer avec Aristomacha, cette illustre Marathonienne, ni avec Stratonice. Quelqu'un des sénateurs qui abandonnèrent, l'an passé, leurs fonctions à d'autres, l'emporte-t-il sur Eubula? C'est ce que vous ne soutiendrez pas. Nous pouvons donc nous glorifier de valoir mieux que les hommes. On ne voit point de femmes se faire traîner sur un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talents au trésor public. Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'est pour le rendre le même jour. Combien en pourrions-nous montrer, parmi vous, coupables de ces déprédations? Vous aimez d'ailleurs la bonne chère, et vous êtes des voleurs, des bouffons, des débauchés; il y a plus, c'est que nous conservons mieux que vous l'héritage de nos pères. Nous avons encore notre cylindre pour tendre la trame, nos brassières, nos corbeilles, nos parasols, mais

plusieurs de nos hommes n'ont plus ni lance, ni brassières à la maison, et plusieurs autres, dans l'action, se sont débarrassés de leur bouclier.

Nous autres femmes, nous aurions à nous plaindre des hommes sur plusieurs points, mais principalement sur un article qui est de la plus grande importance. N'était-il pas convenable qu'une femme qui avait donné le jour à un citoyen utile, à un taxiarque ou à un général, fût comblée d'honneurs, et qu'on lui assignât la première place dans les Sténies, les Scires et les autres fêtes que nous célébrons? Il faudrait au contraire que la mère d'un citoyen lâche et inutile, ou d'un triérarque poltron, ou d'un général ignorant, ne parût que la tête rasée, et après celle qui aurait à se glorifier de sa maternité? Est-il juste, en effet, ô citoyens, que la mère d'Hyperbolus, vêtue de blanc et les cheveux flottants, prenne place près de la mère de Lamachus et ose prêter de l'argent à intérêt? Il faudrait que ceux à qui elle aurait prêté et dont elle exigerait les intérêts, refusassent de les lui payer et lui emportassent son argent en disant : « Tu mérites bien qu'on te paye des intérêts, après nous avoir donné un si beau fruit! »

MNÉSILOQUE, SEPTIÈME FEMME.

MNÉSILOQUE.

Je suis devenu louche, à force de fixer mes yeux de ce côté en attendant. Euripide ne paraît pas encore. Qu'est-ce qui peut l'arrêter? Il est sans doute impossible qu'il ne rougisse pas du froid Palamède. Par quelle tragédie pourrai-je donc l'attirer? Ah, je la tiens; je vais contre-

faire sa nouvelle Hélène. Aussi bien ai-je un vêtement conforme au sien.

SEPTIÈME FEMME.

Que médites-tu de nouveau? Que cherches-tu? Il t'en cuira de ton Hélène, si tu ne restes tranquille jusqu'à l'arrivée d'un prytane.

MNÉSILOQUE *en Hélène.*

« Ces rives sont celles du Nil, fleuve majestueux, asile des nymphes timides, qui tient lieu de la céleste rosée à l'Égypte, où on se nourrit de noir syrmaia[1]. »

SEPTIÈME FEMME.

Par la brillante Hécate, tu es rempli de ruses.

MNÉSILOQUE.

« Ma patrie est illustre : Sparte m'a vue naître, et je suis fille de Tyndare[2]. »

SEPTIÈME FEMME.

O scélérat, c'est là ton père? Dis plutôt Phrynondas.

MNÉSILOQUE.

« Hélène est mon nom. »

SEPTIÈME FEMME.

Comment, tu te déguises encore en femme, avant d'avoir été punie de ton premier déguisement?

MNÉSILOQUE.

« Le Scamandre a été teint du sang des héros qui ont combattu dans ma cause. »

SEPTIÈME FEMME.

Que ne l'a-t-il été de ton sang aussi!

[1] Ces mots se trouvent au commencement de l'*Hélène* d'Euripide
[2] Autre extrait d'Euripide.

MNÉSILOQUE.

« Je ne suis point sortie de ces lieux, et mon époux infortuné n'est pas encore de retour..... Ah ! pourquoi suis-je encore en vie, par la faute des corbeaux..... Mais quelque espoir flatteur soutient mon courage [1]. » Jupiter, ne permets pas que j'aie espéré en vain.

LES MÊMES, EURIPIDE EN MÉNÉLAS.

EURIPIDE.

« A quel maître appartient ce superbe palais [2] ? » Peut-on espérer que des malheureux naufragés, triste jouet des tempêtes, y trouveront l'hospitalité ?

MNÉSILOQUE.

« Ce palais est celui de Protée [3]. »

EURIPIDE.

De quel Protée ?

SEPTIÈME FEMME.

Oh, quel affreux menteur. Protée est mort depuis plus de dix ans [4].

EURIPIDE.

« En quel pays suis-je transporté [5] ?

MNÉSILOQUE.

« Dans l'Égypte. »

[1] Tout ce qui est entre guillemets est extrait d'Euripide.
[2] Extrait d'Euripide.
[3] Id.
[4] Cette femme fait là un quiproquo semblable à celui de la comtesse d'Escarbargnas (scène XVI), qui ne savait pas mieux l'histoire. Cette dernière-ci entendant prononcer, au sujet de vers, le nom de Martial : « Quoi, s'écrie-t-elle, Martial fait-il des vers ? Je pensais qu'il ne fît que des gants. » Thucydide fait mention d'un Protée, chef d'une flotte athénienne : il était fils d'Épiclès. (B.)
[5] Extrait d'Euripide.

EURIPIDE.

« O malheureux ! Où les vents m'ont-ils jeté [1] ? »

SEPTIÈME FEMME.

Mais, bonhomme, est-ce que tu crois ce jongleur, ce scélérat ? Tu es dans le temple de Cérès.

EURIPIDE.

« Le roi que tu m'as nommé est-il dans ce palais [2] ? »

SEPTIÈME FEMME.

Certainement, ô étranger, tu n'es point encore revenu de ta peur. On t'a dit que Protée était mort, et tu demandes s'il est chez lui ou non.

EURIPIDE.

Ha, ha, il est mort ! Et où repose sa cendre ?

MNÉSILOQUE.

« Ce monument, près duquel nous voici, la renferme [3]. »

SEPTIÈME FEMME.

Puisses-tu périr misérablement ! Oui, tu périras. Quoi, oser dire qu'un autel est un tombeau !

EURIPIDE.

« Pourquoi ces vêtements lugubres [4] ? Pourquoi, ô étrangère, te tenir sur ce triste monument ? »

MNÉSILOQUE.

Je me vois forcée de partager la couche nuptiale du fils de Protée, qui recherche ma main.

[1] Extrait d'Euripide.
[2] Id.
[3] Id.
[4] Id.

SEPTIÈME FEMME.

Pourquoi, scélérat, en imposer à cet étranger. Pauvre infortuné, ce maître en fourberie ne s'est glissé parmi nous que pour nous ravir notre or.

MNÉSILOQUE.

Criez, versez toute votre bile sur mon individu.

EURIPIDE.

O étrangère, quelle est cette vieille qui te déchire par ses propos ?

MNÉSILOQUE.

C'est Théonoé, fille de Protée.

SEPTIÈME FEMME.

Point du tout, j'en jure par les déesses. Je m'appelle Critylle, fille d'Antithée, de la famille des Gargettiens. Pour toi, tu n'es qu'un scélérat.

MNÉSILOQUE.

Dis ce que tu voudras : « Mais je n'épouserai jamais ton frère, et Ménélas, armé sous les murs d'Ilion, retrouvera un jour une épouse fidèle[1]. »

EURIPIDE.

« Qu'as-tu dit, ô femme ? Tourne tes yeux de ce côté. »

MNÉSILOQUE.

« J'ai honte de lever les yeux sur toi, tant ma figure porte l'empreinte des injures que j'ai supportées. »

EURIPIDE.

« Qu'est-ce que c'est..... ? L'étonnement m'ôte la pa-

[1] Toute cette scène est parodiée de l'*Hélène* d'Euripide.

role..... O dieux, quels traits ont frappé ma vue? O femme, qui es-tu? »

MNÉSILOQUE.

« Toi-même qui es-tu? Je n'ai pas moins que toi sujet d'être étonnée. »

EURIPIDE.

Es-tu Grecque de naissance, ou cette terre est-elle ta patrie? »

MNÉSILOQUE.

Je suis Grecque. A ton tour, apprends-moi qui tu es?

EURIPIDE.

« Plus je considère ces traits, plus je crois voir ceux d'Hélène. »

MNÉSILOQUE.

« Est-ce Ménélas que je vois? » J'en jurerais par l'odeur de ces légumes [1].

EURIPIDE.

« Tu vois devant toi ce mortel infortuné. »

MNÉSILOQUE.

O cher mari, que tu as tardé à te rendre dans les bras de ton épouse! Reconnais-moi, reconnais-moi et presse-moi dans tes bras. Hâte, hâte, hâte, hâte-toi de me retirer au plus vite de ce lieu. »

SEPTIÈME FEMME.

Par les déesses, quiconque voudrait t'enlever aurait à souffrir des coups que je lui donnerais avec cette torche.

EURIPIDE.

« Tu veux m'empêcher de conduire à Sparte ma femme, la fille de Tyndare? »

[1] Il y a là sans doute quelque allusion au métier de la mère d'Euripide.

SEPTIÈME FEMME.

Halte là, tu me parais bien d'accord avec lui et non moins rusé. Ce n'est pas sans dessein que tu me disais tout à l'heure je ne sais quoi de l'Égypte. Mais celui-ci payera de sa personne. Voilà le prytane et le licteur qui s'avancent.

EURIPIDE.

Voilà qui est fâcheux. Il faut que je me retire.

MNÉSILOQUE.

Et moi, pauvre diable, que ferai-je?

EURIPIDE.

Reste tranquille. Tant que je vivrai, je ne t'abandonnerai pas, à moins que je ne trouve plus de ruse dans mon adresse inépuisable.

SEPTIÈME FEMME.

Ce filet n'a rien pris [1].

SEPTIÈME FEMME, MNÉSILOQUE, UN PRYTANE, UN LICTEUR.

LE PRYTANE.

Est-ce là ce scélérat dont Clisthène nous a parlé? Hé, hé, pourquoi te caches-tu? Licteur, mets-lui un carcan au cou et garrotte-le; ensuite tiens-le là dans cette place et n'en laisse approcher personne, mais aie un fouet à la main pour frapper quiconque se présentera.

SEPTIÈME FEMME.

Cet ordre est excellent. Tout à l'heure peu s'en est fallu qu'il ne me fût enlevé par un vieux renard.

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui manquent leurs vues, leurs projets.

MNÉSILOQUE.

O prytane, je te supplie, par la main droite que tu sais si bien présenter quand on te donne de l'argent, fais-moi, quoique je sois près d'expirer, une légère grâce.

LE PRYTANE.

Quelle grâce ?

MNÉSILOQUE

Ordonne qu'avant de m'attacher sur l'instrument de mon supplice, le licteur me dépouille de tous mes vêtements, pour qu'âgé comme je le suis, en servant de pâture aux corbeaux, je ne sois pas, avec ma robe jaune et ma mître, un sujet de dérision pour eux.

LE PRYTANE.

Mais le sénat a décidé que tu serais attaché avec tout ton accoutrement, afin que tout passant s'aperçoive que tu es un scélérat.

MNÉSILOQUE.

Iappapéax ! O robe, quel tour tu m'as joué? Il n'y a plus lieu de rien espérer.

LE CHŒUR.

Livrons-nous maintenant à nos jeux, comme nous avons coutume quand nous célébrons les vénérables orgies des déesses dans cette solennité, que Pauson même observe en jeûnant; continuellement il supplie les déesses que de pareilles fêtes se succédant les unes aux autres, il puisse souvent se livrer à de semblables abstinences. Commencez à marcher, avancez d'un pas léger, agitez-vous en rond, tenez-vous par la main, et que chacune suive le rythme de la danse. Paraissez en avant avec légèreté. Il

faut que le cercle des danseurs fasse sa révolution et porte ses regards de toutes parts. Que chacune mêle aux danses joyeuses le chant des hymnes à la louange des divinités de l'Olympe. On se trompe fort, si on s'imagine que j'irai, moi femme, déblatérer contre les hommes. Mais il faut, comme une chose tout à fait neuve, commencer la danse en rond en frappant en mesure du pied contre terre. Partez et chantez le dieu célèbre par sa lyre, et Diane, cette chaste reine, toujours armée de l'arc dont elle sait atteindre de loin. Nous vous saluons et nous vous demandons la victoire. Que nos chants célèbrent aussi, comme il convient, Junon, qui préside aux noces, qui partage le plaisir de toutes les danses et qui garde les portes du mariage. Nous prions Mercure, dieu des pâturages, Pan et les Nymphes chéries, de sourire à nos jeux et de prendre plaisir à nos danses. Élevez-vous lentement deux fois en battant des mains. Frappons la terre en mesure, ô femmes, comme de coutume, et observons fidèlement le jeûne. Tournez maintenant de nouveau d'un autre côté, et que le pied parte en cadence; que nos chants retentissent jusqu'au ciel. O Bacchus, notre maître couronné de lierre, mets-toi ici à notre tête. Je chanterai et danserai en votre honneur, ô Évius, ô Bacchus, ô Bromius, ô fils de Sémélé, vous qui aimez les concerts, et qui, avec les Nymphes dans leurs délicieuses chansons, répétez Évius, Évius, Évoë : l'Écho, cette nymphe de Cithéron, résonne tout autour de nous; les montagnes ombragées par d'épais feuillages et les rochers des forêts retentissent, et le lierre chargé de feuilles s'étend à l'aide de ses attaches.

UN LICTEUR, MNÉSILOQUE.

LE LICTEUR.

Tu vas maintenant jouer ici un triste rôle, en plein air.

MNÉSILOQUE.

O licteur, je te supplie.

LE LICTEUR.

Ne me demande rien.

MNÉSILOQUE.

Ouvre un peu le carcan.

LE LICTEUR.

Tiens, voilà comme je vais l'ouvrir.

MNÉSILOQUE.

Ah, je suis mort ! Mais tu le resserres de plus en plus.

LE LICTEUR.

Encore plus, si tu veux.

MNÉSILOQUE.

Atatai, atattatai, puisses-tu périr misérablement !

LE LICTEUR.

Tais-toi, malheureux vieillard. Attends, je vais apporter une natte pour me reposer en te gardant.

MNÉSILOQUE *à part.*

Voilà les grands avantages que me vaut Euripide. O dieux, Jupiter conservateur, j'ai de l'espoir : cet homme-là n'a pas voulu me trahir, mais Persée, en se sauvant, m'a fait entendre par signe qu'il me fallait jouer le rôle d'Andromède. Me voilà garrotté. Il est donc clair qu'il viendra me délivrer, car autrement il ne m'eût pas laissé là.

LES MÊMES, EURIPIDE EN PERSÉE.

EURIPIDE *à part.*

O nymphes adorées et chéries [1], que ne puis-je approcher sans être aperçu de ce Scythe. Sois attentive, ô toi [2] qui t'entretiens avec celles qui sont réfugiées dans les antres, sois-moi favorable et permets que j'approche de cette femme.

MNÉSILOQUE *à part.*

Celui-là est sans pitié, qui m'a enchaîné ainsi, moi, le plus misérable des mortels. Je n'en suis pas moins perdu, pour m'être débarrassé d'une vieille dégoûtante, car ce Scythe ne me quitte pas depuis que, sans ressource, sans appui, il m'a exposé, pieds et poings liés, pour servir de pâture aux corbeaux. Ne voyez-vous pas? Je ne suis point ici avec la corbeille des suffrages au milieu des chœurs et des filles mes compagnes, mais étroitement garrottée [3], je suis la proie de quelque baleine, de Glaucète. O femmes, joignez-vous à un Pan, moins enjoué que disposé à me plaindre, et pleurez sur moi, pauvre infortunée, accablée de maux affreux; ô malheureuse, ô malheureuse que je suis! Mais que ce soit par mes parents! Que je sois précipitée dans cet abîme par un homme qui était à mes genoux, qui aurait arraché des larmes à Pluton, ai, ai, ai, ai, qui m'a rasé d'abord, puis m'a revêtu de cette robe jaune et m'a envoyé dans ce temple, parmi des fem-

[1] Euripide sous le déguisement de Persée, emploie les expressions dont se servait celui-ci quand il voulut délivrer Andromède.

[2] Les uns croient que cette invocation s'adresse à Artémise, d'autres à la nymphe Écho. Brunck adopte cette dernière opinion.

[3] Mnésiloque parle tantôt comme homme et tantôt comme Andromède. Le trouble de son discours rend sa position plus comique.

mes ! O génie impitoyable qui préside à mon sort ! Je suis un objet d'exécration. Qui verrait ma position et ne serait pas touché de l'excès de mes misères ? Plaise au ciel que l'étoile incendiaire de l'Éther m'anéantisse entièrement. Il n'est plus agréable pour moi de voir la lumière immortelle, maintenant que je suis attaché sur l'instrument de mon supplice, que j'ai le cou horriblement pressé, pour que je passe promptement parmi les morts.

LES MÊMES, EXCEPTÉ EURIPIDE, QUI PARAIT SOUS LA FIGURE D'ÉCHO.

EURIPIDE-ÉCHO.

Bonjour, ma bien-aimée ; que les dieux confondent ton père Céphée, qui t'a mise en cet état.

MNÉSILOQUE.

Et qui es-tu, toi qui t'attendris sur mon sort ?

EURIPIDE.

Je suis Écho la Babillarde, qui, l'an passé, dans ce même lieu, servis si bien Euripide. Mais, ô mon amie, il faut que tu te soumettes à exciter la pitié par tes gémissements.

MNÉSILOQUE.

Et toi, à les répéter.

EURIPIDE.

J'en ferai mon affaire, mais commence.

MNÉSILOQUE.

« Nuit sacrée, que ta course est longue et que ton char roule lentement sur le dos de l'Éther étoilé et du vénérable Olympe [1].

[1] Ce sont les propres expressions de l'*Andromède* d'Euripide.

EURIPIDE.

Olympe.

MNÉSILOQUE.

Pourquoi, je te le demande, mon Andromède, suis-je, préférablement à toutes les autres, en proie aux maux?

EURIPIDE.

Aux maux.

MNÉSILOQUE.

Malheureux par l'idée de la mort.

EURIPIDE.

De la mort.

MNÉSILOQUE.

Tu m'assommes, vieille babillarde.

EURIPIDE.

Babillarde.

MNÉSILOQUE.

Sais-tu que ta présence me déplaît beaucoup.

EURIPIDE.

Beaucoup.

MNÉSILOQUE.

O mon ami, laisse-moi seul exprimer mes douleurs, et je te serai obligé; laisse.

EURIPIDE.

Laisse.

MNÉSILOQUE.

Peste de toi.

EURIPIDE.

De toi.

MNÉSILOQUE.

Quelle peste est-ce là?

EURIPIDE.

Est-ce là.

MNÉSILOQUE.

Tu plaisantes.

EURIPIDE.

Plaisantes.

MNÉSILOQUE.

Pleure.

EURIPIDE.

Pleure.

MNÉSILOQUE.

Lamente-toi.

EURIPIDE.

Lamente-toi.

LE LICTEUR.

Hé, hé, qu'as-tu à babiller ?

EURIPIDE.

A babiller.

LE LICTEUR.

Je ferai venir les prytanes.

EURIPIDE.

Prytanes.

LE LICTEUR.

Quel prodige ?

EURIPIDE.

Prodige.

LE LICTEUR.

D'où vient cette voix ?

EURIPIDE.

Cette voix.

LE LICTEUR.

Parles-tu ?

EURIPIDE.

Parles-tu ?

LE LICTEUR.

I t'en cuira.

EURIPIDE.

Cuira.

LE LICTEUR.

Tu te moques de moi.

EURIPIDE.

De moi.

MNÉSILOQUE.

Non, pas moi, certes, mais bien cette femme ici proche.

EURIPIDE.

Proche.

LE LICTEUR.

Où est cette malheureuse? Ah, elle se sauve. Où te sauves-tu?

EURIPIDE.

Te sauves-tu?

LE LICTEUR.

Ne l'arrêteras-tu pas?

EURIPIDE.

Tu pas.

LE LICTEUR.

Tu marmotes encore.

EURIPIDE.

Encore.

LE LICTEUR.

Arrête la voleuse.

EURIPIDE.

Voleuse.

LE LICTEUR.

O agaçante et diabolique femme.

LES MÊMES, excepté EURIPIDE, qui reparait sous la figure de Persée.

EURIPIDE.

O dieux, dans quel pays barbare je me suis porté avec précipitation? Car, tel que vous me voyez, je suis Persée, avec une tête de gorgone. Je me fraye un chemin au milieu des airs à l'aide de mes pieds ailés.

LE LICTEUR.

Que dis-tu de la gorgone? Tu appelles tête de gorgone celle d'un scribe.

EURIPIDE.

Précisément.

LE LICTEUR.

Je t'appellerai donc Gorgo.

EURIPIDE.

Ah, ah, quel rocher vois-je là? Quelle est cette fille belle comme une déesse et enchaînée avec autant de précaution qu'un vaisseau qu'on amarre au port [1].

MNÉSILOQUE.

O étranger, sois touché de mon affreuse position, délivre-moi de mes chaînes.

LE LICTEUR.

Veux-tu te taire. Quoi, scélérat, près d'expirer tu as encore du babil?

EURIPIDE.

O jeune fille, je souffre de te voir ainsi suspendue et enchaînée.

[1] Cette comparaison est familière aux poètes tragiques.

LE LICTEUR.

Ce n'est pas une fille, c'est un fripon vieux et rusé, un franc scélérat.

EURIPIDE.

Tu radotes, pauvre Scythe. C'est Andromède, fille de Céphée.

LE LICTEUR.

Vois-tu ceci, cela te paraît-il petit?

EURIPIDE.

Donne-moi la main, cher Scythe, pour que j'approche de cette fille. Tout homme a son faible : le mien est d'aimer cette fille.

LE LICTEUR.

Je n'irai pas sur tes brisées. Je ne serai point jaloux de te voir satisfaire ton goût.

EURIPIDE.

Et pourquoi, ô Scythe, ne pas me permettre de délivrer ma femme de ses chaînes et de me jeter dans ses bras?

LE LICTEUR.

Si tu es si curieux des embrassements d'un vieillard, tu peux te satisfaire sans le délier.

EURIPIDE.

Bast, je vais rompre ses chaînes.

LE LICTEUR.

Tu auras les étrivières.

EURIPIDE.

Je ne le ferai pas moins.

LE LICTEUR.

Ce coutelas te coupera la tête.

EURIPIDE *à part.*

Haï, haï ! Que ferai-je ? Que dirai-je ? Mais un homme grossier comme celui-là n'entendra rien. « Offre aux esprits bornés des expédients sages et nouveaux, tu perdras ton temps [1]. » Mais il faut chercher de quoi faire impression sur ce drôle.

LE LICTEUR.

Le fin renard, comme il voudrait me tromper !

MNÉSILOQUE.

Souviens-toi, Persée, de l'état d'abandon où tu me laisses.

LE LICTEUR.

Veux-tu les étrivières ?

LE CHŒUR.

Nous avons coutume d'appeler au milieu de nous Pallas, cette jeune vierge qui se plaît aux danses, libre de tout lien conjugal, protectrice de notre ville, qu'elle seule gouverne, et qui est connue sous le nom de porte-clef. Parais, ô toi, qui es avec raison l'ennemie des tyrans; l'assemblée des femmes t'en convie; viens, accompagnée de la Paix, propice aux jeux. Venez aussi, ô vénérables déesses, avec joie et avec des dispositions favorables, dans votre temple, où les hommes n'ont pas la liberté de contempler vos brillantes orgies, et où, au milieu des flambeaux, vous découvrez votre visage immortel. Venez, approchez, nous vous en conjurons, ô très vénérables Thesmophores. Si jamais, sensibles à nos prières, vous

[1] Ce sont les propres expressions d'Euripide dans sa *Médée*.

êtes venues au milieu de nous, laissez-vous toucher surtout aujourd'hui, venez, nous vous le demandons en grâce.

EURIPIDE, LE CHŒUR.

EURIPIDE.

Femmes, si vous voulez dorénavant vivre en paix avec moi, moyennant que je ne dirai jamais aucun mal de vous, vous êtes libres. Je suis prêt à ratifier cette paix.

LE CHŒUR.

Pour quel motif viens-tu enfin nous faire cette proposition?

EURIPIDE.

C'est que mon beau-père est attaché au carcan. Si vous me le rendez, je ne me permettrai pas la moindre expression contre vous; si vous me le refusez, je révélerai à vos maris, quand ils seront revenus de la guerre, toutes les pratiques secrètes auxquelles vous vous livrez dans l'intérieur de vos maisons.

LE CHŒUR.

Nous nous rendons volontiers à ta proposition, mais il s'agit de persuader le licteur.

EURIPIDE.

C'est mon affaire.

LE CHŒUR, LE LICTEUR, EURIPIDE EN VIEILLE, ÉLAPHION ET TÉRÉDON, personnages muets.

EURIPIDE *à Élaphion.*

C'est à toi, ô Élaphion, à ne point oublier de faire tout ce que je t'ai recommandé en route. Avance donc d'abord

pour danser, après avoir relevé ta robe. Pour toi, Térédon, joue-nous la danse persienne.

LE LICTEUR.

Que signifie tout ce train ? Qui me met ainsi en joie ?

EURIPIDE.

O licteur, cette fille va s'exercer, car elle va danser devant des hommes.

LE LICTEUR.

Qu'elle saute et qu'elle s'exerce ; je ne m'y opposerai pas. Qu'elle est vive et légère ! C'est une puce sur une toison.

EURIPIDE.

Voyons, jeune fille, ôte-moi cette robe ; assieds-toi ensuite sur les genoux du Scythe et présente tes pieds pour que j'ôte tes souliers.

LE LICTEUR.

Bien, bien, assieds-toi, oui, oui, petite fille. Ah dieux ! Que sa gorge est belle !

EURIPIDE.

Allons donc vite un air de flûte. Crains-tu encore le Scythe !

LE LICTEUR.

Elle est parfaitement bien faite.

EURIPIDE.

Celui-là sera bien maladroit qui ne s'en contentera pas.

LE LICTEUR.

J'ai cependant tout ce qu'il faut pour cela.

EURIPIDE.

C'est bon, mets ta robe ; il est temps de te retirer.

LE LICTEUR.

Elle ne m'embrassera pas auparavant ?

EURIPIDE.

Embrasse-le vraiment.

LE LICTEUR.

Ho, ho, ho, papapapai ! Ce baiser est doux comme du miel attique. Pourquoi ne reste-t-elle pas avec moi ?

EURIPIDE.

Adieu, licteur, cela n'est pas possible.

LE LICTEUR.

O bonne vieille, fais-moi ce plaisir.

EURIPIDE.

Tu me donneras alors une drachme ?

LE LICTEUR.

Oui, oui, je te la donnerai.

EURIPIDE.

Voyons ton argent.

LE LICTEUR.

Mais je n'en ai pas ; tiens, prends mon carquois.

EURIPIDE.

Eusuite tu me la ramèneras ici.

LE LICTEUR.

Suis-moi, jeune fille. Tu vas donc, ma bonne, garder ce vieillard. Mais quel est ton nom ?

EURIPIDE.

Artémisie.

LE LICTEUR.

Je me souviendrai de ce nom, Artamouxie [1].

EURIPIDE, MNÉSILOQUE.

EURIPIDE.

O Mercure, dieu des voleurs, voilà qui est parfaitement conduit ! Pauvre Scythe, va bien vite avec la jeune fille ; pour moi, je vais mettre celui-ci en liberté..... Prends-y bien garde, fuis au plus vite et sauve-toi chez toi auprès de ta femme et de tes enfants aussitôt que je t'aurai mis en liberté.

MNÉSILOQUE.

Je n'aurai rien de plus à cœur, dès que je serai libre.

EURIPIDE.

Te voilà libre. Tu n'as rien de mieux à faire maintenant que de fuir ; fuis, avant que le licteur ne vienne et ne puisse t'attrapper.

MNÉSILOQUE.

C'est ce que je fais.

LE LICTEUR, LE CHŒUR.

LE LICTEUR.

O bonne vieille, que tu as une jolie petite fille, point bégueule, mais bien douce !..... Hé, hé, où est la vieille ? Ah, ah, je suis perdu ! Et où est mon vieillard ? O chère petite vieille, ô vieille, je ne puis approuver ce que tu fais là, ô petite vieille Artamouxia..... La vieille m'a

[1] Le Scythe parle en langue barbare. Ces barbarismes ne peuvent passer dans la traduction.

trompé. Va-t'en loin d'ici, maudit carquois. O dieux! Que ferai-je? Où est la vieille? Artamouxia!

LE CHŒUR.

Cherches-tu une vieille qui avait un instrument de musique?

LE LICTEUR.

Oui, oui, l'avez-vous vue?

LE CHŒUR.

Elle a passé par là; elle était suivie d'un vieillard.

LE LICTEUR.

D'un vieillard à robe jaune?

LE CHŒUR.

Oui. Tu peux encore les rattrapper, si tu suis ce chemin.

LE LICTEUR.

O vieille scélérate! Par où s'est-elle sauvée? Artamouxia!

LE CHŒUR.

Prends ce sentier qui conduit là-haut. Où vas-tu? Reviens donc par ici. Tu vas du côté opposé.

LE LICTEUR.

Que je suis malheureux! Pendant ce temps-là, Artamouxia gagne de l'avance.

LE CHŒUR.

Cours maintenant, cours bien loin, sans qu'on t'arrête. Pour nous, c'est assez dansé; il est temps que chacune de nous se retire chez elle. Puissent les deux déesses nous être bienveillantes!

FIN.

LES GRENOUILLES

NOTICE SUR LES GRENOUILLES.

Le sujet des *Grenouilles* est surtout littéraire; la partie principale de cette comédie est une querelle entre Eschyle et Euripide, qui se disputent aux Enfers le siège d'honneur placé à côté du trône de Pluton.

Eschyle, Sophocle et Euripide étaient morts; Agathon, un autre grand poète tragique dont les œuvres ne nous sont pas parvenues, était retiré à la cour du roi de Macédoine. Aristophane suppose que Bacchus, le dieu inspirateur et protecteur du théâtre, ennuyé de ne plus voir représenter que de mauvaises tragédies, descend aux Enfers, comme jadis Hercule et Thésée, pour en ramener Euripide.

Les nombreuses aventures de ce voyage occupent toute la première partie de la pièce. Après avoir traversé le marais, Bacchus, accompagné de Xanthias, son fidèle serviteur, arrive au royaume de Pluton au moment même où Euripide veut détrôner Eschyle. On le choisit pour arbitre et la lutte commence. Les deux poètes s'attaquent tour à tour et avec vigueur sur les sujets de leurs pièces, sur leurs prologues, sur leur style. Enfin Bacchus décide que la mâle poésie d'Eschyle est préférable aux subtilités sophistiques et au pathétique souvent grossier de son rival. Il repousse donc les instances de celui-ci et emmène l'auteur des *Perses*.

Les Grenouilles, qui donnent leur nom à cette comédie, et qui ne paraissent qu'au moment où Bacchus traverse le marais, ne forment pas le chœur proprement dit; il se compose d'initiés aux mystères d'Éleusis.

Cette pièce fut représentée en 406; Aristophane remporta le prix.

PERSONNAGES.

XANTHIAS.
BACCHUS.
HERCULE.
UN MORT.
CHARON.
CHŒUR de Grenouilles.
CHŒUR d'initiés aux mystères de Bacchus.
ÉAQUE.
SERVANTE de Proserpine.
DEUX CABARETIÈRES, chacune suivie de sa servante.
SATELLITES d'Éaque.
EURIPIDE.
ESCHYLE.
PLUTON.

La scène est aux Enfers.

LES GRENOUILLES

XANTHIAS, BACCHUS.

XANTHIAS.

Me permets-tu, mon maître, de dire ces gentillesses qui sont en possession de faire rire les spectateurs ?

BACCHUS.

Eh parbleu oui; dis tout ce que tu voudras, hormis ce mot : je succombe. Prends bien garde qu'il ne t'échappe, car je suis las de l'entendre.

XANTHIAS.

Je ne pourrai pas dire quelque autre chose d'agréable ?

BACCHUS.

Pourvu que ce ne soit pas : « Oh, que je suis malheureux ! »

XANTHIAS.

Quoi ? Est-ce que je ne pourrai pas dire ce qu'il y a de tout à fait risible ?

BACCHUS.

Parbleu si, et hardiment. Je ne te défends qu'une seule chose.

XANTHIAS.

Laquelle ?

BACCHUS.

C'est de dire que tu fais tout sous toi, en rejetant ton paquet d'une épaule sur l'autre.

XANTHIAS.

Mais au moins puis-je dire que, chargé d'un pareil fardeau, si on ne m'en débarrasse, je péterai ?

BACCHUS.

Rien de tout cela, je te prie, à moins que je n'aie besoin de me faire vomir.

XANTHIAS.

Pourquoi donc me suis-je chargé de ce fardeau, si je ne puis me permettre tout ce qui fait ordinairement le plaisant des pièces de Phrynichus [1], de Lycis et d'Amipsias [2], qui mettent assez souvent en scène des portefaix.

BACCHUS.

N'en fais rien, car toutes les fois que j'y assiste et que je vois de pareilles sottises, j'y vieillis de plus d'une année.

XANTHIAS.

O pauvre épaule ! malheureux que je suis, de souffrir et de ne pouvoir en tirer parti pour faire rire !

BACCHUS.

N'est-ce pas le comble de l'impertinence et de la mollesse ! Quoi, moi, Bacchus, fils de la bouteille [3], je vais à

[1] Poète comique, contemporain d'Aristophane.

[2] Amipsias courait aussi la même carrière, et en même temps qu'Aristophane, qu'il vainquit deux fois. Les *Oiseaux* de celui-ci et ses premières *Nuées* furent jugées inférieures à d'autres pièces de cet Amipsias, qui avait fait aussi une comédie contre Socrate. Diogène Laërce cite trois vers de cette comédie. (BROTTIER.)

[3] Parce que le vin, dont Bacchus est le dieu, se met en bouteille.

pied et je me fatigue, tandis que je donne une monture à ce drôle-là, pour qu'il ne sente aucune espèce de mal et qu'il ne porte pas ce fardeau !

XANTHIAS.

Est-ce que je ne le porte pas ?

BACCHUS.

Comment le portes-tu, puisque tu es porté ?

XANTHIAS.

Oui, mais avec un fardeau sur moi.

BACCHUS.

Comment ?

XANTHIAS.

Et fort pesant.

BACCHUS.

Mais, est-ce que ton âne ne porte pas tout ce que tu portes toi-même ?

XANTHIAS.

Non, certes, il ne porte pas ce que j'ai sur moi, ce que je porte. Non, parbleu.

BACCHUS.

Comment se fait-il que tu portes, toi qui es porté par un autre ?

XANTHIAS.

Je ne sais, mais l'épaule ne m'en fait pas moins mal.

BACCHUS.

Puisque tu n'es point soulagé par ta monture, prends-la donc et porte-la.

XANTHIAS.

Ah dieux ! Que ne me suis-je trouvé au dernier combat naval [1] ! Je te ferais verser d'abondantes larmes.

[1] Allusion à la bataille des Arginuses qui avait été gagnée par les

BACCHUS.

Descends, maraud; je vais aller frapper à cette porte, où je me proposais d'abord de m'arrêter. Esclave, esclave, oh, oh, esclave.

LES MÊMES, HERCULE.

HERCULE.

Qui a frappé à la porte? Quel qu'il soit, comme il a heurté en vrai Centaure! Dites, parlez, qu'y a-t-il?

BACCHUS *à part à Xanthias.*

Hé! mon ami.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que c'est?

BACCHUS.

Tu n'as pas remarqué?

XANTHIAS.

Quoi?

BACCHUS.

La peur affreuse que je lui ai faite.

XANTHIAS.

Oh! par Jupiter, ne radote pas à ce point.

HERCULE.

Par Cérès, j'ai beau me mordre les lèvres, je ne puis m'empêcher de rire, je ris malgré moi.

BACCHUS.

Écoute, mon ami, j'ai besoin de toi pour quelque chose.

Athéniens quelques mois avant la représentation des *Grenouilles*. Plusieurs esclaves qui s'y étaient distingués avaient été affranchis. Si Xanthias avait été du nombre, il n'aurait plus été l'esclave de Bacchus et aurait pu le frapper.

HERCULE.

Non, je ne puis me retenir d'éclater en voyant une peau de lion par dessus une robe jaune. Que signifie cet accoutrement ? Quel rapport ont ensemble le cothurne et la massue ? D'où venez-vous ?

BACCHUS.

J'ai monté le Clisthène [1]

HERCULE.

Et tu as combattu sur mer ?

BACCHUS.

Oui, certes, et nous avons coulé à fond douze ou treize vaisseaux.

HERCULE.

Vous ?

BACCHUS.

J'en jure par Apollon.

HERCULE.

Et après cela je me suis réveillé [2].

BACCHUS.

Comme j'étais seul et occupé à lire l'*Andromède,* dans mon vaisseau, il m'est venu tout à coup un violent désir..... Dis-moi lequel ?

HERCULE.

Un désir ? combien grand ?

[1] Trait contre Clisthène, dont il parle comme d'un vaisseau. Cet Athénien passait pour se prostituer.

[2] Formule accoutumée, qui termine ordinairement le récit de ceux qui racontent les rêves qu'ils ont eus pendant la nuit. Hercule l'emploie dans cette occasion, pour faire voir qu'il ajoute peu de foi au dire de Bacchus.

BACCHUS.

Tout petit, comme Molon [1].

HERCULE

Désirais-tu une femme ?

BACCHUS

Non, certes.

HERCULE.

Un garçon ?

BACCHUS.

Point du tout.

HERCULE.

Un homme donc ?

BACCHUS.

Allons donc ?

HERCULE.

Tu t'en es donné avec Clisthène ?

BACCHUS.

Frère, ne me plaisante pas, je suis mal à mon aise ; un tel désir fait mon tourment.

HERCULE.

Quel est-il, cher petit frère ?

BACCHUS.

Je ne puis le dire, mais je t'en donnerai une idée par comparaison. N'as-tu jamais désiré subitement de la bouillie ?

HERCULE.

De la bouillie ? babaiax ! Mille fois dans ma vie.

BACCHUS.

Comprends-tu bien ce que je veux dire ? T'en dirai-je davantage ?

[1] Ce Molon était un acteur de grande taille.

HERCULE.

Quant à la bouillie, n'en ajoute pas davantage; je comprends assez bien.

BACCHUS.

Tel est le désir ardent que j'ai de revoir Euripide mort, et aucun mortel ne me dissuadera d'aller le trouver

HERCULE.

Là-bas, aux Enfers?

BACCHUS.

Oui, parbleu, et plus bas encore, s'il le faut.

HERCULE.

A quoi bon cela?

BACCHUS.

J'ai besoin d'un bon poète; il n'y en a plus ici : ceux qui vivent sont détestables.

HERCULE.

Quoi! Iophon ne vit-il plus?

BACCHUS.

C'est le seul passable qui survive, si toutefois je ne m'abuse, car je ne sais pas bien d'où lui vient son mérite.

HERCULE.

Mais, si tu dois tirer quelqu'un des Enfers, n'en tireras-tu pas Sophocle, qui est plus grand qu'Euripide.

BACCHUS.

Je veux auparavant prendre Iophon à part et avoir le cœur net sur ce qu'il sait faire seul, sans Sophocle. D'ailleurs, Euripide, fin comme il est, ne manquera pas de vouloir me suivre; au lieu que Sophocle est sans doute aussi simple chez les morts qu'il l'était sur la terre.

HERCULE.

Et Agathon, qu'est-il devenu ?

BACCHUS.

Il m'a laissé; il s'est retiré. C'était un bon poète, très regretté de ses amis.

HERCULE.

Dans quel pays, l'infortuné s'est-il retiré.

BACCHUS.

Au festin des Bienheureux.

HERCULE.

Et Zénoclès ?

BACCHUS.

Oh, parbleu ! qu'il périsse.

HERCULE.

Et Pythangèle ?

XANTHIAS.

L'on pense à eux, et l'on ne songe pas à moi, qui n'en puis plus.

HERCULE.

N'y a-t-il donc pas ici d'autres jeunes morveux qui font plus de dix mille tragédies et qui sont d'une stade plus jaseurs qu'Euripide ?

BACCHUS.

Ce ne sont que de faibles rejetons, des babillards, qui gazouillent comme des hirondelles, des corrupteurs du bon goût. Si on leur a donné un seul chœur, s'ils ont fait une seule fois une faveur à Melpomène, ils tombent aussitôt épuisés de fatigue. Mais, quelques recherches que tu fasses, tu ne trouveras plus un seul poète d'une imagina-

tion féconde et qui mette au jour des sentences vigoureuses.

HERCULE.

Comment, d'une imagination féconde?

BACCHUS.

Mais féconde de manière à produire une forte pensée de cette espèce : « L'air est le trône de Jupiter, » ou « le pied du temps, » ou « mon cœur n'a pas voulu s'engager par un serment, et ma langue a juré sans la participation de mon cœur [1]. »

HERCULE.

C'est donc là ce que tu aimes?

BACCHUS.

Oui, plus qu'à la folie.

HERCULE.

Pour cela! C'est détestable; je m'en rapporte à toi.

BACCHUS.

« Je ne t'envie point cette façon de penser, dont tu fais parade [2]. »

HERCULE.

Eh bien! cela me paraît très détestable.

BACCHUS.

Apprends-moi à souper [3].

XANTHIAS.

Et l'on ne songe pas à moi.

[1] Toutes ces expressions sont d'Euripide.
[2] Autre parodie d'Euripide.
[3] C'est-à-dire : Je ne te reconnais le droit de me faire la leçon que quand il s'agit de cuisine. Hercule passait pour un gourmand.

BACCHUS.

Sache, maintenant, ce qui m'amène à toi avec cet accoutrement semblable au tien : je désire que tu me fasses connaître les hôtelleries dont je pourrais avoir besoin, et où tu t'arrêtas lorsque tu descendis aux enfers; nomme-les-moi, ainsi que les lieux où on peut mettre à l'ancre, acheter du pain, s'amuser, séjourner, s'arrêter. Indique-moi encore les fontaines, les chemins, les villes, les restaurants et les auberges où il y a le moins de punaises.

XANTHIAS.

Et l'on ne songe pas à moi.

HERCULE.

Toi aussi, pauvre diable, tu tenteras ce voyage?

BACCHUS.

Laisse-moi faire et dis-moi seulement la route la plus courte pour aller aux Enfers; indique-moi celle où il ne fera ni trop chaud ni trop froid.

HERCULE.

Çà voyons, par où commencerai-je? Par où? Il y a bien un moyen sûr : ce serait, à l'aide d'un escabeau et d'une corde, de te pendre.

BACCHUS.

Finis; ce propos me suffoque.

HERCULE.

Mais il y a un moyen court et fort en usage : c'est le mortier.

BACCHUS.

Veux-tu parler de la ciguë?

HERCULE.

Certainement.

BACCHUS.

Ce breuvage est froid et glacial; il engourdit aussitôt les jambes [1].

HERCULE.

Veux-tu un moyen de voyager promptement et facilement?

BACCHUS.

Eh! parbleu oui, d'autant plus que je ne suis pas bon marcheur.

HERCULE.

Va au Céramique.

BACCHUS.

Et puis?

HERCULE.

Quand tu seras monté au haut de la tour.....

BACCHUS.

Que ferai-je?

HERCULE.

Écoute bien quand on donne le signal de la torche; alors dès qu'on criera : *Jeté* [2], précipite-toi aussitôt.

BACCHUS.

Comment?

HERCULE.

Du haut en bas.

[1] Aristophane fait ici allusion à la manière de préparer la ciguë et aux effets qu'elle produisait. Voyez-en les détails les plus circonstanciés dans le touchant récit que Platon nous fait de la mort de Socrate, dans le *Phédon*. (B.)

[2] Allusion au signal qu'on donnait, avant de commencer la course qui se faisait dans le Céramique, avec des torches ardentes. Les spectateurs ordonnaient à un homme qui était au haut de cette tour de jeter une torche enflammée. C'était par cet ordre que chacun des coureurs entrait dans la carrière, sa torche ardente la main. (B.)

BACCHUS.

Mais je briserais les deux enveloppes de mon cerveau. Que les dieux me gardent d'user de ce moyen !

HERCULE.

Duquel veux-tu donc ?

BACCHUS.

De celui dont tu as fait usage.

HERCULE.

Mais ma route est longue; tu arriveras d'abord à un marais immense et très profond.

BACCHUS.

Eh bien, comment le passerai-je ?

HERCULE.

Un vieillard te passera dans une toute petite barque, moyennant deux oboles.

BACCHUS.

Mais ! Quel pouvoir ont ces deux oboles ! Comment se fait-il qu'il s'en trouve là ?

HERCULE.

Thésée les y a portées. Après cela, tu verras des serpents et des bêtes affreuses et innombrables.

BACCHUS.

Ne cherche pas à m'épouvanter et à me faire peur : tu ne m'effrayeras pas.

HERCULE.

Tu trouveras ensuite un bourbier épais et un torrent de fange : là croupit quiconque a enfreint les droits de l'hospitalité par d'odieux outrages, ou a privé de son sa-

laire le jeune garçon dont il abusait, ou a opprimé sa mère, ou a donné un soufflet à son père, ou s'est parjuré, ou a copié quelque discours de Morsimus [1].

BACCHUS.

Il fallait, morbleu, mettre de ce nombre quiconque se forme à la pyrrhique de Cinésias [2].

HERCULE.

Plus loin, le doux son des flûtes frappera ton oreille; tu jouiras de la lumière la plus pure, tu trouveras des myrtes, des chœurs d'hommes et de femmes et de bruyants applaudissements.

BACCHUS.

Quels sont ces gens-là ?

HERCULE.

Des initiés qui.....

XANTHIAS.

Eh bien, morbleu, je veux être l'âne chargé de porter les mystères, mais je ne porterai pas davantage ces paquets.

HERCULE.

... Te diront tout ce dont tu auras besoin. Ils habitent tout près du palais de Pluton, sur la route qui y conduit. Mais, cher frère, je te fais bien mes adieux.

BACCHUS.

Adieu et porte-toi bien.

[1] Ce Morsimus était un mauvais poète tragique.

[2] Le caractère de ce Cinésias n'est pas moins flétri par les anciens que sa poésie et sa musique.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

Allons, reprends ces couvertures.

XANTHIAS.

Quoi, avant que je les aie posées à terre?

BACCHUS.

Allons, et dépêche-toi.

XANTHIAS.

Non, non, daigne m'écouter. Fais marché avec quelqu'un de ceux qu'on y mène, et qui sont condamnés à faire cette route.

BACCHUS.

Et si je ne trouve personne?

XANTHIAS.

Alors tu me mèneras.

BACCHUS.

Fort bien avisé. Tiens, en voilà un qu'on porte. Hé, hé! C'est à toi que je parle, à toi, ô mort. Veux-tu, mon ami, porter notre bagage aux Enfers?

LES MÊMES, UN MORT.

LE MORT.

Comment est-il?

BACCHUS.

Le voilà.

LE MORT.

Me donneras-tu deux drachmes pour cela?

BACCHUS.

Non, parbleu, un peu moins.

LE MORT.

Allez, continuez votre route.

BACCHUS.

Attends un peu, peut-être conviendrons-nous du prix.

LE MORT.

Il n'y a rien à faire, à moins que tu ne me donnes deux drachmes.

BACCHUS.

Tiens, voilà neuf oboles [1].

LE MORT.

J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS.

Qu'il est impertinent, ce drôle-là ! Il ne lui en cuira pas. J'irai moi-même.

BACCHUS.

Voilà de l'honnêteté et du courage. Allons à la barque.

BACCHUS, XANTHIAS, CHARON.

CHARON.

Oh op ! Ramenez-moi la barque.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BACCHUS.

Eh parbleu, c'est là ce marais dont il nous parlait ; j'aperçois la barque.

XANTHIAS.

Mais, par Neptune, voilà Charon aussi.

[1] Au lieu des douze qu'il demande ; la drachme valait six oboles.

BACCHUS.

Bonjour, Charon; bonjour, Charon; bonjour, Charon.

CHARON.

Qui vient ici du sein de la misère et du trouble? Qui vient dans les champs de l'oubli ou dans le Néant, chez les Cerbériens, chez les corbeaux, dans le Tartare en un mot?

BACCHUS.

Moi.

CHARON.

Entre vite.

BACCHUS.

Où veux-tu me conduire? Est-ce véritablement aux corbeaux?

CHARON.

Oui, en vérité, pour t'obliger. Entre seulement.

BACCHUS.

Holà! esclave.

CHARON.

Je ne passe aucun esclave, à moins qu'il n'ait combattu sur mer pour honorer des cadavres[1].

XANTHIAS.

Hélas, j'en ai été empêché : j'avais alors, par malheur, une fluxion sur les yeux.

CHARON.

Eh bien, tu tourneras tout autour du Styx.

XANTHIAS.

Où attendrai-je donc?

[1] Autre allusion à la bataille des Arginuses. Comme la république avait alors couru les plus grands dangers, les esclaves avaient été admis au service militaire avec promesse de liberté.

CHARON.

Auprès de la pierre d'Avénus ; à côté de l'auberge.

BACCHUS.

Entends-tu ?

XANTHIAS.

Fort bien. Ha ! que je suis malheureux ! Qu'ai-je donc rencontré dans mon chemin, en sortant de la maison.

BACCHUS, CHARON.

CHARON.

Mets-toi près de la rame. Si quelqu'un veut passer, qu'il se dépêche. Eh bien donc, que fais-tu ?

BACCHUS.

Que veux-tu que je fasse ? Puis-je faire autre chose que de m'asseoir près de la rame, comme tu me l'as ordonné.

CHARON.

Mets-toi ici, gros ventru.

BACCHUS.

M'y voici.

CHARON.

Allons, sers-toi de tes mains ; étends-les ainsi.

BACCHUS.

Voici.

CHARON.

Ne plaisante pas, mais agite vigoureusement ta rame.

BACCHUS.

Mais comment pourrai-je faire aller ma rame, moi qui n'ai ni connaissance ni expérience en fait de navigation ?

CHARON.

Très aisément : dès qu'une fois tu te seras mis à ramer, tu seras dédommagé de ta peine par la plus charmante musique.

BACCHUS.

De qui cette musique ?

CHARON.

Des grenouilles, à voix de cygnes.

BACCHUS.

Donne le signal.

CHARON.

Oop op ! Oop op !

LES MÊMES, CHŒUR DE GRENOUILLES.

LE CHŒUR.

Brekekekex, coax, coax. Brekekekex, coax, coax. Filles des eaux marécageuses, unissez vos accords au son des flûtes. Répétons cet air éclatant, coax, coax, dont nous avons coutume de faire retentir le Limnaium[1], en l'honneur de Bacchus le Nysien, fils de Jupiter, quand une troupe de buveurs vient, pendant la fête des marmites, se livrer à la débauche dans mon bois. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Pour moi, je commence à avoir mal aux fesses, coax; coax.

LE CHŒUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Vous vous en souciez peu sans doute.

[1] Temple élevé à Bacchus, près de la citadelle d'Athènes.

LE CHŒUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Puissiez-vous crever avec votre coax. On n'entend que ce coax.

LE CHŒUR.

Oui, vraiment, mon beau curieux, car nous sommes recherchées et des Muses, qui savent tirer des sons agréables de la lyre, et de Pan aux pieds de corne, qui joue sur des chalumeaux. Je fais les délices d'Apollon, ce grand maître sur la cithare, parce que j'élève dans les marais des roseaux utiles à la lyre [1]. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Moi, je suis garni de meurtrissures et j'ai le derrière en compote; il chantera tout à l'heure : brekekekex, coax, coax. Mais, ô race passionnée pour le chant, finissez.

LE CHŒUR.

C'est bien aujourd'hui que nous devons chanter, si jamais nous nous sommes fait entendre en sautant pendant les beaux jours à travers le souches et la pimprenelle [2], nous réjouissant ainsi des airs qu'on répète quand on se promène sur les eaux; ou si jamais, pour éviter les flots versés par Jupiter, retirées au fond de l'abîme où nous nous agitions avec vivacité, nous avons mêlé nos voix au bruit des goûtes d'eau qui se brisaient par leur chute. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Je veux vous ôter ce plaisir.

[1] Ces roseaux servaient sur la lyre en guise de chevalet.
[2] Herbes qui croissent dans les marais.

LE CHŒUR.

Mais c'est nous mettre au supplice que de nous forcer au silence.

BACCHUS.

C'est bien un plus grand supplice pour moi d'avoir les oreilles rompues, tandis que je rame.

LE CHŒUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Il vous en cuira .....; je ne me soucie guère de vos chants.

LE CHŒUR.

Pour nous, nous crierons, tant que nous pourrons, tout le jour : brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Vous ne crierez pas plus fort que moi.

LE CHŒUR.

Ni toi plus que nous.

BACCHUS.

Vous ne l'emporterez jamais sur moi; je crierai, s'il le faut, même tout le jour, jusqu'à ce que j'aie écrasé votre coax.

LE CHŒUR

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Je savais bien que je ferais cesser votre coax.

CHARON.

Allons, cesse, cesse; aborde et sors après avoir payé le passage.

BACCHUS.

Tiens, voilà deux oboles.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

Xanthias ! Où es-tu, Xanthias ? Hé ! Xanthias !

XANTHIAS.

Iaû.

BACCHUS.

Viens ici.

XANTHIAS.

Bonjour, mon maître.

BACCHUS.

Qu'est-ce que tout cela ?

XANTHIAS.

Ce n'est qu'obscurité et infection.

BACCHUS.

As-tu donc vu quelque part ici ces parricides et ces parjures dont cet autre nous parlait.

XANTHIAS.

Et toi, tu ne les as pas vus ?

BACCHUS.

Eh ! par Neptune, j'en aperçois encore. Voyons maintenant ce que nous avons à faire.

XANTHIAS.

Le plus pressé est de sortir d'ici, car c'est là le lieu où se tiennent ces monstres hideux dont on nous parlait.

BACCHUS.

Qu'il sera désespéré ! Il voulait m'en imposer pour me

faire peur. C'est par jalousie, parce qu'il sait que je suis intrépide. Il n'y a rien d'orgueilleux comme Hercule. Je voudrais qu'il se présentât quelque danger à affronter et quelque occasion de signaler ma descente aux Enfers par un grand exploit.

XANTHIAS.

Parbleu, j'entends quelque bruit.

BACCHUS.

Où, où ?

XANTHIAS.

Là, tout près.

BACCHUS.

Va donc de ce côté-là.

XANTHIAS.

Mais c'est en face de nous.

BACCHUS.

Avance donc.

XANTHIAS.

Oh ! parbleu, je vois un monstre affreux.

BACCHUS.

Comment est-il ?

XANTHIAS.

Il fait trembler; il prend toutes sortes de figures; tantôt c'est un bœuf, tantôt un mulet, puis une très jolie femme.

BACCHUS.

Où est-il ? Voyons, que j'aille à sa rencontre.

XANTHIAS.

Mais ce n'est plus une femme : c'est maintenant un chien.

BACCHUS.

C'est donc Empuse [1].

XANTHIAS.

Sa face est toute rayonnante.

BACCHUS.

L'une de ses jambes est-elle d'airain ?

XANTHIAS.

Oui, parbleu ! et l'autre est de fumier, sois-en sûr.

BACCHUS.

Où me fourrai-je ?

XANTHIAS.

Et moi donc ?

BACCHUS.

O grand pontife [2], conserve-moi pour que je boive avec toi.

XANTHIAS.

Nous sommes perdus, ô Hercule.

BACCHUS.

Mon ami, je t'en prie, ne m'appelle pas, ne prononce pas mon nom.

XANTHIAS.

O Bacchus.

BACCHUS.

Prononce encore moins celui-ci que l'autre.

XANTHIAS.

Continue dans la route où tu es; par ici, par ici, mon maître.

[1] Dénomination d'un spectre ou fantôme qu'Hécate faisait apparaître aux malheureux.

[2] Il n'y a point de pontife en scène, pas plus que d'Empuse ; mais Xanthias, saisi de frayeur et guidé par la superstition, s'adresse au pontife, qui, à raison de sa dignité, occupait dans le théâtre la place la plus distinguée.

BACCHUS.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

XANTHIAS.

Sois tranquille : nous sommes sauvés; nous pouvons bien dire avec Hégéloque : Après la tempête nous voyons le chat. Empuse a disparu.

BACCHUS.

Jure.

XANTHIAS.

Je jure par Jupiter.

BACCHUS.

Jure encore.

XANTHIAS.

Par Jupiter encore.

BACCHUS.

Jure, dis-je.

XANTHIAS.

Par Jupiter, dis-je.

BACCHUS.

Ah dieux ! Quelle frayeur j'ai eue à la vue de ce fantôme ! Mais ce poltron de pontife a encore eu plus peur que moi. Hélas ! D'où me viennent tous ces malheurs ? Auquel des dieux les reprocherai-je ? Est-ce à l'air, ce trône de Jupiter, ou cet escabeau du temps.

(On entend une flûte dans l'intérieur.)

XANTHIAS.

Hé, hé !

BACCHUS.

Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS.

Tu n'as pas entendu ?

BACCHUS.

Quoi ?

XANTHIAS.

Le son d'une flûte.

BACCHUS.

Pardon : J'ai même senti l'odeur des torches sacrées. Mais mettons-nous à l'écart pour écouter.

LES DEUX PRÉCÉDENTS, A PART, LE CHŒUR DES INITIÉS AUX MYSTÈRES DE BACCHUS.

LE CHŒUR.

Iacchus, ô Iacchus. Iacchus, ô Iacchus.

XANTHIAS.

C'est cela, mon maître : ces initiés, dont on nous parlait, célèbrent quelque part des jeux en l'honneur de Bacchus : ils répètent le nom de Iacchus, à la façon de Diagoras.

BACCHUS.

C'est ce qui me semble; ainsi notre meilleur parti est de nous taire, pour que nous puissions juger du tout à notre aise.

LE CHŒUR.

O Iacchus, toi qui habites cette sainte retraite, Iacchus, ô Iacchus, viens au milieu de ceux qui t'honorent, pour te mettre à la tête de nos danses sur ce gazon; agite la couronne de myrte couverte de fruits qui ceint ta tête; que ton pied hardi marque la mesure de cette danse libre, joyeuse, pleine de grâces, décente et chère à tes initiés.

XANTHIAS.

O vénérable et très sainte fille de Cérès, que la chair de porc frais répand une odeur agréable !

BACCHUS.

Tu ne pourras donc pas te taire, si tu sens une fois les intestins?

LE CHŒUR.

Excite les torches enflammées que tu apportes, en les agitant dans tes mains, ô Iacchus, lumière éclatante des nocturnes mystères. La prairie est éclairée de mille feux; les vieillards retrouvent leurs jambes; ils dissipent les ennuis d'un grand âge, et oublient leurs vieux ans, pour être admis à prendre part à nos solennités. Allons, porte-flambeau, viens à la tête de la bondissante jeunesse, sur cette plaine couverte de rosée et émaillée de mille fleurs.

Que le silence le plus parfait règne ici : que cette enceinte soit abandonnée à nos chœurs, par quiconque n'est point au fait de ces chants, ou n'a point le cœur pur, ou n'a point encore vu les orgies des Muses et n'a été ni admis aux danses, ni même initié aux mystères de la langue bachique du taurophage Cratinus; par quiconque se plaît à des propos bouffons, qui excitent un rire indécent, ou n'arrête point les cruels effets d'une sédition, et n'est point accessible à ses concitoyens, mais qui les anime au contraire et les irrite dans la vue de son propre intérêt; par quiconque, commandant d'une ville en proie à toutes sortes de fléaux, se laisse corrompre par les présents, ou livre une forteresse ou des vaisseaux, ou, comme un autre Thorycion, cet odieux collecteur des vingtièmes, exporte des marchandises prohibées d'Égine à Épidaure, telles que du vin, du lin et de la poix; ou détermine un capitaliste à prêter son argent aux ennemis pour construire des vaisseaux; ou souille les images d'Hécate, en assistant à des chœurs dithyrambiques; ou par tout rhéteur qui recueille, pendant la célébration des bacchanales, la ré-

compense des poètes. Je déclare à tous ces gens-là, et je leur déclare mille et mille fois, qu'ils aient à se retirer en silence. Pour vous, faites entendre vos chants et vos hymnes propres à cette fête.

Que chacun, en dansant, s'avance maintenant avec vivacité dans les vallons fleuris du Tartare, et se permette l'épigramme, les bons mots et l'ironie. Nous avons assez montré notre zèle pour la célébration de ces mystères. Mais allez et occupez-vous de faire un pompeux éloge de notre divine protectrice; célébrez dans vos chants celle qui déclare hautement qu'elle veillera toujours à la conservation de ce pays, quoi que fasse Thorycion pour s'y opposer.

Honorez à présent, par une autre espèce de cantique, cette reine mère des fruits, la déesse Cérès. Célébrez-la dans vos hymnes saints.

O Cérès, toi qui présides aux purs mystères, sois-nous propice et protège ton chœur, et permets que j'aie en tout temps la liberté de me livrer aux jeux, aux danses, et de mêler aux bons mots les sérieux propos; fais qu'après que j'aurai animé et excité le rire d'une manière digne de ta fête, je sois ceint de la couronne du vainqueur.

Maintenant invoque cette joyeuse divinité, qui ne manque jamais de présider à nos danses.

O Iacchus, toi qui le premier nous as inspiré les airs qui retentissent dans cette fête, approche et suis-nous chez la déesse, et prouve que tu viens à bout d'une longue route sans te fatiguer.

O dieu passionné pour la danse, sois des nôtres; tu as voulu, pour faire rire et par économie [1], qu'on déchirât

[1] On voit là un trait contre les chorèges, qui avaient monté cette pièce avec économie.

cette chaussure et ce vêtement, et cette idée ne t'est venue que pour que nous puissions sans crainte sauter et nous divertir.

O dieu passionné pour la danse, sois des nôtres; j'ai aperçu tout à l'heure, en regardant de côté, une jeune fille, et, en vérité, des plus belles; elle jouait avec les autres, et sa robe un peu déchirée laissait entrevoir son sein. O dieu passionné pour la danse, sois des nôtres.

XANTHIAS.

Ah, pour moi, je serai volontiers de la bande joyeuse, et je veux danser avec cette belle.

BACCHUS.

J'en dis autant.

LE CHŒUR.

Ne dirons-nous rien de cet Archédémus, qui, depuis sept années, n'a pas encore montré ses dents, je veux dire, son titre de citoyen, et qui gouverne néanmoins le peuple parmi les mânes supérieurs et y tient le sceptre de l'iniquité? On dit que, dans son tombeau, Clisthène épile son derrière et se déchire les joues en s'arrachant la barbe, et que là, tristement étendu, il gémit, il pleure et appelle Sébinus, ce digne habitant d'Anaphlystion[1]. On dit de plus que Callias, ce fils d'Hippobinus, se bat sur mer, revêtu d'une peau de lion.

BACCHUS.

Pourriez-vous nous indiquer où l'on trouve ici Pluton? Nous sommes étrangers, et nous ne faisons que d'arriver.

LE CHŒUR.

N'allez pas plus loin, et ne me le demandez pas davantage: sachez que vous voilà à sa porte.

[1] Bourg de l'Attique dans la tribu Antiochide.

BACCHUS.

Allons, hé, esclave, reprends ton ballot.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que cela veut dire? C'est mettre le dieu de Corinthe[1] jusque dans des ballots.

LE CHŒUR.

O vous qui êtes admis à cette pieuse solennité, amusez-vous dans ce riant bocage et formez une danse religieuse en l'honneur de la déesse. Pour moi, je me joindrai aux filles et aux femmes dans le lieu où elles se rassemblent la nuit pour honorer les déesses, et j'y porterai le flambeau sacré.

Allons dans les prés fleuris parfumés de roses, pour nous y exercer, à notre manière, à ces danses brillantes, que les Heures fortunées nous ramènent tous les ans, car les clartés du soleil et de la lumière ne sont agréables que pour nous seuls qui sommes initiés et qui nous sommes montrés bons et affables envers les étrangers et nos concitoyens.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

Çà voyons, comment frapperai-je à cette porte? Comment? De quelle manière les gens de ce pays-ci frappent-ils?

XANTHIAS.

Ne perds pas de temps, mais approche-toi de cette porte avec un courage qui ne démente pas l'accoutrement d'Hercule dont tu es revêtu.

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui répètent toujours la même chose.

BACCHUS.

Esclave, esclave !

LES PRÉCÉDENTS, ÉAQUE.

ÉAQUE.

Qui est là ?

BACCHUS.

Hercule, le robuste.

ÉAQUE.

O abominable, et impudent, et téméraire, et impur, et tout à fait impur et très impur; c'est toi qui as retiré d'ici notre Cerbère, après lui avoir tortillé le cou, qui t'es enfui avec ce gardien qui m'était confié. Mais je te tiens présentement. Ces pierres toutes noires du Styx, ce roc ensanglanté de l'Achéron t'observent, ainsi que les chiens du Cocyte, toujours occupés à courir çà et là, et Échidna, ce monstre à cent têtes, qui déchirera tes flancs; la murène tartésienne[1] te dévorera les poumons, et les gorgones tithrasiennes[2] t'arracheront les reins avec les intestins baignés de sang; je cours bien vite les chercher.

BACCHUS, XANTHIAS.

XANTHIAS.

Hé bien, qu'as-tu fait là ?

BACCHUS.

J'ai tout lâché sous moi; invoque la divinité.

[1] On disait que dans les marais de l'Averne, près de Tartésia, il y avait des reptiles nés de l'accouplement des murènes et des vipères.

[2] Tithrasios était un endroit de la Libye habité par les Gorgones.

XANTHIAS.

Que tu es maussade ! Ne te relèveras-tu donc pas tout de suite, avant d'être aperçu par quelque étranger.

BACCHUS.

Je sens mon cœur défaillir. Applique-moi une éponge sur le cœur.

XANTHIAS.

Tiens, prends.

BACCHUS.

Mets là [1].

XANTHIAS.

Où est-il ? O grands dieux ! Ton cœur est là ?

BACCHUS.

La peur l'a fait tomber au bas de mon ventre.

XANTHIAS.

O le plus poltron des dieux et des hommes.

BACCHUS.

Moi ? Comment serais-je poltron ; je t'ai demandé une éponge ? Personne en ma place n'eût eu cette présence d'esprit.

XANTHIAS.

Comment ?

BACCHUS.

Un poltron se fût vautré et empesté dans la fange : moi, au contraire, je me suis levé et me suis bien nettoyé.

XANTHIAS.

Par Neptune, voilà de grands exploits !

BACCHUS.

Oui, parbleu, je le pense. Mais n'as-tu pas été épou-

[1] Istud dicens, famuli manum spongiam tenentem arripit, sibique ad culum adducit. (BRUNCK.)

vanté par les grands mots qu'il nous a lâchés et par ses menaces.

XANTHIAS.

Par Jupiter, je n'en ai tenu compte.

BACCHUS.

Allons ! puisque tu es si brave et si vaillant, joue mon rôle : prends cette massue et cette peau de lion, qui conviendront au courage que tu montres ; pour moi, je porterai le ballot en ta place.

XANTHIAS.

Je te le donne volontiers, il faut bien obéir. Regarde Xanthias l'herculéen. Ai-je l'air d'un homme fait pour être intimidé et pour te ressembler.

BACCHUS.

Non, certes, tu ne me ressembleras pas, mais tu ressembleras à ce vaurien de Mélite[1]. Eh bien donc, je prendrai ce ballot.

BACCHUS HABILLÉ EN ESCLAVE & XANTHIAS SOUS L'HABILLEMENT D'HERCULE. UNE SERVANTE.

UNE SERVANTE.

O très cher Hercule, est-ce bien toi qui es arrivé parmi nous ? Entre ici. Aussitôt que la déesse t'a su dans ces lieux, elle a pétri des pains ; elle a fait cuire des légumes hachés dans des marmites, et dans deux ou trois de la bouillie ; elle a fait rôtir un bœuf entier, griller des galettes et des gâteaux. Entre donc.

XANTHIAS.

Charmante invitation, qui me fait trop d'honneur !

[1] Bourg de l'Attique.

LA SERVANTE.

Oh ! par Apollon, je ne te laisse pas partir. Ma maîtresse a fait bouillir des volailles, grillé le dessert, tiré du vin le meilleur. Entre donc.

XANTHIAS.

Bien obligé.

LA SERVANTE.

Tu te moques ; je ne te laisserai pas. Tu verras à la maison une joueuse de flûte des plus jolies et deux ou trois danseuses.

XANTHIAS.

Que dis-tu ? Des danseuses !

LA SERVANTE.

Oui, dans le bon âge et récemment épilées. Mais entre, car le cuisinier allait retirer les poissons de dessus le feu, et l'on apportait la table.

XANTHIAS.

Puisque c'est ainsi, va dire à ces danseuses que je vais entrer dans l'instant. Pour toi, esclave, viens par ici et prends ton ballot.

XANTHIAS, BACCHUS, LE CHŒUR.

BACCHUS.

Arrête un peu ; j'espère bien que tu ne prendras pas au sérieux le rôle d'Hercule que je te fais jouer par plaisanterie. Ne continue pas davantage, Xanthias, mais prends ton ballot et porte-le.

XANTHIAS.

Qu'est-ce ? Tu ne songes pas, sans doute, à m'ôter ce que tu m'as donné.

BACCHUS.

Je n'y songe pas, à la vérité, mais j'en viens au fait. Quitte cette peau.

XANTHIAS.

Voyez comme on me traite, grands dieux, et vengez-moi.

BACCHUS.

Quels dieux ? N'est-ce pas imbécillité et sottise de ta part de te croire le fils d'Alcmène, toi qui n'es qu'un esclave et un mortel ?

XANTHIAS.

Fort bien. Reprends ton accoutrement. S'il plaît à dieu, le hasard permettra, peut-être, que tu aies quelque jour besoin de moi.

LE CHŒUR.

Il est d'un homme sage et prudent, et qui a beaucoup navigué, de se porter toujours sur le côté du vaisseau qui enfonce le moins dans l'eau plutôt que de rester, comme une statue, dans la même posture. Mais changer sa position pour une meilleure, il n'y a qu'un homme adroit, qu'un Théramène qui en soit capable.

BACCHUS.

Ne serait-ce donc pas le comble du ridicule de voir un Xanthias, un simple esclave, couché à côté d'une danseuse, sur des tapis de Milet, et m'ordonner de lui porter le pot-de-chambre ? En le voyant je me gratterais, mais ce drôle-là, qui n'est qu'un maraut, dès qu'il s'en apercevrait, ne manquerait pas de me donner un coup de poing dans la mâchoire, et de m'enfoncer les dents de devant.

LES MÊMES, DEUX CABARETIÈRES, CHACUNE SUIVIE DE SA SERVANTE.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Plathane, Plathane, accours ici. Voici ce scélérat qui, s'étant un jour arrêté dans notre cabaret, nous avala seize pains.....

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

C'est en vérité lui-même.

XANTHIAS.

Cela va mal pour quelqu'un.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

... Et de plus vingt plats de chair bouillie, chacun d'une demi-obole.....

XANTHIAS.

Quelqu'un sera châtié.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

... Et une quantité d'ail.

BACCHUS.

Tu plaisantes, m'amie, et tu ne sais ce que tu dis.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Tu t'imaginais donc, parce que tu avais des cothurnes, que je ne te reconnaîtrais plus.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Eh quoi? Je n'ai encore rien dit, pauvre malheureuse que je suis, de beaucoup de salaisons, ni, parbleu, de ce fromage mou qu'il a englouti avec le panier, et, quand je lui demandai mon paiement, il me regarda de travers et se mit à grogner.

XANTHIAS.

Voilà bien sa conduite ordinaire. Il en fait autant partout.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Et, comme un furieux, il tira son épée.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Vraiment, pauvre malheureuse.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Pour nous, saisies de frayeur, nous nous retirâmes bien vite sous le toit de la maison, et lui se sauva tout à coup, emportant même nos nattes.

XANTHIAS.

Ce fait est bien de lui. Mais il fallait en tirer vengeance.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Ça donc, appelle Cléon, c'est mon protecteur.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Et toi, pourvu que tu le trouves, fais-moi venir Hyperbolus, pour que nous perdions ce drôle-ci sans ressource.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

O avaloire impitoyable, que je te briserais de bon cœur, avec une pierre, ces grosses dents qui ont broyé tout mon avoir.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Et moi, je désire qu'on te jette dans le barathre [1].

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Je voudrais lui couper, avec une faux, ce gosier par

[1] Le Barathre était, à Athènes, un précipice affreux dans lequel on jetait les criminels condamnés à mort.

où ont passé mes pains cuits sous la cendre. Mais je vais quérir Cléon qui le citera aujourd'hui en justice et lui fera rendre compte du tout.

XANTHIAS, BACCHUS, LE CHŒUR.

BACCHUS.

Que je périsse, si je n'aime Xanthias à la folie.

XANTHIAS.

Je vois, je vois où tu veux en venir; ne te mets pas en frais. Je me garderai de devenir Hercule.

BACCHUS.

Ne dis pas cela, mon cher Xanthias.

XANTHIAS.

Esclave et mortel, comment serais-je fils d'Alcmène?

BACCHUS.

Je sais, je sais que tu es mécontent, et tu as raison de l'être. Tu me frapperais, que je ne t'en voudrais pas. Bien plus, s'il m'arrive dorénavant de te retirer cet accoutrement, que je périsse de la manière la plus affreuse, moi, ma femme, mes enfants et le chassieux Archédémus.

XANTHIAS.

J'accepte ce serment, et je reprends mon masque à cette condition.

LE CHŒUR.

C'est à toi, maintenant que tu as endossé de nouveau l'accoutrement que tu avais auparavant, à te montrer avec un courage digne de la verte jeunesse, à regarder un peu de travers, à l'instar du dieu dont tu as le masque. Si on s'aperçoit que tu fasses quelque étourderie, et si on re-

marque en toi trace de mollesse ou de lâcheté, il te faudra reprendre ton ballot.

XANTHIAS.

Grand merci de votre conseil, mes amis. Je me suis déjà dit cela à moi-même. Je ne doute nullement que celui-ci, si les choses tournent en ma faveur, ne s'efforce de me dépouiller de nouveau, mais je ne m'en montrerai pas moins ferme et vigoureux et en état de flairer l'origan sans froncer le sourcil [1]. Voici le moment de me conduire d'après ces principes, car j'entends la porte qui s'ouvre.

LES MÊMES, ÉAQUE AVEC SES SATELLITES.

ÉAQUE *à ses satellites.*

Garrottez sur-le-champ ce voleur de chien, pour qu'il soit puni. Dépêchez.

BACCHUS.

Cela va mal pour quelqu'un.

XANTHIAS.

N'irez-vous pas au diable ? N'approchez pas.

ÉAQUE.

Ah, ah, tu te défends ? Allons, Dityla, Sceblia, et toi, Pardoca, réunissez-vous ici, et qu'il ait affaire avec vous.

BACCHUS.

N'est-ce pas une chose affreuse ? Quoi, est-ce à celui qui dérobe le bien d'autrui à s'aviser de battre les autres ?

XANTHIAS.

C'est au-dessus de toute expression.

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui ne s'épouvantent de rien.

ÉAQUE.

J'avoue que c'est affreux et insupportable.

XANTHIAS.

Oui, par Jupiter, je veux mourir si jamais je suis venu en ces lieux, ou si je t'ai volé la valeur d'un fétu, et je veux t'en donner une preuve éclatante : prends cet esclave, fais-lui subir un interrogatoire, et si tu me trouves des torts, envoie-moi au supplice [1].

ÉAQUE.

Quelle sorte de question lui ferai-je subir ?

XANTHIAS.

Toutes sortes. Lie-le à une échelle, suspends-le, déchire-le de coups, tourmente-le ; bien plus, mets-lui du vinaigre sous le nez, applique-lui des briques brûlantes, fais-lui souffrir tous les autres tourments, mais ne le frappe pas avec des poireaux ni avec de l'ail frais [2].

ÉAQUE.

Fort bien. Mais si j'estropie ton esclave, faudra-t-il le payer [3] ?

XANTHIAS.

Tu ne me devras rien ; mets-le à la torture.

BACCHUS.

Pour qu'on ne me fasse aucune torture, je déclare que

[1] Voilà les traces d'un usage barbare, reçu parmi les Athéniens. Les maîtres offraient en leur place leurs esclaves pour subir la question.

[2] C'était un châtiment à l'usage des enfants.

[3] Tout homme qui demandait à tort à faire subir la question à un esclave, payait au maître de l'esclave les dédommagements qui lui étaient dus.

je suis un immortel. Ainsi tout le mal que tu feras, pense qu'il rejaillira sur toi par ta faute.

ÉAQUE.

Que dis-tu ?

BACCHUS.

Je dis que je suis immortel, que je suis Bacchus, fils de Jupiter, et que celui-ci n'est qu'un esclave.

ÉAQUE.

Entends-tu cela ?

XANTHIAS.

J'entends bien, et c'est pour cela même qu'il faut augmenter la torture, car, s'il est dieu, il ne sentira pas les coups.

BACCHUS.

Eh bien ! puisque tu te dis aussi immortel, que ne consens-tu à en souffrir autant?

XANTHIAS.

Cette proposition est juste. Celui des deux que tu verras pleurer, ou qui paraîtra tant soit peu sensible aux coups, ne le regarde plus comme un dieu.

ÉAQUE.

Tu es, sans contredit, un homme loyal, car tu n'éludes pas ce qui est juste. Allons, déshabillez-vous.

XANTHIAS.

Pour que la chose soit équitable, comment nous feras-tu subir la question ?

ÉAQUE.

Voici. On vous frappera tour à tour.

XANTHIAS.

Bonne idée. Hé bien, regarde si tu me verras sourciller.

ÉAQUE.

Je t'ai frappé !

XANTHIAS.

Non, en vérité.

ÉAQUE.

Tu me sembles ne l'avoir pas senti. Voyons à celui-ci, que je le frappe à son tour.

BACCHUS.

Quand auras-tu fait ?

ÉAQUE.

Mais c'est fait.

BACCHUS.

Comment se fait-il que je n'aie pas bronché ?

ÉAQUE.

Je ne sais. Je vais retourner à l'autre.

XANTHIAS.

Allons, vite..... Iattataï !

ÉAQUE.

Que signifie cet iattataï ? S'est-il plaint ?

XANTHIAS.

Non, parbleu. Je me rappelais le temps où les Dioméens [1] célèbrent la fête d'Hercule.

ÉAQUE.

Oh, le pieux personnage ! retournons à l'autre.

BACCHUS.

Iou, iou !

ÉAQUE.

Qu'y a-t-il ?

[1] Habitants d'un bourg de l'Attique, où il y avait un temple d'Hercule.

BACCHUS.

Je vois des cavaliers.

ÉAQUE.

Pourquoi pleures-tu donc ?

BACCHUS.

C'est que j'ai de l'oignon sous le nez.

ÉAQUE.

Ainsi donc tu te moques des coups ?

BACCHUS.

Je n'en tiens nul compte.

ÉAQUE.

Il faut retourner à celui-ci.

XANTHIAS.

Ha ! ha !

ÉAQUE.

Eh bien ?

XANTHIAS.

Ote-moi cette épine.

ÉAQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Allons à celui-là de nouveau ?

BACCHUS.

O Apollon, qui habites peut-être à présent Délos ou Delphes.....

XANTHIAS.

Il a pleuré ; tu ne l'as pas vu ?

BACCHUS.

Non pas moi, certes. Je me rappelais un iambe d'Hipponacte.

XANTHIAS.

Tu le ménages; frappe sur le ventre.

ÉAQUE.

C'est vrai, je ne lui fais rien. Voyons, présente ton ventre.

BACCHUS.

O Neptune.....

XANTHIAS.

Quelqu'un a crié.

BACCHUS.

... Qui possèdes les promontoires de la mer Égée, ou qui règnes au fond de la mer azurée...

ÉAQUE.

Par Cérès, je ne puis discerner lequel des deux est dieu. Mais entre; mon maître et Proserpine sauront mieux le faire que moi, puisqu'ils sont dieux eux-mêmes.

BACCHUS.

C'est bien imaginé, mais j'aurais fort souhaité que tu eusses pris ce parti avant que je reçusse tes coups.

LE CHŒUR.

Muse, inspire nos chœurs sacrés et viens te réjouir de nos hymnes, et contemple cette immense assemblée de peuple, où l'on admire un nombre infini de sages personnages, animés d'une ambition beaucoup plus noble que celle de Cléophon. Ses lèvres toujours en mouvement laissent échapper un son aigre, semblable à celui que ferait entendre l'hirondelle de Thrace, perchée sur les arbres de ce pays barbare. Il répète les tristes airs du rossignol, comme s'il allait périr, quoique les suffrages aient laissé son sort indécis.

DEMI-CHŒUR.

Il convient à un chœur religieux d'instruire une ville et de lui dire ce qui la regarde. Il nous semble que le premier soin doit être d'établir l'égalité parfaite entre les citoyens et de bannir toute crainte[1]. Quelqu'un, séduit par l'éloquence de Phrynichus[2], a-t-il fait quelque faute, je prétends qu'il faut donner à tous ceux qui en ont pu commettre de ce genre la permission de se justifier et de se laver des crimes qu'on leur a d'abord imputés. J'ajoute que qui que ce soit d'entre nous ne doit être exclus des honneurs. Il est cependant honteux que, pour s'être trouvé une fois à un combat naval, on jouisse aussitôt des mêmes droits que les Platéens, et que des esclaves soient transformés en maîtres. Ce n'est pas que je veuille dire que cela soit mal fait, j'y applaudis au contraire, et c'est la seule chose sensée que vous ayez faite. Il convient en outre qu'on oublie l'unique reproche qu'on puisse faire à ceux qui ont déjà livré souvent avec vous des batailles sur mer[3] : ce sont vos pères et vos parents, et ils réclament cette faveur de votre part. Ainsi, ô les plus sages

[1] Aristophane persifle les Athéniens sur la liberté qu'ils avaient accordée aux esclaves, et sur leur admission au droit de citoyens après le combat des Arginuses. Il propose, puisqu'on ne veut plus de distinction dans les rangs, de ne plus faire une classe particulière des gens déclarés infâmes ; l'homme noté d'infamie, à Athènes, était plus ou moins exclu des droits et privilèges des citoyens, suivant qu'il était noté d'infamie pour des raisons plus ou moins graves, Aristophane dit donc ici qu'il ne faut plus distinguer cette classe des autres, et qu'il faut les délivrer de la crainte où les retient le crime qui les a fait noter d'infamie. (B.)

[2] Il s'agit ici du général de ce nom, dont Thucydide fait mention I, VIII. Il fut très favorable à l'oligarchie, et fut tué en plein marché.

[3] Aristophane veut qu'on excuse aussi ceux qui ne se sont pas trouvés aux Arginuses, et qu'on les admette aux mêmes prérogatives que les braves qui y combattirent.

des hommes, après nous être un peu relâchés de notre première sévérité, travaillons à ne faire de tous les hommes qu'une même famille, et à mettre tous ceux qui auront une fois combattu sur mer à même de parvenir aux honneurs et de jouir de l'état de citoyens. Si nous montrons trop de hauteur et d'arrogance pour accorder le droit de cité, surtout en ce moment où nous sommes à la merci des flots, ce sera une politique maladroite, dont nous aurons à nous repentir plus tard.

LE CHŒUR.

Si je m'entends un peu à juger les hommes et leur conduite, il y en a qui seront punis, et cela ne tardera pas longtemps, même pour ce singe de petit Cligène, qui fait maintenant l'important, ce baigneur le plus détestable de tous ceux qui font usage de cendre mélangée avec du faux nitre et de la terre cimolienne[1]. Comme il s'en doute, il est toujours armé en guerre, de peur que, étant rencontré ivre et sans bâton, on ne le dépouille de ses vêtements.

DEMI-CHŒUR.

Nous avons souvent observé que dans cette ville on en agit envers les bons et honnêtes citoyens comme à l'égard de l'ancienne et de la nouvelle monnaie. Car nous ne voulons absolument point de la vieille monnaie, quoiqu'elle soit sans alliage et la meilleure de toutes, comme on peut en juger par les pièces qui sont les seules parfaitement frappées, et qui partout, chez les Grecs et chez les étrangers, sont jugées les meilleures au son même; mais nous préférons la monnaie d'airain nouvellement frappée et qui ne vaut rien du tout. Il en est de même des citoyens :

[1] C'est-à-dire avec de la craie de Cimoli. C'est une des Cyclades.

ceux que nous connaissons pour être de bonne famille, modestes, honnêtes, gens de bien et de probité, formés aux exercices, à la danse et à la musique, nous les traitons de la manière la plus indigne, et nous trouvons bons à tout des nouveaux-venus, des gueux, des étrangers, des esclaves, de mauvaise conduite et de mauvaise race, qu'on daignerait à peine regarder, pour en faire des victimes expiatoires. Maintenant donc au moins, ô insensés, changez cette méthode perverse, servez-vous de nouveau des gens de bien. Si vous réussissez, on vous en louera. Si les choses tournent mal, vos peines seront adoucies par l'idée que vous serez tombés en gens de cœur.

ÉAQUE, UN ESCLAVE, XANTHIAS.

ÉAQUE.

Par Jupiter, ton maître me paraît un bien brave homme.

XANTHIAS.

Et comment ne le serait-il pas, lui qui ne sait que boire et faire l'amour ?

ÉAQUE.

N'est-il pas étonnant qu'il ne t'ait pas fustigé lorsque tu as été manifestement convaincu de mensonge, toi qui, quoique esclave, te faisais passer pour maître ?

XANTHIAS.

Il eût donc pleuré !

ÉAQUE.

Tu as répondu là d'une manière digne d'un esclave, et j'aime assez à en réduire là mon maître.

XANTHIAS.

Tu aimes assez cela, dis-tu ?

ÉAQUE.

Il me semble que je suis admis aux plus secrets mystères, quand je dis, en cachette, du mal de mon maître.

XANTHIAS.

Et quand tu sors de chez lui en murmurant, après qu'il t'a roué de coups ?

ÉAQUE.

Alors encore j'ai du plaisir !

XANTHIAS.

Et quand tu suis les mouvements de ta curiosité ?

ÉAQUE.

Oh, parbleu, je ne connais rien de plus délicieux.

XANTHIAS.

Oh, par Jupiter ! Tu aimes aussi écouter ce que disent tes maîtres ?

ÉAQUE.

Ah ! oui, plus qu'à la fureur.

XANTHIAS.

Qu'est-ce donc, quand tu vas rapporter leurs propos aux étrangers ?

ÉAQUE.

Moi ? Non seulement je m'en réjouis, mais je goûte le bonheur du plus heureux amant [1].

XANTHIAS.

O Phébus Apollon, donne-moi ta main que je la baise, et baise la mienne aussi, et dis-moi, au nom de Jupiter, notre compagnon souffre-douleur, quel est ce bruit, ces cris et ces disputes que j'entends là dedans.

[1] *Semen emittere mihi videor.* (BRUNCK.)

ÉAQUE.

C'est une querelle d'Eschyle et d'Euripide.

XANTHIAS.

Ha !

ÉAQUE.

Des débats, de grands débats se sont élevés parmi les morts : c'est une vraie révolte.

XANTHIAS.

A quel sujet ?

ÉAQUE.

Il a été ordonné ici, par une loi, que tout homme qui excellerait dans les arts les plus considérables et les plus agréables, serait nourri au Prytanée et assis près de Pluton...

XANTHIAS.

J'entends.

ÉAQUE.

... Jusqu'à ce qu'il survînt un plus habile que lui, et dans ce cas, il céderait la place.

XANTHIAS.

Pourquoi cela a-t-il dérangé Eschyle ?

ÉAQUE.

C'est qu'il était en possession de la première place dans l'art de la tragédie.

XANTHIAS.

Et maintenant qui la possède ?

ÉAQUE.

Aussitôt qu'Euripide fut venu en ces lieux, il donna un plat de son métier aux détrousseurs de bourses, aux enfonceurs de murs, denrée au plus vil prix dans les en-

fers. Ces gens-là, voyant son art de plaider le pour et le contre, ses détours artificieux et ses circonlocutions, furent éperdument épris de ce poète, qu'ils déclarèrent le plus sage. Enorgueilli de leurs suffrages, il s'est assis au premier rang qu'occupait Eschyle.

XANTHIAS.

Et on ne l'a pas chassé à coups de pierres ?

ÉAQUE.

Parbleu, non. Mais tout le monde criait que le jugement sur la préséance due à l'un ou à l'autre dans le tragique, devait être remis aux suffrages publics.

XANTHIAS.

Ah ! tous ces scélérats criaient cela ?

ÉAQUE.

Et, par ma foi, très haut.

XANTHIAS.

Eschyle n'avait pas quelques voix pour lui ?

ÉAQUE.

Le nombre des gens de bien est petit, c'est comme ici[1].

XANTHIAS.

Qu'est-ce que Pluton prétend donc faire ?

ÉAQUE.

Établir un concours entre eux et mettre à même de comparer et de juger de leur habileté en tragédie.

XANTHIAS.

Pourquoi donc Sophocle ne concourrait-il pas aussi pour la prééminence ?

[1] L'acteur, en disant ces derniers mots, montrait l'assemblée des spectateurs.

ÉAQUE.

Lui ? Ah parbleu ! il n'y songe guère. En arrivant ici, il a d'abord embrassé Eschyle et lui a donné la main, et, quoique Eschyle voulût lui céder le pas, il l'a laissé en possession du premier rang, sans la moindre altercation. Mais il est maintenant, comme dit Clidémide, en tiers, prêt à céder à Eschyle, s'il remporte le prix, sinon il le disputera à Euripide.

XANTHIAS.

Eh bien ! Que fera-t-on ?

ÉAQUE.

Avant peu, et dans ce lieu-ci même, le rude combat va commencer. On pèsera tout le produit de leur art.

XANTHIAS.

Quoi ? Mettra-t-on une tragédie dans une balance ?

ÉAQUE.

Ils auront des règles et des mesures de vers ; ils feront des carrés en forme de briques, des diamètres et des coins. Car Euripide veut examiner les tragédies vers par vers.

XANTHIAS.

Eschyle voit certainement tout cela de mauvaise humeur.

ÉAQUE.

Assurément ; la tête baissée, il lance des regards de taureau.

XANTHIAS.

Qui est-ce qui jugera ?

ÉAQUE.

C'était là le difficile, car ils ont reconnu qu'il y avait

une grande disette de gens de bon sens, et que, d'ailleurs, Eschyle récusait les Athéniens.....

XANTHIAS.

Il avouait probablement qu'un grand nombre d'entre eux étaient des enfonceurs de maisons.

ÉAQUE.

Et il disait que les autres étaient trop légers pour apprécier le génie des poètes. Enfin ils ont abandonné le jugement de cette affaire à ton maître, comme expert dans cet art. Mais entrons, car quand nos maîtres sont fort occupés, les coups ne nous manquent pas.

LE CHŒUR.

De quelle colère épouvantable ne sera point agité le poète véhément, quand il entendra la volubilité de son adversaire qui aura préparé ses coups de dents? Ses regards alors, roulant çà et là, exprimeront sa rage impitoyable. On verra donc de grands mots, prononcés avec emphase, se heurter contre un flux rapide d'expressions maniérées et de phrases coupées, avec lesquelles l'un fera la guerre au ton ampoulé de l'autre. A cet assaut, les cheveux touffus de celui-ci se hérisseront, son affreux sourcil se froncera; il rugira et fera entendre des mots ajustés les uns aux autres, qu'il arrachera par un effort gigantesque. Mais le beau diseur, l'éplucheur de vers, cette langue déliée et souple mettra la jalousie en jeu; il isolera les expressions de son adversaire, et dépréciera, par le détail, l'œuvre de ses puissants poumons.

BACCHUS, ESCHYLE, EURIPIDE, LE CHŒUR.

EURIPIDE.

Non, je ne céderai pas la prééminence; ne m'y engagez pas. Je soutiens que, dans notre art, je mérite la préférence sur lui.

BACCHUS.

Eschyle, tu ne dis mot? Tu l'as cependant entendu.

EURIPIDE.

Il se rengorge d'abord : c'était là souvent sa ressource dans ses tragédies.

BACCHUS.

O cher ami, sois un peu moins arrogant.

EURIPIDE.

Oh, je le connais, et j'ai jugé de longue main que c'est un homme à manières farouches, dont la bouche est toujours ouverte pour des propos hautains, sans frein, sans mesure, sans borne et d'où les expressions ampoulées sortent en foule [1].

ESCHYLE.

Vraiment, ô fils d'une déesse champêtre [2] ? Tu te permets ces gentillesses contre moi, toi, artisan de vaines fictions et fabricateur de gueux et de personnages mal vêtus? Ah ! je te ferai repentir de tes propos.

BACCHUS.

Paix, Eschyle, ne te laisse pas maîtriser par la colère.

[1] Aristophane imite partout la bouffissure d'Eschyle; il n'a qu'un seul mot pour ce dernier membre de phrase. (B.)

[2] Allusion au métier de la mère d'Euripide; on sait qu'elle vendait des légumes.

ESCHYLE.

Je n'y consentirai pas, avant d'avoir fait connaître quel est ce faiseur de boiteux [1], qui est si furieux aujourd'hui.

BACCHUS.

Çà, qu'on m'apporte une brebis noire [2], car la tempête va éclater.

ESCHYLE.

O toi, qui introduis sur la scène les monologues lugubres des Crétois et des noces criminelles.

BACCHUS.

O très respectable Eschyle, modère-toi. Et toi, ô pauvre Euripide, fuis bien vite pour éviter la grêle, de peur que dans l'enthousiasme ton concurrent ne te brise le crâne avec quelques vers trop frappés et n'en fasse sortir tout Télèphe. Et toi, Eschyle, reprends et sois repris avec modération et sans colère. Il ne convient pas que des hommes et des poètes se querellent comme des boulangères. Car pour toi, tu éclates d'abord, comme l'yeuse saisie par les flammes.

EURIPIDE.

Je suis en vérité tout prêt, et je ne crains ni d'attaquer ni d'être attaqué le premier, comme il lui plaira, sur les vers, sur la mesure et sur le ton tragique, soit de *Pélée*, soit d'*Éole*, soit de *Méléagre*, soit de mon *Télèphe* enfin.

BACCHUS.

Et toi, quel parti prends-tu ? Parle, Eschyle.

[1] Bellérophon, Philoctète, Télèphe, personnages des tragédies d'Euripide, étaient boiteux.

[2] Les matelots, quand ils craignaient une tempête, immolaient une brebis noire à Typhon, dieu des tempêtes.

ESCHYLE.

Je n'aurais pas désiré me mesurer ici, car la partie n'est pas égale.

BACCHUS.

Et pourquoi?

ESCHYLE.

C'est que mes tragédies ne m'ont pas suivi au tombeau. Il a enterré au contraire avec lui toutes ses productions et il a de quoi parler; néanmoins, puisque vous le souhaitez, il faut vous obéir.

BACCHUS.

Allons, qu'on m'apporte de l'encens et du feu, pour qu'avant le combat je fasse ma prière et que je décide, le plus équitablement possible, entre les deux concurrents. Pour vous, chantez quelque hymne en l'honneur des muses.

LE CHŒUR.

O filles de Jupiter, chantez, Muses, qui présidez aux combats de ces beaux esprits, habiles à lier des principes les uns aux autres, toutes les fois que, guidés par le désir de se contredire à l'envi, ils se présentent dans l'arène avec leurs pensées ingénieuses et avec la souplesse propre à leur art de disputer. Venez et soyez témoins de tout ce que peut l'éloquence; fournissez seulement les expressions et l'art de limer les vers, car voilà que ce grand assaut de savoir va commencer.

BACCHUS.

Faites aussi des invocations aux dieux avant de réciter vos vers.

ESCHYLE.

O Cérès, toi qui as formé mon cœur, rends-moi digne de tes mystères.

BACCHUS.

Toi aussi, prends de l'encens et jette-le dans le feu.

EURIPIDE.

Merci ! J'ai d'autres dieux à qui je m'adresse.

BACCHUS.

Oui, tu en as de particuliers et de nouvelle fabrication.

EURIPIDE.

Certainement.

BACCHUS.

Soit. Invoque donc tes dieux particuliers.

EURIPIDE.

O Éther, mon soutien, ô vivacité de babil, ô souplesse et art de pressentir les goûts, soyez-moi favorables pour repousser les traits auxquels je vais m'exposer.

LE CHŒUR.

Nous sommes vraiment dans l'impatience d'entendre de la bouche de ces rudes lutteurs des discours bien peignés et d'assister à un combat de science. Ils ont tous les deux la langue bien affilée; ils ne manquent pas de cœur et n'ont pas leurs esprits engourdis. Nous devons donc nous attendre à voir, d'un côté, l'élégance et la politesse, et, de l'autre, un déluge de mots splendides et magnifiques, fondant avec impétuosité sur les petits riens de son antagoniste et les renversant.

BACCHUS.

Allons ! il faut commencer au plus vite à vous attaquer; ne sortez pas des bornes prescrites par la politesse; laissez-là les fictions et tout ce que tout autre pourrait dire.

EURIPIDE.

Je ne parlerai de moi-même et de mes titres comme poète qu'en second lieu. Je vais d'abord démontrer que celui-là n'est qu'un vaniteux, un charlatan, et je dévoilerai comment il a su faire illusion aux sots spectateurs, qui n'avaient jamais pratiqué que Phrynichus. En effet, un de ses grands moyens est de mettre en scène des personnages, tels qu'Achille et Niobé, assis, enveloppés dans leurs vêtements, ne se découvrant pas, ne disant mot, enfin, de vrais meubles de tragédie.

BACCHUS.

Ma foi, rien de tout cela n'est vrai.

EURIPIDE.

Le chœur, cependant, déclamait jusqu'à quatre tirades de suite sans qu'ils ouvrissent la bouche.

BACCHUS.

Eh bien ! j'aimais ce silence et je le trouvais plus beau que les discours de nos poètes d'aujourd'hui.

EURIPIDE.

Tu n'avais pas le sens commun. Apprends cela, je te prie.

BACCHUS.

Je le pense bien. Mais pourquoi en usait-il ainsi ?

EURIPIDE.

Pure prétention ; c'était pour tenir le spectateur dans l'attente du moment où Niobé parlerait à son tour ; pendant ce temps-là, la pièce allait à sa fin.

BACCHUS.

Oh ! le scélérat ! Que j'ai sottement été sa dupe ! Mais

d'où vient que tu as l'air de souffrir et pourquoi t'étends-tu ainsi ?

EURIPIDE.

Parce que je suis pressé de le confondre. Ensuite, quand la moitié de la pièce s'était passée en tirades de cette nature, on entendait une douzaine de grands mots, pleins d'enflure, de jactance : c'étaient de vrais épouvantails, que les spectateurs admiraient sans les comprendre.

ESCHYLE.

Ah ! que je suis malheureux !

BACCHUS.

Paix !

EURIPIDE.

Il ne disait rien d'intelligible.

BACCHUS.

Ne grince pas des dents.

EURIPIDE.

C'était ou des *scamandres,* ou des *précipices,* ou des *aigles en airain sculptés sur des boucliers* et des idées *échafaudées* dont il n'était pas donné d'atteindre le sens.

BACCHUS.

C'est parbleu vrai, car moi-même, une fois, j'ai passé une bonne partie de la nuit à me demander ce que c'était que son cheval jaune ailé.

ESCHYLE.

O ignorantissime ! c'est là figure dont on décore la poupe des vaisseaux.

BACCHUS.

Bah ! Je croyais que c'était Érixis, fils de Philoxène.

EURIPIDE.

Il te fallait donc de ces ornements dans tes tragédies.

ESCHYLE.

Voyons, ennemi des dieux, dis-nous ce que tu as fait.

EURIPIDE.

Par ma foi, je n'ai représenté ni chevaux ailés, ni capricerfs, à ton exemple, et tels qu'on les voit sur les tapis de Perse [1]. Mais quand j'ai eu reçu de tes mains la tragédie, gonflée d'un vain attirail et de son propre poids, j'ai aussitôt élagué cette enflure et diminué ce poids, et j'y ai appliqué de petits vers, une marche légère, de faibles bêtes, auxquelles j'ai ajouté une quintessence épurée de bagatelles, extraite de mes lectures. Enfin je l'ai nourrie de monologues, avec un mélange de Céphisophon. Dans cet état, je ne disais rien sans y avoir réfléchi, et je ne faisais pas indistinctement usage de tout ce qui me venait à l'idée, et le premier que je mettais en scène, exposait, avant tout, le sujet de la pièce.

BACCHUS.

Il valait mieux pour toi qu'on parlât de cela plutôt que de toi-même.

EURIPIDE.

De plus, je ne souffrais pas, dès les premiers vers, qu'aucun personnage restât dans l'inaction; tous prenaient la parole, la femme, l'esclave, le maître, la jeune fille et la vieille.

ESCHYLE.

Une pareille conduite ne méritait pas la mort?

[1] Les tapis de Babylone jouissaient d'une très grande célébrité.

EURIPIDE.

Non, par Apollon! C'était une preuve de mon désir de plaire.

BACCHUS.

Tiens, mon cher, passons sur cet article. La querelle ne tournerait pas à ton avantage.

EURIPIDE.

Je leur ai, de plus, appris à bien parler

ESCHYLE.

J'en conviens. Mais, que n'es-tu mort auparavant!

EURIPIDE.

Je leur ai montré l'usage des règles les plus raffinées, les labyrinthes de l'expression, l'art d'observer, de voir, de comprendre, de manier l'acteur, de mener une intrigue, d'imaginer et de trouver tout ce que l'on veut.

ESCHYLE.

J'en conviens.

EURIPIDE.

En mettant dans la bouche de mes interlocuteurs tout ce qui tient à la vie privée, à nos usages et à nos habitudes, j'eusse pu m'attirer bien des critiques, parce que j'étais à la portée de mes auditeurs, qui se seraient aisément aperçus de mes fautes. Je ne me suis point attaché à un pompeux clinquant propre à embrouiller les idées des spectateurs; je ne cherchais pas à les effrayer en leur représentant des Cycnus et des Memnons poussant vivement des chevaux dont les colliers étaient chargés de clochettes[1]. Les personnages d'Eschyle sont un Phormi-

[1] Aristophane ne fait qu'un mot de tout ce qui se lit depuis *poussant* inclusivement. Mais ce mot fait image, et peint ce fracas pompeux d'expressions qu'il reproche à Eschyle.

sius, un Mégénetus esclave, hérissés de trompettes, de haches et de barbes[1], et toujours armés d'un rire ironique[2]. Les miens sont un Clitophon et le gracieux Théramène.

BACCHUS.

Théramène? Cet homme retors et propre à tout, qui, s'il se trouve engagé, ou près de l'être, dans quelque méchante affaire, a coutume de s'en tirer, en se disant non de Chio, mais de Clos.

EURIPIDE.

Telle est la vraie prudence à laquelle j'ai formé mes spectateurs. Je leur ai appris, par mes tragédies, à raisonner, à réfléchir, de manière qu'ils aient plus d'intelligence et de clairvoyance, et plus d'aptitude pour mieux tenir, entre autres choses, leur ménage et se rendre compte de tout, en se disant : « Où cela est-il? Où est ceci? Qui a pris cela? »

BACCHUS.

C'est parbleu vrai. En effet, à peine un Athénien est-il rentré chez lui, qu'il appelle ses esclaves et qu'il leur demande : « Où est la marmite? Qui a mangé la tête d'anchois? Le plat que j'achetai l'an dernier est perdu? Où est cet ail d'hier? Qui a mangé l'olive? » Auparavant ils restaient tous sots, la bouche béante, comme des Mammacouthos et des Mélitides.

LE CHŒUR.

Tu l'entends, ô vaillant Achille[3]. Eh bien, voyons, que

[1] Tous ces substantifs régis par le même adjectif, se trouvent dans un seul mot.
[2] Même observation ici.
[3] Vers des *Mirmidons* d'Eschyle, pièce perdue.

répliques-tu à cela? Prends garde seulement à ne pas te laisser maîtriser par la colère et à ne pas t'emporter au delà du but, car il t'a dit des choses piquantes. O brave athlète, n'écoute pas les mouvements de ton courroux, mais replie les voiles : que le vent n'en frappe que les extrémités; dirige de plus en plus ton vaisseau, et observe le moment où tu sentiras un vent frais et doux. Mais, ô toi, qui, le premier des Grecs, as porté la pompe des expressions à son comble et as donné à la tragédie un air plus distingué, quitte le port avec confiance.

ESCHYLE.

Je suis furieux d'un tel conflit. Je sens la bile bouillonner dans mon sein, à la pensée qu'il me faut lutter avec un tel adversaire. Qu'il ne se vante cependant pas de m'avoir désarmé. Allons! réponds-moi, que doit-on le plus admirer dans un poète?

EURIPIDE.

Sa prudence et son art de rendre les hommes meilleurs.

ESCHYLE.

Or, si tu n'as point atteint ce but, et si d'honnêtes et loyaux tu les as rendus lâches, quel supplice conviendras-tu que tu mérites?

BACCHUS.

La mort. Je réponds pour lui.

ESCHYLE.

Vois donc quels hommes il a reçus, formés par mes mains. C'étaient des gens vigoureux et de quatre coudées, ne refusant aucun emploi public; ce n'étaient pas des scélérats, des fourbes et des charlatans comme aujourd'hui; ils ne soupiraient qu'après la hache, les lances,

les casques empanachés, les cuirasses, les cuissards, et après un courage digne des sept peaux de taureaux [1].

EURIPIDE.

Gare à moi. Il m'assomme avec son avalanche de casques.

BACCHUS *à Eschyle.*

Et comment as-tu fait des héros de tes concitoyens? Parle, Eschyle, et que ton orgueil ne te rende pas si farouche.

ESCHYLE.

Par une tragédie pleine de Mars.

BACCHUS.

Laquelle?

ESCHYLE.

Les sept Chefs devant Thèbes. Nul spectateur n'en sortait qu'avec la fureur de la guerre dans le sein.

BACCHUS.

C'était rendre un mauvais service à la patrie, car les Thébains en sont devenus eux-mêmes plus guerriers, et tu mérites des coups pour cela.

ESCHYLE.

Il ne tenait qu'à vous de vous livrer à la guerre, mais vous n'avez pas eu de goût pour cela, et depuis, dans mes *Perses,* j'ai inspiré à mes compatriotes la passion de remporter de continuelles victoires sur les ennemis; c'est mon chef-d'œuvre.

BACCHUS.

Ce fut pour moi une grande joie d'entendre raconter la mort de Darius et de voir les battements de mains du chœur qui s'écriait : « Victoire! »

[1] Allusion au bouclier d'Ajax.

ESCHYLE.

Voilà des sujets faits pour les poètes; récapitulez les services qu'ont rendus les grands poètes, dès les premiers temps. Orphée, par ses leçons, nous a enseigné les rits des initiations et l'horreur du carnage; Musée, les remèdes des maladies et les oracles; Hésiode, l'agriculture, et le temps des semailles et des récoltes. Et ce divin Homère! D'où lui est venu tant d'honneur et de gloire? N'est-ce pas de l'utilité de ses préceptes, qui forment aux vertus militaires, aux manœuvres et à l'art de disposer une armée?

BACCHUS.

Il n'a cependant jamais pu rien faire du sot Pantaclès. Dernièrement, pour conduire une cérémonie, ne le vit-on pas s'attacher d'abord son casque sur la tête, et ne penser qu'après à y mettre l'aigrette.

ESCHYLE.

Mais il en a formé bien d'autres, et des plus braves, et de ce nombre est Lamachus. C'est d'après Homère que j'ai rendu et représenté les nombreux exploits des Patrocle, des Teucer et des Thymoléon. Je voulais, par ces modèles, exciter chaque citoyen à se mettre de niveau avec ces grands hommes, au premier son de la trompette. Mais, certes, je ne donnais ni Phèdres impudiques, ni Sthénobées, et je ne sais si j'ai jamais fait parler une femme amoureuse.

EURIPIDE.

Non, parbleu, car tu ne tenais rien de Vénus.

ESCHYLE.

Et n'en veux rien tenir. Garde-la toute pour toi et pour les tiens, puisqu'elle t'a perdu toi-même.

BACCHUS.

Rien de plus vrai, par Jupiter. Car tu as été puni pour les mêmes crimes que tu as mis sur le compte des femmes.

EURIPIDE.

Et quel mal, pauvre homme, mes Sthénobées font-elles aux citoyens?

ESCHYLE.

C'est que par tes Bellérophons tu as appris aux femmes des citoyens d'Athènes à boire elles-mêmes la ciguë.

EURIPIDE.

Mais j'ai fait de grands changements à l'histoire de Phèdre.

ESCHYLE.

Tu n'en as fait aucun. Un poète doit jeter un voile sur tout ce qui est mauvais et ne le mettre ni au jour, ni en scène. Les poètes doivent avoir le même respect pour les adultes que les instituteurs pour les petits enfants. Nous ne devons rien dire que d'utile.

EURIPIDE.

Il est donc fort utile que tu parles des Lycabètes et des hauteurs du Parnasse à ceux qui sont destinés à converser avec des hommes?

ESCHYLE.

Mais, malheureux, il est nécessaire d'imaginer des expressions analogues à l'élévation des idées et des pensées. D'ailleurs les demi-dieux doivent avoir un langage plus sublime; leurs vêtements ne sont-ils pas supérieurs aux nôtres en éclat? J'avais donné à tout cela un très bon ton, mais tu l'as dégradé.

EURIPIDE.

Comment ?

ESCHYLE.

D'abord, en revêtant les rois de haillons pour leur faire inspirer la pitié.

EURIPIDE.

Ai-je mal fait en cela ? Comment ?

ESCHYLE.

C'est ce qui fait que pas un riche aujourd'hui ne veut équiper de trirème à ses frais. Chacun se déguise et crie misère.

BACCHUS.

Oh, par Cérès, c'est bien vrai, et par-dessous leurs haillons, ils portent des tuniques tissues d'une fine laine. Et tel qui veut faire pitié par ses propos, n'est pas le dernier à la poissonnerie.

ESCHYLE.

Je te reproche encore d'avoir enseigné aux hommes l'art de parler avec finesse et de raisonner éternellement, ce qui a fait déserter des palestres, ce qui a facilité la prostitution des jeunes gens curieux d'être de beaux parleurs, ce qui a donné aux nautonniers mêmes un esprit d'insubordination. De mon temps, au contraire, ils ne savaient autre chose que demander leur galette et crier : Ryppapaï !

BACCHUS.

Oui, parbleu, et péter sur le nez des rameurs du banc inférieur, et remplir d'ordures leurs voisins, et détrousser tout le monde, partout où ils relâchaient, et aujourd'hui, forts pour raisonner, ils sont nuls pour manier la rame et naviguer çà et là.

ESCHYLE.

Et de quels crimes n'est-il pas coupable? N'a-t-il pas mis en scène des corruptrices de la jeunesse, des femmes, coupables d'incestes, qui accouchent dans des temples et qui disent que la vie n'est qu'une véritable mort. De là vient le grand nombre de scribes et de charlatans dont Athènes est inondée, et qui, comme autant de singes, séduisent le peuple par de vaines simagrées, tandis que personne aujourd'hui ne saurait, faute d'exercice, tenir un flambeau.

BACCHUS.

Non, morbleu, personne; tellement qu'aux dernières panathénées, je pensai mourir de rire en voyant courir un petit homme, gros, tout courbé, blanc, bien en arrière des autres, et qui se donnait un mal affreux. Arrivé aux portes du Céramique, ceux qui se trouvèrent là le fouettèrent sur les reins, sur le ventre, sur les côtes, sur les fesses, au point qu'il courut avec son flambeau éteint par un vent qui lui échappa.

LE CHŒUR.

Voici une grande affaire, un violent débat, une guerre importante. Il sera difficile de décider entre l'un qui aura attaqué avec force et l'autre qui se sera défendu et qui aura riposté avec adresse. Ne répétez pas toujours la même chose, il y a plusieurs moyens de disputer. Rappelez-vous donc et dites tout ce qui est bon en fait de querelle; mettez en jeu le vieux comme le neuf et employez hardiment la souplesse, l'art et l'artifice. Seriez-vous arrêté par l'idée que vos spectateurs, peu instruits, ne sauraient comprendre vos finesses? Ne craignez pas cela; nous ne sommes plus au temps où cela se voyait,

Ils sont tous très au fait, et chacun a son livre où il se forme à la sagesse; ils ont d'ailleurs beaucoup d'esprit et ils sont des plus clairvoyants. N'ayez donc pas d'inquiétude et faites ici usage de tous les moyens : vous parlez devant des spectateurs éclairés.

EURIPIDE.

Voyons d'abord ses prologues : c'est la première chose qu'on trouve dans une tragédie, et c'est ce qu'il faut éplucher en premier lieu dans ce docte poète; or il n'y brillait pas par la clarté.

BACCHUS.

Et quel prologue vas-tu examiner?

EURIPIDE.

Un très grand nombre. Récite-moi d'abord celui de l'Orestie.

BACCHUS.

Que tout le monde se taise. Eschyle, récite.

ESCHYLE.

« Mercure souterrain, qui veilles aux États paternels, sois, je t'en conjure, mon sauveur et mon soutien; je viens dans ce pays et reviens. »

BACCHUS.

As-tu là quelque chose à reprendre?

EURIPIDE.

Plus de douze fautes.

BACCHUS.

Et en tout cela, il n'y a pas plus de trois vers.

EURIPIDE.

Mais chacun d'eux a une vingtaine de fautes.

BACCHUS.

Eschyle, je te conseille de te taire, à moins que tu ne veuilles être trouvé plus en défaut, si tu récites d'autres vers.

ESCHYLE.

Moi, me taire devant lui ?

BACCHUS.

Si tu m'en crois.

EURIPIDE.

Et, dès le commencement, il s'est mépris de la manière la plus lourde. Vois, s'il y a de quoi plaisanter ?

BACCHUS.

Ma foi, je m'en moque.

ESCHYLE.

En quoi me suis-je mépris ?

EURIPIDE

Tiens, répète.

ESCHYLE.

« Mercure souterrain, qui veilles aux États paternels. »

EURIPIDE.

Oreste ne dit-il pas cela sur le tombeau de son père ?

ESCHYLE.

Sans doute.

EURIPIDE.

Veut-il donc dire que Mercure a vu comment le père d'Oreste a péri sous les coups d'une main féminine, par de secrètes intelligences ?

ESCHYLE.

Il n'a point entendu parler de ce Mercure-là, mais de

ce Mercure bienfaisant, qu'il a appelé *souterrain*, parce que, comme il l'ajoute, il tient cet emploi de son père.

EURIPIDE.

Oh voilà une sottise plus forte que je ne m'y attendais. Si, en effet, il est surnommé *souterrain* à raison de cet emploi qu'il tient de son père...

BACCHUS.

Ce n'était, d'après cela, qu'un fossoyeur.

ESCHYLE.

Ah, Bacchus, ton vin n'a point un bouquet agréable.

BACCHUS.

Passe à un autre vers. Et toi, examine les fautes.

ESCHYLE.

« Sois, je t'en conjure, mon sauveur et mon soutien. Je viens dans ce pays et reviens..... »

EURIPIDE.

Le sage Eschyle nous répète deux fois la même chose.

BACCHUS.

Comment deux fois ?

EURIPIDE.

Reprends sa phrase, et je te le montrerai. « Je viens, dit-il, dans ce pays et reviens. » Je viens et reviens signifient ici la même chose.

BACCHUS.

Oui, ma foi, à peu près, comme si quelqu'un disait à son voisin : prête-moi ta huche ou ton pétrin.

ESCHYLE.

Eh, bavard, cela ne se ressemble pas. Mon vers est excellent.

BACCHUS.

Et comment donc? Apprends-moi comment tu l'entends.

ESCHYLE.

Il est bien permis à tout homme qui jouit des droits de citoyen de venir dans son pays. Il vient sans avoir été sous le coup d'aucune infortune. Mais un exilé vient et revient.

BACCHUS.

Fort bien, par Apollon. Qu'en dis-tu, Euripide?

EURIPIDE.

Je prétends qu'Oreste n'est pas revenu chez lui. Il y est venu à l'insu et sans la permission de ceux de qui cela dépendait.

BACCHUS.

Fort bien, par Mercure; mais je ne comprends rien à ce que tu dis.

EURIPIDE.

Passons donc à un autre vers.

BACCHUS.

Allons, Eschyle, récites-en un au plus vite; pour toi, remarque les défauts.

ESCHYLE.

« Je viens me plaindre au tombeau de mon père, afin qu'il m'écoute et m'entende. »

EURIPIDE.

Voici encore une répétition. *Écouter* et *entendre* sont tout à fait la même chose.

BACCHUS.

Hé, malheureux, il parlait à des morts, à qui il ne suffit pas de répéter les choses jusqu'à trois fois [1].

ESCHYLE.

Voyons un peu ta manière de tourner tes prologues?

EURIPIDE.

J'y consens, et si je me répète quelque part, ou si j'emploie du remplisssage, rejette-moi.

BACCHUS.

Allons, récite. Je n'ai rien à dire ici, mais je dois examiner ce que valent tes prologues.

EURIPIDE.

« Œdipe fut d'abord très heureux... »

ESCHYLE.

Non, certes, non, dis-je; mais il était malheureux et destiné à l'être, puisqu'avant qu'il fût conçu, Apollon prédit qu'il tuerait son père, et il n'était pas encore au monde. Comment peut-on dire qu'il fut d'abord très heureux?

EURIPIDE.

« Et depuis il devint le plus infortuné des hommes. »

ESCHYLE.

Non, par Jupiter, non, dis-je, il ne cessa jamais de l'être. Et comment en effet? Lui qui, à peine venu au monde, fut exposé sur un rocher, de peur qu'on ne nourrît en lui le meurtrier de son père; qui ensuite, couvert de maux et les pieds enflés, se traîna chez Polybe; puis,

[1] Aristophane fait allusion ici à l'usage d'appeler les morts par trois fois.

tout jeune encore, épousa une vieille femme, qui, de plus, était sa mère, qui finit, en un mot, par se crever les yeux.

BACCHUS.

Il aurait été heureux, s'il eût commandé la flotte avec Érasinidas[1].

EURIPIDE.

Tu radotes; pour moi, j'excelle dans les prologues.

ESCHYLE.

Je n'irai, ma foi, pas éplucher tes vers mots par mots. Mais d'un mot je pulvériserai tes prologues.

EURIPIDE.

D'un mot, les miens?

ESCHYLE.

D'un seul mot. Tu fais tellement tes vers, qu'on peut y ajouter tout ce qu'on veut, un petit rien, un peu de foin, un fétu. C'est ce que je vais prouver.

EURIPIDE.

Tiens! Tu me le feras voir?

ESCHYLE.

Je le soutiens.

BACCHUS.

Voyons tout de suite.

EURIPIDE.

« Égyptus, comme cela s'est dit de toutes parts, faisant voile, avec ses cinquante fils, vers Argos..... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

[1] L'un des généraux qui commandaient aux îles Arginuses et qui fut condamné à mort.

EURIPIDE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Malheur à toi.

BACCHUS.

Récite-lui un autre prologue, afin de le mettre au fait.

EURIPIDE.

« Bacchus qui, armé de thyrses, couvert de peaux de bouc et entouré de flambeaux, danse sur le Parnasse et conduit les chœurs..... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

BACCHUS.

Hé, hé ! Voici encore son mot.

EURIPIDE.

Oh, il ne nous tracassera plus, car il ne pourra l'appliquer à ce prologue-ci. « Nul n'est heureux en tout point : l'homme issu d'une illustre origine est sans fortune, et celui qui est sans naissance..... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

BACCHUS.

Euripide !

EURIPIDE.

Qu'y a-t-il ?

BACCHUS.

Il me semble qu'il faut baisser pavillon, car ce mot nous causera quelque orage.

EURIPIDE.

Par Cérès, je n'en ai pas peur. Il sera bientôt désarmé !

BACCHUS.

Allons, voyons donc un autre prologue. Mais gare à la reprise !

EURIPIDE.

« Cadmus, fils d'Agénor, étant un jour sorti de la ville de Sidon..... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

BACCHUS.

O l'ami, achète ce mot, pour qu'il ne bouleverse plus tes prologues.

EURIPIDE.

Quoi donc ? Moi, j'achèterais à cet homme ?

BACCHUS.

Oui, si tu m'en crois.

EURIPIDE.

Point du tout. Je peux citer plusieurs prologues où il ne pourra adapter son refrain. « Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise avec ses coursiers rapides... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

BACCHUS.

Vois-tu ? Nouvelle application du refrain. Mais, mon cher *(à Eschyle)*, cède-le maintenant à quelque prix que ce soit. Tu en achèteras un bel et bon pour une obole.

EURIPIDE.

Non, non. J'ai encore bien d'autres prologues. « Énée un jour dans les champs. »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

EURIPIDE.

Attends, laisse-moi réciter le vers tout entier. « Énée ayant un jour dans les champs fait une abondante récolte, offrant les prémices aux dieux..... »

ESCHYLE.

A perdu sa peine.

BACCHUS.

Au milieu d'un sacrifice ? Comment cela peut-il être ?

EURIPIDE.

Laisse-le, mon ami ; qu'il l'applique à celui-ci : *Jupiter, comme on le sait de la bouche de la vérité...*

BACCHUS.

Il te confondra ; il dira encore : *a perdu sa peine.* Ce refrain tient comme une teigne à tes prologues ; mais, au nom des dieux, passe à ses chœurs.

EURIPIDE.

Oh, je peux démontrer que c'est un triste compositeur de chœurs et qu'il s'y répète souvent.

LE CHŒUR.

A quoi tout cela aboutira-t-il donc ? Je suis vraiment tourmenté de savoir ce qu'on peut trouver à redire dans un poète qui a fait beaucoup plus de vers et de bien meilleurs que tous ceux qn'on nous fait aujourd'hui. Je ne sais ce que celui-ci va reprocher à ce roi des fêtes de Bacchus, et je tremble pour lui.

EURIPIDE.

Oui, de merveilleux vers ! C'est ce qu'on va voir. Je vais réunir tous ses chœurs en un seul.

BACCHUS.

Et moi, je les compterai avec ces petites pierres.

EURIPIDE.

« O héros Phthiote, Achille, pourquoi, témoin du carnage, ne procures-tu pas de soulagement dans les travaux? Pour nous, habitants de ce marais, nous honorons Mercure, dieu de cette race. Tu ne procures pas de soulagement dans les travaux [1]. »

BACCHUS.

Voilà, mon cher Eschyle, deux travaux pour toi.

EURIPIDE.

« O le plus vaillant des Grecs, descendant d'Atrée, chef d'une multitude innombrable, écoute ceci : tu ne procures pas de soulagement dans les travaux. »

BACCHUS.

Eschyle, voilà le troisième de tes travaux.

EURIPIDE.

Silence..... « Les prêtresses inspirées s'occupent à ouvrir le temple de Diane. Tu ne procures pas de soulagement dans les travaux. Je suis le maître d'invoquer ici la légitime assistance de nos braves guerriers. Tu ne procures pas de soulagement dans les travaux. »

BACCHUS.

O grand Jupiter! Quelle histoire de travaux! Je veux aller au bain : les travaux me font éprouver des douleurs dans les reins.

EURIPIDE.

Non, n'y va pas, avant d'entendre ce système musical fait pour des airs de cithare.

[1] Ces phrases sont des fragments d'Eschyle cités au hasard. On suppose qu'Euripide veut prouver que les chœurs de son rival ne signifient rien.

BACCHUS.

Allons, vite. Mais point de travaux.

EURIPIDE.

« Quoi ! il envoie contre les deux princes des Grecs et contre la fleur de la Grèce, phlattothrattophlattothrat ; le Sphinx épouvantable, ce chien pourvoyeur, phlattothrattophlattothrat. L'intrépide oiseau armé du fer de la vengeance, phlattothrattophlattothrat, faisant courir sur les chiens téméraires qui sillonnent les airs, phlattothrattophlattothrat, parce qu'il est favorable à Ajax, phlattothrattophlattothrat[1]. »

BACCHUS.

Qu'est-ce que ce phlattothrat ? Est-ce à Marathon, ou ailleurs, que tu as appris ce chant de cordier ?

ESCHYLE.

D'une bonne chose, j'en ai fait une autre bonne chose, pour ne point paraître cueillir chez les Muses les mêmes fleurs que Phrynichus. Mais tout ce qu'on entend dire à Euripide est copié d'après tous les propos des prostituées, d'après les scolies de Mélithus, d'après les airs de flûtes des Cariens, d'après des lamentations et d'après les chansons des danseurs. C'est ce que je vais démontrer à l'instant. Qu'on m'apporte une lyre. Mais qu'en est-il besoin ? et n'y a-t-il point par là une de ces petites femmes qui jouent avec des morceaux de pots cassés en place de

[1] Tout ce morceau parodie l'*Agamemnon* d'Eschyle. Aristophane ne paraît pas avoir cherché à y mettre de suite. Il a seulement voulu persiffler Eschyle sur son affectation à rechercher des mots sonores, bruyants et insignifiants : c'est pour cela que ce comique a fabriqué son mot Phlattothrattophlattothrat. (D.)

cymbales? Viens, ô muse d'Euripide, toi à qui il convient d'offrir ces vers.

BACCHUS.

Cette muse n'a-t-elle jamais imité les Lesbiennes?

ESCHYLE.

« Alcyons, qui chantez continuellement sur les flots de la mer, en parsemant votre plumage de gouttes d'eau qui vous tiennent lieu de rosée (et vous, ô araignées, qui, habitant les recoins des maisons, déroulez, eï, eï, eï, eï, eï, avec vos pattes ce qui entoure le rouleau, ces fils, ouvrage du peigne au son aigre), où le dauphin, ami de la flûte, bondissant autour des proues azurées, les oracles et les stades; ô délices de la vigne chargée de fruits, tendrons qui soutenez le raisin. Entoure-moi de tes bras, ô mon fils. » Vois-tu cette cadence?

BACCHUS.

Je la vois.

ESCHYLE.

Quoi? Tu la vois?

BACCHUS.

Oui, te dis-je.

ESCHYLE.

Avec un pareil jargon, tu oses critiquer mes vers, toi qui imites les douze figures de Cyrène[1]. Voilà cependant quelle est ta poésie. Mais je veux encore éplucher le ton de tes monologues..... « O affreuse obscurité de la nuit, quel triste songe m'envoies-tu du fond de tes ténèbres? Ministre de l'enfer, c'est un vain fantôme, fils de la

[1] Cette femme, dont il a déjà été parlé, s'appliquait à prendre toutes sortes de positions voluptueuses, dont Polycrate, célèbre écrivain d'Athènes, a donné la description sous le nom de Philénis. (B.)

sombre nuit, spectre horrible, enveloppé d'un crêpe noir, ayant le regard farouche et des griffes épouvantables? O mes servantes, allumez la lampe; allez puiser, avec vos cruches, de l'eau dans le fleuve, et faites-la chauffer, pour que je me purifie après ce divin songe[1]. O dieu de la mer! C'est cela..... O vous, mes amies, examinez ces prodiges... Glyca s'est sauvée avec mon coq. Nymphes des montagnes! ... O Mania, saisis-la! ... Et moi, infortunée, j'étais alors tout entière à mon ouvrage... Je, eï, eï, eï, eï, dévidais le lin qui garnissait mon fuseau, j'en faisais un peloton pour le porter et le vendre de grand matin au marché...! Pour lui, il s'élevait dans l'air par une légère agitation de ses ailes; il m'a laissé les soucis, et, infortunée que je suis, mes yeux étaient baignés de larmes... Mais, ô Crétois, enfants du mont Ida, accourez avec vos flèches, agitez légèrement vos pieds et investissez la maison. Que, dans le même instant, la déesse des filets, la belle Diane, avec sa meute de chiens, furette dans tous les recoins de la maison; quant à toi, Hécate, fille de Jupiter, prends deux torches dans tes mains agiles, éclaire mes recherches chez Glyca, afin que j'y découvre le fruit de son larcin. »

BACCHUS.

Laisse là ces vers.

ESCHYLE.

C'est bien assez pour moi aussi; je veux juger de ce drôle avec ma balance, qui seule te fera connaître ce que vaut la poésie de l'un et de l'autre, car elle déterminera le poids de chaque expression.

[1] Après des songes sinistres, la coutume était de se purifier avec de l'eau de mer ou de rivière.

BACCHUS.

Approche ici, puisque je me vois obligé de débiter à la balance le travail des poètes, tout comme un fromage.

LE CHŒUR.

Les gens d'esprit sont pleins de ressources. Car voici bien une merveille inouïe, faite pour étonner, et à quel autre l'idée eût-elle pu en venir ? Oui, en vérité, si le premier venu m'en avait fait part, je n'y eusse jamais ajouté foi, mais j'eusse imaginé qu'il plaisantait.

BACCHUS.

Allons, voyons, approche-toi des balances.

EURIPIDE.

Me voici.

BACCHUS.

Que chacun, en les tenant, récite un vers; ne les lâchez pas avant que j'aie crié : *coucou*.

EURIPIDE.

Nous les tenons.

BACCHUS.

Récitez maintenant un vers sur les balances.

EURIPIDE.

« Plût aux dieux que le navire Argo n'eût jamais volé sur les eaux ! »

ESCHYLE.

« O fleuve Sperchius et gras pâturages des bœufs. »

BACCHUS.

Coucou. Lâchez. Ce dernier vers-ci fait descendre bien plus bas le bassin.

EURIPIDE.

Pourquoi cela ?

BACCHUS.

Parce qu'Eschyle a fait comme les vendeurs de laine : ils la mouillent avant de la débiter; il a de même trempé son vers dans un fleuve; toi, au contraire, n'as donné qu'un vers ailé.

EURIPIDE.

Mais qu'il en récite un autre quelconque et qu'il le mette dans le bassin opposé.

BACCHUS.

Reprends donc de nouveau la balance.

EURIPIDE.

Je la tiens.

BACCHUS.

Récite.

EURIPIDE.

« L'éloquence est le seul temple de la persuasion. »

ESCHYLE.

« La mort est la seule des divinités insensible aux présents. »

BACCHUS.

Lâchez ! lâchez ! ce dernier vers l'emporte encore par son poids; en effet, Eschyle y a mis la mort, le plus pesant de tous les maux.

EURIPIDE.

Mais j'y ai mis la persuasion, et, certes, mon vers est excellent.

BACCHUS.

Mais la persuasion est légère et n'est qu'une chimère. Au reste, cherches-en un autre de ceux qui sont des plus pesants, qui fasse pencher le bassin de ton côté, quelque vers... là... bien conditionné, et qui ait de l'amplitude.

EURIPIDE.

Attends donc; où en trouverai-je de cette espèce?

BACCHUS.

Je te le dirai : « Achille a amené au jeu quatre et deux[1]. » Allons, voici la dernière fois qu'on se servira de la balance.

EURIPIDE.

« Il saisit, dans sa main, une massue lourde comme du fer. »

ESCHYLE.

« Char sur char, mort sur mort. »

BACCHUS.

Il l'emporte encore sur toi.

EURIPIDE.

Comment?

BACCHUS.

Il y a mis deux chars et deux cadavres; cent Égyptiens[2] n'enlèveraient pas ce fardeau-là.

ESCHYLE.

Qu'il ne se mesure plus avec moi en opposant vers à vers, mais qu'il se mette dans la balance, lui, ses enfants, sa femme, Céphisophon, qu'il s'y asseye et qu'il prenne ses livres avec lui; pour moi, je veux lui faire équilibre, seulement avec deux de mes vers.

LES MÊMES, PLUTON.

BACCHUS.

Amis, je m'abstiendrai de prononcer. Je ne veux pas

[1] Vers du *Télèphe* d'Euripide.
[2] La plupart des portefaix étaient des Égyptiens.

m'attirer la haine d'aucun des deux, car l'un est plein d'âme et l'autre rempli d'agréments.

PLUTON.

Tu ne feras donc rien de ce que tu t'étais proposé en venant ici.

BACCHUS.

Qu'arrivera-t-il, si je prononce ?

PLUTON.

Tu t'en retourneras avec celui des deux qu'il te plaira de choisir.

BACCHUS.

Fort bien..... Voyons, écoutez un peu vous autres : je suis venu chercher un poète ici.

EURIPIDE.

Pourquoi faire ?

BACCHUS.

Pour qu'Athènes, une fois hors d'affaire[1], puisse rétablir ses spectacles. Lequel de vous deux donnera donc les plus utiles conseils à l'État ? C'est celui-là que je me propose d'emmener. Voyons d'abord ce que vous pensez l'un et l'autre sur Alcibiade ? C'est là une question brûlante[2].

EURIPIDE.

Qu'en pensent les Athéniens ?

BACCHUS.

Ce qu'ils en pensent ? Ils le désirent, ils le haïssent, ils ne peuvent s'en passer. Mais voyons ton opinion sur son compte.

[1] Allusion à la guerre du Péloponèse.

[2] Alcibiade, fugitif, avait à Athènes des partisans qui travaillaient à son retour.

EURIPIDE.

Je hais un citoyen lent à servir sa patrie et très prompt à lui nuire; bon pour lui seul, et qui ne sait point venir au secours de l'État.

BACCHUS.

Fort bien, par Neptune. Et toi, quel est ton avis?

ESCHYLE.

Il ne faut point nourrir dans une ville un lionceau, et, si on veut le nourrir, il faut se prêter à ses goûts.

BACCHUS.

Ma foi, je ne sais auquel des deux avis donner la préférence. L'un s'exprime sagement et l'autre clairement. Mais je veux encore tirer de vous deux quelqu'autre sentence sur le moyen de rétablir les affaires de la république.

EURIPIDE.

Le meilleur moyen est d'accoler Cinésias à Cléocrite [1], en guise d'ailes, afin que le vent emporte l'un et l'autre au-dessus de la mer.

BACCHUS.

Cet expédient pourrait faire rire. Mais qu'est-ce que cela veut dire?

EURIPIDE.

En cas de combat naval, ils auraient dans leurs mains des fioles pleines de vinaigre, qu'ils jetteraient dans les yeux des ennemis. Mais j'ai une autre idée à te communiquer.

BACCHUS.

Voyons-la.

[1] Cinésias était très maigre; Cléocrite était grand et gros.

EURIPIDE.

Si l'on sait mettre sa confiance dans ceux qui ne sont regardés aujourd'hui qu'avec défiance, et si l'on se défie de ceux à qui l'on se fie à présent.

BACCHUS.

Quoi? Je n'entends pas. Travaille moins tes expressions, et qu'elles soient plus intelligibles.

EURIPIDE.

Peut-être sauverait-on la ville, si on se confiait en ceux dont on se défie maintenant, et si on employait ceux qu'on laisse dans l'inaction. Car comment ceux-ci ne nous sauveraient-ils pas en faisant le contraire des manœuvres pratiquées par les autres qui nous accablent.

BACCHUS.

Fort bien, par Palamède[1]! O génie sublime! As-tu trouvé cela toi seul, ou est-ce avec Céphisophon?

EURIPIDE.

Moi seul; les fioles de vinaigre sont pourtant de Céphisophon.

BACCHUS.

Eh bien, Eschyle, que dis-tu?

ESCHYLE.

Dis-moi, avant tout, quels sont les gens qui ont la confiance de la ville. Sont-ils honnêtes?

BACCHUS.

Oh! elle ne peut les souffrir.

[1] Palamède est un des inventeurs de l'antiquité. On lui doit les poids, les mesures, les dés, les échecs, etc.

ESCHYLE.

Elle protège les malhonnêtes gens?

BACCHUS.

Ce n'est pas qu'elle les protège, mais elle est contrainte d'y avoir recours.

ESCHYLE.

Comment donc viendra-t-on à bout de sauver des citoyens qui ne peuvent porter ni habit léger, ni habit lourd [1].

BACCHUS.

Je t'en prie, imagine quelque moyen de les tirer encore une fois du précipice.

ESCHYLE.

Je le dirai là-haut, mais je ne le veux pas ici.

BACCHUS.

Eh, non, non. Envoie-leur d'ici de bons avis.

ESCHYLE.

Ils doivent regarder le pays ennemi comme le leur, et le leur comme ennemi; considérer la mer comme leur sûreté, et la pauvreté comme un grand avantage.

BACCHUS.

Fort bien. Mais les juges mangent tout [2].

PLUTON.

Allons, prononce.

BACCHUS.

C'est à toi de les juger. Pour moi, je vais élire celui qui me plaît le plus.

[1] C'est-à-dire qui ne prennent aucun parti.
[2] Allusion au payement des juges athéniens.

EURIPIDE.

Souviens-toi du serment par lequel tu as juré, en présence des dieux, que tu m'emmènerais. Choisis tes amis.

BACCHUS.

La langue a juré [1]. Je choisirai néanmoins Eschyle.

EURIPIDE.

Qu'as-tu fait là, misérable ?

BACCHUS.

Moi ? J'ai donné la préférence à Eschyle. Et pourquoi pas ?

EURIPIDE.

Oses-tu bien me regarder, après m'avoir si indignement outragé ?

BACCHUS.

Quel outrage y a-t-il, si les spectateurs n'y en voient aucun ?

EURIPIDE.

Méchant, me laisseras-tu donc végéter parmi les morts ?

BACCHUS.

Qui sait la différence de la vie à la mort, du sommeil à une toison, de l'action de manger à celle de respirer ?

PLUTON.

Bacchus, entre dans mon palais.

BACCHUS.

Pour quelle raison ?

PLUTON.

Pour que je vous régale comme des étrangers avant votre départ.

[1] Mot de l'*Hippolyte* d'Euripide.

BACCHUS.

Bien dit, par Jupiter; voilà qui ne me fâche jamais.

LE CHŒUR *seul*.

Heureux l'homme accompli en sagesse, mille raisons en convainquent. Celui-là, pour s'être montré sage, reverra de nouveau sa maison, au grand avantage de ses citoyens, de ses parents et de ses amis, et cela parce qu'il est plein de prudence. Il est donc beau de ne point aller babiller chez Socrate et de ne point dédaigner la musique et les autres arts qui font la base de la tragédie. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse perdre son temps en discours oiseux, qui ne roulent que sur des bagatelles.

LE CHŒUR, PLUTON, ESCHYLE.

PLUTON.

Allons, Eschyle, pars en joie, sauve notre ville par de sages conseils et corrige les gens sans cervelle : ils y sont en grand nombre. Porte ceci à Cléophon et cela[1] aux questeurs Myrmex et Nicomaque. Dites-leur de me venir trouver au plus tôt et sans délai. Et s'ils ne se hâtent de venir, oui, j'en jure par Apollon, je les harcellerai et je les jetterai ici bas, pieds et mains liés, de compagnie avec Adimante[2], fils de Leucolophe.

ESCHYLE.

Je n'y manquerai pas. Je te prie de céder ma préséance à Sophocle, qui me la gardera et s'y maintiendra, en cas

[1] Sans doute des cordes pour qu'il se pendent. Cléophon s'opposait à la paix; Myrmex et Nicomaque passaient pour concussionnaires.

[2] Un des trois amiraux athéniens qui furent battus à Ægos-Potamos.

que je revienne ici. Il est, après moi, le plus éminent en sagesse. Souviens-toi bien de ne jamais la laisser occuper, même sous prétexte de surprise, par cet homme faux, bavard et charlatan.

PLUTON.

Éclairez cet homme avec les flambeaux sacrés, et accompagnez-le en le célébrant avec ses hymnes et ses vers.

LE CHŒUR, ESCHYLE.

LE CHŒUR.

Commencez, ô dieux infernaux, par accorder un heureux voyage à ce poète qui s'en va et qui retourne à la lumière; n'inspirez à notre ville que de nobles et sages pensées. C'est le seul moyen d'être délivré de grands maux et du cruel choc des armes. Quant à Cléophon[1] et à tous ceux qui auront même goût que lui, qu'ils aillent faire la guerre dans leur patrie

[1] Cléophon était étranger.

FIN.

LES HARANGUEUSES

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

NOTICE SUR L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

Cette comédie est une critique très vive et très spirituelle des utopies de certains philosophes qui avaient rêvé une sorte de socialisme ou plutôt de communisme.

Les Athéniennes, sous la conduite de Praxagora, se déguisent en hommes; vêtues des manteaux de leurs maris, armées de bâtons noueux, chaussées de souliers lacédémoniens, et le menton orné de barbes postiches, elles s'introduisent dans l'assemblée du peuple et font voter une loi qui les investit du gouvernement. Elles établissent alors une nouvelle constitution qui a pour base la communauté des biens. La pièce, qui manque peut-être de suite et de gradation, se termine par quelques tableaux animés. Nous citerons surtout le dialogue très amusant entre deux citoyens, dont l'un est tout disposé à mettre immédiatement tous ses biens en commun et dont l'autre, sans rien porter à la masse commune, voudrait participer aux mêmes avantages que les autres.

Il n'y a pas de parabase dans cette pièce, qui paraît avoir été représentée en 393 avant Jésus-Christ, aux fêtes lénéennes.

PERSONNAGES.

PRAXAGORA.
QUELQUES FEMMES.
CHŒUR DE FEMMES.
BLÉPYRUS, mari de Praxagora.
UN HOMME.
CHRÉMÈS.
UN CITOYEN prêt à mettre son bien en commun
UN AUTRE qui s'y refuse.
UN HÉRAUT.
UN JOUEUR de flûte.
TROIS VIEILLES FEMMES.
UNE PETITE FILLE.
UN JEUNE HOMME.
UNE SERVANTE.
UN MAITRE.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Athènes, dans une place près de la maison de Praxagora.

LES HARANGUEUSES

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

PRAXAGORA SEULE, UNE LAMPE A LA MAIN.

O lumière éclatante de ma lampe de terre ! Que tu es utile, suspendue dans les lieux élevés ! Je veux célébrer ton origine et tes fonctions, ô chère lampe. Sortie des mains du potier qui t'a façonnée sur son tour, tu produis par tes mèches les brillants effets du soleil. Que le mouvement de ta flamme donne le signal convenu. Nous ne communiquons nos secrets qu'à toi seule, et avec raison, puisque tu es présente toutes les fois que, dans nos appartements, nous nous exerçons à des jeux indécents, et personne ne se prive de tes clartés qui éclairent notre lubricité. Oui, ô chère lampe, tu parcoures seule nos plus secrets appas [1] ; tu nous guides aussi lorsque nous pénétrons, en cachette, dans les celliers pleins de fruits et du jus de Bacchus, et quoique, en tout cela, tu nous sois d'un grand secours, jamais tu n'en divulgues rien aux

[1] On sait que les femmes athéniennes avaient l'habitude de s'épiler à la flamme d'une lampe.

voisins. Tu seras donc instruite de toutes les résolutions prises par les femmes mes amies pendant la fête des Parasols. Mais je ne vois aucune de celles qui doivent se rendre ici; à l'instant il va faire jour; l'assemblée est indiquée pour tout à l'heure, et il nous faut prendre nos places, en nous conformant à ce qu'a dit autrefois Sphyromachus, s'il m'en souvient encore : « Il faut que les femmes se tiennent à l'écart des hommes. » Qu'est-ce que c'est? N'ont-elles pas encore attaché les barbes qu'il a été convenu qu'elles prendraient? Auraient-elles eu de la peine à s'emparer des habits de leurs maris? Mais je vois une lumière qui approche. Bon, mettons-nous là de côté, de peur que ce ne soit un homme qui vienne ici.

PRAXAGORA, PLUSIEURS FEMMES, CHŒUR DE FEMMES.

PREMIÈRE FEMME.

Il est temps de partir : le héraut vient de chanter[1] pour la seconde fois, comme nous sortions de la maison.

PRAXAGORA.

Et moi, j'ai passé la nuit entière à vous attendre. Mais, voyons, que j'appelle cette voisine d'ici près; je vais frapper doucement à sa porte. Car il faut y aller avec précaution, pour ne pas donner l'alerte au mari. *(Elle frappe.)*

DEUXIÈME FEMME.

Je t'ai bien entendue, pendant que je me chaussais, gratter à la porte avec tes doigts : je ne dormais pas; mon mari, ma chère, y a mis bon ordre : c'est un vrai marin de Salamine; il a été toute la nuit dans une agitation

[1] Ce héraut n'est autre chose qu'un coq. C'est une plaisanterie de la part d'Aristophane, de donner un tel héraut aux femmes. (B.)

continuelle[1]. Et je n'ai eu que ce moment-ci pour m'évader en prenant ses habits.

PREMIÈRE FEMME.

Bon, je vois venir Clinarète et Sostrate, et Philénète avec elles.

PRAXAGORA.

Dépêchez-vous donc. Glycé a fait serment que la dernière venue de nous payerait une amende de trois conges de vin et d'un chénix de pois.

PREMIÈRE FEMME.

Voyez-vous Mélistiché, la femme de Smicythion? Elle accourt dans les souliers de son mari. C'est la seule qui me paraisse avoir quitté son époux tout à son aise.

DEUXIÈME FEMME.

Et ne direz-vous rien à Gueusistrate, la femme du cabaretier? Elle tient une lampe dans sa main droite. Voici également les femmes de Philodorète et de Chérétade.

PRAXAGORA.

J'en vois encore une foule d'autres qui viennent ici; c'est l'élite de la ville.

TROISIÈME FEMME.

Pour moi, ma chère amie, j'ai été longtemps dans une grande angoisse, jusqu'au moment où j'ai pu m'échapper de la maison sans être aperçue. Toute la nuit mon mari a toussé affreusement, pour avoir trop mangé de sardines hier au soir à souper.

PRAXAGORA.

Asseyez-vous, pour que je sache de vous, puisque nous

[1] Tota me nocte usque et usque agitavit in stragulis. BRUNCK.

voilà toutes réunies, ce qui a été décidé à la fête des Parasols, et si vous vous y êtes conformées ou non.

QUATRIÈME FEMME.

Pour moi, oui, et d'abord mes aisselles sont très velues : c'est comme une forêt; on était convenu que ce serait ainsi. Et si mon mari sortait par hasard pour aller sur la place, je me frottais d'huile tout le corps et m'exposais ensuite tout le jour au soleil [1].

CINQUIÈME FEMME.

Moi, de même; je me suis défaite sur-le-champ d'un rasoir qui était à la maison, pour devenir bien velue et n'avoir plus aucun trait de ressemblance avec une femme.

PRAXAGORA.

Vous avez sans doute les barbes dont il nous a été enjoint de nous munir pour cette assemblée ?

QUATRIÈME FEMME.

Ah, par Hécate, j'ai pour moi cette belle-là.

CINQUIÈME FEMME.

J'en ai également une qui est encore plus belle que celle d'Épicrate [2].

PRAXAGORA.

Et vous autres, que répondez-vous ?

QUATRIÈME FEMME.

Toutes font signe qu'elles en ont.

PRAXAGORA.

Allons, je vois que vous avez tout le reste également :

[1] Pour avoir le teint hâlé.

[2] C'était un démagogue dont la barbe était fort longue; elle lui couvrait toute la poitrine.

les souliers à la Lacédémonienne, et les bâtons et les habits d'homme, suivant l'ordre que nous en avions donné.

SIXIÈME FEMME.

Pour moi, j'ai pris à la maison ce bâton du pauvre Lamias qui dormait.

PREMIÈRE FEMME.

C'est là un de ces bâtons avec lesquels le bonhomme fait plus d'un effort[1]. Par Jupiter conservateur, ce Lamias, s'il était revêtu de la peau d'Argus, donnerait, tant qu'il voudrait, du fil à retordre à Mercure.

PRAXAGORA.

Voyons, tandis que les astres brillent encore au ciel, comment nous nous tirerons de tout ce que nous avons à faire. L'assemblée pour laquelle nous nous sommes réunies commencera dès la pointe du jour.

PREMIÈRE FEMME.

Cela est très vrai; aussi faut-il que tu te places au pied de la tribune, en face des prytanes.

SEPTIÈME FEMME, *montrant de la laine.*

Pour moi, voici ce que j'ai apporté, afin de pouvoir travailler quand l'assemblée sera formée.

PRAXAGORA.

Pendant la séance? Malheureuse.

SEPTIÈME FEMME.

Oh, par Diane, sans doute. En entendrai-je moins bien les orateurs, si je travaille? Mes enfants sont tout nus!

PRAXAGORA.

Bon, en voilà une qui travaille, tandis qu'il était essen-

[1] Lamias était un portefaix.

tiel de ne laisser apercevoir aux spectateurs aucune partie de notre corps; ce serait vraiment joli et par trop risible si, au milieu d'un peuple nombreux, quelqu'une d'entre nous, sautant sur les banquettes, laissait tomber son manteau et allait ouvrir sa robe et se faire voir toute nue. Si, au contraire, nous nous asseyons les premières, et si nous nous ramassons dans nos vêtements, nous resterons inconnues, et, quand nous aurons déployé ces barbes, que nous attacherons ici à nos mentons, qui, en nous voyant, ne nous prendra pas pour des hommes? Agyrrhius n'a-t-il pas gardé l'incognito à l'aide de la barbe de Pronomus[1]? D'abord ce n'était cependant qu'une femme, et aujourd'hui, vous le voyez, il occupe les premières dignités de la république. Allons donc, au nom du ciel, ayons le courage d'essayer si nous n'aurions pas quelque moyen de nous charger de l'administration de la république, pour lui être utiles en quelque chose. Car, à présent, rien ne va ni à voiles ni à rames.

SEPTIÈME FEMME.

Mais, au moins, dites-moi, comment aura-t-on des harangueuses dans une assemblée de femmes?

PRAXAGORA.

Rien n'est plus facile. On observe communément que les jeunes gens qui se prêtent le plus volontiers aux goûts pervers des autres[2], sont de très beaux parleurs; or, grâce à la bonne fortune, cette habitude ne nous manque pas.

[1] Agyrrhius était un général; il était de mœurs dépravées. Pronomus était un musicien qui avait une fort belle barbe.

[2] Qui plurimum subiguntur.

SEPTIÈME FEMME.

Pour moi, je ne sais. L'inexpérience est une mauvaise chose.

PRAXAGORA.

C'est pour cela même que nous nous sommes rassemblées ici, pour réfléchir d'avance sur ce que nous aurons à y dire. Eh bien donc, attache-toi au plus vite ta barbe, toi et toutes celles qui sont exercées à parler.

HUITIÈME FEMME.

Et qui de nous, pauvre folle, est embarrassée pour parler ?

PRAXAGORA.

Fort bien, attachez-vous votre barbe et prenez vite un air mâle. Voilà les couronnes; je vais, à votre exemple, me garnir le menton de ma barbe pour le cas où je jugerais à propos de parler.

DEUXIÈME FEMME.

O Praxagora, ma très douce amie, daigne voir combien cela est ridicule.

PRAXAGORA.

Comment ridicule ?

DEUXIÈME FEMME.

C'est comme si on s'attachait des sèches grillées autour du menton, en guise de barbe.

PRAXAGORA.

Que le purificateur fasse la ronde avec le chat[1]. Ari-

[1] On immolait d'ordinaire un petit cochon dont le sang servait pour purifier l'assemblée. C'est par plaisanterie qu'il est ici question d'un chat.

phradès[1], cesse ton babil, entre et prends une place. Qui de vous veut parler ?

HUITIÈME FEMME.

Moi.

PRAXAGORA.

Prends donc cette couronne, et bonne chance.

HUITIÈME FEMME.

Voici.

PRAXAGORA.

Parle.

HUITIÈME FEMME.

Parlerai-je donc avant de boire ?

PRAXAGORA.

Bon, avant de boire ?

HUITIÈME FEMME.

Qu'avais-je donc besoin, impertinente, de prendre une couronne ?

PRAXAGORA.

Retire-toi d'ici. Tu nous en eusses peut-être fait autant en pleine assemblée.

HUITIÈME FEMME.

Hé quoi ? les hommes n'y boivent-ils pas ?

PRAXAGORA.

Bon, ils y boivent !

HUITIÈME FEMME.

Oui, certes, et du plus pur, et voilà ce qui fait que quiconque examine et pèse attentivement tous leurs décrets, les trouve sans rime ni raison, comme tout ce qui vient

[1] Grand débauché, dont il a déjà été question dans *les Chevaliers* et dans *les Guêpes*. On le met ici par moquerie parmi les femmes.

d'un ivrogne. Et les libations qu'ils font à Jupiter? Auraient-ils tant d'ardeur pour ce genre de culte envers les dieux, si le vin n'y était pour quelque chose! De plus, ils se disent des injures comme de vrais ivrognes, et souvent les gardes les emportent du conseil quand ils n'en peuvent plus et qu'ils s'y tiennent indécemment.

PRAXAGORA.

Va, va, et assieds-toi. Tu n'es bonne à rien.

HUITIÈME FEMME.

Hé, morbleu, ne m'aurait-il pas mieux valu me passer de barbe; je vais mourir de soif.

PRAXAGORA.

Quelque autre parmi vous veut-elle parler?

NEUVIÈME FEMME.

Moi.

PRAXAGORA.

Eh bien, couronne-toi, car c'est par là qu'il faut commencer, et tâche, en t'appuyant décemment sur ton bâton, de nous faire entendre un discours vraiment viril.

NEUVIÈME FEMME.

J'aurais, en vérité, souhaité que quelqu'un de ceux qui ont l'habitude de parler comme il faut m'eût donné lieu d'être auditeur tranquille, mais je ne souffrirai jamais, tant que je pourrai faire valoir mon opinion, qu'aucun cabaretier fasse des provisions d'eau dans son auberge. Non, par Cérès et Proserpine, il ne me plaît pas.....

PRAXAGORA.

Par Cérès et Proserpine! Ah, malheureuse, où as-tu l'esprit?

NEUVIÈME FEMME.

Qu'y a-t-il ? Je n'ai pas encore demandé à boire

PRAXAGORA.

Non, par Jupiter. Mais faisant un personnage d'homme, tu viens de jurer par Cérès et Proserpine. Le reste d'ailleurs allait très bien.

NEUVIÈME FEMME.

Oh, par Apollon !

PRAXAGORA.

Paix, maintenant. Nous ne saurions nous rendre à l'assemblée avant d'avoir réglé tous ces détails.

NEUVIÈME FEMME.

Donne-moi la couronne, je vais de nouveau prendre la parole. Il me semble que j'ai assez bien médité mon sujet : O femmes qui êtes ici assemblées.....

PRAXAGORA.

Nouvelle sottise ! tu dis ô femmes, en parlant à des hommes ?

NEUVIÈME FEMME.

Épigone[1] en est la cause. Je regardais de son côté et je croyais parler à des femmes.

PRAXAGORA.

Retire-toi aussi et va t'asseoir. Je vois bien qu'il me faudra prendre cette couronne et parler pour vous toutes, après avoir d'abord demandé aux dieux de seconder nos projets.

— Je prends part à tout ce qui touche l'État aussi bien que vous-mêmes, mais je souffre et je suis indigné de

[1] Débauché, comme Ariphradès, dont il a été question plus haut.

tous les désordres qui s'y commettent. Je vois en effet que la république ne se sert que de conseillers qui se succèdent en méchanceté. Si quelqu'un d'eux, par hasard, est homme de bien durant un jour entier, il en prend droit d'être scélérat pendant dix jours. Confierez-vous le gouvernement à quelque autre, ce sera encore pis. Il est difficile de corriger le caractère opiniâtre des hommes, de vous, dis-je, ô citoyens, qui redoutez ceux qui vous veulent du bien et qui rampez sous ceux qui vous haïssent. Quand nous ne tenions pas d'assemblées, nous regardions Agyrrhius comme un malhonnête homme. Aujourd'hui que les assemblées ont lieu, celui qui y reçoit de l'argent, déclare que tout est pour le mieux ; et tel qui n'en reçoit pas, trouve digne de mort ceux qui vendent leurs avis à prix d'argent.

PREMIÈRE FEMME.

Par Vénus, c'est bien parlé.

PRAXAGORA.

Malheureuse, tu nommes Vénus. Tu nous rendrais un beau service, si tu la nommais dans l'assemblée.

PREMIÈRE FEMME.

Mais je ne la nommerais pas.

PRAXAGORA.

N'en prends donc pas l'habitude.

— Quand nous délibérions sur l'alliance [1], et que nous l'examinions, on disait publiquement que tout serait perdu si elle ne se faisait. On la fit, et aussitôt après on le trouva mauvais. L'orateur même qui en fut l'auteur

[1] Il s'agit d'une alliance entre Athènes, Corinthe, la Béotie et l'Argolide contre les Lacédémoniens.

s'enfuit et ne parut plus. Le pauvre trouve bon qu'on mette des vaisseaux en mer, mais cela ne plaît guère aux riches et aux laboureurs. O pauvre peuple, tu te fâches contre les Corinthiens. Hélas, ils nous sont utiles; soisleur aussi utile. Les Argiens sont des ignorants, mais, parmi eux, Hiéronyme est un chef habile! Une lueur d'espoir brillait pour la république, mais Thrasybule a soin de l'écarter, en se mêlant de cette affaire sans qu'on l'y appelle [1].

PREMIÈRE FEMME.

Oh, quel homme pour la sagesse!

PRAXAGORA.

Voilà un éloge convenable.

— Pauvre peuple, tu es la cause de tous ces maux, toi, qui emploies le trésor public à te faire payer tes suffrages, et qui regardes avec soin ce que chacun gagnera aux assemblées, sans considérer que le bien public va aussi mal que le boiteux Ésimus. Toutefois, si vous voulez me croire, vous sauverez encore l'État. Il faut que vous mettiez le gouvernement entre les mains des femmes. Nous nous servons d'elles pour l'administration et la dépense de la maison.

DEUXIÈME FEMME.

A merveille, à merveille, par Jupiter, courage, continue, continue, ô aimable homme.

PRAXAGORA.

Je vais vous faire voir que les femmes sont plus sensées que nous. Premièrement elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la manière antique, et l'on ne peut

[1] On suppose qu'il y a ici une lacune. Tout ce passage est obscur.

pas les traiter de têtes légères. Si l'État les imitait et n'était pas si curieux de nouveautés, il serait en sûreté. Elles restent assises pour faire griller les aliments, comme autrefois; elles portent sur leurs têtes comme autrefois, elles célèbrent les thesmophories comme autrefois, elles maltraitent leurs maris comme autrefois, elles ont chez elles des amants comme autrefois, elles achètent des gâteaux pour eux comme autrefois, elles aiment le vin pur comme autrefois, les ébats voluptueux font leurs délices comme autrefois. Si donc, citoyens, nous leur confions le gouvernement de l'État, nous ne devons avoir aucun souci ni être embarrassés de leur conduite. Livrons-leur donc toute l'administration et ne perdons pas de vue, qu'étant mères, elles ont à cœur d'épargner le sang des citoyens. Qui saura mieux faire abonder les provisions qu'une mère? Rien de plus fécond en expédients qu'un esprit féminin, pour amasser des richesses, et ne croyez pas qu'on leur en impose; elles connaissent trop elles-mêmes l'art de tromper pour être dupes. Je passe tous les autres avantages. Suivez mes avis, et vous vous en trouverez bien.

PREMIÈRE FEMME.

Fort bien, charmante Praxagora, et parfaitement imaginé. Mais dis-nous, mon amie, où en as-tu tant appris?

PRAXAGORA.

Au temps de la fuite[1], je me réfugiai, avec mon mari, dans le Pnyx; à force d'entendre là tous les orateurs, j'ai appris moi-même à parler.

[1] Il s'agit de la fuite des habitants de l'Attique à Athènes, au commencement de la guerre du Péloponèse.

PREMIÈRE FEMME.

Ce n'est donc pas étonnant, ô mon amie, si tu sais l'art de bien dire. Dès aujourd'hui, nous te choisissons, nous autres femmes, pour notre chef, afin que tu exécutes tes projets; mais comment repousseras-tu les propos insolents de Céphale, s'il s'élève contre toi?

PRAXAGORA.

Je dirai qu'il radote.

PREMIÈRE FEMME.

On le sait fort bien.

PRAXAGORA.

Qu'il est fou à lier.....

PREMIÈRE FEMME.

Qui en doute?

PRAXAGORA.

Qu'à la vérité, s'il sait mal son métier de portier, il connaît parfaitement celui de gouverner l'État.

PREMIÈRE FEMME.

Mais si le chassieux Néoclidès te dit des injures?

PRAXAGORA.

Je lui dirai d'aller lorgner sous la queue d'un chien.

PREMIÈRE FEMME.

Et s'ils te poussent?

PRAXAGORA.

Je les repousserai[1]; je me suis trouvée à plus d'une lutte de cette espèce.

[1] Il y a ici un jeu de mot : *subagitabo*.

PREMIÈRE FEMME.

Mais encore, que feras-tu si les gardes veulent t'enlever ?

PRAXAGORA.

Je me défendrai avec les poings sur les côtés, et je ne me laisserai pas saisir par le corps.

PREMIÈRE FEMME.

S'ils t'enlèvent, nous leur ordonnerons de te relâcher.

DEUXIÈME FEMME.

Tout cela est parfaitement imaginé, mais nous n'avons pas songé comment nous lèverons les mains dans l'assemblée, nous qui ne sommes accoutumées qu'à lever les jambes.

PRAXAGORA.

C'est malaisé. Il faudra cependant lever les mains en découvrant le bras jusqu'à l'épaule. Allons maintenant, revêtez votre déguisement, prenez en diligence la chaussure laconienne, comme le fait tout homme, qu'il aille à l'assemblée ou à sa promenade journalière. Et quand rien ne vous manquera de ce côté-là, vous vous attacherez solidement vos barbes; puis vous prendrez le manteau dérobé à vos maris par-dessus vos autres vêtements, et vous marcherez appuyées sur vos bâtons, en chantant quelque vieille chanson, pour imiter les façons des gens de la campagne.

DEUXIÈME FEMME.

Délicieux arrangement. Pour nous, allons toujours en avant. Car j'imagine que d'autres femmes de la campagne viendront de leur côté dans le Pnyx.

PRAXAGORA.

Allons, hâtez-vous. Car l'usage veut que ceux qui ne

se sont pas trouvés dès le matin dans ce lieu s'en retournent les mains vides.

LE CHŒUR.

Voici, citoyens, le moment de nous hâter. Il faut nous le répéter sans cesse, de peur de l'oublier; nous courons mille dangers si on nous surprend occupées d'un tel complot pendant la nuit.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Allons, citoyens, à l'assemblée. Le Thesmothète a menacé de refuser le triobole à quiconque, dès le grand matin, la nuit étendant encore ses voiles sur la terre, ne sera point arrivé tout couvert de poussière à force de se hâter, et qui sera incapable de supporter la fatigue et de se contenter de saumure à l'ail. Pour vous, ô Charitimide, Smicythe, Dracès, suivez avec précipitation et faites en sorte de ne rien omettre de tout ce que vous devez faire. Aussitôt qu'on nous aura donné notre droit de présence, asseyons-nous près les unes des autres, pour que nous fassions les règlements les plus convenables à l'avantage de nos amies, que dis-je ? de nos amis.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Faites en sorte que nous chassions tous ces gens qui viennent de la ville; autrefois, quand il n'y avait qu'une seule obole à recevoir à l'assemblée, on y était assis et on y jasait à son aise; maintenant on y est accablé par la foule. Du temps du généreux Myronide, personne n'eût osé exiger de salaire pour les moments consacrés à l'administration de la république, mais chacun apportait dans un petit sac du pain, de quoi étancher sa soif et trois ou quatre olives. Aujourd'hui on veut, comme le maçon

qui porte le mortier, recevoir trois oboles, quand on fait quelque chose pour la patrie.

BLÉPYRUS SEUL.

Qu'est-ce donc? Où ma femme peut-elle être allée? Voilà déjà l'aurore, et elle ne paraît pas. Depuis longtemps tourmenté d'un pressant besoin, j'ai cherché, dans l'obscurité, mes souliers et mon manteau. Voyant que je ne pouvais les trouver en tâtonant partout avec soin, et d'ailleurs Copraius[1] frappant à la porte, j'ai pris cette petite casaque de ma femme et sa chaussure à la Persique. Mais où est l'endroit? Où pourrai-je me mettre à mon aise? Au reste, de nuit, cela se fait partout, et personne ne s'apercevra de ce que je fais ici. Ah, que je suis malheureux de m'être marié dans un âge avancé! Que je mérite mille coups! Elle n'est assurément pas sortie dans de bons desseins. Mais il faut qu'en attendant je satisfasse au besoin qui me presse.

BLÉPYRUS, UN HOMME.

UN HOMME.

Qui va là? N'est-ce pas le voisin Blépyrus? Par Jupiter, c'est lui-même. Dis-moi, que signifie cette casaque rouge dont tu es revêtu? Cinésias t'aurait-il donc ainsi tout rougi?

BLÉPYRUS.

Point du tout, mais je suis sorti de chez moi affublé de cette casaque que ma femme a coutume de porter.

[1] M. Poyard traduit *Merdicus*.

L'HOMME.

Et où est ton manteau ?

BLÉPYRUS.

Je ne puis le dire. Je l'ai longtemps cherché sur mon lit sans le trouver.

L'HOMME.

Tu n'as pas demandé à ta femme de te l'indiquer.

BLÉPYRUS.

Eh parbleu non : elle n'est point à la maison; elle s'est échappée à mon insu, et je crains fort quelque malheur.

L'HOMME.

Ah, par Neptune, ton aventure est en tout semblable à la mienne. Ma femme a disparu avec le manteau dont je me sers ordinairement. Mais ce qui n'est pas moins fâcheux, c'est qu'elle a emporté mes souliers : je n'ai pu les trouver nulle part.

BLÉPYRUS.

Par Bacchus, ni moi non plus. C'est ce qui a fait qu'ayant un besoin urgent, j'ai chaussé ses cothurnes et suis accouru bien vite ici, de peur de salir ma couverture, qui est toute blanche.

L'HOMME.

Qu'est-ce que cela veut dire? Quelqu'une de ses amies l'aurait-elle invitée à un festin ?

BLÉPYRUS.

C'est mon avis, car elle n'est pas perverse, autant que je sache.

L'HOMME.

Mais tu fais de la corde. Pour moi, je n'ai que le temps

d'aller à l'assemblée pour tâcher d'y trouver le seul manteau que j'aie.

BLÉPYRUS.

J'irai aussi dès que j'aurai fini. Mais une diable de poire sauvage obstrue le passage et arrête les matières.

L'HOMME.

Est-ce la même poire dont Thrasybule a voulu parler au sujet des Lacédémoniens [1].

BLÉPYRUS.

Oh, par Bacchus, celle-ci ne tient que trop ferme. Que ferai-je? Non seulement je suis inquiet du mal que j'endure, mais par où s'en iront les aliments que je pourrai prendre? Car jusqu'à présent, quel que soit cet Achradusien [2] qui tient le passage, il l'a totalement obstrué. Ah, qui me fera venir un médecin, et lequel? Quel est le plus habile de ceux qui traitent ces maladies-là? Amynon sans doute y excelle, mais peut-être ne voudra-t-il pas venir? Qu'on cherche de tous côtés Antisthène; on juge aisément, à sa respiration gênée, qu'il sait ce qui convient le mieux à un derrière constipé. O vénérable Lucine, ne permets pas que je périsse à force de constipation, pour que je ne devienne point le plastron des Comiques.

[1] Le scoliaste rapporte à ce sujet que Thrasybule, ayant promis de s'opposer aux prétentions des Lacédémoniens, s'en excusa, ayant été corrompu par argent, en prétextant qu'il avait mangé des poires sauvages, qui lui avaient tant fait mal à la gorge qu'il ne pouvait parler.

[2] Nom forgé par Aristophane et dérivé du mot grec qui veut dire poire.

BLÉPYRUS, CHRÉMÈS.

CHRÉMÈS.

Hé, hé ! Que fais-tu là ? Tu te mets à ton aise, je crois ?

BLÉPYRUS.

Moi, dis-tu ? Oh, je ne m'y mets plus, c'est fait.

CHRÉMÈS.

Pourquoi as-tu donc la casaque de ta femme ?

BLÉPYRUS.

Parce que je l'ai prise, sans y voir, dans l'obscurité. Mais, dis-moi, d'où viens-tu ?

CHRÉMÈS.

De l'assemblée.

BLÉPYRUS.

Est-elle donc déjà terminée ?

CHRÉMÈS.

Oui, et dès la pointe du jour. Oh, par le bon Jupiter, j'ai bien ri de la corde rouge.

BLÉPYRUS.

Tu as reçu le triobole.

CHRÉMÈS.

Je le voudrais bien. Mais je suis arrivé trop tard ; aussi suis-je tout honteux de ne remporter chez moi que mon sac vide.

BLÉPYRUS.

Quelle en est la cause ?

CHRÉMÈS.

Une affluence de monde comme on n'en a jamais vue dans le Pnyx. En les voyant tous, on a jugé que c'étaient

des cordonniers. Car le teint de tous ces gens-là, qui remplissaient la place, paraissait d'un blanc éclatant[1]. Voilà pourquoi, ni moi, ni bien d'autres, n'avons pas reçu le triobole.

BLÉPYRUS.

Je ne le recevrais donc pas non plus, si j'y allais à cette heure ?

CHRÉMÈS.

Non, certes, quand même tu serais parti au second chant du coq.

BLÉPYRUS.

Que je suis malheureux ! O Antilochus, « pleure plutôt sur moi, qui survit à ce malheur, que sur le triobole. Je suis maintenant moins que rien[2]. » Mais, pour quelle raison une si nombreuse assemblée s'est-elle formée si matin ?

CHRÉMÈS.

Et pourquoi, si ce n'est que les Prytanes ont jugé à propos de consulter sur le salut de la république ? Néoclidès, avec ses paupières grillées, a voulu haranguer le premier : le peuple aussitôt de s'écrier, et tu penses de la plus belle force : « N'est-il pas indécent que celui-ci ose prendre la parole, surtout quand il s'agit du salut de la république, lui qui n'a pu conserver ses paupières ? » Néoclidès, élevant la voix et jetant les yeux tout autour de lui, a dit : « Qu'aurais-je dû faire ? »

BLÉPYRUS.

Si je me fusse trouvé là, je lui aurais dit · Broie ensemble des gousses d'ail et du sylphium, mélange le tout

[1] Les cordonniers, qui travaillaient toujours dans la maison, avaient le teint pâle.

[2] Parodie des *Myrmidons* d'Eschyle, pièce perdue.

avec du tithymale de la Laconie et frotte-t'en les sourcils le soir.

CHRÉMÈS.

Après lui, l'ingénieux Évéon s'est présenté tout nu, comme plusieurs l'ont remarqué; il disait pourtant qu'il avait un manteau. Il a parlé de la manière la plus familière. « Vous voyez, a-t-il dit, que je suis, à quatre statères près, loin d'avoir ce qu'il me faut; je dirai néanmoins les moyens de sauver la république et les citoyens. Il faut qu'aux approches de l'hiver, les foulons soient contraints de fournir des tuniques à ceux qui en auront besoin; aucun de nous ne sera jamais attaqué de pleurésie. Que quiconque n'a ni lit, ni couverture, aille, après s'être bien lavé, se coucher chez les pelletiers. S'ils refusent d'ouvrir leur porte en hiver, qu'ils soient condamnés à donner trois fourrures.

BLÉPYRUS.

Par Bacchus, c'est excellent. S'il eût proposé cet autre décret, je pense que personne ne s'y fût opposé : on aurait obligé, par celui-ci, tous les fariniers à fournir aux plus pauvres trois chénix de farine pour leur repas; s'ils s'y étaient refusés, ils auraient été sévèrement punis. On forcerait ainsi Nausicyde à procurer quelque douceur au peuple.

CHRÉMÈS.

Après tous ces discours, un beau jeune homme, d'une blancheur éclatante, tel que Nicias, s'est élancé dans l'assemblée pour la haranguer, et a débuté par dire qu'il fallait donner aux femmes l'administration de la république. Alors on a entendu, de tous côtés, la gent cordonnière s'écrier avec fureur qu'il parlait fort bien. Mais les gens de la campagne ont réclamé.

BLÉPYRUS.

Par Jupiter, ils avaient raison.

CHRÉMÈS.

Oui, mais ils étaient en minorité. Pour lui, il s'égosillait de plus en plus à dire beaucoup de bien en faveur des femmes et de toi beaucoup de mal.

BLÉPYRUS.

Et qu'a-t-il dit ?

CHRÉMÈS.

Il a dit premièrement que tu étais fourbe et de mauvaise foi.....

BLÉPYRUS.

Et de toi ?

CHRÉMÈS.

Ce n'est pas encore le lieu de me le demander..... De plus, un voleur.....

BLÉPYRUS.

Moi seul ?

CHRÉMÈS.

Et, parbleu, bien mieux ..... un sycophante.

BLÉPYRUS.

Moi seul ?

CHRÉMÈS.

Oh, par ma foi, il l'a dit de tous ces gens-là.

BLÉPYRUS.

Qui ne sera pas de son avis sur ce point ?

CHRÉMÈS.

Mais il disait qu'une femme est un puits de sagesse et d'expédients pour amasser de l'argent, qu'elle ne divulguait jamais le secret des thesmophories, et il ajoutait

que toi et moi révélons tout ce qui a été résolu dans le sénat.

BLÉPYRUS.

Par Mercure, il n'a pas tout à fait tort.

CHRÉMÈS.

Il disait que les femmes se prêtent entre elles des habits, de l'or, de l'argent, des coupes, et cela sans témoins, seules à seules; qu'elles rendent néanmoins le tout à point, et sans se faire mutuellement aucun tort, ce qui n'est, continuait-il, que trop commun parmi nous.

BLÉPYRUS.

Par Neptune, cela est exact, eussions-nous reçu devant témoins.

CHRÉMÈS.

Il disait de plus que les femmes ne faisaient ni délations, ni mauvaises chicanes, qu'elles ne pillaient point le peuple. Enfin, il a dit d'elles un bien infini.

BLÉPYRUS.

Qu'a-t-on décidé à la fin?

CHRÉMÈS.

Qu'on leur livrerait l'administration de la république, puisqu'aussi bien c'était l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté ce décret?

CHRÉMÈS.

Rien de plus sûr.

BLÉPYRUS.

Et les femmes vont être chargées de tout ce qui était confié aux soins des hommes?

CHRÉMÈS.

Oui, vraiment.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au tribunal, ce sera ma femme.

CHRÉMÈS.

Ce ne sera pas toi non plus qui, dorénavant, élèveras tes enfants : ce sera ta femme.

BLÉPYRUS.

Et ce ne sera plus à moi de soupirer dès la pointe du jour ?

CHRÉMÈS.

Non, par Jupiter; tout cela sera à la charge des femmes; pour toi, tu resteras sans soucis et les bras croisés à la maison, et tu y prendras toutes tes aises.

BLÉPYRUS.

Il n'y a qu'une chose à craindre : une fois qu'elles auront les rênes du gouvernement, c'est qu'elles nous forcent à.....

CHRÉMÈS.

A quoi ?

BLÉPYRUS.

A les caresser jour et nuit.

CHRÉMÈS.

Et si nous ne pouvons pas ?

BLÉPYRUS.

Elles nous feront jeûner.

CHRÉMÈS.

Pour toi, morbleu, fais en sorte de ne pas jeûner et de les bien servir.

BLÉPYRUS.

Il n'y a rien de plus désagréable que de faire quelque chose à contre-cœur.

CHRÉMÈS.

Mais si le bien de la république l'exige, il faut que tous les hommes se prêtent à cela. Car il y a longtemps que nos pères ont dit que nos décrets les plus impertinents nous tournaient à bien. Et plaise au ciel qu'il en soit ainsi; oui, qu'ils tournent à bien, je vous en prie, ô Pallas et tous les autres dieux. Mais je m'en vais. Adieu.

BLÉPYRUS.

Adieu, Chrémès.

LE CHŒUR.

Allez, avancez; peut-être y a-t-il quelque homme qui nous suit? Retournez-vous et regardez. Il y a ici beaucoup de gens fins et rusés, ainsi prenez bien garde que quelqu'un n'observe, par derrière, notre déguisement. Appuyez, avec bruit, vos pieds en marchant. Que nous soyons à jamais déshonorées, si les hommes pénètrent nos desseins. C'est pourquoi ceignez-vous, jetez les yeux de ce côté-ci et de ce côté-là vers la droite, de peur que cette aventure-ci ne nous tourne à mal. Mais hâtons-nous. Nous voilà tout près de l'endroit d'où nous sommes parties pour aller à l'assemblée, et déjà l'on voit la maison de notre chef, qui a enfanté ce noble projet agréé des citoyens. Nous n'avons donc aucun motif de différer et d'attendre; en gardant plus longtemps nos barbes à nos mentons, quelqu'un pourrait nous apercevoir et s'immiscer au milieu de nous. Ainsi retirez-vous à l'ombre, derrière ce mur, et, en regardant de côté, changez votre

costume et habillez-vous comme vous l'étiez auparavant, et ne traînez pas, car nous allons voir tout à l'heure notre générale revenir de l'assemblée. Que tout le monde se hâte, et rougissez donc d'avoir encore votre barbe, surtout à la vue de celles-ci qui viennent vêtues depuis longtemps comme à leur ordinaire.

LES MÊMES, PRAXAGORA.

PRAXAGORA.

Mes amies, tout ce que nous avions projeté, nous a réussi à merveille. Mettez donc bas au plus vite vos manteaux, avant que quelque homme nous aperçoive. Quittez cette chaussure d'homme, déliez ces courroies laconiennes; laissez vos bâtons. Allons, toi, m'amie, arrange ces femmes; pour moi, je veux me glisser dans ma maison, et, sans être aperçue de mon mari, remettre son manteau où je l'ai pris, ainsi que tout ce que j'ai emporté avec moi.

LE CHŒUR.

Tout est disposé comme tu l'as ordonné. C'est à toi maintenant à nous apprendre par quels moyens nos services pourront t'être utiles. Nous savons parfaitement que nous n'avons jamais rencontré aucune femme plus habile que toi.

PRAXAGORA.

Attendez un peu, afin que je prenne vos avis sur la manière de conduire l'administration dont on vient de me charger. J'ai toujours eu à me louer de votre courage au milieu des troubles, et dans les plus fortes crises.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

BLÉPYRUS, PRAXAGORA, LE CHŒUR.

BLÉPYRUS.

Hé, d'où viens-tu, Praxagora?

PRAXAGORA.

Qu'est-ce que cela te fait, mon ami?

BLÉPYRUS.

Qu'est-ce que cela me fait? Quelle sotte question!

PRAXAGORA.

Tu ne vas pas me dire sans doute qu'il s'agit d'un amant.

PLÉPYRUS.

Non, peut-être pas d'un seul.

PRAXAGORA.

Tu peux m'examiner sur ce point.

BLÉPYRUS.

Comment?

PRAXAGORA.

Vois, si ma tête répand l'odeur de quelque parfum.

BLÉPYRUS.

Quoi donc? Une femme ne se prête-t-elle jamais à la galanterie sans être parfumée.

PRAXAGORA.

Non pas moi, certes.

BLÉPYRUS.

Pourquoi es-tu donc sortie si matin, et où as-tu été avec mon manteau?

PRAXAGORA.

Une femme de mes amies, se trouvant en travail d'enfant cette nuit, m'a fait appeler.

BLÉPYRUS.

Et bien, tu ne pouvais pas, avant de sortir, m'en faire part?

PRAXAGORA.

Cette femme, qui était près d'accoucher, exigeait que je fisse diligence.

BLÉPYRUS.

Mais au moins tu aurais pu me le dire. Oh! il y a quelque chose là-dessous.

PRAXAGORA.

Il n'y a rien, j'en jure par les déesses. J'y ai été comme je me suis trouvée au moment où celle qui m'envoyait quérir me faisait prier d'aller auprès d'elle le plus promptement possible.

BLÉPYRUS.

Ne pouvais-tu donc pas prendre tes vêtements? Au lieu de cela, tu m'as ôté les miens et tu t'es contentée de jeter sur moi ta casaque; tu t'es ainsi en allée, en m'abandonnant comme un mort, si ce n'est que tu ne m'as ni couronné, ni laissé de lampe.

PRAXAGORA.

Il faisait froid, et je suis délicate et un peu incommodée; c'est ce qui m'a fait prendre tout cela pour me tenir chaudement; pour toi, mon mari, je t'ai laissé dans ton lit avec une bonne chaleur.

BLÉPYRUS.

Mes souliers laconiens ont été de la partie, ainsi que mon bâton.

PRAXAGORA.

Pour conserver le manteau, j'ai pris ta chaussure au lieu de la mienne, et, à ton exemple, je faisais du bruit

avec mes pieds en marchant, je faisais aussi résonner mon bâton sur les pierres.

BLÉPYRUS.

Sais-tu bien que tu as perdu un setier de blé, que j'aurais eu, si je me fusse trouvé à l'assemblée!

PRAXAGORA.

Ne te tracasse pas pour cela; elle a fait un gros garçon.

BLÉPYRUS.

L'assemblée?

PRAXAGORA.

Eh! parbleu non; cette femme que j'ai été assister.

BLÉPYRUS.

Eh! oui, par Jupiter. Tu ne te rappelles pas que je te l'ai dit hier?

PRAXAGORA.

Ah, je m'en souviens à présent.

BLÉPYRUS.

Tu ne sais donc rien des délibérations qui y ont été prises?

PRAXAGORA.

En vérité, je n'en sais pas le premier mot.

BLÉPYRUS.

Assieds-toi là et réjouis-toi. On dit que l'administration de la république est confiée à vous autres.

PRAXAGORA.

Pour quoi faire? Pour que nous filions?

BLÉPYRUS.

Eh, non, du tout. Mais pour que vous gouverniez.

PRAXAGORA.

Quoi?

BLÉPYRUS.

Tout ce qui concerne la république d'Athènes.

PRAXAGORA.

Par Vénus, cette ville jouira donc dorénavant d'une félicité parfaite.

BLÉPYRUS.

Comment cela ?

PRAXAGORA.

Pour mille raisons. Les hommes audacieux ne la déshonoreront plus par des actions honteuses et criantes; plus de faux témoignages, plus de délations, plus de.....

BLÉPYRUS.

Au nom des dieux, ne faites pas cela, et n'allez pas m'ôter le pain.

LE CHŒUR.

Mon cher ami, laisse-la dire.

PRAXAGORA.

... Plus de voleurs, plus d'envieux du bien de leurs voisins, plus de gens sans vêtements, sans ressources pour vivre, plus d'outrages, plus de possibilité d'arracher toujours de nouveaux gages aux débiteurs.

LE CHŒUR.

Voilà, par Neptune, de grandes promesses, si on les tient.

PRAXAGORA.

Mais je me charge de les réaliser, au point que toi-même tu m'en rendras bon témoignage, et que lui n'aura rien à répliquer.

LE CHŒUR.

Voici enfin le moment où il faut que ton grand sens et tes pensers philosophiques s'évertuent, puisque tu con-

nais les moyens d'être utile aux femmes, tes amies. C'est pour le bien commun qu'il faut exercer cet art de parler, capable de faire briller un peuple civilisé par toutes les prospérités infinies qu'on peut goûter dans la vie, et de prouver ce que vaut l'occasion. Car notre république a besoin de quelque système sagement combiné. Exécute donc aujourd'hui ce qui n'a jamais été fait, ni connu auparavant. Aussi bien, nos citoyens se lassent de revoir plusieurs fois la même chose. Mais ne tarde pas davantage; développe au contraire tes idées. Les spectateurs n'aiment rien tant que d'arriver promptement au fait.

PRAXAGORA.

Je me flatte de proposer des plans avantageux aux spectateurs, pourvu que leur prévention en faveur de leur ancienne constitution ne les empêche pas de goûter des idées neuves. Et c'est ce que je redoute le plus.

BLÉPYRUS.

Aie toute confiance dans leur goût pour les nouveautés. Car nous n'avons rien tant à cœur que de courir après et de rejeter les vieilles coutumes.

PRAXAGORA.

Qu'aucun de vous ne me contredise, ni ne me questionne avant d'avoir saisi mon nouveau plan et d'en avoir entendu l'exposition. Je pose d'abord pour principe qu'il faut que toutes choses soient en commun, que tout le monde ait part à tout et vive de la même manière, en sorte que l'un ne soit pas riche et l'autre misérable; que celui-ci n'ait pas des possessions immenses et celui-là à peine de quoi l'enterrer. Qu'on ne voie pas dans une maison une suite monstrueuse d'esclaves, et ailleurs pas

un seul serviteur. Je veux enfin que la nourriture soit commune et la même pour tous.

BLÉPYRUS.

Comment la nourriture sera-t-elle commune à tous?

PRAXAGORA.

Tu mangeras de la crotte le premier [1].

BLÉPYRUS.

Cela sera aussi en commun?

PRAXAGORA

Eh, certes, ce n'est pas ce que je veux dire; mais tu m'as interrompu. Voici donc ce que je voulais dire : je rendrai communs à tous tous les héritages, tout l'argent. Avec tous ces biens réunis en commun, nous vous nourrirons vous tous, nous distribuerons, nous économiserons et nous ne perdrons pas de vue notre plan.

BLÉPYRUS.

Mais, celui qui ne possède point d'héritage, qui n'a que de l'argent, des dariques et d'autres richesses inconnues...

PRAXAGORA.

Il les apportera à la masse, et celui qui les cachera, sera parjure.

BLÉPYRUS.

Bah, n'est-ce pas en se parjurant qu'il l'aura gagné?

PRAXAGORA.

Mais cela ne lui sera d'aucune utilité.

BLÉPYRUS.

Pourquoi donc?

[1] *Comedes stercus.* (BRUNCK.) Proverbe usité parmi le peuple contre ceux qui interrompent quelqu'un qui parle. (BROTTIER.)

PRAXAGORA.

C'est que personne n'aura plus lieu de craindre la pauvreté. Tout sera commun à tous : pain, salaison, gâteaux, tuniques, vin, couronnes et pois. Ainsi que gagnerait celui qui n'apporterait pas à la masse commune? Voyons, dis ce que tu en penses.

BLÉPYRUS.

Mais, est-ce que, parmi les plus grands voleurs, on ne compte pas aujourd'hui ceux qui ont tout cela en abondance?

PRAXAGORA.

Cela était bon autrefois, mon ami, quand nous vivions sous l'ancien régime; maintenant, au contraire, qu'on aura dans cette communauté toutes les ressources pour la vie, que ferait-on des biens particuliers auxquels on serait attaché?

BLÉPYRUS.

Si quelqu'un rencontre une jeune fille qui lui plaise, et qu'il veuille l'entretenir en cachette, il aura de quoi lui donner avec les économies qu'il aura faites, et, tout en passant la nuit avec elle, il n'en participera pas moins aux biens de la communauté.

PRAXAGORA.

Mais cela lui sera permis sans qu'il lui en coûte rien. Car, dans mon plan, les femmes seront communes, et auront des enfants de qui elles voudront.

BLÉPYRUS.

Mais si tous les hommes veulent avoir la plus belle d'entre elles et demandent à coucher avec elle?

PRAXAGORA.

Les plus laides et les plus hideuses seront près des plus jolies, et quiconque voudra quelqu'une de celles-ci, s'adressera d'abord à une laide.

BLÉPYRUS.

Mais comment ne nous arriverait-il pas, à nous autres vieillards, si nous avons affaire avec les plus laides, d'être sur les dents avant d'en venir où nous voudrions?

PRAXAGORA.

Les jolies ne feront pas les difficiles.

BLÉPYRUS.

Pour quel sujet?

PRAXAGORA.

Que tu es bon! Ne crains pas, elles ne feront pas les difficiles.

BLÉPYRUS.

Pourquoi, te dis-je?

PRAXAGORA.

Pour avoir du plaisir. Voilà donc la loi à laquelle tu seras assujetti; celle qui nous est imposée n'est pas moins sage. On a pris des arrangements sûrs, pour qu'aucune femme ne soit délaissée.

BLÉPYRUS.

Mais les hommes, comment feront-ils? Car les femmes excluront de chez elles les hommes difformes, laids, et n'accueilleront que les beaux garçons.

PRAXAGORA.

Les laides épieront les beaux garçons, quand ils reviennent de souper; et les plus laids parmi les hommes

fureteront dans le marché et dans les lieux publics, et aucune femme ne pourra donner des droits sur elle aux beaux hommes, avant de s'être prêtée aux vœux des laids et des camus.

BLÉPYRUS.

Ainsi Lysicrate relevera son nez avec fierté, aussi bien que les plus beaux jeunes gens.

PRAXAGORA.

Oui, par Apollon. Ce décret est des plus populaires, et ce sera un vrai rabat-joie pour ces jeunes galants qui portent des anneaux, lorsqu'un vieillard leur dira : « Hé, hé ! jeune homme, cède le pas au plus âgé, et attends que j'aie achevé; je te permettrai de te présenter après moi. »

BLÉPYRUS.

Mais, en vivant ainsi, comment sera-t-il possible à chacun de reconnaître ses enfants?

PRAXAGORA.

Pourquoi les reconnaître? Les enfants regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront les plus avancés en âge?

BLÉPYRUS.

Gare dorénavant à tout vieillard : ils l'étoufferont bel et bien, faute de le connaître, puisqu'ils n'épargnent pas même celui qu'ils reconnaissent pour leur père. Eh quoi? Comment se fera-t-il qu'ils n'outrageront pas leur père, quand il leur sera inconnu?

PRAXAGORA.

Quiconque se trouvera là, saura bien y mettre ordre. Autrefois les enfants se souciaient fort peu des autres pères et des coups qu'on pouvait leur donner. Maintenant,

au contraire, dès qu'un vieillard sera battu, chacun, craignant pour son propre père, s'opposera à tout outrage de cette nature.

BLÉPYRUS.

Tout cela est fort joliment dit : il ne me ferait cependant pas plaisir de voir un Épicure ou un Leucolophe m'appeler son père.

PRAXAGORA.

Mais il y a quelque chose de bien plus fâcheux.

BLÉPYRUS.

Hé quoi ?

PRAXAGORA.

Si Aristyllus venait t'embrasser, en t'appelant son père.

BLÉPYRUS.

Ah, certes, il lui en cuirait, et il s'en repentirait.

PRAXAGORA.

Eh bien, tu sentirais la menthe. Au surplus, il est né bien avant que le décret soit porté; ainsi c'est craindre vainement qu'il ne t'embrasse.

BLÉPYRUS.

J'en serais, certes, très offensé. Mais, qui cultivera la terre ?

PRAXAGORA.

Les esclaves. Pour toi, tu n'auras d'autre chose à penser qu'à te rendre au souper, quand l'ombre dans le cadran solaire sera parvenue au dixième degré, après, toutefois, t'être bien lavé et parfumé.

BLÉPYRUS.

Et les vêtements ? Je voudrais savoir comment on se les procurera dans ton système.

PRAXAGORA.

Tu te serviras de ceux que tu as à présent; nous t'en ferons d'autres pour la suite.

BLÉPYRUS

Encore une question. Si un citoyen est condamné en justice à payer l'amende, d'où prendra-t-il de quoi payer? Car il n'est pas naturel de tirer ce paiement du trésor public.

PRAXAGORA.

Mais d'abord il n'y aura plus de procès.

BLÉPYRUS.

Oh! que cela fera du tort à bien du monde!

PRAXAGORA.

C'est un décret qui m'a paru nécessaire. Car, ô mon ami, pour quelle raison y aurait-il des procès?

BLÉPYRUS.

Eh! par Apollon, pour bien des raisons; pour celle-ci, par exemple : Si quelqu'un s'avise de nier ce qu'il doit.

PRAXAGORA.

Mais, tout étant en commun, où prendrait-on de l'argent pour le prêter à intérêt? Ce serait évidemment un vol.

BLÉPYRUS.

Par Cérès, tu donnes là d'excellentes raisons. Explique-moi donc ceci : avec quoi payera-t-on l'amende à laquelle on aura été condamné pour avoir, dans un moment d'ivresse, frappé quelqu'un qu'on aura rencontré? Je crois que ceci t'embarrasse.

PRAXAGORA.

On sera privé du gâteau qu'on devait manger. L'a-

gresseur, réduit à cette privation et le ventre à jeûn, se gardera bien d'insulter par la suite.

BLÉPYRUS.

Il n'y aura pas de voleurs non plus?

PRAXAGORA.

Que volerait-on, puisqu'on aura droit à tout?

BLÉPYRUS.

Il n'y aura plus de ces détrousseurs nocturnes.

PRAXAGORA.

Non, certes, que tu couches chez toi, ou dehors, il n'y aura aucun danger, car tout le monde aura de quoi vivre. Si quelque voleur veut dépouiller une personne de ses vêtements, elle les cédera sans répugnance; qu'aurait-elle besoin de résister? Elle est assurée que la commune lui en donnera de meilleurs.

BLÉPYRUS.

Les hommes ne joueront plus aux dés?

PRAXAGORA.

Quel profit pourrait-on s'en promettre?

BLÉPYRUS.

Quelle sera la manière de vivre?

PRAXAGORA.

Elle sera commune à tous. Je veux que la ville soit comme une seule et même maison, où tout se réunira à un centre commun, de manière qu'on ira librement de l'un chez l'autre.

BLÉPYRUS.

Où mangera-t-on?

PRAXAGORA.

Les tribunaux et les portiques seront convertis en salles à manger pour de nombreuses assemblées.

BLÉPYRUS.

A quoi servira la tribune?

PRAXAGORA.

On placera dessus des cratères et des cruches d'eau; on y verra des enfants qui publieront les hauts faits des grands hommes distingués à la guerre et le déshonneur des gens lâches, s'il y en a, pour que la honte les éloigne du festin.

BLÉPYRUS.

Par Apollon, ce sera charmant. Et où mettras-tu les petites urnes qui servent à tirer au sort?

PRAXAGORA.

Elles seront dans le forum; c'est là que, debout, près de la statue d'Harmodius, je tirerai pour tout le monde au sort, jusqu'à ce que chacun s'en aille avec gaieté dans l'endroit où, d'après la lettre sortie pour lui, il saura qu'il doit prendre son repas. Le héraut les nommera hautement. Ceux qui appartiendront à la lettre *Bêta* iront manger au portique Basiléion; ceux qui seront sous la dénomination du *Thêta* se rendront au portique, dont le nom commence par cette lettre; de même ceux qui seront au *Kappa* s'assembleront au portique aux farines.

BLÉPYRUS.

Pour qu'ils s'y gorgent de froment?

PRAXAGORA.

Parbleu non, mais ils auront tout ce qu'il faut pour souper.

BLÉPYRUS.

Celui à qui le sort des lettres n'aura assigné aucune table sera éconduit de partout.

PRAXAGORA.

Nullement. Tout le monde aura de tout en abondance, au point que chacun, avec sa torche et le front ceint de sa couronne, se retirera bien ivre chez lui. De plus, les femmes iront à sa rencontre dans les carrefours et lui diront : « Viens ici, il y a une jolie fille chez nous. — Viens chez moi, leur criera une autre femme du plus haut de ses appartements, j'en ai une des plus belles et des plus blanches; il te faudra auparavant me montrer ce que tu sais faire. » Les plus laides, qui seront à la poursuite des beaux et jeunes garçons, leur tiendront à peu près ces propos : « Hé, hé ! où vas-tu ? Tu ne gagneras absolument rien à aller par là; la loi veut que tu ne sois admis chez les jolies qu'après les hommes laids et camus, ainsi reste dans le vestibule, où tu te livreras sur toi-même à ton goût pervers[1]. Or ça, dis-moi donc, tout cela est-il de ton goût ?

BLÉPYRUS.

Tout à fait.

PRAXAGORA.

Je vais, en conséquence, aller m'établir sur la place pour y recevoir les biens qu'on va déposer en faveur de la communauté, d'après le décret que je ferai publier par une femme qui aura la voix forte. Ayant été mise à la tête de la république, je ne puis me dispenser de tous ces

[1] Rien de plus commun, chez les anciens, que ce vice infâme et caché, fruit de l'esclavage. Le malheureux, chargé de chaînes, préférait s'exténuer, s'énerver ainsi plutôt que de donner la vie à un être destiné aux mêmes malheurs que lui. (B.)

soins. Il faut en outre que je prépare les repas, pour que l'on commence dès aujourd'hui à manger en commun.

BLÉPYRUS.

Dès aujourd'hui nous nous réunirons pour banqueter ensemble ?

PRAXAGORA.

Je te le promets. Je veux aussi détruire l'espèce des filles de joie et réprimer leur commerce.

BLÉPYRUS

Pourquoi ?

PRAXAGORA.

La raison en est claire : c'est pour que nous puissions cueillir la fleur des jeunes gens. Il ne convient pas que des esclaves attifées nous enlèvent les jouissances faites pour les femmes comme il faut; qu'elles aillent se jouer avec les esclaves, et que, pour leur plaire, elles s'épilent tant qu'elles voudront.

BLÉPYRUS.

Va donc; je marcherai, si tu le veux bien, à tes côtés, pour attirer tous les regards des passants sur moi et entendre dire : « Voyez le mari de notre gouvernante. »

(Il y avait ici un chœur qui est perdu.)

PREMIER CITOYEN, PRÊT A METTRE SES BIENS EN COMMUN, DEUXIÈME CITOYEN, QUI SE REFUSE A L'IMITER.

LE PREMIER CITOYEN.

Je vais disposer mes meubles pour les porter au forum et passer en revue tout ce que je possède. Allons, mon beau crible, sors joliment le premier de tous, tu feras les fonctions de canéphore, toi qui as passé un si grand

nombre de mes sacs. Où es-tu, porte-ombrelle[1]? Sors, ô marmite. Tu es si noire que tu ne le serais pas davantage quand tu aurais servi à cuire les drogues dont Lysicrate peint ses cheveux blancs; tiens-toi près d'elle, mon petit miroir; apporte ici la cruche, hydriaphore[2], et toi, ô chanteuse, approche ici, toi qui, en me donnant des aubades, m'as souvent réveillé, pour que j'allasse à l'assemblée par une nuit affreuse. Que quelqu'un, prenant la ruche, apporte le miel. Place ici près les branches d'olivier; qu'on sorte aussi les deux trépieds et le bocal d'huile; laisse les petits pots et les autres vases de peu de valeur.

DEUXIÈME CITOYEN.

Quoi donc! Irai-je livrer ce qui m'appartient? Il faudrait, parbleu, que je fusse un bien pauvre homme et d'un bien petit esprit. Non, je n'en ferai rien, j'en jure par Neptune. Mais j'examinerai souvent et pèserai attentivement ces décrets. Je ne livrerai pas imprudemment et sans espoir d'aucun avantage le fruit de mes sueurs et de mes pénibles épargnes, avant de m'être bien assuré de tout ce que cela doit devenir. *(Au premier homme)* : Hé, hé! voisin, que signifient ces meubles? Vas-tu loger dans une autre maison? Pourquoi tout ce déménagement? Ou bien vas-tu mettre tes meubles en gage?

LE PREMIER CITOYEN.

Point du tout.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Pourquoi tout cela est-il exposé dans un si bel ordre? Est-ce un étalage que tu prépares pour le crieur Hiéron?

[1] Les canéphores étaient suivies d'un esclave qui portait une ombrelle pour les abriter du soleil.

[2] On appelait hydriaphores *(porteuses de cruches)* les femmes des métèques qui aux processions portaient des cruches d'eau.

LE PREMIER CITOYEN.

Eh non ! par Jupiter. Mais je vais porter tout cela au forum, pour me conformer au décret porté !

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Tu vas les porter.

LE PREMIER CITOYEN.

Oui, oui.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Par Jupiter sauveur, tu es donc bien malheureux.

LE PREMIER CITOYEN.

Comment ?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Comment ? C'est bien simple.

LE PREMIER CITOYEN.

Hé quoi ? Ne faut-il pas obéir aux lois ?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Auxquelles, nigaud ?

LE PREMIER CITOYEN.

A celles qu'on vient de porter.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Qu'on vient de porter ? Oh, que tu es bête !

LE PREMIER CITOYEN.

Bête ?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Pourquoi non ? Que dis-je, tu es le plus fou des hommes.

LE PREMIER CITOYEN.

Pour me conformer au décret porté ? Mais il est d'un honnête homme d'être des premiers à exécuter les ordres revêtus de l'autorité du gouvernement.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Oui, d'un écervelé.

LE PREMIER CITOYEN.

Tu ne te disposes donc pas à déposer ce que tu as?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je m'en garderai bien, avant de voir comment le peuple prendra ces changements.

LE PREMIER CITOYEN.

Que verras-tu autre chose, sinon que tout le monde est prêt à porter ce qu'il possède?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Si je l'avais vu, je le croirais.

LE PREMIER CITOYEN.

On ne voit que cela par les rues.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

On ne verra que cela.

LE PREMIER CITOYEN.

Chacun, chargé de paquets sur les épaules, dit qu'il va déposer.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Il le dira.

LE PREMIER CITOYEN.

Tu m'assommes de ne vouloir t'en rapporter à aucun d'eux.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Ils sont aussi incrédules que moi.

LE PREMIER CITOYEN.

Que Jupiter te confonde.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Oui, ils seront confondus. Penses-tu qu'un citoyen qui aura seulement un soupçon de bon sens ira porter là son bien? Ce n'est point dans nos mœurs; non, par Jupiter, nous aimons mieux prendre, et les dieux n'en usent pas autrement : c'est ce que la position de leurs mains fait assez connaître. Les statues, en effet, auxquelles nous adressons nos prières pour en obtenir des grâces, ont les mains étendues et disposées, non pour donner, mais pour recevoir.

LE PREMIER CITOYEN.

Allons, laisse-moi faire mon devoir : il faut que j'attache tout cela. Où est ma courroie?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Quoi donc? Tu portes tout cela, en vérité?

LE PREMIER CITOYEN.

Oui, sans doute, et c'est uniquement pour cela que je mets ensemble ces deux trépieds.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Oh, quelle extravagance! Tu n'attendras pas ce que feront les autres, et alors.....

LE PREMIER CITOYEN.

Que faire alors?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Patienter encore et temporiser encore après cela.

LE PREMIER CITOYEN.

Et pourquoi donc?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Ne peut-il pas survenir un tremblement de terre, quel-

que météore de mauvais augure ne peut-il pas paraître? Qu'une belette vienne à passer, chacun, ô mon sot, ne cessera-t-il pas de porter ses biens sur la place?

LE PREMIER CITOYEN.

Parbleu, ce serait fort drôle, si, pour attendre, je n'avais pas où déposer tout cela.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Crains plutôt de ne savoir pas où tu le retrouveras. Sois tranquille, tu pourras toujours le porter, fusses-tu au dernier moment.

LE PREMIER CITOYEN.

Comment?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je connais bien nos concitoyens; ils sont très prompts à faire des décrets, et ils refusent ensuite de les mettre à exécution.

LE PREMIER CITOYEN.

Ils porteront leurs biens, mon ami.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

S'ils ne les portent pas, qu'en arrivera-t-il?

LE PREMIER CITOYEN.

Je te dis qu'ils les porteront.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

S'ils ne les portent pas, qu'en arrivera-t-il?

LE PREMIER CITOYEN.

Nous les y forcerons.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

S'ils sont les plus forts, qu'en arrivera-t-il?

LE PREMIER CITOYEN.

Je m'en irai, en saisissant mes effets.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

S'ils les vendent, qu'en arrivera-t-il ?

LE PREMIER CITOYEN.

Puisses-tu crever !

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Si je crève, qu'en arrivera-t-il ?

LE PREMIER CITOYEN.

Ce sera bien fait.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Tu voudras encore aller déposer ?

LE PREMIER CITOYEN.

Moi, oui, et je vois mes voisins qui portent ce qu'ils ont.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Antisthène, n'est-ce pas, portera ses effets ? Lui qui aimerait mieux passer plus de trente jours à pousser une selle, plutôt que de déposer son cas.

LE PREMIER CITOYEN.

Malheureux !

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Callimachus, ce chef de chœur, portera-t-il à la communauté quelque chose de plus que Callias ? Cet homme-ci en sera certainement la dupe.

LE PREMIER CITOYEN.

Tu dis là des impertinences.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Quoi, des impertinences ? Comme si je ne voyais pas

tous les jours des décrets de cette espèce. Ne te rappelles-tu pas celui qui a été fait sur le sel ?

LE PREMIER CITOYEN.

Je me le rappelle.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Et cet autre qu'on a porté au sujet des monnaies de cuivre ? T'en souviens-tu ?

LE PREMIER CITOYEN.

Ah ! trop, morbleu ! Cette nouvelle monnaie m'a bien fait tort. Car un beau jour ayant vendu des raisins, je m'en revins avec la bouche toute pleine de drachmes de cuivre ; peu après, je fus au marché pour acheter de la farine : au moment où je tenais mon sac ouvert pour la recevoir, le héraut a publié : « Que personne ne reçoive désormais de pièces de cuivre : l'argent seul aura cours. »

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Eh quoi ? Ne protestions-nous pas dernièrement que la république retirerait dans un instant cinq cents talents de ce quarantième qu'avait imaginé Euripide ? Il n'y avait personne alors qui n'élevât l'administrateur aux nues. Mais, ensuite, les gens qui calculent plus attentivement, n'ayant vu dans ce projet qu'une tromperie, et cet impôt ne suffisant pas aux nécessités, Euripide finit par être le plastron de tout le monde.

LE PREMIER CITOYEN.

Mais, mon ami, les choses ne sont plus dans le même état. C'était bon autrefois, quand les hommes gouvernaient ; mais aujourd'hui ce sont les femmes.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je me mettrai toujours en garde, j'en jure par Neptune, contre ces pisseuses.

LE PREMIER CITOYEN.

Je ne sais pourquoi tu plaisantes. Allons, esclave, prends ton bâton pour te charger.

LES MÊMES, LA FEMME-HÉRAUT.

LA FEMME-HÉRAUT.

Citoyens, accourez tous : voici le nouvel ordre de choses. Venez, hâtez-vous d'aller trouver notre présidente, pour que la fortune vous fasse connaître, quand vous aurez tiré au sort, quelle est la table qui vous est échue. Toutes sont prêtes et chargées de toutes sortes de mets excellents; les couvertures et les courtepointes sont sur les lits; des parfumeuses versent les vins dans des coupes et les disposent par ordre. Des tronçons de poisson sont rôtis, les lièvres sont à la broche, les gâteaux sont pétris, les couronnes sont faites, le dessert est grillé. Des jeunes filles cuisent des marmites de farine de fèves; au milieu d'elles, on voit Smée, avec son manteau de chevalier, occupé à essuyer les plats des femmes; un vieillard est déjà arrivé : il est vêtu d'une fine tunique et il est élégamment chaussé; il ne cesse de ricaner avec un jeune homme qui l'accompagne; son manteau est étendu à côté de lui sans précaution. Venez donc au plus vite, car celui qui porte la soupe n'attend plus que le moment de la servir. Allons, préparez vos mâchoires.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je vais donc m'y rendre; aussi bien, que fais-je ici, puisque la république le veut ainsi?

LE PREMIER CITOYEN.

Et où iras-tu, toi qui n'as rien porté à la commune?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Au festin.

LE PREMIER CITOYEN.

Non, certes. Tu n'y seras pas admis, si ces femmes-là ont du cœur, avant d'avoir porté ce que tu possèdes.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Mais je le porterai.

LE PREMIER CITOYEN.

Quand?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Mon ami, je ne causerai aucun retard

LE PREMIER CITOYEN.

Comment?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

C'est que je prétends que je ne serai pas le dernier à porter.

LE PREMIER CITOYEN.

Tu iras néanmoins, en attendant, prendre part au festin?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Et que faire? Tout homme sage doit s'efforcer d'être utile à la république.

LE PREMIER CITOYEN.

Si l'on t'en empêche, qu'en arrivera-t-il?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

J'irai tête baissée contre eux.

LE PREMIER CITOYEN.

Si on te frappe, qu'en arrivera-t-il ?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

J'aurai recours à la justice.

LE PREMIER CITOYEN.

Si on se moque de toi, qu'en arrivera-t-il ?

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je me tiendrai près des portes.....

LE PREMIER CITOYEN.

Qu'y feras-tu, dis-moi !

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Je prendrai les mets sur les plats qu'on portera.

LE PREMIER CITOYEN.

Vas-y donc le dernier. Pour vous, ô Simon et Parménon, prenez tout ce qui m'appartient là et portez-le.

LE DEUXIÈME CITOYEN.

Permettez, je peux vous être utile en les aidant à porter.

LE PREMIER CITOYEN.

Toi ? Non, non. Car je craindrais que tu n'eusses l'audace de revendiquer ce que j'aurais donné à la présidente.

LE DEUXIÈME CITOYEN, *à part.*

Il faut donc, morbleu, que j'invente quelque ruse pour conserver ce qui m'appartient et pour avoir ma part, d'une manière ou d'une autre, de tout ce qu'on met en commun. Ah ! excellente idée : il faut aller bien vite me présenter au festin. *(Il sort.)*

PREMIÈRE VIEILLE, UNE JEUNE FILLE.

PREMIÈRE VIEILLE, *à part.*

Eh bien donc, on ne voit point passer d'hommes? Il est cependant bien temps. Pour moi, je reste là sans rien faire, bien fardée, parée de ma robe jaune, chantonnant entre mes dents et sautillant, pour embrasser quelqu'un de ceux qui passeront. O muses, descendez sur mes lèvres et inspirez-moi une chanson voluptueuse sur des airs joyeux.

LA JEUNE FILLE.

Vieille sorcière, tu as mis le nez à la fenêtre avant moi. Tu croyais que, moi ne paraissant pas, tu vendangerais une vigne abandonnée et que tu attirerais quelqu'un par ton chant. Si cela pouvait te réussir, je chanterais de mon côté. Quoique ce soit un moyen un peu trop usé et quelquefois fastidieux, il est cependant agréable et comique.

PREMIÈRE VIEILLE.

Eh bien, appelle ce joueur de flûte et va de côté avec lui. Hé, hé, mon petit ami, le joueur de flûte; apporte tes instruments et répète des airs dignes de toi et de moi. Qu'il vienne à moi celui qui veut goûter le vrai plaisir. La folle jeunesse n'y entend rien. Seules les femmes mûres savent vraiment aimer. Nulle ne s'attache plus que moi à l'ami qui me recherche; les autres sont des volages.

LA JEUNE FILLE.

Ne porte point envie à la jeunesse. Les belles jambes sont l'apanage de cet âge, ainsi que les seins bien arrondis; pour toi, ô vieille, tu es arrangée et plâtrée en vrai bijou de la mort.

PREMIÈRE VIEILLE.

Puisses-tu, lorsque tu voudras prendre du plaisir, en être empêchée par quelque incommodité, ou par la perte de ton lit! Ou puisses-tu ne trouver qu'un serpent dans ta couche et l'attirer dans ton sein, en voulant assouvir ta luxure?

LA JEUNE FILLE.

Haï, haï! Que deviendrai-je? Il ne me vient aucun amant : on me laisse là toute seule. Ma mère s'est en allée de son côté, et des autres, il ne m'en soucie guère. Allons, ô ma nourrice, je t'en prie, procure-moi Orthagoras[1], aide-moi, je t'en conjure.

PREMIÈRE VIEILLE.

La pauvre petite, elle s'agite déjà à la mode ionienne; tu me parais aussi faire le lambda lesbien. Mais tu ne m'enlèveras jamais le plaisir que je me promets, et tu ne parviendras ni à me frustrer du droit de passer la première, ni à me supplanter.

LA JEUNE FILLE.

Chante tant que tu voudras et guette à ta fenêtre comme une chatte : personne n'ira chez toi, sans être entré chez moi.

PREMIÈRE VIEILLE.

C'est donc pour qu'on te jette dehors?

LA JEUNE FILLE.

Ce serait fort étonnant, ô vieux cadavre.

PREMIÈRE VIEILLE.

Point du tout.

[1] Inde significatur mentula arrecta.

LA JEUNE FILLE.

Que peut dire une vieille décrépite ?

PREMIÈRE VIEILLE.

Ma vieillesse ne te fera pas de mal.

LA JEUNE FILLE.

Eh quoi donc ? Sera-ce plutôt ton fard et ta céruse ?

PREMIÈRE VIEILLE.

Pourquoi me parles-tu ?

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi regardes-tu par la fenêtre ?

PREMIÈRE VIEILLE.

Moi ? Je chante toute seule à la louange de mon cher Épigène.

LA JEUNE FILLE.

Penses-tu avoir d'autre ami que Gérès ?

PREMIÈRE VIEILLE.

Épigène lui-même va t'en convaincre : tout à l'heure tu le verras arriver ; tiens, le voici.

LA JEUNE FILLE.

Il vient à toi, ô scélérate, sans aucun besoin.

PREMIÈRE VIEILLE.

Eh ! par Jupiter, petite peste, je te dis qu'il a besoin de moi.

LA JEUNE FILLE.

Au reste, lui-même va nous l'apprendre. Je me retire un peu.

PREMIÈRE VIEILLE.

Je me retire aussi pour que tu saches que je ne me suis pas trompée.

LES MÊMES, RETIRÉES DERRIÈRE LEURS FENÊTRES, UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Plût aux dieux que je pusse faire ma cour à une jeune fille, sans avoir auparavant à mériter les bonnes grâces d'une camarde et d'une vieille; cela est insupportable pour un homme libre.

PREMIÈRE VIEILLE, *à part.*

Ah, par Jupiter, tu m'en donneras bon gré mal gré; nous ne sommes plus ici aux temps de Charixène; il est juste que l'on se conforme à la loi; nous vivons dans un État républicain. Mais je vais me retirer et épier toutes ses démarches.

LE JEUNE HOMME.

O dieux, faites que j'aie les bonnes grâces de cette jeune fille, chez qui les vœux les plus ardents me conduisent, maintenant que j'ai bien bu.

LA JEUNE FILLE, *à part, mais se montrant à la fenêtre.*

J'ai bien attrapé cette vieille sorcière: elle s'est retirée, bien persuadée que je resterais chez moi.

LA VIEILLE, *à part.*

Mais c'est celui-là même dont je parlais. Viens ici, viens ici, mon cher ami, viens à moi. Approche et passe avec moi les plus délicieux moments. Je suis éprise de tes beaux cheveux. Une passion effrénée me dévore. Permets-le, je t'en conjure, ô Amour, et fais qu'il vienne partager ma couche.

LE JEUNE HOMME.

Viens à moi, viens à moi et descends m'ouvrir cette

porte, ou je vais mourir étendu sur ce seuil. Je veux, ô ma douce amie, prendre près de toi les vifs ébats du plaisir. O Cypris, pourquoi me transporter ainsi pour elle? Permets-le, je t'en conjure, ô Amour, et fais qu'elle vienne partager ma couche. Mais tout cela est faiblement exprimé, eu égard à ma position. Pour toi, ô mes délices, je t'en prie, ouvre-moi et embrasse-moi, car je languis pour l'amour de toi. O toi qui m'es plus chère, même que le plus joli bijou d'or, ô rejeton de Cypris, favorite des muses, élève des grâces, minois voluptueux, ouvre et embrasse-moi, car je languis pour l'amour de toi.

PREMIÈRE VIEILLE.

Hé, hé, qu'as-tu à frapper? Me veux-tu quelque chose?

LE JEUNE HOMME.

Rien du tout.

PREMIÈRE VIEILLE.

Tu frappais cependant à la porte.

LE JEUNE HOMME.

Je veux plutôt mourir.

PREMIÈRE VIEILLE.

Qu'es-tu donc venu chercher avec ton flambeau?

LE JEUNE HOMME.

Je suis venu chercher un Anaphlystien [1].

PREMIÈRE VIEILLE.

Lequel?

LE JEUNE HOMME.

Ma foi celui qui voudra se prêter à tes goûts : c'est sans doute ce que tu attends.

[1] Il y a là un jeu de mots obscène.

PREMIÈRE VIEILLE.

Oui, par Vénus, c'est toi que j'attends, bon gré, mal gré.

LE JEUNE HOMME.

Mais nous n'examinons pas à présent les affaires qui ont plus de soixante ans : nous les remettons à un autre temps; nous ne prononçons que sur celles qui n'ont pas plus de vingt ans [1].

PREMIÈRE VIEILLE.

Cela était bon, mon bijou, dans le commencement de cette république; il est maintenant ordonné par la loi qu'on produise nos pièces les premières.

LE JEUNE HOMME.

Bon pour qui le voudra, suivant la loi du jeu de dames.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais ce n'est pas suivant la loi du jeu de dames que tu prends part au festin.

LE JEUNE HOMME.

Je ne sais ce que tu veux dire; c'est à cette porte que j'ai affaire.

PREMIÈRE VIEILLE.

Oui, après avoir d'abord frappé à la mienne.

LE JEUNE HOMME.

Non, je n'ai pas besoin maintenant de vieux tamis.

DEUXIÈME VIEILLE, LE MÊME JEUNE HOMME.

DEUXIÈME VIEILLE.

Je sais que tu m'aimes; tu es tout étonné de me trouver dehors; allons, donne-moi ta bouche.

[1] Allusion aux lenteurs ruineuses de la chicane.

LE JEUNE HOMME.

Mais, malheureuse, je crains ton amant.

DEUXIÈME VIEILLE.

Qui?

LE JEUNE HOMME.

Ce célèbre peintre.

DEUXIÈME VIEILLE.

Qui?

LE JEUNE HOMME.

Ce barbouilleur de lampes sépulcrales; rentre bien vite, de peur qu'il ne te voie à la porte.

DEUXIÈME VIEILLE.

Je vois ce que tu veux.

LE JEUNE HOMME.

Eh! par Jupiter, je vois aussi ce que tu veux.

DEUXIÈME VIEILLE.

Je jure par Vénus que je ne te lâcherai pas, puisque te voilà.

LE JEUNE HOMME.

Tu es folle, ma bonne vieille.

DEUXIÈME VIEILLE.

Tu plaisantes; tu viendras coucher avec moi.

LE JEUNE HOMME.

Qu'a-t-on besoin de crochets pour tirer des seaux d'un puits? Il suffit d'y descendre cette vieille pour les accrocher.

DEUXIÈME VIEILLE.

Ne fais pas tant le goguenard, pauvre diable; allons, suis-moi dans ma chambre.

LE JEUNE HOMME.

Cela ne m'est point indispensable, à moins que tu n'aies payé pour moi l'impôt du cinq centième [1].

DEUXIÈME VIEILLE.

Oh ! par Vénus, viens toujours, car j'ai un plaisir incroyable à sentir à mes côtés des jeunes gens comme toi.

LE JEUNE HOMME.

Pour moi, je souffre mortellement, quand il me faut courtiser tes pareilles, et rien ne pourra m'y contraindre.

DEUXIÈME VIEILLE.

Mais, par Jupiter, voici qui t'y forcera.

LE JEUNE HOMME.

Qu'est-ce à dire ?

DEUXIÈME VIEILLE.

Le décret qui t'oblige à venir chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Lis-moi donc ce qu'il porte.

DEUXIÈME VIEILLE.

Le voici : Les femmes ont déclaré qu'aucun jeune homme ne pourra jouir des faveurs d'une jeune fille avant d'avoir offert ses hommages à une vieille ; que tout réfractaire à cette loi serait à la discrétion des femmes les plus âgées, qui le prendraient par son endroit sensible et le forceraient d'entrer.

LE JEUNE HOMME.

Ah dieux ! Je serai aujourd'hui un autre Procruste [2].

[1] On suppose que cet impôt était payé par le maître sur la valeur supposée de son esclave.

[2] Plaisant jeu de mots à l'occasion d'un mot, *prius subagitare*,

DEUXIÈME VIEILLE.

Il faut obéir à nos lois.

LE JEUNE HOMME.

Mais si quelqu'un de ma tribu ou de mes amis venait me délivrer ?

DEUXIÈME VIEILLE.

Bah, toute affaire au-dessus d'un médimne n'est plus du ressort d'un homme [1].

LE JEUNE HOMME.

Ne peut-on récuser ?

DEUXIÈME VIEILLE.

Point de détours ici.

LE JEUNE HOMME.

Je me dirai marchand forain.

DEUXIÈME VIEILLE.

Il t'en cuira.

LE JEUNE HOMME.

Que dois-je faire ?

DEUXIÈME VIEILLE.

Me suivre par ici.

LE JEUNE HOMME.

Il le faut absolument.

DEUXIÈME VIEILLE.

Comme si Diomède l'avait ordonné [2].

qui se trouve deux fois répété dans le décret ci-dessus. Procruste, d'ailleurs, fut un insigne scélérat. (B.)

[1] Les hommes étant dans la position des femmes, ils sont soumis aux mêmes lois et conditions observées ci-devant vis-à-vis des femmes, qui ne pouvaient contracter aucune obligation pour une valeur au-dessus d'un medimne d'orge. (B.)

[2] Tyran qui forçait les étrangers de coucher avec ses filles, sous peine d'être dévorés par ses chevaux.

LE JEUNE HOMME.

Étends donc d'abord un peu d'origan, casse quatre branches que tu mettras dessous, ceins ton front de bandelettes, place les fioles à parfums et mets à la porte la coquille d'eau lustrale [1].

DEUXIÈME VIEILLE.

Tu m'achèteras encore une couronne.

LE JEUNE HOMME.

Oui, certes, pourvu que tu vives encore quand les cierges seront consumés, car je pense que ce sera fait de toi, aussitôt que tu seras entrée.

LES MÊMES, LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE.

Où le mènes-tu ?

DEUXIÈME VIEILLE.

Chez moi, c'est pour moi.

LA JEUNE FILLE.

Mais c'est une folie, ce n'est pas ce qu'il te faut ; il n'a pas l'âge, il est trop jeune : tu serais plutôt sa mère que sa femme. Si on fait exécuter cette loi, on trouvera des Œdipes partout.

DEUXIÈME VIEILLE.

O petite peste, c'est la jalousie qui te fait parler ainsi. Mais je m'en vengerai.

LE JEUNE HOMME.

Par Jupiter libérateur, tu m'as rendu là un grand ser-

[1] Tout ce cérémonial avait lieu pour l'exposition des morts. L'origon est une plante aromatique sur laquelle on étendait le cadavre.

vice, ô ma charmante amie, en me délivrant de cette vieille. J'espère t'en témoigner ce soir ma reconnaissance, fort et ferme.

LES MÊMES, PREMIÈRE VIEILLE.

PREMIÈRE VIEILLE.

Hé, hé, où mènes-tu cet homme? La loi ne veut-elle pas qu'il vienne auparavant chez moi?

LE JEUNE HOMME.

Ah, que je suis malheureux! D'où es-tu sortie, méchante bête? Elle est bien pire que l'autre.

PREMIÈRE VIEILLE.

Passe par là.

LE JEUNE HOMME.

Ne souffre pas, je t'en supplie, que cette vieille m'entraîne ainsi.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais ce n'est pas moi qui te fais aller : c'est la loi.

LE JEUNE HOMME.

Non, ce n'est pas toi; mais c'est Empuse, le corps tout couvert d'ulcères purulents.

PREMIÈRE VIEILLE.

Allons, petit bijou, suis par là, promptement et sans raisonner.

LE JEUNE HOMME.

Ça donc, un instant..., permets... un besoin pressant..., je pourrai, avec ce délai, reprendre mes sens; sans cela, tu vas me voir devenir tout rouge de frayeur.

PREMIÈRE VIEILLE.

Patience, entre, et tu pourras te soulager chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Je crains bien de faire plus que je ne veux. Mais je te donnerai deux bonnes cautions.

PREMIÈRE VIEILLE.

Je n'en veux aucune.

LES MÊMES, TROISIÈME VIEILLE.

TROISIÈME VIEILLE.

Hé, hé ! toi, où vas-tu avec cette femme ?

LE JEUNE HOMME, *sans voir cette troisième vieille.*

Je ne vais pas, on me traîne. Mais, qui que tu sois, je prie les dieux qu'ils te comblent de biens, si tu me délivres de cette crise affreuse. *(En apercevant cette troisième vieille.)* O Hercule ! O Pan ! O Corybantes ! O Dioscures ! Combien ce monstre-ci est plus horrible que cet autre ! Mais enfin, je vous prie, qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-ce une femme de singe, plâtrée de céruse, ou le spectre d'une vieille revenue du Tartare ?

TROISIÈME VIEILLE.

Ne me plaisante pas ; allons, viens par ici.

PREMIÈRE VIEILLE.

Par ici, de mon côté !

TROISIÈME VIEILLE.

Jamais je ne te lâcherai.

PREMIÈRE VIEILLE.

Ni moi non plus.

LE JEUNE HOMME.

Vous m'écartelez, vieilles sorcières.

PREMIÈRE VIEILLE.

La loi veut que tu m'obéisses.

TROISIÈME VIEILLE.

Point du tout, s'il se trouve une autre vieille plus laide.

LE JEUNE HOMME.

Mais, ô vieilles, si vous me faites périr, comment irai-je après chez cette jolie petite-là ?

TROISIÈME VIEILLE.

C'est à toi à voir. En attendant, fais ma volonté.

LE JEUNE HOMME.

Quelle est celle de vous deux qui me rendra la liberté, quand je l'aurai satisfaite ?

PREMIÈRE VIEILLE.

Tu ne le sais pas ? Viens chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Que cette autre-là me laisse donc.

TROISIÈME VIEILLE.

Eh non, viens au contraire chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Eh bien, soit, si celle-ci me laisse aller.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais, par Jupiter, je ne te lâcherai pas.

TROISIÈME VIEILLE.

Ni moi non plus, je le jure.

LE JEUNE HOMME.

Vous seriez de méchantes batelières.

TROISIÈME VIEILLE.

Pourquoi ?

LE JEUNE HOMME.

Parce que vous arracheriez les membres des passagers, en les tirant et de ci et de là.

PREMIÈRE VIEILLE.

Viens ici sans rien dire.

TROISIÈME VIEILLE.

Non, par Jupiter, viens plutôt chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi, je vois qu'afin de me conformer au décret de Cannonus, je serai contraint de me partager en deux pour vous satisfaire [1]. Mais enfin, comment pourra-t-il se faire que je vous mette toutes deux en mouvement comme deux rames.

PREMIÈRE VIEILLE.

Aisément, dès que tu auras mangé une marmite d'oignons.

LE JEUNE HOMME.

Me voilà perdu ! Je sens qu'on m'approche de la porte.

TROISIÈME VIEILLE.

Ah, tu ne gagneras rien, car je vais entrer aussi.

LE JEUNE HOMME.

Par tous les dieux, gardez-vous-en. Il vaut bien mieux n'avoir qu'un mal à supporter que d'en avoir deux.

TROISIÈME VIEILLE.

Non, par Hécate, que tu veuilles ou ne veuilles pas.

[1] Cannonus avait ordonné que toutes les fois qu'il y aurait plusieurs personnes coupables du même crime, on discuterait le crime de chacun à part. C'est à cela qu'Aristophane fait ici allusion.

LE JEUNE HOMME *aux spectateurs.*

O trois fois infortuné que je suis, puisque me voilà forcé d'être, pendant une nuit entière et un jour entier, le complaisant d'une vieille dégoûtante, et qu'après cela, j'aurai encore à en faire autant à l'égard d'une Phryné, dont la figure n'est qu'une plaie ! Ne suis-je donc pas bien malheureux ? Oui, par Jupiter libérateur, il faut que je sois le jouet des dieux et du sort pour être réduit à me communiquer à de pareilles bêtes. Souvenez-vous, au moins, s'il m'arrive quelque encombre, étant trop souvent obligé de tenir tête à ces affreuses libertines, de m'enterrer sous le seuil même de la porte; et pour celle qui aura survécu aux efforts que j'aurai faits pour elle, qu'on l'enduise de poix bouillante, qu'on garnisse les chevilles de ses pieds avec du plomb fondu, puis qu'on la place sur mon tombeau en guise de lampe.

UNE SERVANTE, LE CHŒUR.

LA SERVANTE.

Oh ! heureux le peuple attique ! Oh ! que je suis heureuse ! Oh ! que ma maîtresse est encore bien plus heureuse ! Vous aussi êtes heureuses, vous toutes qui vous tenez à notre porte, et vous, voisins, et vous, habitants de notre tribu. Je suis heureuse comme eux, moi, simple servante, qui ai chargé ma tête de parfums. O Jupiter, qu'ils sont délicieux ! Mais ce qui vaut encore mieux, ce sont ces amphores pleines de vin de Thasos. Son bouquet ne s'exhale pas aussi promptement. Toutes les fleurs passagères ont bientôt disparu; les amphores sont donc bien plus, oui, ô dieux, bien plus agréables. Choisissez donc le vin

qui ait le meilleur bouquet, versez-le, et, toute la nuit, il me rendra plus joyeuse. Mais, ô Athéniennes, indiquez-moi mon maître, l'époux de ma maîtresse; où peut-il être?

LE CHŒUR.

Si tu restes là, nous croyons que tu le trouveras.

LA SERVANTE.

Hé oui! car le voici qui vient souper. O mon maître, oh, que tu es heureux, trois fois heureux!

LES MÊMES, LE MAITRE.

LE MAÎTRE.

Est-ce moi?

LA SERVANTE.

Eh, parbleu, oui, toi plus que tout autre. Quel autre, en effet, jouit d'un bonheur plus grand que toi, qui es le seul sans avoir soupé, dans une ville de plus de trente mille citoyens.

LE CHŒUR.

Voilà, en vérité, un homme bien loti.

LA SERVANTE.

Mais où vas-tu?

LE MAÎTRE.

Je vais souper.

LA SERVANTE.

Ah, par Vénus, tu seras bien le dernier de tous. Cependant je te dirai, de la part de ma maîtresse, qu'elle m'a ordonné de t'amener et ces jeunes filles avec toi. Il est resté une grande quantité de vin de Chio et plusieurs autres bonnes choses. Ainsi ne tarde pas. Et même, si quelqu'un des spectateurs nous est favorable, si quelque

juge n'a que l'équité en vue, qu'il vienne avec nous; nous leur procurerons de tout. D'après cela, tu mettras de l'empressement à inviter tout le monde, et prends garde d'en oublier aucun; mais invite pêle-mêle les vieillards, les jeunes gens, les enfants. Le souper, en effet, est tout préparé pour tout le monde, si..... chacun s'en va chez soi.

LE CHŒUR.

Je vais aussi me rendre au souper, en portant avec grâce un flambeau à la main. Mais pourquoi tardes-tu tant et que ne mènes-tu ces jeunes filles avec toi? Pour moi, je répéterai, pendant que tu avanceras, des chansons célébrant les plaisirs de la table, auxquels nous allons nous livrer.

Je suis bien aise, dans ce moment-ci, de dire un mot aux juges, afin que les gens sensés parmi eux me tiennent compte des excellentes choses qu'ils ont entendues, et afin que ceux qui aiment à rire prononcent d'après les traits de gaieté qu'ils auront goûtés. Je veux, par cet arrangement-là, que tout le monde me juge. Que le sort, qui m'a fait paraître le premier [1], ne me soit pas préjudiciable. Il convient que vous ayez présents mes efforts pour vous plaire, et que, fidèles à vos serments, le mérite seul des chœurs obtienne vos suffrages, et que vous ne soyez pas comme ces infâmes prostituées qui ne se rappellent jamais que les derniers bienfaits reçus. Ho, ho! il est temps maintenant, ô femmes, mes amies, si nous voulons

[1] On représentait plusieurs pièces, à Athènes, en un seul jour. Le sort seul décidait quel serait l'ordre des représentations de chaque pièce; quelle serait la première, la seconde, etc. Chez un peuple aussi frivole, aussi léger que les Athéniens, il y avait de l'avantage à être représenté le dernier. (B.)

finir quelque chose, de nous rendre au festin en dansant. Allons, mettez-vous en mouvement suivant le rythme crétique.

DEMI-CHŒUR.

C'est ce que je fais.

LE CHŒUR.

Il faut aussi que celles-ci aillent d'un pied léger suivant le même rythme. Car on va servir huîtres, salaisons, turbots, lottes, restes de têtes broyées dans du vinaigre, silphium mélangé avec du miel, grives, merles, pigeons, crêtes de coqs rôties, poules d'eau, bisets, chairs de lièvres arrosées de vin cuit avec des ailes de volaille [1]. D'après cela que fais-tu là? Va, vite et tôt, prendre un petit plat et un œuf, ensuite hâte-toi de souper.

DEMI-CHŒUR.

Mais déjà les autres sont à manger.

LE CHŒUR.

Haut le pied maintenant, io! évoé! nous souperons, ravies d'avoir remporté la victoire, évoé! évoé! évoé!

[1] Depuis le mot « huîtres » jusqu'à celui-ci, tout cela ne fait qu'un seul mot qui remplit six vers entiers, et qui est composé de soixante et seize syllabes.

FIN.

PLUTUS

NOTICE SUR PLUTUS.

La pièce qui a pour titre *Plutus* appartient à ce qu'on est convenu d'appeler la *comédie moyenne,* sorte de transition entre la *comédie ancienne* et la *comédie nouvelle.* Elle fut représentée deux fois, la première en 408, la seconde en 388. En 404, après la prise d'Athènes par Lysandre, le gouvernement des Trente avait défendu par un décret de mettre sur la scène les événements contemporains, de désigner par son nom aucun personnage vivant et de faire usage de la parabase. Quand Aristophane fit représenter *Plutus* pour la seconde fois, il fut donc forcé d'y introduire quelques changements. La pièce, telle qu'elle nous est parvenue, semble être un composé de ces deux éditions.

Le sujet de *Plutus* est exclusivement moral. C'est l'éloge du travail et l'apologie de l'inégale et aveugle répartition des richesses.

Chrémyle, laboureur honnête, mais pauvre, est allé, accompagné de son esclave Carion, demander à l'oracle d'Apollon s'il ne devait pas faire de son fils unique un coquin, puisque les scélérats sont tous riches et heureux. Le dieu lui a répondu de suivre la première personne qu'il verrait au sortir du temple et de l'emmener. Chrémyle a rencontré un aveugle couvert de haillons; il s'attache à lui et lui demande qui il est. L'autre refuse d'abord de répondre, mais les menaces le forcent à se faire connaître. C'est Plutus, que Jupiter a rendu aveugle parce qu'il n'allait que chez les gens de bien.

Chrémyle promet à Plutus de le guérir, à condition qu'il le gardera chez lui. Plutus refuse parce qu'il craint Jupiter. Il

finit pourtant par consentir. Mais Chrémyle a bon cœur : il ne veut pas être seul riche et il envoie chercher ses voisins pour qu'ils partagent avec lui les faveurs de Plutus.

Ils arrivent : ce sont eux qui forment le chœur de la pièce.

On décide que, pour rendre la vue à Plutus, on le fera coucher une nuit dans le temple d'Esculape, le dieu des médecins et des malades. Ils partent donc, mais en route une femme les arrête. C'est la Pauvreté. Elle veut les empêcher de poursuivre leur dessein et cherche à leur prouver que, si tout le monde est riche, il n'y aura plus ni artistes, ni artisans, ni serviteurs : par conséquent, que, les richesses devenant inutiles, chacun sera forcé de travailler; c'est elle qui procure aux riches toutes leurs jouissances, en forçant l'ouvrier, par le besoin, à travailler pour gagner sa vie. Chrémyle ne veut pas se rendre : confondant la mendicité avec la pauvreté, il fait un tableau frappant d'une extrême misère. En vain la Pauvreté essaye-t-elle de lui faire distinguer l'une et l'autre, en vain montre-t-elle qu'elle sait mieux que Plutus rendre les hommes forts de corps et d'esprit, toutes ces belles raisons ne peuvent convaincre Chrémyle. La malheureuse est chassée; mais elle déclare, en s'en allant, qu'on la rappellera un jour.

Carion, l'esclave de Chrémyle, revient du temple et raconte à Myrrhine, la femme de son maître, comment Plutus a recouvré l'usage des yeux. Ce récit est une scène fort maligne contre les prêtres d'Esculape. Plutus arrive à son tour : il adore le soleil, qu'il revoit pour la première fois depuis de si longues années; il salue Athènes, promet de ne plus favoriser que les gens de bien et entre dans la maison de Chrémyle.

Carion reparaît bientôt pour exhaler sa joie.

Un homme de bien qui vient d'être enrichi se présente à lui pour entrer chez Chrémyle et consacrer au dieu ses pantoufles et son vieux manteau; presque en même temps un de ces délateurs publics si décriés sous le nom de *sycophantes*, subitement ruiné, vient se plaindre. La manière dont Carion et l'homme de bien se moquent de lui est fort divertissante.

Les dernières scènes sont plus licencieuses. C'est une vieille qui se lamente sur l'infidélité d'un jeune homme qu'elle aimait

et qu'elle avait enrichi; puis Mercure, qui, ne trouvant plus rien à gagner dans ses divers métiers, vient demeurer chez Chrémyle, sous prétexte qu'il y fait meilleur qu'au ciel, et que *la patrie est partout où l'on vit heureux.* Enfin le grand prêtre de Jupiter, mourant de faim, demande à s'installer dans la maison fortunée. Carion l'invite à substituer le culte de Plutus à celui du fils de Saturne. Tous s'apprêtent à conduire le dieu de la richesse à la place qu'il occupait autrefois, derrière le temple de Minerve. Là il veillera à jamais sur le trésor d'Athènes.

PERSONNAGES.

CHRÉMYLE.
CARION, esclave de Chrémyle.
PLUTUS.
CHŒUR DE VILLAGEOIS.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémylo.
LA PAUVRETÉ.
LA FEMME de Chrémyle.
UN HOMME DE BIEN.
UN SYCOPHANTE.
UN JEUNE HOMME.
UNE VIEILLE.
MERCURE.
LE PRÊTRE de Jupiter.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est a Athènes, devant la maison de Chrémylo.

PLUTUS

CARION, CHRÉMYLE, PLUTUS[1].

CARION *à part.*

Par Jupiter et par tous les dieux, c'est un fâcheux métier que de servir un fou ! Si on lui donne de bons conseils, et qu'il n'ait pas dans la tête de les suivre, il faut que l'esclave en souffre. Car, quoique je sois né maître de ce corps, le sort en laisse la disposition, non pas à moi, mais à celui qui m'achète. Eh bien, soit. Mais, que j'ai sujet de me plaindre d'Apollon, avec son beau trépied d'or ! Mon maître ayant été consulter ce dieu, qui est, à ce qu'on dit, fort bon devin et grand médecin, en est revenu beaucoup plus fou qu'il n'était. De sorte que le voilà qui se laisse conduire par un aveugle et fait justement tout le contraire de ce qu'il devrait faire, car il me semble que c'est à nous, qui voyons clair, de conduire les aveugles, et mon maître le suit et me force d'en faire

[1] Plutus, dieu des richesses, était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre, séjour de ces dieux. On le représentait sous la forme d'un vieillard aveugle, boiteux et ailé, venant à pas lents, mais s'en retournant d'un vol rapide, et tenant une bourse à la main.

autant, sans me répondre le moindre mot. Mais enfin, mon maître, il n'y a plus moyen que je me taise, si tu ne me dis pourquoi il faut que nous suivions cet homme, et je m'en vais te tourmenter, car je crois que tu ne voudrais pas me battre, au moins pendant que j'aurai cette couronne sur la tête [1].

CHRÉMYLE.

Non, par Jupiter; mais je t'ôterai ta couronne si tu me fâches, et il t'en cuira davantage.

CARION.

Bast! Je ne te laisserai pas en repos que tu ne m'aies dit enfin quel est cet homme. C'est par pur intérêt pour toi que je te le demande.

CHRÉMYLE.

Je ne veux pas te le cacher davantage, car je vois bien que de tous mes serviteurs tu es le plus discret et le plus ..... rusé. Tant que j'ai été pieux et honnête, je faisais mal mes affaires et j'étais misérable.

CARION.

Je le sais.

CHRÉMYLE.

J'ai vu enrichir les sacrilèges, les rhéteurs, les délateurs, en un mot, tous les scélérats.

CARION.

Cela est vrai.

CHRÉMYLE.

Enfin je suis allé à l'oracle, bien convaincu que toutes les provisions d'un pauvre homme comme moi étaient à

[1] L'usage était, en revenant du temple d'Apollon, d'être couronné de laurier. Ceux qui portaient ces couronnes étaient presque regardés comme sacrés.

peu près épuisées[1]; mais je voulais savoir si le fils unique que j'ai, doit changer de conduite et devenir fourbe, injuste, scélérat, attendu que c'est, à ce qu'il me semble, le moyen d'être heureux.

CARION.

Que t'a donc répondu ce dieu, du milieu de ses couronnes?

CHRÉMYLE.

Écoute. Voici ce qu'il m'a dit fort clairement; il m'a ordonné d'aborder, au sortir de chez lui, le premier homme que je rencontrerais, de ne le pas quitter un moment et de lui persuader de me suivre chez moi.

CARION.

Quel est donc le premier homme que tu as rencontré?

CHRÉMYLE.

Celui-ci.

CARION.

O le plus gauche des hommes, tu n'entends pas mieux que cela l'esprit de l'oracle, qui te dit fort intelligiblement d'élever ton fils à la mode de son pays.

CHRÉMYLE.

Qui te fait croire cela?

CARION.

Mais un aveugle verrait, à ne pas s'y tromper, qu'on ne gagne rien aujourd'hui à être honnête homme.

CHRÉMYLE.

Il n'est pas possible que ce soit là le sens de l'oracle;

[1] Métaphore, remarque Suidas, tirée des personnes qui ont épuisé les flèches de leur carquois. C'est le propos des vieillards, pour exprimer qu'ils n'ont plus longtemps à vivre.

il doit en avoir un autre plus élevé, et si cet homme veut nous apprendre qui il est et pourquoi il vient ici avec nous, nous saurons peut-être ce qu'a voulu dire Apollon.

CARION *à Plutus.*

Holà ! toi, dis-nous premièrement qui tu es, avant que j'en vienne à des mesures..... Oui, dis-le et tout de suite.

PLUTUS.

Je te dis qu'il t'en cuira.

CARION *à Chrémyle.*

C'est comme cela qu'il te dit qui il est !

CHRÉMYLE.

C'est à toi qu'il parle et non pas à moi, car tu l'interroges grossièrement et d'une manière trop dure. *(A Plutus)* : Allons, mon ami, si tu veux obliger un homme de bien, réponds-moi.

PLUTUS.

Je te rosserai.

CARION.

Embrasse-le donc, ce bel oiseau d'Apollon.

CHRÉMYLE *à Plutus.*

Par Cérès, je t'empêcherai de rire plus longtemps.

CARION.

Si tu ne dis tout de suite qui tu es, je te malmènerai, méchante bête.

PLUTUS.

Eh ! mes amis, passez votre chemin.

CHRÉMYLE.

Point du tout.

CARION.

Rien de mieux, mon maître, que ce que je me propose.

Oui, je perdrai impitoyablement ce drôle-là. Je vais le mener sur le bord de quelque précipice, je le laisserai là et m'en reviendrai, afin qu'il tombe dedans et qu'il se rompe le cou.

CHRÉMYLE.

Allons, prends-le vite.

PLUTUS.

Hé, non, non !

CARION.

Parleras-tu donc ?

PLUTUS.

Mais je suis sûr que, lorsque vous saurez qui je suis, vous me ferez du mal et que vous ne me laisserez point aller.

CHRÉMYLE.

Nous, de par tous les dieux ? Mais cela ne dépend que de toi.

PLUTUS.

Laissez-moi donc d'abord.

CHRÉMYLE.

Hé bien, nous te lâchons.

PLUTUS.

Écoutez maintenant, car je vois bien qu'il faut que je vous dise ce que j'avais résolu de vous cacher : je suis Plutus.

CHRÉMYLE.

O le plus scélérat de tous les hommes ! Tu serais Plutus, et tu nous l'aurais caché ?

CARION.

Toi, Plutus, dans un si misérable état ?

CHRÉMYLE.

O Phébus Apollon ! Dieux et Génies ! O Jupiter ? Quoi ! tu serais Plutus ?

PLUTUS.

Oui.

CHRÉMYLE.

Lui-même ?

PLUTUS.

Lui, en personne.

CHRÉMYLE.

Hé ! d'où sors-tu donc si mal vêtu ?

PLUTUS.

Je viens de chez Patrocle, qui ne s'est jamais baigné depuis qu'il est au monde.

CHRÉMYLE.

Mais, je te prie, comment es-tu devenu aveugle ?

PLUTUS.

C'est un présent que m'a fait Jupiter par jalousie pour les hommes. Car, lorsque j'étais fort jeune, je le menaçai de n'aller que chez les gens de bien, et il me rendit aveugle afin que je ne pusse plus les reconnaître, tant il porte d'envie à tous ceux qui ont de la vertu !

CHRÉMYLE.

Ce n'est pourtant que par les gens vertueux et honnêtes qu'il est honoré.

PLUTUS.

J'en conviens.

CHRÉMYLE.

Eh bien donc, si tu recouvrais la vue comme autrefois, fuirais-tu encore les méchants ?

PLUTUS.

Assurément.

CHRÉMYLE.

Irais-tu chez les gens de bien ?

PLUTUS.

Sans doute, car il y a longtemps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Cela n'est pas étonnant, puisque, avec de bons yeux, je n'en vois pas un.

PLUTUS.

Lâchez-moi donc maintenant, car vous savez tout ce qui me regarde.

CHRÉMYLE.

Oh, par Jupiter, nous te retiendrons bien plus fortement.

PLUTUS.

Ne vous ai-je pas dit que vous me tourmenteriez ?

CHRÉMYLE.

Mais, je t'en conjure, laisse-toi persuader et ne me quitte point. Tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas un si honnête homme que moi. Non, par Jupiter, il n'y en a pas un assurément, et je suis l'unique.

PLUTUS.

Ils disent tous cela; mais quand une fois ils me possèdent et qu'ils sont riches, ils deviennent tout à fait méchants.

CHRÉMYLE.

Cela est vrai, mais pourtant tous les hommes ne sont pas méchants.

PLUTUS.

Tous sans exception.

CARION.

Tu me payeras cela.

CHRÉMYLE.

Mais afin que tu saches tous les avantages que tu auras si tu demeures avec nous, écoute : je crois qu'avec l'assistance du ciel, je te guérirai de cette cécité et que je te ferai recouvrer la vue.

PLUTUS.

Ne fais rien de cela, je veux rester aveugle.

CHRÉMYLE.

Que dis-tu là !

CARION.

Voilà un homme qui est né pour être malheureux !

PLUTUS.

Jupiter, je le sais assez, connaissant toutes les méchancetés de ces drôles-ci, me perdrait sans ressource.

CHRÉMYLE.

Est-ce qu'il ne te fait pas déjà assez de mal de te laisser marcher ainsi à tâtons sans savoir où tu vas ?

PLUTUS.

Je ne sais, mais je le crains terriblement.

CHRÉMYLE.

Est-il vrai ? O le plus poltron de tous les dieux ! Eh ! crois-tu que tout l'empire de Jupiter et tous ses tonnerres valussent seulement un triobole, si tu recouvrais la vue, ne fût-ce que pour un moment ?

PLUTUS.

Ah ! malheureux, ne dis pas cela!

CHRÉMYLE.

Sois tranquille; je vais te prouver que tu es beaucoup plus puissant que Jupiter.

PLUTUS.

Moi, dis-tu?

CHRÉMYLE.

J'en jure par le ciel. Et d'abord, qui est-ce qui fait que Jupiter règne sur les autres dieux?

CARION.

C'est l'argent, car il en a beaucoup

CHRÉMYLE.

Et qui lui donne cet argent?

CARION.

C'est lui.

CHRÉMYLE.

Et qui fait que les hommes lui sacrifient? N'est-ce pas aussi Plutus?

CARION.

Oui, sans doute, car les hommes ne font des sacrifices à Jupiter que pour le prier de les enrichir.

CHRÉMYLE.

C'est donc Plutus qui est cause de tous les sacrifices, et, s'il voulait, il les ferait cesser tous dans un moment.

PLUTUS.

Comment cela?

CHRÉMYLE.

Parce que, si tu voulais, il n'y aurait pas un homme qui lui sacrifiât désormais ni bœufs, ni brebis, ni qui lui offrit la moindre chose, pas un gâteau.

PLUTUS.

Comment donc?

CHRÉMYLE.

Comment donc? Hé, parce que personne n'aurait d'ar-

gent pour en acheter, si tu n'en donnais, de sorte que si Jupiter s'avisait de te chagriner, tu pourrais, toi seul, détruire toute sa puissance.

PLUTUS.

Que dis-tu? C'est moi qui suis cause qu'on lui sacrifie?

CHRÉMYLE.

Oui, certes; et bien plus, c'est que, parmi les hommes, il n'y a rien de beau et d'agréable que par toi, et aujourd'hui les richesses font tout.

CARION.

Moi, par exemple, je suis esclave à cause d'un peu d'argent que mon maître a donné pour moi et parce que je ne suis pas riche.

CHRÉMYLE.

Et ne dit-on pas que si un homme sans fortune va chez les courtisanes de Corinthe, elles ne l'écoutent même pas, mais que, si c'est un riche, il n'y a point de caresses qu'elles ne lui fassent[1]?

CARION.

Tous les jeunes garçons en font autant : ils se donnent non pour les beaux yeux de leurs amis, mais pour leur argent.

CHRÉMYLE.

Oui, les coquins, et non pas ceux qui sont honnêtes, car ceux-ci ne prennent point d'argent.

CARION.

Quoi donc?

[1] C'est de là qu'est venu le proverbe : « Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe. »

[2] Clunes extemplo eas huic obvertere. (BRUNCK.)

CHRÉMYLE.

Oh ! l'un demande un beau cheval, l'autre des chiens de chasse.

CARION.

C'est sans doute qu'ils ont honte de demander de l'argent, et ils demandent autre chose pour mieux couvrir leur infamie.

CHRÉMYLE.

C'est toi qui es cause que les hommes ont inventé toutes sortes de métiers, de ruses et de fourberies; l'un, assis dans sa boutique, détaille le cuir.

CARION.

Un autre est serrurier, un autre menuisier.

CHRÉMYLE.

Un autre fond l'or qu'il a reçu de toi.

CARION.

Celui-là, par Jupiter, vole les manteaux, celui-ci perce les murs.

CHRÉMYLE.

L'un est foulon.

CARION.

L'autre lave des laines.

CHRÉMYLE.

Celui-ci tanne des cuirs, celui-là vend des oignons.

CARION.

Et, à cause de toi, un pauvre diable surpris en adultère est épilé [1].

[1] Tel était le châtiment en usage en pareil cas. La loi de Solon ne renfermait aucune pénalité pour ce délit. — Carion fait allusion aux femmes qui payent leurs amants.

PLUTUS.

Que je suis malheureux d'avoir ignoré cela si longtemps !

CARION.

N'est-ce pas toi qui donnes tant d'orgueil au grand roi.

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas pour l'amour de toi que les Athéniens s'assemblent si souvent [1] ?

CARION.

Hé quoi? Les trirèmes, n'est-ce pas toi qui les équipes [2] ?

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas lui qui paye les troupes étrangères que nous entretenons à Corinthe [3] ?

CARION.

N'est-ce pas à cause de lui que Pamphile est si affligé [4] ?

CHRÉMYLE.

Et que Bélonopole a tant de chagrin du malheur de Pamphile ?

CARION.

N'est-ce pas lui qui fait qu'Agyrrhius pète si fort ?

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas à cause de toi que Philepsius récite des fables ?

[1] Chaque citoyen se rendant à l'assemblée recevait trois oboles.

[2] Les trirèmes étaient équipées aux frais des citoyens les plus riches.

[3] Aristophane fait ici aux Athéniens un reproche qui leur a été fait, en plus d'une occasion, par Démosthène. Les Athéniens étaient devenus lâches, timides et paresseux ; au lieu d'aller à la guerre, ils y entretenaient des armées soudoyées, qui leur coûtaient fort cher. C'est ce qu'Aristophane blâme ici très ingénieusement. (BROTIER.)

[4] Il avait été exilé pour avoir détourné des fonds de l'État.

CARION.

N'est-ce pas toi qui es cause qu'on envoie du secours aux Égyptiens?

CHRÉMYLE.

Laïs n'aime-t-elle pas Philonide pour l'amour de toi?

CARION.

Et la tour de Timothée.....[1]?

CHRÉMYLE.

(A Carion) : Puisse-t-elle tomber sur toi. *(A Plutus)* : Enfin tout ce que l'on fait, n'est-ce pas à cause de toi? Tu es seul la cause de tous les maux et de tous les biens; sache bien qu'il en est ainsi.

CARION.

Et, à la guerre, la balance penche toujours en faveur de ceux sur qui il se repose[2]?

PLUTUS.

Quoi, moi seul, je pourrais faire tout cela?

CHRÉMYLE.

Et bien d'autres encore; aussi personne ne s'est jamais lassé de toi. On se lasse de tout le reste : d'amour.....

CARION.

De pain.

CHRÉMYLE.

De musique.

CARION.

De friandises.

[1] On suppose qu'il s'agit d'une tour magnifique que faisait élever le riche Timothée.

[2] La même idée se trouve dans Démosthène, qui dit quelque part : « Sans argent, à la guerre, on ne peut rien entreprendre de tout ce qu'il faut faire. »

CHRÉMYLE.

De gloire.

CARION.

De gâteaux.

CHRÉMYLE.

De bravoure.

CARION.

De figues.

CHRÉMYLE.

D'ambition.

CARION.

De bouillie.

CHRÉMYLE.

De commandement.

CARION.

De lentilles.

CHRÉMYLE.

Mais de toi jamais personne ne s'en est lassé, et si quelqu'un a treize talents, il désire en avoir seize. S'il arrive à seize, il en souhaite aussitôt quarante, sans quoi il assure que la vie lui est insupportable.

PLUTUS.

En vérité, il me semble que vous me dites là de belles choses; je n'ai qu'une crainte.

CHRÉMYLE.

Laquelle? Dis.

PLUTUS.

De n'avoir jamais ce pouvoir dont vous me parlez.

CHRÉMYLE.

Eh! par Jupiter, c'est bien justement que tout le monde dit qu'il n'y a personne de si peureux que Plutus

PLUTUS.

Point du tout. C'est un voleur qui m'a ainsi calomnié

autrefois, parce qu'un jour, étant entré dans une maison et y ayant tout trouvé sous clef, il ne put rien emporter. Alors il a appelé peur ma prévoyance.

CHRÉMYLE.

Oh ça ! ne te mets donc point en peine. Car si tu te montres empressé pour nos intérêts, je ferai assurément que tu auras la vue plus perçante que Lyncée [1].

PLUTUS.

Et comment pourrais-tu le faire, toi qui n'es qu'un mortel ?

CHRÉMYLE.

J'ai bonne espérance de ce qu'Apollon m'a dit, en agitant son laurier.

PLUTUS.

Est-ce qu'Apollon est du secret ?

CHRÉMYLE.

Oui, je te dis.

PLUTUS.

Prends garde !

CHRÉMYLE.

N'aie point peur ; car, sache-le bien, je prétends moi-même en venir à bout, quand j'en devrais mourir.

CARION.

Et moi, je prétends aussi être de la partie.

CHRÉMYLE.

Oh ! il y aura bien d'autres gens disposés à nous aider, qui, tous, pleins de probité, n'ont pas de quoi vivre.

PLUTUS.

Aïe ! tu me parles là d'un pauvre secours !

[1] Lyncée, un des Argonautes, renommé pour sa vue perçante.

CHRÉMYLE.

Point du tout, si, une fois, ils sont riches. Mais, Carion, cours tant que tu pourras.

CARION.

Que faire ? Dis.

CHRÉMYLE.

Va vite appeler tous mes confrères les laboureurs; tu les trouveras sans doute dans les champs, se donnant bien du mal; dis-leur qu'ils viennent tous ici, afin qu'ils partagent avec nous les largesses de Plutus.

CARION.

J'y vais tout de suite; mais qui portera ce morceau de viande au logis[1] ?

CHRÉMYLE.

Je m'en chargerai; hâte-toi.

PLUTUS, CHRÉMYLE.

CHRÉMYLE.

Et toi, ô de tous les immortels le plus puissant, grand Plutus, entre avec moi ici dans cette maison, car c'est celle qu'il faut que tu remplisses aujourd'hui de toutes sortes de biens, justement ou injustement.

PLUTUS.

Mais, en vérité, il me peine d'entrer dans une maison étrangère, jamais il ne m'y est arrivé rien de bon; car si j'entre chez quelque avare, d'abord il fait une fosse très profonde dans la terre et il m'y cache, et, si quelque honnête homme de ses amis vient le prier de lui prêter quel-

[1] C'était une part de la victime que Chrémyle avait offerte.

que peu d'argent, il jure qu'il ne m'a vu de sa vie. Si, d'un autre côté, je tombe entre les mains de quelque extravagant débauché, il me livre aux filles de joie et au jeu, et me joue au premier coup de dés, de sorte qu'en fort peu de temps l'on me met tout nu à la porte.

CHRÉMYLE.

C'est que jamais tu n'as rencontré personne qui sache tenir le milieu comme moi; mais il n'y a point d'homme au monde qui aime plus à épargner que moi et à dépenser aussi quand il le faut. Mais entrons chez nous, car je veux que ma femme et mon fils te voient, mon fils unique, qu'après toi j'aime plus que tout ce qu'il y a au monde.

PLUTUS.

Je le crois.

CHRÉMYLE.

Car pourquoi ne te dirait-on pas la vérité?

(Ils entrent dans la maison.)

CARION, CHŒUR DE VILLAGEOIS.

CARION.

Mes amis et mes compatriotes, vous tous, qui êtes endurcis au travail et qui jusqu'à présent n'avez mangé que de l'ail avec mon maître, venez, hâtez-vous, accourez, il n'y a pas un moment à perdre : l'affaire est au point où vous pouvez nous être d'un grand secours.

LE CHŒUR.

Ne vois-tu pas que nous marchons le plus vite qu'il est possible à des hommes affaiblis par l'âge et le travail? Tu crois sans doute que nous devons courir avant de nous dire pourquoi ton maître nous demande.

CARION.

Ne vous l'ai-je donc pas déjà dit? Vous avez l'oreille dure. Mon maître vous mande donc que vous allez tous changer la vie dure et misérable que vous menez, et que vous vivrez d'une manière douce et agréable.

LE CHŒUR.

Qu'est-ce à dire? D'où vient qu'il nous mande ces choses?

CARION.

Il a tantôt amené un certain vieillard sâle, bossu, misérable, ridé, chauve, édenté, et qui, je crois, les dieux me pardonnent, n'a plus traces d'homme.

LE CHŒUR.

Oh, nouvelle toute d'or que tu nous dis là! Conte-nous donc encore, car tu nous fais entendre qu'il a des monceaux d'or.

CARION.

Oui, tout l'amas des infirmités de la vieillesse.

LE CHŒUR.

Crois-tu donc que j'aurai un bâton à la main et que tu t'en iras sans être frotté, si tu t'es moqué de nous.

CARION.

Croyez-vous donc, tout de bon, que je sois naturellement méchant, et pensez-vous que je ne puisse jamais rien dire de bon?

LE CHŒUR.

Quel air sérieux prend ce pendard! Il me semble déjà t'entendre crier iou, iou, tant tu me parais avoir besoin que tes pieds soient serrés dans des entraves.

CARION.

Puisque vous avez tiré au sort pour aller juger au tombeau, que ne pars-tu ? Caron te donne le signal.

LE CHŒUR.

La peste te crève ! que tu es importun et mauvais plaisant de prendre plaisir à nous jouer de la sorte et de ne vouloir pas nous dire ce que nous veut ton maître ! Cependant, quoique nous soyons accablés d'affaires, et que nous n'ayons pas un moment de loisir, nous sommes accourus en grande hâte et nous avons laissé une infinité de beaux oignons.

CARION.

Eh bien ! je ne vous cacherai plus rien. C'est, mes amis, que mon maître a amené chez nous le dieu Plutus, qui va tous vous enrichir.

LE CHŒUR.

Est-il bien possible que nous allions devenir riches ?

CARION.

Eh morbleu ! même des Midas, si vous prenez des oreilles d'âne.

LE CHŒUR.

Que j'ai de joie, que je suis ravi et que je vais danser d'une grande force, si tu dis sérieusement la vérité !

CARION.

Mais moi, je veux *(threttanelo*[1]*!)* imiter le Cyclope, me mettre à votre tête et vous mener ainsi à coups de pieds dans le derrière. Allons donc, mes enfants, haussez le ton, faites retentir, en bêlant, des voix semblables à celles des chèvres et des boucs puants ; suivez-moi, pleins d'ar-

[1] Mot formé par onomatopée pour imiter le son de la lyre.

deur, comme cet animal lascif, et montrez les mêmes goûts.

LE CHŒUR.

Hé bien, nous aussi *(threttanelo !)* de notre côté, en bêlant, nous chercherons le Cyclope, et s'il arrive par bonheur que nous trouvions ce monstre dégoûtant, cuvant son vin, endormi au milieu de son troupeau et près du sac d'herbes dont il a fait provision pour sa nourriture, nous prendrons un grand bâton brûlé par le bout et nous lui crèverons l'œil.

CARION.

Et moi j'imiterai Circé, qui, par la vertu de ses poisons, changea, à Corinthe, les compagnons de Philonide en pourceaux, et qui les força de manger la pâte qu'elle leur faisait elle-même avec certaine chose que les cochons ne haïssent pas [1]. Allons donc, mes petits cochons, suivez votre mère, abandonnez-vous au plaisir

LE CHŒUR.

Mais nous, nous prendrons cette Circé avec toutes les vilaines drogues dont elle ensorcelle les gens et dont elle les barbouille; nous la prendrons, dans l'excès de notre joie, pour imiter le fils de Laerte, par l'endroit sensible, et nous lui frotterons le nez, comme à un bouc, de ce qu'elle fait manger aux autres [2]; après cela, en faisant la petite bouche comme Aristyllus, tu diras : « Mes petits cochons, suivez votre mère [3]. »

[1] Parodie de l'aventure des compagnons d'Ulysse dans une île de Circé.

[2] Allusion à la manière dont Ulysse se vengea des outrages de Mélanthius.

[3] Proverbe qui se disait de ceux qui s'abandonnaient à la débauche et à l'impureté.

CARION.

Enfin, trève de raillerie, allons, chantez sur un autre ton. Et moi, je veux prendre, à l'insu de mon maître, un peu de pain et de viande, et quand je serai bien repu, je ferai ensuite ce qu'il faut faire.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

CHRÉMYLE, LE CHŒUR.

CHRÉMYLE.

Vous dire : Bonjour, mes chers compatriotes, c'est une formule surannée; non, je vous embrasse et je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous êtes venus et du bon ordre où je vous vois. Faites, je vous conjure, que vous ayez le même empressement à me donner du secours dans la suite, et que vous m'aidiez à garder ce véritable dieu.

LE CHŒUR.

Rassure-toi : tu croiras voir en nous le courage du dieu Mars. Car ce serait une chose bien étrange que, dans nos assemblées, nous disputassions tout un jour pour trois oboles, et que, sans rien dire, nous cédassions Plutus à quelqu'un.

CHRÉMYLE.

Mais je vois Blepsidème qui vient ici. Il a assurément appris quelque chose de notre affaire, il marche avec trop de précipitation.

BLEPSIDÈME, LE CHŒUR, CHRÉMYLE.

BLEPSIDÈME.

Qu'est-ce donc que ceci? D'où et comment Chrémyle

aurait-il pu devenir riche tout d'un coup? Quoique, par ma foi, la foule des bavards assis chez les barbiers disent tous qu'il est devenu riche en un instant. Mais je suis étonné que, dans son bonheur, il se souvienne de ses amis et qu'il les envoie chercher. En vérité, il ne suit pas en cela les maximes de son pays.

CHRÉMYLE.

Au nom des dieux, Blepsidème, je ne veux rien te cacher : ma fortune est meilleure aujourd'hui qu'elle n'était hier; il est juste que tu y aies part, car tu es de mes amis.

BLEPSIDÈME.

Il est donc vrai que tu es devenu riche, comme on le dit?

CHRÉMYLE.

Je le serai assurément bientôt, s'il plaît à dieu, car il y a, il y a encore quelque difficulté pour cela.

BLEPSIDÈME.

Et laquelle?

CHRÉMYLE.

C'est que.....

BLEPSIDÈME.

Dis vite ce que tu as à dire.

CHRÉMYLE.

Si une fois nous venons à bout de cette affaire, nous serons heureux à jamais; mais si nous la manquons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDÈME.

Voilà des circonstances qui ne me plaisent nullement. Être devenu riche tout d'un coup et avoir en même temps tant de frayeurs et tant de craintes, cela est d'un homme qui n'a rien fait de bon.

CHRÉMYLE.

Comment, rien de bon ?

BLEPSIDÈME.

Parbleu, tu as, peut-être, dérobé dans ce temple l'or ou l'argent du dieu, et maintenant tu t'en repens.

CHRÉMYLE.

Oh ! par Apollon le préservateur ! Non, je n'ai rien volé.

BLEPSIDÈME.

Ne badine point, mon ami, car je sais tout et fort bien.

CHRÉMYLE.

Ne va pas me soupçonner d'une si noire action.

BLEPSIDÈME.

Grands dieux ! Comme il n'y a personne de sage ! Tout le monde se laisse vaincre par l'amour du gain.

CHRÉMYLE.

Par Cérès, je crois que tu perds l'esprit.

BLEPSIDÈME.

Vois combien il est changé !

CHRÉMYLE.

Hé ! mon brave, tu es fou, j'en jure par le ciel.

BLEPSIDÈME.

Aussi n'a-t-il pas l'air tranquille et ses yeux égarés ne témoignent que trop qu'il a fait quelque méchant coup.

CHRÉMYLE.

Oh, je vois bien pourquoi tu dis toutes ces sottises : tu veux que j'aie fait quelque vol, afin d'en avoir ta part.

BLEPSIDÈME.

D'en avoir ma part ? De quoi ?

CHRÉMYLE.

Mais l'affaire dont il s'agit n'est pas de cette nature; c'est bien autre chose.

BLEPSIDÈME.

Est-ce que tu n'as pas volé à la dérobée, mais de force?

CHRÉMYLE.

Tu es fou.

BLEPSIDÈME.

Mais n'as-tu trompé personne ?

CHRÉMYLE.

Non assurément, jamais.

BLEPSIDÈME.

O Hercule ! Comment faut-il donc te prendre ? Je vois bien que tu n'es pas homme à dire si aisément la vérité.

CHRÉMYLE.

Tu accuses les gens avant de les entendre.

BLEPSIDÈME.

Écoute, mon bon ami, je veux te tirer de cette affaire à très peu de frais, avant que le bruit s'en répande dans la ville : il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche à tous nos orateurs.

CHRÉMYLE.

Ma foi, mon cher, je crois que tu serais bien homme à me compter douze mines pour cette affaire, quand tu n'en aurais déboursé que trois.

BLEPSIDÈME.

Il me semble que je vois déjà un certain homme, avec

sa femme et ses enfants, assis sur le marche-pied avec les branches d'olivier aux mains[1]; il ne ressemblera pas mal aux Héraclides de Pamphile[2].

CHRÉMYLE.

Tout au contraire, malheureux, car je ne vais enrichir que les gens intègres, honnêtes et bien nés.

BLEPSIDÈME.

Que dis-tu là? En as-tu donc assez pris pour cela?

CHRÉMYLE.

Ah, tes soupçons me font mourir.

BLEPSIDÈME.

A ce qu'il me semble, tu ne dois en accuser que toi-même.

CHRÉMYLE.

Eh! point du tout, ignorant, puisque j'ai Plutus chez moi.

BLEPSIDÈME.

Chez toi, Plutus? Et quel Plutus?

CHRÉMYLE.

Le dieu lui-même.

BLEPSIDÈME.

Et où est-il?

CHRÉMYLE.

Là dedans.

BLEPSIDÈME.

Où?

CHRÉMYLE.

Chez moi.

[1] C'est dans cet attirail, et avec ce cortège, que les criminels imploraient la clémence de leurs juges.

[2] Allusion au trait d'histoire peint par Pamphile, qui représentait les descendants d'Hercule implorant le secours des Athéniens contre les persécutions d'Euristée.

BLEPSIDÈME.

Chez toi?

CHRÉMYLE.

Assurément.

BLEPSIDÈME.

N'iras-tu pas te faire pendre? Plutus serait chez toi?

CHRÉMYLE.

Oui, par les dieux.

BLEPSIDÈME.

Dis-tu vrai?

CHRÉMYLE.

Très vrai.

BLEPSIDÈME.

Jures-en par Vesta.

CHRÉMYLE.

Par Neptune.

BLEPSIDÈME.

Le dieu de la mer?

CHRÉMYLE.

S'il y a quelque autre Neptune, je jure encore par lui.

BLEPSIDÈME.

Et tu ne nous en feras point part à nous, tes meilleurs amis?

CHRÉMYLE.

Oh! les affaires n'en sont pas encore là.

BLEPSIDÈME.

Que dis-tu? Tu ne peux encore en faire part?

CHRÉMYLE.

Vraiment non; il faut auparavant.....

BLEPSIDÈME.

Quoi?

CHRÉMYLE.

Que nous rendions la vue.....

BLEPSIDÈME.

A qui ? Parle.

CHRÉMYLE.

A Plutus; il faut qu'il voie comme auparavant, d'une manière ou d'une autre.

BLEPSIDÈME.

Est-il donc vraiment aveugle ?

CHRÉMYLE.

Oui, par le ciel.

BLEPSIDÈME.

Je ne m'étonne donc pas qu'il ne soit jamais entré chez moi.

CHRÉMYLE.

Mais il y entrera, s'il plaît aux dieux.

BLÉPSIDÈME.

Ne faudrait-il point faire venir quelque médecin ?

CHRÉMYLE.

Hé, quel médecin y a-t-il ici ? L'art est nul, où il n'y a point de salaire.

BLEPSIDÈME.

Voyons.

CHRÉMYLE.

Non, il n'y en a point.

BLEPSIDÈME.

Je le crois.

CHRÉMYLE.

Non, assurément, mais le mieux, comme j'en avais tantôt le dessein, c'est de le faire coucher dans le temple d'Esculape.

BLEPSIDÈME.

Oh ! oui, par tous les dieux. Ne diffère donc pas davantage, dépêche-toi de mettre cela à exécution.

CHRÉMYLE.

J'y vais.

BLEPSIDÈME.

Hâte-toi

CHRÉMYLE.

Oui.

LES MÊMES, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

O les deux plus méchants de tous les chétifs mortels, malheureux qui avez eu l'audace d'entreprendre une action détestable, pleine d'insolence et d'impiété, où allez-vous donc ? Pourquoi fuyez-vous ? N'arrêterez-vous pas ?

CHRÉMYLE.

O Hercule !

LA PAUVRETÉ.

Je m'en vais vous perdre entièrement, méchants que vous êtes, car votre entreprise est trop hardie et trop insupportable ; jamais aucun homme ni aucun dieu n'en a formé de semblable ; vous êtes perdus.

CHRÉMYLE.

Qui es-tu donc ? Tu me parais bien pâle.

BLEPSIDÈME.

C'est peut-être une furie de tragédie, car elle a les yeux égarés et pleins de fureur.

CHRÉMYLE.

Non, elle n'a point de torches.

BLEPSIDÈME.

Parbleu, il faut donc lui donner mille coups.

LA PAUVRETÉ.

Qui croyez-vous donc que je sois ?

CHRÉMYLE.

Quelque cabaretière ou quelque marchande d'œufs. Car autrement tu ne viendrais pas crier ainsi contre nous, sans qu'on t'ait rien dit.

LA PAUVRETÉ.

Et n'appelez-vous donc cela rien, que de vouloir me chasser de tout le pays ?

CHRÉMYLE.

Nous te laissons le barathre[1] ; tu peux aller t'y jeter. Mais pourquoi ne pas nous dire qui tu es ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis celle qui vous ferai repentir aujourd'hui de vouloir me faire disparaître d'ici.

BLEPSIDÈME.

N'est-ce point là cette cabaretière d'ici près, qui me fait enrager tous les jours avec ses cotyles à fausses mesures ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis la Pauvreté, qui habite avec vous depuis tant d'années.

BLEPSIDÈME.

O Apollon ! ô dieux ! où peut-on s'enfuir ?

[1] Gouffre profond où l'on précipitait les criminels à Athènes.

CHRÉMYLE.

Hola, hé, que fais-tu là ? Poltron, animal ? Ne demeureras-tu pas !

BLEPSIDÈME.

Non, assurément.

CHRÉMYLE.

Tu ne veux pas demeurer ? Quoi ! deux hommes fuiront devant une femme ?

BLEPSIDÈME.

Oui, puisque c'est la Pauvreté, car il n'y a point d'animal au monde si redoutable.

CHRÉMYLE.

Demeure, je te prie, demeure.

BLEPSIDÈME.

Je n'en ferai rien.

CHRÉMYLE.

Mais je te dis que nous faisons l'action du monde la plus vilaine de laisser ainsi Plutus tout seul, de nous enfuir de peur d'une femme et sans la combattre.

BLEPSIDÈME.

Avec quelles armes se défendra-t-on contre cette maudite femme ? Ne nous a-t-elle pas fait mettre en gage toutes nos cuirasses, tous nos boucliers ?

CHRÉMYLE.

Prends courage, je suis assuré que Plutus tout seul viendra bien à bout d'en triompher.

LA PAUVRETÉ.

Vous osez encore ouvrir la bouche, scélérats, qui avez été surpris dans le crime.

CHRÉMYLE.

Mais, malheureuse, pourquoi viens-tu nous injurier de la sorte, nous qui ne t'avons pas fait le moindre mal?

LA PAUVRETÉ.

Grands dieux, croyez-vous donc que ce n'est pas me faire du mal que de vouloir rendre la vue à Plutus?

CHRÉMYLE.

Quoi? Nous te faisons du mal, quand nous faisons du bien à tous les hommes?

LA PAUVRETÉ.

Mais que vous en reviendra-t-il? Quoi?

CHRÉMYLE.

Quoi? Premièrement nous te chasserons de toute la Grèce.

LA PAUVRETÉ.

Vous me chasserez? Hé, quel plus grand mal pensez-vous pouvoir faire aux hommes?

CHRÉMYLE.

Quel plus grand mal? ..... D'oublier de te chasser.

LA PAUVRETÉ.

Eh bien! je veux vous dire ici mes raisons et j'espère vous faire voir plus clair que le jour que c'est moi qui suis cause de tous vos biens; sinon, faites ce qu'il vous plaira.

CHRÉMYLE.

Maudite femme! As-tu bien l'effronterie de dire cela?

LA PAUVRETÉ.

Souffre donc que je m'explique; je vais te convaincre

facilement que tu fais la plus grande faute du monde en voulant, comme tu dis, enrichir tous les gens de bien.

BLEPSIDÈME.

O verges, ô carcans; ne viendrez-vous pas à mon secours?

LA PAUVRETÉ.

Il ne faut point tant faire de hélas, ni tant crier, avant que de savoir ce que j'ai à vous dire.

BLEPSIDÈME.

Hé! qui pourrait s'empêcher de crier, en entendant tout ce que tu nous dis?

LA PAUVRETÉ.

Tout homme.

CHRÉMYLE.

Mais que payeras-tu, si tu ne viens à bout de ce que tu te vantes de faire?

LA PAUVRETÉ.

Tout ce que tu voudras.

BLEPSIDÈME.

On ne peut mieux dire.

LA PAUVRETÉ.

Mais il est juste aussi que si vous perdez, vous payiez la même amende.

BLEPSIDÈME.

Trouves-tu que vingt morts suffisent?

CHRÉMYLE.

Oui, peut-être pour elle; mais pour nous, une suffit à chacun.

LA PAUVRETÉ.

Vous ne pouvez éviter de payer cette amende, car que pourriez-vous me répondre?

LE CHŒUR.

Mais il est temps que vous travailliez à la vaincre, n'employez donc contre elle que de bonnes raisons, ne badinez point; gardez-vous de mollir en rien.

CHRÉMYLE.

Il me semble, pour moi, que tout le monde voit manifestement qu'il est juste que les gens de bien soient heureux et qu'au contraire les scélérats et les athées soient misérables. Désirant donc qu'il en soit ainsi, nous avons enfin trouvé, pour en venir à bout, un moyen honnête, généreux et tout à fait sûr. En effet, si Plutus recouvre la vue et qu'il ne marche plus à tâtons, il ira infailliblement chez les gens de bien, il ne les abandonnera point et il fuira les méchants et les impies. Ainsi, il fera que tout le monde aura de la vertu, de la piété et des richesses. Peut-on imaginer rien de plus beau et de plus avantageux pour les mortels?

BLEPSIDÈME.

Non, certes. Je suis de ton avis, ne l'interroge pas davantage.

CHRÉMYLE.

A voir la manière dont les choses sont disposées ici-bas, qui ne trouvera pas que la vie est une fureur ou plutôt une rage? La plupart des hommes, quoique scélérats, ont des richesses immenses que leurs crimes leur ont acquises, et beaucoup d'autres, quoique très honnêtes gens, sont malheureux, n'ont pas de pain et sont obligés de passer la majeure partie de leur vie avec toi.

LE CHŒUR.

Oui, si Plutus peut voir un jour, il saura le moyen

d'arrêter ces désordres et de procurer de plus grands biens aux hommes.

LA PAUVRETÉ.

O vous qui, de tous les hommes, êtes les plus disposés à radoter, compagnons de radotage et d'extravagance, si ce que vous désirez arrivait, vous n'y trouveriez pas votre compte, car si Plutus voyait clair comme autrefois, il se donnerait à tous également, et il n'y aurait plus personne qui se souciât d'apprendre les arts et les métiers, ni qui voulût les exercer. Cela posé, qui voudra être forgeron, construire des vaisseaux, être tailleur, charron, cordonnier, briquetier, blanchisseur, corroyeur, ou fendre le sein de la terre avec la charrue pour recueillir les fruits de Cérès, si chacun peut vivre dans une lâche paresse et n'est point obligé de travailler?

CHRÉMYLE.

Tu radotes. Tout ce que tu nous dis là, nous le ferons faire par nos esclaves.

LA PAUVRETÉ.

Hé! comment en aurez-vous des esclaves?

CHRÉMYLE.

Nous les achèterons, vraiment.

LA PAUVRETÉ.

Et qui sera celui qui en voudra vendre, s'il a de l'argent aussi bien que vous?

CHRÉMYLE.

Quelque marchand de Thessalie, ce pays où il y a tant de marchands d'hommes.

LA PAUVRETÉ.

Mais plus personne ne voudra faire ce vilain commerce,

si ce que tu dis a lieu. Car quel sera l'homme riche qui voudra mettre sa vie en danger? De sorte que tu seras contraint de labourer toi-même, de b cher la terre, de te livrer à mille travaux pénibles, et tu mèneras une vie beaucoup plus malheureuse que celle que tu mènes à présent.

CHRÉMYLE.

Que toutes ces belles prédictions retombent sur ta tête.

LA PAUVRETÉ.

Tu n'auras ni lit, ni tapis pour te coucher, car quel ouvrier en voudra faire, dès qu'il aura de l'or à souhait. Lorsque tu conduiras une jeune épouse dans ta demeure, tu n'auras plus d'essence pour la parfumer, plus de riches manteaux brodés et teints de brillantes couleurs pour l'en revêtir. Or, à quoi sert la richesse, si l'on est privé de tous ces avantages? Mais, par mes soins, vous avez abondamment tout ce qui vous est nécessaire, car, comme une maîtresse habile et sévère, je ne quitte pas d'un moment les ouvriers, et, par la nécessité et l'indigence, je les contrains de chercher des moyens de gagner leur vie[1].

CHRÉMYLE.

Quels avantages pourrais-tu offrir, si ce n'est ces taches de rousseur qu'on gagne dans le chauffoir des bains[2], les gémissements d'enfants affamés et de vieilles femmes, les poux, les puces et les cousins, qui, en quantité innombrable, bourdonnant auprès des oreilles des pauvres, les tirent du sommeil, pour qu'ils se disent : *Allons, debout,*

[1] Théocrite a presque copié ce morceau au commencement de ses *Pêcheurs*.

[2] Pendant l'hiver, les pauvres allaient se chauffer dans les bains publics.

quoiqu'il te faille mourir de faim. Est-ce qu'au lieu d'habits tu ne leur donnes pas de vieux haillons? Au lieu de lit, une litière de jonc pleine de cousins qui ne les laissent point dormir? Pour tapis, une natte pourrie? Pour traversin, une grosse pierre? Au lieu de pain, des racines de mauve? Pour toute bouillie, de méchantes feuilles de raves? Au lieu de siège, le couvercle d'une amphore brisée, et, au lieu de mortier [1], une moitié de tonneau toute fendue? Hé bien! ne fais-je pas voir là que tu procures de grands avantages à tous les hommes!

LA PAUVRETÉ.

Ce n'est pas la vie des pauvres que tu viens de décrire, mais celle des gueux et des mendiants.

CHRÉMYLE.

Ne disons-nous pas que la Pauvreté est la sœur de la mendicité?

LA PAUVRETÉ.

Oui, vous qui soutenez que Denys ressemble tout à fait à Thrasybule [2]. Ma vie n'est point et ne sera jamais exposée à ces terribles incommodités. La vie du mendiant dont tu parles, c'est de n'avoir jamais rien. Mais celle du pauvre, c'est de vivre d'épargne, de s'attacher à son travail, de ne manquer de rien et de n'avoir rien de superflu.

CHRÉMYLE.

O par Cérès! Tu nous parles là d'une vie fort heureuse,

[1] On broyait autrefois son blé dans des mortiers, où, après cela, on détrempait la farine. Ceux qui ne pouvaient se procurer de mortier, se servaient d'un tonneau coupé en deux.

[2] Thasybule, en chassant les trente tyrans, avait sauvé sa patrie; Denys, au contraire, avait asservi la sienne : le premier, l'an 401, le second, l'an 405 avant Jésus-Christ.

où, en épargnant et en travaillant, on ne laisse pas même de quoi se faire enterrer !

LA PAUVRETÉ.

Tu veux railler et plaisanter, sans songer à parler sérieusement. Tu ignores que je rends les hommes et plus beaux et plus sages que ne fait Plutus. C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goutte, un gros ventre, de grosses jambes, un embonpoint excessif. Mais moi, je les rends sveltes et légers, et redoutables à leurs ennemis.

CHRÉMYLE.

C'est peut-être à force de les faire jeûner que tu leur donnes cette taille élancée.

LA PAUVRETÉ.

Je vais maintenant vous faire voir qu'avec moi l'on trouve la modestie, et l'insolence avec Plutus.

CHRÉMYLE.

C'est assurément une grande modestie que de voler et d'enfoncer les maisons.

BLEPSIDÈME.

Oui, par Jupiter, puisqu'il faut que le voleur se cache, n'est-ce pas de la modestie ?

LA PAUVRETÉ.

Vois dans les républiques les orateurs; tant qu'ils sont pauvres, ils ne cherchent qu'à procurer, en toute équité, le bien du peuple et de leur patrie, mais sitôt qu'ils sont devenus riches aux dépens du public, la patrie et le peuple n'ont pas de plus cruels ennemis.

CHRÉMYLE.

Par ma foi, toute méchante que tu es, tu n'as pas menti

dans ce que tu viens de dire. Mais avec tout cela, je ne t'en traiterai pas mieux, pour que tu ne te glorifies pas de ce que tu prétends nous persuader que la pauvreté est préférable aux richesses.

LA PAUVRETÉ.

Tu ne saurais pourtant me convaincre, mais tu ne fais que badiner et voltiger autour de la question.

CHRÉMYLE.

D'où vient donc que les hommes te fuient ?

LA PAUVRETÉ.

Parce que je les rends meilleurs; on peut s'en convaincre par l'exemple des enfants : ils évitent leurs pères qui leur veulent du bien. Tant il est difficile de connaître ce qui nous convient !

CHRÉMYLE.

Tu diras donc que Jupiter ne connaît pas ce qu'il y a de meilleur, car il retient les richesses pour lui ?

LA PAUVRETÉ.

Oh ! les deux vieux radoteurs, avec leur esprit du temps jadis. Je vous dis que Jupiter est pauvre, et je vous le ferai voir clair comme le jour. Quand il ordonna que de cinq en cinq ans tous les Grecs s'assembleraient pour les jeux olympiques, et qu'il fit publier qu'il couronnerait les athlètes victorieux d'une simple branche d'olivier sauvage, croyez-vous que, s'il avait été riche, il n'aurait pas beaucoup mieux aimé leur donner des couronnes d'or ?

CHRÉMYLE.

Cela même ne te fait-il pas voir combien il estime les richesses ? Car n'est-ce pas afin de les garder toutes pour

lui qu'il les épargne et donne aux vainqueurs ces bagatelles ?

LA PAUVRETÉ.

Eh ! ne vois-tu pas, toi, qu'en le faisant riche et d'une avarice si sordide, tu lui attribues une qualité beaucoup plus honteuse que la pauvreté ?

CHRÉMYLE.

Puisse Jupiter te foudroyer, après t'avoir couronné d'olivier sauvage !

LA PAUVRETÉ.

Hé bien ! aurez-vous encore la hardiesse de me soutenir que tous les biens qui vous arrivent ne viennent pas de moi ?

CHRÉMYLE.

L'on n'a qu'à demander à Proserpine lequel est le meilleur d'être riche ou d'être pauvre. Elle dira que tous les mois les riches lui font un beau festin et que les pauvres l'ont plutôt enlevé qu'on ne l'a servi. Ainsi, va te faire pendre et ne dis plus rien, car tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurais persuadés.

LA PAUVRETÉ.

O ville d'Argos, entends-tu ce qu'il ose dire [1] ?

CHRÉMYLE.

Hé ! appelle Pauson, ton commensal.

LA PAUVRETÉ.

Malheureuse que je suis ! Que deviendrai-je ?

CHRÉMYLE.

Va aux corbeaux bien loin de nous.

[1] Parodie d'Euripide.

LA PAUVRETÉ.

En quel lieu du monde dois-je me retirer?

CHRÉMYLE.

Au carcan; il n'y a point à balancer, pars en diligence.

LA PAUVRETÉ.

Un temps viendra où vous me rappellerez.

CHRÉMYLE.

Alors tu reviendras; maintenant va-t'en. Je veux être riche, et tu n'as qu'à aller loin d'ici pleurer tes malheurs.

BLEPSIDÈME.

Et moi, par Jupiter, à présent que je vais avoir de grandes richesses, je veux faire bonne chère avec ma femme et mes enfants; je veux me baigner, me parfumer et péter au nez des travailleurs et de la Pauvreté.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, LE CHŒUR.

CHRÉMYLE.

Enfin cette horrible bête s'en est allée. Allons donc ensemble promptement mener Plutus au temple d'Esculape, pour qu'il y couche.

BLEPSIDÈME.

Ne nous amusons pas davantage, de peur que quelqu'un ne vienne encore nous déranger.

CHRÉMYLE.

Holà! Carion, apporte des couvertures et tout ce qui est préparé au logis; amène aussi Plutus et ne manque pas d'observer les cérémonies accoutumées.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

CARION, LE CHŒUR.

CARION.

Oh, que vous allez être heureux, vieillards, qui, dans les fêtes de Thésée, avez souvent fait si méchante chère ! Oh, que votre sort va devenir bien meilleur ! Comme tous les gens de bien vont être contents ?

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il, mon brave, il me semble que tu viens nous apporter de bonnes nouvelles ?

CARION.

Le plus grand bonheur du monde est arrivé à mon maître, ou, pour mieux dire, à Plutus même, car d'aveugle qu'il était, il a présentement les plus beaux yeux; ils sont tout brillants, et cela par la faveur du dieu Esculape.

LE CHŒUR.

Tu m'annonces une nouvelle qui me comble de joie et d'allégresse.

CARION.

Il faut se réjouir, bon gré, mal gré.

LE CHŒUR.

Nous allons chanter Esculape, père de tant de beaux enfants; Esculape, cette lumière éclatante des hommes.

LES MÊMES, LA FEMME DE CHRÉMYLE.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Quel est ce bruit ? M'annonce-t-il de bonnes nouvelles ? Il y a longtemps que, dans l'impatience d'en apprendre, j'attends chez moi mon esclave.

CARION.

Tôt, tôt, notre maîtresse, allons ! du vin ; il faut que tu en boives aussi ; tu ne t'y refuses guère. Oh ! je t'apporte toutes sortes de bonnes choses à la fois.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Et où sont-elles ?

CARION.

Je vais te les dire tout à l'heure.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Mon Dieu, dépêche et dis-les moi.

CARION.

Écoute donc. Car je vais t'en donner des pieds à la tête.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Ah, je ne veux rien sur ma tête.

CARION.

Tu ne veux donc pas des bonnes choses qui sont arrivées ?

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Non, pas les choses elles-mêmes.

CARION.

Sitôt que nous sommes arrivés près du dieu, avec Plutus, qui, pour lors, était le plus misérable du monde, et qui est présentement heureux et fortuné, s'il en est, nous l'avons mené à la mer et l'y avons baigné.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Oui, vraiment, ce pauvre vieillard est fort heureux, à son âge, d'être baigné dans de l'eau froide.

CARION.

Ensuite nous sommes revenus au temple du dieu, et après avoir consacré, sur l'autel, les gâteaux et la farine, avec la flamme de Vulcain, nous avons couché Plutus sur un petit lit, selon la coutume, et chacun de nous s'en est fait un pareil.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Y avait-il d'autres gens avec vous qui eussent besoin du secours du dieu?

CARION.

Il y avait un certain Néoclidès, qui, tout aveugle qu'il est, vole avec beaucoup plus d'adresse que ceux qui voient le mieux. Il y en avait d'autres encore atteints de différentes maladies. Après que le sacrificateur du dieu a eu éteint les lampes, il nous a commandé de dormir et nous a ordonné que, si quelqu'un entendait du bruit, il ne dît rien. Chacun s'est donc tenu coi; pour moi, je ne pouvais dormir, car, près du chevet d'une vieille, qui n'était pas loin de mon lit, il y avait une marmite de bouillie, près de laquelle j'aurais bien voulu me glisser. Mais je mets le nez hors du lit, j'aperçois le sacrificateur qui prenait, sur la table sacrée, les gâteaux et les figues sèches. Il en a fait autant autour des autels, et il a serré dans un grand sac tout ce qu'il a trouvé de restes de gâteaux. Dès l'instant j'ai cru qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de l'imiter, et j'ai sauté sur la marmite de bouillie.

LA FEMME DE CHRÉMYLE

Ah! misérable! Hé! ne craignais-tu point le dieu?

CARION.

Si fait, par ma foi, j'avais peur que, avec ses cou-

ronnes, il ne fût le premier à la bouillie. Car la conduite du sacrificateur m'en disait assez. Cependant la vieille, au bruit que j'ai fait, a étendu la main pour attirer son plat, et moi, en sifflant comme le serpent pareias, je l'ai mordue; aussitôt elle l'a retirée bien vite et s'est cachée dans sa couverture, en lâchant, de peur, un vent d'une odeur plus forte que celle du chat. Ainsi donc j'ai englouti une bonne partie de la bouillie, et après m'être bien repu, je me suis recouché.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Le dieu n'était-il pas encore venu à vous?

CARION.

Non, pas encore. Après tout cela, je me suis permis une bonne polissonnerie. Comme le dieu venait à nous, je lui ai fait une salve des plus bruyantes. Car j'avais le ventre tout enflé.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Sans doute que le dieu a eu horreur d'une pareille infamie.

CARION.

Oh! point du tout. Mais la Jaso qui le suivait a rougi, et Panacée s'est détournée en se prenant le nez, car je n'exhale pas de l'encens.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Et le dieu?

CARION.

Par ma foi, il ne s'en est pas embarrassé.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Tu veux donc dire que ce dieu est un grossier.

CARION.

Eh ! parbleu non, mais c'est un merdophage.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Ah, misérable !

CARION.

J'ai pourtant eu peur, et je me suis enfoncé dans mon lit; ce dieu, d'un air grand et plein de majesté, a fait la ronde autour de tous les malades, en visitant et en considérant le mal de chacun. Un esclave lui a apporté un mortier de marbre, un pilon et une petite boîte.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

De marbre aussi ?

CARION.

Hé morbleu non; la boîte n'était pas de marbre.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Mais, coquin, comment pouvais-tu voir tout cela, puisque tu t'étais caché dans ton lit ?

CARION.

Je voyais tout au travers de mon manteau, car il a d'assez beaux trous. La première chose qu'a faite le dieu, ça a été de broyer des drogues pour les yeux de Néoclidès; il a donc pris trois têtes d'ail de Ténos et les a pilées dans le mortier, en y mêlant du suc de silphium et de lentisque, il a arrosé le tout de vinaigre sphettien; puis il lui en a frotté le dedans des paupières, afin que la douleur fût plus cuisante. Néoclidès s'est mis à crier de toute sa force et à vouloir s'enfuir, mais Esculape lui a dit en riant : « Demeure ici, je veux t'ôter, à l'aide de mes soins, la possibilité d'anéantir par tes serments les ordonnances du peuple. »

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Que ce dieu est sage et qu'il aime le bien du peuple !

CARION.

Il s'est ensuite assis auprès de Plutus, et d'abord il lui a tâté la tête, puis il lui a essuyé les yeux avec un linge bien fin, et Panacée lui a couvert la tête et le visage d'un voile de pourpre. En même temps, Esculape a sifflé; à ce signal deux serpents d'une grandeur extraordinaire se sont élancés du fond du temple.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Grands dieux !

CARION.

Ces serpents s'étant glissés tout doucement sous le voile de pourpre, je crois qu'ils ont léché les yeux du malade, et il a recouvré la vue et s'est levé de son lit en moins de temps, ma maîtresse, que tu n'en mettrais à boire dix hémines de vin. Moi, de la joie que j'ai eue de ce miracle, je me suis mis aussitôt à battre des mains et à réveiller mon maître. Esculape a disparu immédiatement et les serpents s'en sont retournés dans leur repaire. Mais avec quel empressement crois-tu que tous les gens, qui étaient couchés dans le même lieu que Plutus, se sont levés pour aller l'embrasser? Ils ont veillé toute la nuit près de lui, en attendant le lever du soleil. Et pendant tout ce temps-là, je n'ai fait que louer le dieu Esculape de ce qu'en si peu de temps il avait rendu la vue à Plutus et augmenté la cécité de Néoclidès.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

O grand Esculape, quelle puissance n'as-tu point? Mais dis-moi un peu, où est Plutus?

CARION.

Il arrive. Je l'ai laissé environné d'un immense concours de peuple. Ceux qui jusqu'à présent ont eu à peine de quoi vivre, parce qu'ils étaient gens de bien, l'embrassent et le saluent dans l'excès de leur joie. Mais ceux qui possèdent de grandes richesses, que leurs injustices leur ont acquises, froncent le sourcil et font tout à fait grise mine, au lieu que les autres suivent, avec des couronnes sur leurs têtes, en riant et en poussant des cris de joie. La terre retentit sous les pieds de ces bonnes gens qui s'avancent en mesure. Mais allons, que tout le monde de chez nous danse aussi, que chacun saute et qu'il ne se trouve personne qui ne soit de belle humeur, car, désormais, on ne pourra plus nous dire qu'il n'y a point de farine dans le sac.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Tu as raison; aussi, par ma foi, je te veux faire une couronne de petits gâteaux pour la bonne nouvelle que tu m'as apportée.

CARION.

Ne tarde donc pas, car voici toute la troupe qui vient.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Eh bien, je m'en vais donc au logis, d'où j'apporterai de quoi faire les effusions[1] accoutumées sur la tête de celui qui vient de recouvrer la vue.

CARION.

Et moi, je veux aller au-devant d'eux.

[1] On appelait ainsi les noix, les noisettes, les figues, les raisins secs, etc., qu'on versait sur la tête des hôtes et des esclaves quand ils entraient, pour la première fois, dans une maison.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

PLUTUS, CHRÉMYLE & SA FEMME.

PLUTUS.

Avant toutes choses, j'adore le soleil; je salue ensuite la ville de la vénérable Pallas et tout le pays de Cécrops qui m'a reçu. Que je suis confus de voir avec quels hommes j'ai été sans le savoir ! Ne pouvant rien discerner, j'ai fui tous ceux que j'aurais dû chercher. Malheureux que je suis ! Dans quelle erreur j'ai été ! Mais je vais réparer tout le passé et faire voir désormais aux hommes que ce n'a pas été de mon bon gré que je me suis donné aux méchants.

CHRÉMYLE.

Allez-vous-en tous au diable. Que l'on est incommodé des amis qui nous viennent sitôt que nous sommes enrichis ! Ils me pressent et me froissent les jambes, le tout pour me fêter. Car, qui ne m'est pas venu faire compli ment ! Et quelle foule de vieillards n'est pas venue m'environner dans la place !

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

O le plus chéri de tous les hommes, sois le bienvenu, et toi aussi, mon mari; permets que je t'offre ces fruits, car tu sais bien que c'est la coutume.

PLUTUS.

Non, je te prie, il ne convient pas qu'entrant aujourd'hui dans ta maison pour la première fois depuis que j'ai recouvré la vue, j'en emporte quelque chose; je dois plutôt y apporter.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Quoi, tu ne veux pas recevoir ceci en témoignage d'hospitalité ?

PLUTUS.

Je le recevrai plutôt chez toi et auprès de ton feu, comme c'est la coutume; nous éviterons, par ce moyen, la raillerie du public, car il n'est pas dans l'ordre qu'un poète comique jette devant les spectateurs des raisins, des figues, des noisettes et d'autres choses semblables, pour les faire rire.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Tu as raison; aussi bien voilà ce Dexinicus qui s'est déjà préparé pour se jeter sur les figues.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

CARION.

Qu'il est doux, mes amis, d'être heureux, surtout quand nous n'avons rien eu à dépenser ! Un déluge de biens vient d'inonder notre maison, sans que nous ayons commis la moindre injustice. C'est ainsi qu'il est agréable de s'enrichir. La huche est remplie de farine bien blanche, et les amphores d'un vin rouge et parfumé; tous nos coffres, ô prodige ! regorgent d'argent et d'or. La citerne est pleine d'huile, les fioles d'essences, le grenier de figues. Vinaigriers, écuelles, marmites, toute la vaisselle est en airain. Nos vieux plats à poisson si usés ne sont plus en bois, mais en argent, et notre ratière est devenue tout à coup d'ivoire. Mes camarades et moi jouons à pair ou impair avec des statères d'or, et nous sommes devenus si raffinés que nous n'employons plus de petites pierres à certain usage, mais des têtes d'ail. Mon maître, avec une

couronne sur sa tête, immole présentement aux dieux un cochon, un bouc et un bélier. Pour moi, j'en suis sorti, ne pouvant plus souffrir la fumée qui me crevait les yeux et qui m'étouffait.

CHRÉMYLE, UN HOMME DE BIEN, AVEC SON ESCLAVE.

L'HOMME DE BIEN.

Holà ! esclave, suis-moi, afin que nous allions trouver le dieu.

CHRÉMYLE.

Hé, hé ! qui est donc celui-ci ?

L'HOMME DE BIEN.

C'est un homme qui était autrefois fort misérable et qui est aujourd'hui fort heureux.

CHRÉMYLE.

Tu es, à ce qu'il paraît, un homme de bien ?

L'HOMME DE BIEN.

Oui.

CHRÉMYLE.

Mais que désires-tu ?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens rendre grâce à Plutus de tous les biens dont il m'a comblé. Après la mort de mon père, je me vis maître d'un assez grand bien, que j'employais à assister ceux de mes amis qui en avaient besoin, et je croyais que dans la vie on ne pouvait rien faire de mieux.

CHRÉMYLE.

Ton bien s'est donc promptement dissipé ?

L'HOMME DE BIEN.

Tu l'as dit.

CHRÉMYLE.

Et après cela tu fus misérable ?

L'HOMME DE BIEN.

Oui. Je croyais que ceux que j'avais secourus dans le malheur me rendraient la pareille, si jamais j'en avais besoin, et je ne doutais point que je n'eusse en eux des amis à toute épreuve. Mais tous m'ont fui, et, lorsqu'ils passaient près de moi, ils ne faisaient pas semblant de me voir.

CHRÉMYLE.

Et, sur ma parole, ils se moquaient encore de toi, n'est-ce pas ?

L'HOMME DE BIEN.

Oui. Ils riaient de ce que j'avais vendu tous mes meubles.

CHRÉMYLE.

Ma foi, ils n'auront plus tant de quoi rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'est là tout le sujet de ma visite, je viens remercier Plutus.

CHRÉMYLE.

Mais que veux-tu faire de ce manteau tout percé que porte ton esclave ? Dis-le-moi.

L'HOMME DE BIEN.

Je veux le consacrer à Plutus.

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas le manteau que tu avais quand tu fus initié aux grands mystères ?

L'HOMME DE BIEN.

Non, il n'y a que treize ans que je me gèle avec ce manteau.

CHRÉMYLE.

Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN.

Je les eus en même temps que le manteau.

CHRÉMYLE.

Est-ce que tu veux aussi les consacrer?

L'HOMME DE BIEN.

Oui.

CHRÉMYLE.

Ma foi, voilà de beaux présents que tu viens faire au dieu!

UN SYCOPHANTE, AVEC SON TÉMOIN, CARION, L'HOMME DE BIEN.

LE SYCOPHANTE.

Ah, misérable que je suis! Me voilà perdu, hélas! Oh, trois, et quatre, et cinq, et douze, et dix mille fois malheureux que je suis! Ah! ah! faut-il que je sois en butte à tant de maux!

CHRÉMYLE.

O Apollon conservateur, et vous, dieux tutélaires, quel mal peut avoir ce pauvre homme?

LE SYCOPHANTE.

N'ai-je pas reçu le coup le plus affreux, moi, à qui ce beau dieu vient de faire perdre dans un moment tout le bien que j'avais gagné? Mais ou il n'y aura point de justice au monde, ou il redeviendra aveugle comme il était.

L'HOMME DE BIEN.

Je pense que je sais à peu près de quoi il s'agit, car

celui qui vient ici a la mine de n'être pas un homme de bien et d'être mal dans ses affaires.

CHRÉMYLE.

Oh ! par ma foi, oui, et c'est fort justement qu'il est misérable.

LE SYCOPHANTE.

Où est, où est présentement ce beau dieu qui promettait si bien de nous faire tous riches, s'il pouvait avoir la vue aussi bonne qu'autrefois ? Cependant il en a rendu quelques-uns plus malheureux qu'ils n'étaient.

CHRÉMYLE.

Et encore, qui a-t-il donc rendu si malheureux ?

LE SYCOPHANTE.

Moi-même.

CHRÉMYLE.

Étais-tu donc un de ces scélérats et de ces enfonceurs de maisons ?

LE SYCOPHANTE.

Oui, par Jupiter, vous êtes tous les deux dépourvus de sens commun, et il est impossible que vous n'ayez mon bien.

CARION.

O grande Cérès ! Quel furieux sycophante s'est introduit ici ! Il paraît qu'il meurt de faim.

LE SYCOPHANTE.

Tu vas dans l'instant comparaître dans le forum : c'est là que, vivement fustigé sur la roue [1], tu seras contraint d'avouer tes crimes.

CARION.

Cependant, pleure tes disgrâces.

[1] Les cruautés de la question étaient une partie de la jurisprudence criminelle des Grecs.

L'HOMME DE BIEN.

Par le grand Jupiter, Plutus est un dieu que les Grecs doivent bien honorer, puisqu'il traite aussi mal ces maudits sycophantes.

LE SYCOPHANTE.

Ah, que je suis malheureux ! Quoi ! Tu te moques de moi, toi qui n'es point exempt de vol ? Et où as-tu pris ce bel habit ? Hier, je te vis encore un méchant manteau tout percé.

L'HOMME DE BIEN.

Je ne te crains point ; tiens, je porte au doigt un anneau que j'ai eu d'Eudamus pour une drachme.

CHRÉMYLE.

Mais cet anneau ne peut rien contre la dent d'un sycophante.

LE SYCOPHANTE.

N'est-ce pas là une injure effroyable ? Vous prenez plaisir à m'offenser, et vous ne me dites point ce que vous faites ici. Vous n'y êtes pas assurément pour y faire rien de bon.

CHRÉMYLE.

Non, parbleu, ce n'est rien de bon pour toi, sois-en bien persuadé.

LE SYCOPHANTE.

Vous allez faire bonne chère à mes dépens.

CHRÉMYLE.

Plût à Dieu que tu disses la vérité, et que, le voyant de tes deux yeux, tu pusses mourir de rage et de faim avec le brave témoin que tu as là.

LE SYCOPHANTE.

Vous le niez ? Mais je sais bien, scélérats, qu'il y a là

dedans quantité de beaux poissons coupés en morceaux et de viandes rôties. *(Il a l'air de sentir la fumée des mets.)* Uhu, uhu, uhu, uhu, uhu, uhu.

CHRÉMYLE.

Flaires-tu quelque scélératesse ?

L'HOMME DE BIEN.

Ma foi, je pense que c'est le froid qu'il sent le plus avec ce beau manteau.

LE SYCOPHANTE.

O Jupiter et tous les autres dieux, cela est-il supportable de voir la manière outrageante dont ils me traitent ! Ah ! voilà ce que je souffre, et le désespoir où on me réduit pour avoir été honnête homme et zélé pour ma patrie.

CHRÉMYLE.

Toi, homme de bien et zélé pour ta patrie ?

LE SYCOPHANTE.

Oui, assurément, autant que personne.

CHRÉMYLE.

Mais réponds à ce que je vais te demander.

LE SYCOPHANTE.

Qu'est-ce ?

CHRÉMYLE.

Es-tu laboureur ?

LE SYCOPHANTE.

Me crois-tu assez fou pour cela ?

CHRÉMYLE.

Es-tu donc marchand [1] ?

[1] Les marchands, à Athènes, étaient exempts de toutes les charges publiques, à cause du service qu'ils rendaient à la république, en important le blé nécessaire pour l'approvisionnement du

LE SYCOPHANTE.

Je fais semblant de l'être quand mes affaires le demandent.

CHRÉMYLE.

Quoi donc ? As-tu appris quelque métier ?

LE SYCOPHANTE.

Non, parbleu.

CHRÉMYLE.

Comment, et de quoi peux-tu donc vivre en ne faisant rien ?

LE SYCOPHANTE.

Je prends soin des affaires de la république et des particuliers.

CHRÉMYLE.

Toi ? Et de quel droit ?

LE SYCOPHANTE.

Parce que tel est mon bon plaisir.

CHRÉMYLE.

Comment donc, pendard, serais-tu homme de bien, toi qui t'attires la haine de tout le monde, en te mêlant des affaires qui ne te regardent point ?

LE SYCOPHANTE.

Quoi donc, sot animal, est-ce qu'il ne faut pas que je travaille au bien de ma patrie autant qu'il m'est possible ?

CHRÉMYLE.

Est-ce travailler au bien de sa patrie que de se mêler des affaires des autres ?

peuple. C'est pour cela que le sycophante déclare qu'il se donne pour marchand quand il s'agit de s'exempter des charges de l'État. (BROTTIER.)

LE SYCOPHANTE.

Oui, sans doute, si l'on veille à maintenir les lois, à ne pas souffrir qu'on les viole impunément.

CHRÉMYLE.

C'est donc en vain que la ville a établi des magistrats?

LE SYCOPHANTE.

Qui donnera les noms des délinquants?

CHRÉMYLE.

Qui voudra.

LE SYCOPHANTE.

Eh bien, c'est moi; c'est donc sur moi que roulent toutes les affaires de la république.

CHRÉMYLE.

Par ma foi, la ville a trouvé là un diabolique procureur! Mais ne préférerais-tu pas vivre en repos et sans rien faire?

LE SYCOPHANTE.

C'est vivre en bête que de n'avoir aucune occupation.

CHRÉMYLE.

Et tu ne voudrais pas changer de vie.

LE SYCOPHANTE.

Non, assurément, quand vous me donneriez Plutus lui-même et le silphium de Battus [1].

CHRÉMYLE.

Quitte-moi donc tout de suite ton habit.

[1] Les Cyrénéens offrirent du silphium à Battus, fondateur de Cyrène, comme la chose la plus précieuse; on frappa même des pièces de monnaie avec l'effigie de Battus d'un côté et du silphium de l'autre. De là le proverbe : le silphium de Battus. (BROTTIER.)

CARION.

C'est à toi qu'il parle.

CHRÉMYLE.

Quitte aussi les souliers.

CARION.

C'est à toi qu'il dit tout cela.

LE SYCOPHANTE.

Eh, que quelqu'un de vous vienne ici, celui qui voudra

CARION.

Moi, je prendrai ce soin.

LE SYCOPHANTE.

Ah, que je suis malheureux ! quoi ! on me dépouille e
plein jour !

CARION.

Ha, ha ! tu veux t'engraisser en te mêlant des affaire
des autres !

LE SYCOPHANTE *à son témoin.*

Tu vois ce qu'on me fait. Je te prends à témoin.

CHRÉMYLE.

Mais le témoin que tu as amené a pris la fuite.

LE SYCOPHANTE.

Ah, dieux ! Je suis seul au milieu d'eux.

CARION.

Tu cries ?

LE SYCOPHANTE.

Oui, sans doute, je suis malheureux.

CARION.

Donne-moi ce méchant manteau que je le mette sur c
scélérat.

L'HOMME DE BIEN.

Non pas cela, car je l'ai consacré à Plutus.

CARION.

Mais où peut-il être mieux placé que sur les épaules de ce maraud, de cet enfonceur de maisons? Il faut consacrer de plus beaux habits à Plutus.

L'HOMME DE BIEN.

Et que veux-tu faire de ces souliers, dis-moi un peu?

CARION.

Je veux les ficher à son front avec des clous, comme on le fait avec des branches d'olivier dans les temples.

LE SYCOPHANTE.

Je m'en retourne, car je vois bien que je ne suis pas assez fort contre vous. Mais si aujourd'hui je puis trouver un de mes camarades, quelque faible qu'il soit, sur ma parole, ce dieu me paiera ce qu'il m'a fait. Car, sans avoir consulté ni le sénat ni le peuple, et de sa seule autorité, il entreprend, à notre barbe, de changer la forme du gouvernement.

L'HOMME DE BIEN.

Allons, puisque te voilà muni de mes armes, va vite aux bains, tiens-y le premier rang et chauffe-t'y le mieux que tu pourras; c'est un poste que j'ai occupé autrefois.

CHRÉMYLE.

Mais le baigneur le prendra par l'endroit sensible et le jettera à la porte, car il ne l'aura pas plus tôt vu, qu'il connaîtra bien que c'est un fripon. Pour nous, allons au logis, afin que vous fassiez vos prières au dieu Plutus.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

UNE VIEILLE FEMME, LE CHŒUR, CHRÉMYLE.

LA VIEILLE.

Mes amis, enseignez-moi, je vous prie, la maison de ce dieu qui demeure ici depuis quelque temps; en suis-je encore fort loin?

LE CHŒUR.

Non, la belle enfant, te voilà devant sa porte; tu l'as demandé fort à propos.

LA VIEILLE.

Je vais donc faire venir ici dehors quelqu'un de ses gens.

CHRÉMYLE.

Il n'est pas nécessaire, car j'en sors à l'instant. Mais dis-nous pourquoi surtout tu viens ici.

LA VIEILLE.

O mon ami, j'endure les traitements les plus affreux et les plus horribles. Depuis que ce dieu a recouvré la vue, je mène une vie qui n'en est pas une.

CHRÉMYLE.

Qu'est-ce donc? Serais-tu une délatrice parmi les femmes?

LA VIEILLE.

Ah, nullement, Dieu m'en garde!

CHRÉMYLE.

Est-ce que le sort des lettres ne t'a point mis dans le cas de..... boire[1].

[1] Allusion à la manière dont les Athéniens tiraient au sort pour déterminer les tribunaux où ils jugeraient.

LA VIEILLE.

Tu plaisantes. C'est fait de moi, tant je me sens enflammée.

CHRÉMYLE.

Ne te dépêcheras-tu donc pas de nous dire quel est ce beau feu ?

LA VIEILLE.

Écoute : j'aimais un jeune homme qui assurément n'est pas riche, mais il est beau ; il a l'air doux et honnête, et sitôt que je le priais de quelque chose, il le faisait de la meilleure grâce du monde. Aussi lui donnais-je tout ce qu'il me demandait.

CHRÉMYLE.

Mais encore, que te demandait-il ?

LA VIEILLE.

Pas grand'chose, car il en usait avec moi de la manière la plus respectueuse. Tantôt il me demandait vingt drachmes pour avoir un manteau, tantôt huit pour avoir des souliers, et il me faisait acheter une tunique pour ses sœurs, une vache pour sa mère et quatre médimnes de blé.

CHRÉMYLE.

En effet, ce ne sont là que des bagatelles, le pauvre garçon ! Il est bien aisé de voir qu'il avait beaucoup de respect pour toi.

LA VIEILLE.

Enfin il me disait tous les jours que ce n'était pas l'intérêt qui le portait à me demander cela, mais uniquement l'amitié, parce qu'il voulait se souvenir de moi en portant ce manteau.

CHRÉMYLE.

Tu fais là le portrait d'un homme singulièrement épris de toi.

LA VIEILLE.

Mais le perfide n'est plus pour moi ce qu'il était; il est entièrement changé. Car tantôt, lui ayant envoyé ce gâteau avec cette pleine corbeille de fruits, et lui ayant mandé que j'irais le voir ce soir.....

CHRÉMYLE.

Qu'a-t-il fait, je te prie ?

LA VIEILLE.

Il m'a tout renvoyé, il m'a fait dire que je ne l'allasse jamais voir, et, pour comble de raillerie, il a dit au porteur : « Les Milésiens étaient braves jadis [1]. »

CHRÉMYLE.

Ce jeune homme n'est pas sot. Autrefois qu'il était pauvre, il s'accommodait de tout, mais présentement qu'il est devenu riche, il ne fait plus de cas de la simple lentille.

LA VIEILLE.

Avant ce jour, j'en prends les dieux à témoin, il était à tout moment chez moi.

CHRÉMYLE.

Pour en emporter quelque chose.

LA VIEILLE.

Oh ! point du tout : il y venait pour avoir seulement le plaisir de m'entendre parler.

[1] C'est la réponse que fit l'oracle à Polycrate, roi de Samos, qui demandait s'il lui serait avantageux de s'associer les Milésiens.

CHRÉMYLE.

Et pour recevoir quelque petit présent.

LA VIEILLE.

Et lorsqu'il me voyait triste, il m'appelait tendrement : mon petit oison, ma petite colombe.

CHRÉMYLE.

Ensuite il demandait de quoi payer ses souliers.

LA VIEILLE.

Et quand j'allais aux grands mystères sur un chariot, s'il arrivait que quelqu'un me regardât, il me battait tout le jour, tant il avait de jalousie !

CHRÉMYLE.

Il était bien aise, à ce qu'il semble, d'être tout seul à manger ton bien.

LA VIEILLE.

Et mes mains ! Il disait qu'elles étaient les plus belles du monde.

CHRÉMYLE.

Oui, lorsqu'elles lui présentaient vingt drachmes.

LA VIEILLE.

Et la bonne odeur de mon corps ! Il ne pouvait se lasser d'en parler.

CHRÉMYLE.

Je le crois, quand tu te parfumais avec le Thasos.

LA VIEILLE.

Il me disait que j'avais les yeux beaux et tendres.

CHRÉMYLE.

Il n'était pas si nigaud, et il s'entendait à manger le bien d'une vieille bête amoureuse.

LA VIEILLE.

Tu vois donc bien, mon bon ami, que Plutus ne tient pas sa parole, puisqu'il avait promis de secourir tous ceux à qui l'on aurait fait tort.

CHRÉMYLE.

Que veux-tu qu'il fasse, dis-le moi, et cela sera.

LA VIEILLE.

Je veux que celui que j'ai tant obligé ne soit plus ingrat; autrement c'est une injustice horrible que Plutus lui fasse le moindre bien.

CHRÉMYLE.

Mais, pour le bien que tu lui faisais, n'était-il pas fort assidu près de toi?

LA VIEILLE.

Oui, mais il me jurait qu'il m'aimerait tant que je vivrais.

CHRÉMYLE.

Fort bien; c'est qu'il ne croit pas que tu sois encore en vie.

LA VIEILLE.

Il est vrai que je suis séchée de tristesse.

CHRÉMYLE.

Non pas. Tu me parais un cadavre.

LA VIEILLE.

C'est au point que je passerais par un anneau.

CHRÉMYLE.

Oui da, s'il était aussi large que le tour d'un crible.

LA VIEILLE.

Mais voilà le jeune homme dont je me plains; il vient ici, et il semble qu'il va à un festin.

CHRÉMYLE.

Il me le semble aussi, car il a une couronne sur la tête et il tient un flambeau à la main.

LES MÊMES, UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Bonjour.

LA VIEILLE.

Que dit-il?

LE JEUNE HOMME.

Ma chère et ancienne amie, tes cheveux sont blanchis en bien peu de temps.

LA VIEILLE.

Malheureuse que je suis! Quel outrage!

CHRÉMYLE.

Il semble qu'il y a longtemps qu'il ne t'a vue.

LA VIEILLE.

Combien penses-tu qu'il y ait? Il était hier chez moi.

CHRÉMYLE.

Il est donc tout le contraire de la plupart des autres : il a tout l'air d'être ivre, et il en voit plus clair.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas cela; c'est qu'il est devenu insolent.

LE JEUNE HOMME.

O Neptune marin, vieilles divinités! Qu'elle a aujourd'hui de rides sur le visage!

LA VIEILLE.

Ha, ha ! Ne me mets pas ton flambeau dans le nez.

CHRÉMYLE.

Elle a raison, car si, par malheur, quelque étincelle allait sur elle, le feu y prendrait aussi promptement qu'à une branche sèche d'olivier.

LE JEUNE HOMME.

Veux-tu jouer avec moi un moment ?

LA VIEILLE.

Où, malheureux ?

LE JEUNE HOMME.

Ici même, tu n'as qu'à prendre des noix.

LA VIEILLE.

A quel jeu donc ?

LE JEUNE HOMME.

Je devinerai combien tu as encore de dents dans la bouche.

CHRÉMYLE.

Je le devinerai bien aussi, moi : elle en a peut-être trois ou quatre.

LE JEUNE HOMME.

Tu as perdu; elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE.

Le scélérat ! Je crois, en vérité, que tu es fou de m'injurier ainsi devant tout le monde.

LE JEUNE HOMME.

Eh ! tu devrais être bien satisfaite si je te jette de l'eau à la figure [1].

[1] Jeu de mot intraduisible : le même mot grec signifie injurier et jeter de l'eau, laver.

CHRÉMYLE.

Eh ! non pas, parce qu'elle est toute couverte de fard. Si on faisait tomber cette céruse, on verrait aussitôt ses peaux pendantes.

LA VIEILLE.

Pour être si vieux, tu me parais bien fou.

LE JEUNE HOMME.

Assurément, il t'en conte et caresse tes appas; il imagine que je ne le vois pas venir.

LA VIEILLE.

Ah, j'atteste Vénus que cela est faux ! Le scélérat !

CHRÉMYLE.

Ah, j'atteste Proserpine que je ne suis pas assez fou pour cela ! Mais sais-tu bien, jeune homme, que je ne puis souffrir davantage que tu haïsses une si belle enfant ?

LE JEUNE HOMME.

Moi la haïr ? Je l'adore.

CHRÉMYLE.

Elle se plaint pourtant de toi.

LE JEUNE HOMME.

Hé, quelles plaintes peut-elle faire ?

CHRÉMYLE.

Elle dit que tu l'as outragée et que tu lui as mandé : Que les Milésiens étaient braves jadis.

LE JEUNE HOMME.

Je n'ai pas dessein de te la disputer.

CHRÉMYLE.

Que veux-tu dire ?

LE JEUNE HOMME.

Je respecte ton âge. Assurément, je ne souffrirais pas cela d'un autre. Prends donc cette belle et sois heureux.

CHRÉMYLE.

Je vois, je vois ton idée : tu en es las.

LA VIEILLE.

Serait-ce toi qui me livrerais à un autre ?

LE JEUNE HOMME.

Pourrais-je rechercher une vieille qui mène une vie de prostituée depuis treize mille ans ?

CHRÉMYLE.

Si tu en as bu le vin, il me semble que tu en devrais boire aussi la lie.

LE JEUNE HOMME.

Mais cette lie est trop vieille ; elle est tout à fait gâtée.

CHRÉMYLE.

Il faut trouver quelque accommodement et vous remettre bien ensemble.

LE JEUNE HOMME.

Entrons chez vous, car je veux offrir à Plutus les couronnes que vous me voyez.

LA VIEILLE.

J'ai aussi quelque chose à lui dire.

LE JEUNE HOMME.

Je n'entre donc pas.

CHRÉMYLE.

Ne crains rien, entre seulement ; parbleu, elle ne te prendra pas de force.

LE JEUNE HOMME.

Je pense que tu as raison, car j'ai eu assez longtemps faire avec elle.

LA VIEILLE.

Entre, je te suivrai bientôt.

CHRÉMYLE.

O ciel, cette vieille tient à ce jeune homme aussi forte-ent que l'huître est attachée au rocher.

CARION, MERCURE.

CARION.

Qui est-ce donc qui heurte à la porte? Qu'est-ce? per-me ne parait. La porte aurait-elle fait ce bruit d'elle-me?

MERCURE.

Carion, c'est à toi que je parle, arrête.

CARION.

Ho, ho! dis-moi un peu, est-ce toi qui as heurté si fort?

MERCURE.

Ma foi, non, mais je voulais le faire, si tu n'avais ou-. Cependant cours promptement et fais descendre ton tre, sa femme, ses enfants, tous les valets, le chien, même et le cochon.

CARION.

Qu'est-ce donc? parle.

MERCURE.

Oh, pendard, Jupiter a résolu de vous mettre tous dans même sac et de vous jeter dans le Barathre.

CARION.

Un porteur de pareilles nouvelles se paye par le sacrifice d'une langue [1]. Mais pourquoi Jupiter veut-il nous traiter si mal ?

MERCURE.

Parce que vous avez fait la plus méchante de toutes les actions. Car depuis que Plutus n'est plus aveugle, qui que ce soit ne nous a offert un seul grain d'encens, pas une branche de laurier, pas un gâteau, pas une victime, enfin pas le moindre petit présent.

CARION.

Non, parbleu, et on ne vous en fera plus à l'avenir. Car lorsqu'on vous en faisait, vous nous laissiez là sans vous soucier de nous le moins du monde.

MERCURE.

Pour ce qui regarde tous les autres dieux, ce n'est nullement ce qui m'embarrasse, mais c'est que je meurs de faim.

CARION.

Tu n'es pas sot.

MERCURE.

Avant que Plutus eût recouvré la vue, les cabaretières, tous les matins, dès la petite pointe du jour, me donnaient mille bonnes choses : du pain trempé dans du vin, du miel, des figues, enfin tout ce que Mercure mange volontiers. Maintenant, accablé de besoin, je reste étendu sur le dos les pieds en l'air.

[1] Il y a équivoque dans le grec, qui signifie : on coupe la langue à ou pour un tel messager; de là résulte, et l'idée d'arracher la langue à un pareil messager, et l'idée de lui offrir la langue d'une victime, suivant l'usage qu'on avait d'offrir les langues à Mercure. (LEROTTIER.)

CARION.

Ne le mérites-tu pas; tu faisais payer de fortes amendes à celles qui t'avaient donné tant de bonnes choses?

MERCURE.

Hélas, que je suis malheureux! Ah, gâteaux qu'on me faisait le quatrième jour du mois, où êtes-vous [1].

CARION.

Tu cherches celui qui n'est plus près de toi et tu l'appelles en vain.

MERCURE.

Épaules que je dévorais!

CARION.

A présent fais des cabrioles au milieu de cette place.

MERCURE.

Où sont les entrailles toutes bouillantes dont je me remplissais?

CARION.

Je pense qu'en effet ton plus grand mal te vient des entrailles.

MERCURE.

Où sont ces coupes remplies d'égales portions de vin et d'eau?

CARION.

Ne te retireras-tu pas bien vite, après avoir avalé ceci?

MERCURE.

Serais-tu homme à rendre un bon office à un de tes amis?

[1] A Athènes, tous les jours du mois étaient consacrés à quelque dieu. Le quatrième jour était consacré à Mercure. (BROTTIER.)

CARION.

Oui, sans doute, s'il a besoin de quelque chose qui soit en mon pouvoir.

MERCURE.

Je te prie, apporte-moi ici quelque bon pain bien cuit et un bon morceau de la viande des bêtes que vous avez sacrifiées chez vous.

CARION.

Ho ! je n'oserais; cela n'est pas permis.

MERCURE.

Cependant toutes les fois que tu as voulu faire quelque vol à ton maître, j'ai toujours fait en sorte qu'il n'en a rien su.

CARION.

Oui dà, enfonceur de maisons, parce que tu savais bien que tu en aurais ta part, car il t'en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

Mais tu le mangeais fort bien tout seul.

CARION.

Sans doute, car lorsque j'étais attrapé en faisant quelque friponnerie, tu n'avais pas ta part des coups que l'on me donnait.

MERCURE.

Il ne faut plus se souvenir des maux passés, quand on a fait fortune; au nom des dieux, recevez-moi chez vous.

CARION.

Quoi ! Tu voudrais quitter les dieux et demeurer ici !

MERCURE.

Assurément, car on est beaucoup mieux chez vous.

CARION.

Mais, je te prie, penses-tu que ce soit bien fait de déserter ainsi ?

MERCURE.

La patrie est partout où l'on se trouve bien.

CARION.

Et de quoi nous servirais-tu, si tu vivais avec nous ?

MERCURE.

Chargez-moi d'ouvrir et de fermer la porte.

CARION.

D'ouvrir et de fermer ? Nous n'avons pas besoin d'homme à détours.

MERCURE.

Eh bien, faites-moi vendre votre vin.

CARION.

Mais puisque nous sommes riches, à quoi nous servira que tu tiennes cabaret ?

MERCURE.

Eh bien ! que je sois faiseur d'affaires.

CARION.

D'affaires ? Non, mon ami, nous n'avons pas besoin de faiseurs d'affaires, nous ne voulons que d'honnêtes gens chez nous.

MERCURE.

Ne vous faut-il point de guide ?

CARION.

Non, car présentement Plutus voit clair.

MERCURE.

Je serai donc l'intendant des jeux que vous ferez, car il

est fort avantageux à Plutus d'en faire, soit de musique, soit de lutte. Qu'as-tu à me dire à cela ?

CARION.

Par ma foi, c'est une bonne chose que d'avoir plusieurs cordes à son arc. Le voilà qui a trouvé enfin le moyen de vivre. Ce n'est pas sans raison que tous les juges font tous leurs efforts pour être sur le tableau de plusieurs tribunaux.

MERCURE.

Hé bien ! n'entrerai-je pas maintenant ?

CARION.

Entre et va-t'en au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on voie si l'on pourra tirer quelque service de toi.

LE PRÊTRE DE JUPITER, CHRÉMYLE.

LE PRÊTRE.

Qui peut m'enseigner où demeure Chrémyle ?

CHRÉMYLE.

Qu'y a-t-il, mon bon ami ?

LE PRÊTRE.

Que peut-il y avoir qui ne soit fâcheux. Depuis que ce Plutus voit clair, je meurs de faim ; et, quoique je sois le prêtre de Jupiter sauveur, je n'ai pas de quoi mettre sous ma dent.

CHRÉMYLE.

Eh ! au nom des dieux, dis-moi quelle en est la cause.

LE PRÊTRE.

Personne ne fait plus de sacrifices.

CHRÉMYLE.

Pourquoi donc ?

LE PRÊTRE.

Parce que tout le monde est riche; car lorsqu'il y avait des pauvres, un marchand qui revenait sain et sauf de sa tournée, faisait un sacrifice; pareillement tout homme qui avait été absous par ses juges. Quelqu'un entamait-il une procédure, il conviait le sacrificateur. Mais, présentement, qui que ce soit ne fait pas le moindre sacrifice et ne vient plus dans ce temple, si ce n'est pour y faire mille ordures.

CHRÉMYLE.

Eh bien, n'en prends-tu pas ce qui t'est ordinairement destiné ?

LE PRÊTRE.

C'est pourquoi j'ai résolu d'envoyer aussi promener ce beau Jupiter et de demeurer ici avec vous.

CHRÉMYLE.

Prends courage; tout ira le mieux du monde, s'il plaît à Dieu; le véritable Jupiter sauveur est chez nous, il y est venu de son bon gré.

LE PRÊTRE.

Que tu me dis là une bonne nouvelle ?

CHRÉMYLE.

Attends un peu; dans un moment nous allons mettre Plutus à la place de ce Jupiter qui garde le trésor qui est derrière le temple de la déesse. Que quelqu'un nous apporte donc des flambeaux allumés, afin que vous les portiez devant ce dieu.

LE PRÊTRE.

Fort bien, c'est ce qu'il faut faire.

CHRÉMYLE.

Qu'on fasse venir Plutus.

UNE VIEILLE FEMME, CHRÉMYLE, LE CHŒUR.

LA VIEILLE.

Que ferai-je donc[1] ?

CHRÉMYLE.

Mets ces marmites sur ta tête[2] et porte-les avec gravité. Aussi bien tu as là un habit varié de si belles couleurs qu'il semble que tu l'aies pris exprès.

LA VIEILLE.

Mais que deviendra l'affaire pour laquelle je suis venue?

CHRÉMYLE.

Tout ira comme tu le désires, et le jeune homme que tu aimes tant sera chez toi ce soir.

[1] La vieille, voyant partir Plutus, et n'ayant plus aucune espérance, dit par désespoir : *Que ferai-je donc!* C'est-à-dire, que deviendrai-je! Mais Chrémyle prend cela dans un autre sens, et il lui répond comme si elle avait demandé ce qu'elle pourrait faire dans cette cérémonie, et à quoi elle pourrait servir. (Mlle LE FÈVRE.)

[2] Quand on consacrait des autels, ou qu'on plaçait les statues des dieux, on faisait porter, par de jeunes filles, de pleins pots de légumes cuits, dont on faisait les premières offrandes au dieu, pour marquer par là que ç'avait été la première nourriture des hommes. Ces filles qui portaient ces pots avaient des habits de diverses couleurs; Aristophane se sert, avec beaucoup d'esprit de l'occasion que cette coutume lui fournit de railler ces vieilles femmes, qui, oubliant toutes les bienséances de leur âge, se mettaient comme les plus jeunes filles, pour engager encore les jeunes gens à les aimer. Ce passage est d'autant plus plaisant, qu'on voit tous les jours certaines personnes pour qui il semble avoir été fait. (Mlle LE FÈVRE.)

LA VIEILLE.

Ah, je porterai assurément les marmites, si tu veux me donner ta parole qu'il me reviendra voir.

CHRÉMYLE.

Ces marmites sont dans une position toute contraire, car ordinairement les vieilles sont au-dessus, et ici la vieille est au-dessous.

LE CHŒUR.

Puisque tout le monde s'en va, il n'y a pas de raison pour que nous demeurions ici davantage. Il faut que nous les suivions en chantant.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

Les Oiseaux 1
Lysistrata 109
Les Thesmophoriazouses ou les Fêtes de Cérès et de Proserpine 139
Les Grenouilles 263
Les Harangueuses ou l'Assemblée des femmes . . . 357
Plutus 431

Paris. — Imp. Ve P. Larousse et Cie, 19, rue Montparnasse.

BINDING SECT. MAR 2 3 1970

PA
3878
F7
1889
t.2

Aristophanes
Théâtre d'Aristophane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY